3 1761 03557 7121

HANDBOUND
AT THE

UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvresmlese02fabr

8467
33

ŒUVRES

MÊLÉES ET POSTHUMES

DE

FABRE D'ÉGLANTINE.

ŒUVRES

MÊLÉES ET POSTHUMES

DE

FABRE D'ÉGLANTINE.

ŒUVRES

MÊLÉES ET POSTHUMES

DE

PH. FR. NAZ. FABRE D'ÉGLANTINE.

TOME SECOND.

LIBRARY
UNIVERSITY OF TORONTO

A PARIS,

Chez { LA VEUVE FABRE D'ÉGLANTINE, rue de la Planche, n.° 539.
MOUTARDIER, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, n.° 28.

VENDÉMIAIRE AN XI.

[1803]

LIBRARY
754916
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
1982
F2A12
1803
t.2

LE PRÉSOMPTUEUX,

OU

L'HEUREUX IMAGINAIRE,

COMÉDIE.

Prix 30 sols.

LE PRÉSOMPTUEUX,

OU

L'HEUREUX IMAGINAIRE,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES ET EN VERS;

PAR PHIL. FRANÇ. NAZAIRE FABRE D'ÉGLANTINE;

Essayée et habilement étouffée dès la seconde scène du premier acte au Théatre Français, le 7 Janvier 1789, et représentée pour la premiète fois, sur le même Théatre, le 20 Février 1790, et jours suivans.

A PARIS.

CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI,
quai des Augustins, à l'Immortalité.

1790.

PERSONNAGES.

M. DE FRANVAL,	*M. Vanhove.*
Mme. DE FRANVAL, épouse de M. de Franval,	*Mlle. La Chassaigne.*
LUCILE, fille de M. et de Madame de Franval,	*Mlle. l'Ange.*
JULIETTE, fille de la maîtresse de l'hôtel d'Angleterre, à Paris,	*Mlle. de Vienne.*
VALÈRE D'ARTIGNAN,	*M. Molé.*
Le Comte D'ORSANGE,	*M. Talma.*
GERMON, valet de Valère,	*M. d'Azincourt.*
UN MESSAGER de l'Exempt, personnage muet.	

La Scène est à Paris, à l'hôtel d'Angleterre, garni, et se passe dans un sallon commun à tous les étrangers de l'hôtel.

LE PRÉSOMPTUEUX,

OU

L'HEUREUX IMAGINAIRE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALERE D'ARTIGNAN, GERMON.

GERMON.

ENFIN, Dieu soit loüé ! nous voilà dans Paris,

VALERE.

Je le revois, Germon !

GERMON.

Je ne suis pas surpris

De vous voir si joyeux : vous n'êtes jamais triste.

VALERE.

Tant mieux ! point de chagrin : la fortune persiste
A me suivre par-tout. Tu vas voir.

GERMON.

Bon ! cela.
Voici bientôt un an, qu'allant deçà, delà,
Courant de ville en ville, et vivant d'espérance,
Nous usons notre argent.

VALERE.

Va, sois en assurance ;
L'argent est-il si rare ? il ne manquera point ;
Nous en saurons trouver.

GERMON.

Je doute de ce point.

VALERE.

Oh ! tu doutes de tout.

GERMON.

Vous, de rien.

VALERE.

Considère
Qu'avec facilité.....

GERMON.

Tenez, Monsieur Valere,
Je vous ai toujours cru, car je vous aime tant !
J'espère en l'avenir, mais je vois le présent.

VALERE.

Le présent ! le présent ! c'est fort bien ; nous y sommes.

GERMON.

Oui, presqu'à bout.

VALERE.

A bout ? tu connois bien les hommes,
Le train du monde : il faut, quand on fait des projets,
Dès le commencement être sûr du succès :
Mais aussi c'est le don d'un jugement solide,
D'un esprit vaste, ardent, et non foible ou timide :
Je l'ai ce don. Il est une chaîne, vois-tu,
Qui lie à tel objet, tel autre inattendu,
D'un petit accident, d'un rien, d'une misère,
On voit naître souvent une importante affaire.
D'abord, c'est peu de chose, on le pense, on le croît ;
Mais on est dans l'erreur ; mais un esprit adroit,
Moi, Germon, d'un coup d'œil, à la première vue,
De la chaîne des faits j'apperçois l'étendue ;
Je combine, apprécie et devine aisément,
Ce qu'il va résulter de tel évenement,
J'en vois, là, sous mes yeux, une image fidèle.
Telle cause, me dis-je, en doit produire telle,
Puis cela sera tel, de la sorte ceci,
Tel objet à-peu-près, et tel objet ainsi :
J'en suis sûr. Et jamais ma tête prompte et vive,
Ne conjecture rien que la chose n'arrive.

GERMON.

Et combien de projets n'avez-vous pas formés ?

VALERE.

Le succès, à coup sûr, les aurait confirmés.

GERMON.

Pourquoi les laisser là, s'ils étoient magnifiques?

VALERE.

J'aurois pour ce discours bon nombre de répliques;
Mais je n'ai pas le tems.

GERMON.

Le trop est superflu.
Certain de réussir.....

VALERE.

Je ne l'ai pas voulu.

GERMON.

Ah! je ne dis plus rien.

VALERE.

Veux-tu que je m'arrête
A de minces objets? fi donc! j'ai de la tête
Et de l'ambition. Un bien frappe mes yeux?
C'est bon! mais je le quitte alors que je vois mieux.
Loin de n'avoir qu'un but, moi, mon cher, j'en ai mille.
Tout pour moi s'applanit, rien ne m'est difficile;
Et je ne conçois pas cet esprit retréci
De ces gens à qui rien n'a jamais réussi.

GERMON.

Pour faire son chemin, on ne tient qu'une route.

VALERE.

La fortune aujourd'hui me parle, je l'écoute;
Je suis dans ce chemin, & j'y prétends rester.

GERMON.

Vous réussirez donc ?

VALERE.

Tu n'en dois pas douter.

GERMON.

Nous en avons besoin.

VALERE.

Comme cela.

GERMON.

J'enrage.
Mais ne diroit-on pas que d'un grand héritage
Votre père...

VALERE.

Eh bien ! quoi ? vas-tu me dire encor
Que de lui je ne puis espérer un trésor,
Qu'il n'est pas riche ?

GERMON.

Mais...

VALERE.

Je le sais.

GERMON.

Votre mère
Vous laissa par sa mort....

VALERE.

Oh bon ! une misère.

GERMON.

Comment donc ?...

VALERE.

Bah!

GERMON.

Mais... mais... quarante mille écus
Sont partis dans un an.

VALERE.

Je le sais.

GERMON.

Là-dessus
Jusqu'à ce jour, Monsieur, nous avons, sans ménage,
Payé table, logis, garde-robe, voyage.
Savez-vous maintenant, combien, de votre avoir
Il vous reste? Comptons.

VALERE.

Hé! pourquoi le savoir?

GERMON.

Moi, je veux vous le dire. En tout, pour tout, la somme...

VALERE, *réfléchissant.*

Paix! paix!

GERMON.

De six cens francs.

VALERE.

Mais, mais, paix donc!

GERMON.

Quel homme!

VALERE, *joyeux.*

Germon, réjouis-toi; c'en est fait, tout va bien.

GERMON.

Vraiment?

VALERE.

Riche, puissant, uni d'un doux lien
Au plus charmant objet que forma la nature,
Je suis heureux enfin à jamais.

GERMON.

Sûr?

VALERE.

J'en jure.
Ah! ma foi, je te tiens, fortune, à ce coup-ci;
Tu la partageras.

GERMON.

Ah! Monsieur, grand merci!
Mais contez-moi comment...

VALERE.

Dans cette hôtellerie,
Où nous couchâmes hier, en revenant de Brie,
Germon, tu vis à table, et dînant avec moi,
Ce Monsieur de Franval, homme d'esprit, ma foi!
Près de lui son épouse, à mes côtés sa fille,
Car j'étois là, mon cher, comme de la famille.
Cette fille est charmante, et pendant le repas,
Elle vit bien sur moi l'effet de ses appas.
Par mille petits soins, je sus lui faire entendre
Que je portois, comme elle, un cœur sensible et tendre,

Car elle est tendre aussi : malgré son enjoûment,
La pudeur colora son visage charmant
Plus d'une fois. Alors, amant prudent et sage,
Je fis ma cour au père, à la mère ; et l'usage
Que j'ai du monde, et puis ma tournure, mon ton ;
Car sans peine, avec moi, tu conviendras, Germon,
Qu'autant et même plus que tel qui m'avoisine,
Ma foi, je sais payer et d'esprit et de mine.
Mon ale donc plut beaucoup, et je compris d'abord
Que dans fort peu de tems nous serions tous d'accord.
Je glissai le discours sur l'hymen de la belle,
Mais sans parler de moi : *J'obéirai*, dit-elle,
A mon père. Est-il fin ? Et ce *j'obéirai*,
Hé ! pour qui l'a-t-on dit ? Bref, tout considéré,
Je conclus que ma flâme étoit fort bien reçue.
Ensuite sans mystere on a fait la revue
Des biens de la maison, et c'étoit naturel.
Toujours des gens d'esprit le langage fut tel.
Ils ne vous disent pas crûment : « En fonds de terres,
» En châteaux et contrats, ou bien rentes foncières,
» Monsieur, nous avons tant. » Mais par un autre tour,
Délicat pour le cœur et charmant pour l'amour,
Ils savent finement parler de leur richesse,
Sans trop effaroucher votre délicatesse.
C'est ainsi qu'en usa Franval à mon égard.
Je me le tins pour dit. Comme il se faisoit tard,
On partit. Je les mène enfin à leur voiture ;
Les adieux sont charmans ; et j'apprends d'aventure,
D'aventure, Germon ! mais c'est-à-dire exprès,
Que l'on vient à Paris, loger dans le Marais,
A l'hôtel d'Angleterre, et m'y voici.

GERMON.

Je pense,
Monsieur...

VALERE.

Hem! est-ce ici quelque fausse espérance?
Parle-moi franchement?

GERMON.

Avec quelque raison,
On peut bien espérer de cette liaison.
Moi-même j'entrevois dans l'heureuse rencontre
Certain effet du sort, qui surprend, et qui montre
Que ce n'est pas pour rien que la chose est ainsi.

VALERE.

Tu dis bien.

GERMON.

Cependant...

VALERE.

L'affaire a réussi.

GERMON.

Oh! pas encor; car...

VALERE.

Comment donc pas encore?
La Belle est adorable, ainsi donc je l'adore.
Elle est bien faite, riche et de condition,
De l'esprit comme un ange. Hé bien! cette union
N'est-elle pas, ici, de tout point assortie?
Je suis noble, bien fait, aimable, et je parie

Qu'on ne trouveroit pas, les cherchât-on vingt ans,
Deux hommes, dans Paris, mes pareils en talens.
Je connois tous les arts, belles-lettres, peinture,
Musique, danse; et pour la science, j'assure
Que peu de gens pourroient m'en donner des leçons.
Écoute mon projet: échouer? moi! chansons!
Tout-à-l'heure je cours saluer ma Lucile;
Aise de me revoir, sous un maintien tranquille,
Elle cache sa joie, et je le vois fort bien.
Moi, discret, je ne fais d'abord semblant de rien;
Je cajole la mère: « Hé! vraiment, le voyage
» N'a laissé que fraîcheur sur ce charmant visage, »
Lui dis-je. Elle sourit; son orgueil est flatté;
Elle aime fort qu'on parle encor de sa beauté,
J'en parle avec transport. Et cependant j'observe
D'instruire, d'un coup d'œil fin, mais plein de réserve,
Ma Belle, qui se tait, et n'en pense pas moins,
Que l'éloge est pour elle, et pour elle mes soins.
Le père, qui survient, prend part à mon hommage,
Suivant l'humeur qu'il a, je règle mon langage;
Je plais, j'enchante. Alors, dans un coin, sans dessein,
Je vois quelqu'instrument, ou harpe, ou clavecin;
Sans quitter le discours, là, d'un air d'habitude,
Et par distraction, d'une main je prélude.

(*Il imite un accord de clavecin.*)

Tu vois d'ici, Germon, chacun se regarder?...

GERMON.

La surprise est aisée à se persuader.
Il me semble les voir, comme le charme opère,
Vous demander soudain...

VALERE.

T'y voilà. C'est la mere

Qui porte la parole, et ma maîtresse, à part,
Qui la pousse tout bas, me jette un doux regard.

GERMON.

Amoureux?

VALERE.

Languissant!

GERMON.

Elle est éprise.

VALERE.

Folle.
On ne me presse pas longtems, sur ma parole;
Les accords frappent l'air, l'instrument retentit.
Et le son de ma voix flatte, émeut, attendrit.
Je cesse, je me lève, et confus de ma gloire,
J'abandonne à l'amour l'effet de ma victoire;
Je sors, et laisse enfin les parens étonnés,
Ma maîtresse rêveuse, et tous les cœurs gagnés.
Je te laisse à penser, si de ma réussite,
Je ne suis pas certain, dans une autre visite?
Et si l'on peut douter, sans être un insensé,
Du succès d'un amour aussi bien commencé?

GERMON.

Douter? mais convenez plutôt, en conscience,
Que nous avions besoin de cette circonstance.

VALERE.

Ne la voilà-t-il pas? mets-toi bien dans l'esprit,
Que je ne peux jamais manquer.

GERMON.

Sans contredit.

Tout le monde n'est pas heureux comme vous l'êtes.

VALERE.

Heureux?... je t'en réponds. Tiens, tiens, preuves complett
Le vois-tu venir?

GERMON.

Qui?

VALERE.

Hé! le père.

GERMON.

Oui, ma foi?

VALERE.

Tu vas voir.

SCENE II.

M. DE FRANVAL, VALERE, GERMON.

VALERE.

Ah, Monsieur, il est heureux pour moi,
De ne pas différer, par une longue absence,
Le plaisir que je sens de notre connoissance.

FRANVAL, *cherchant à se rappeller les traits de Valere.*

Monsieur, pardonnez-moi, si, du premier abord,
Je ne vous remets pas,... mais... je me trompe fort,

Ou

Où je crois avoir vu quelque part...

VALERE.

Hier, à table.

FRANVAL.

Ah! j'y suis...: quoi! c'est vous? rencontre favorable!
Je rends graces au sort...:

VALERE.

Je lui rends grace aussi
D'avoir conduit mes pas dans cette maison-ci.
J'y loge, et puisqu'enfin le hasard nous rassemble;
Nous pourrons nous y voir et converser ensemble.

FRANVAL.

Vous me faites honneur.

VALERE.

Vraiment, il est bien doux
De se lier, Monsieur, à des gens tels que vous!
Je ne trouvai jamais de plus belle famille:
Gaîté, grâces, sur-tout, une adorable fille...

FRANVAL.

Ah! Monsieur...

VALERE.

Je ne dis rien de trop; ses appas
Laissent des souvenirs: vous n'imaginez pas
A quel point une fille aussi belle, aussi sage,
Grave dans la mémoire une profonde image.

FRANVAL.

Vous nous flattez, Monsieur.

VALERE.

Je dis la vérité.
Et pour payer enfin un tribut mérité
A cet objet charmant, moi, Monsieur, par exemple,
Depuis hier, en secret, je la vois, la contemple;
Et son rare mérite, ainsi qu'à tous les yeux,
Me paroît d'heure en heure encor plus précieux.

FRANVAL.

Monsieur, je suis confus.

VALERE.

Ah! pardonnez, de grace;
Le zèle quelquefois excuse un peu d'audace.
Je serois dans mes vœux un peu moins emporté,
Si vous pouviez rougir de ma témérité.
Je porte un nom connu, je m'appelle Valere,
Le Baron d'Artignan...

FRANVAL.

D'Artignan!...

VALERE.

C'est mon père.

FRANVAL.

Vous, fils de d'Artignan! mon vieux et brave ami?

VALERE.

Eh quoi! se pourroit-il?

FRANVAL.

Et je vous trouve ici?
Vous logez dans l'hôtel?

VALERE.

Oui, Monsieur, ma fortune...

FRANVAL, *à part.*

L'aventure est plaisante, heureuse et point commune.
(*à Valere.*)
Restez-y.

VALERE, *transporté.*

Oui, Monsieur!... l'amour a triomphé.
(*à Germon.*)
Tu vois, Germon, tu vois.

GERMON.

Vous êtes né coëffé.

VALERE, *à Franval.*

Que mon bonheur est grand, si je puis vous complaire!

FRANVAL.

Ne quittez point l'hôtel, vous me plairez.

VALERE.

J'espère
Y demeurer, Monsieur, autant que vous voudrez.
Je dis plus; et je veux, si vous le desirez,
Ne vous quitter jamais.

FRANVAL.

Oh! jamais!

VALERE.

C'est-à-dire
Que... vous m'entendez bien, car je vous vois sourire.

Hé! comment, en effet, ne pas vouloir toujours,
Ou du moins desirer de voir couler ses jours
Près de vous?... O bonheur!... délicieuse vie!...
Car enfin, si demain, il vous prenoit envie,
De marier Lucile... en un lieu si doux,
Supposons, un moment, que je sois son époux.
Ma hardiesse est grande, il est vrai, c'est trop dire,
Mais on peut supposer, Monsieur, ce qu'on desire.

FRANVAL.

Comment! que dites-vous? je vous prie, arrêtez.

VALERE, *transporté.*

Non, de grace, voyez que de félicités
Et le ciel et l'amour viendroient sur nous répandre!
Me voilà votre fils, votre ami, votre gendre.
O doux noms!...

FRANVAL, *à part.*

Il est fou; son père n'a pas tort;
Écoutons.

VALERE.

Vous croyez peut-être, à ce transport,
Que sans réflexion, dans ma tête exaltée,
Je me peigne un destin qui passe ma portée?
Plût au ciel que l'époux que vous voudrez choisir,
Eût un cœur comme moi, pénétré du plaisir
Que dans votre alliance ici je me figure!
Il me semble déja, que tout à la nature,
A l'amour d'une épouse, aux vœux de ses parens,
Je me règle sur eux; leur humeur, je la prends.
Restent-ils à la ville? à la ville je reste.
Craignent-ils le fracas? hé bien! je le déteste.

Hé ! ne vaut-il pas mieux, bien recueilli chez soi,
Du tems, avec les siens, faire un utile emploi ?
Aimez-vous mieux les champs ? les champs sont mon asyle.
Vous avez bien raison, on y vit plus tranquille.
Mais vous figurez-vous, quels jours délicieux
Nous pourrions y passer ?

FRANVAL.

Oui, nous y serions mieux,
Je pense.

VALERE.

Cent fois mieux ! vous n'avez pas d'idée
Combien j'ai pour les champs une amour décidée.
En voulez-vous la preuve ? Un monsieur de Crécy,
Logé céans, veut vendre, à quatre pas d'ici,
Une terre charmante. Eh bien, pour peu, je jure,
Que cela vous convienne, on me verra conclure ;
J'acheterai la terre. En sa jeune saison,
L'homme doit prendre soin d'enrichir sa maison.

FRANVAL.

Vous profitez si bien d'une leçon si sage,
Que je n'ai pas besoin d'en savoir davantage.
Adieu. Je dois sortir. Je compte vous revoir
Ici même.

VALERE.

Oui, Monsieur. Il est de mon devoir
D'offrir, sans nul retard, mes respects à Madame,
A votre aimable fille : agréez que mon âme....

FRANVAL.

Je le permets.

VALERE.

Monsieur, j'en suis reconnoissant!...

FRANVAL.

C'est fort bien.

VALERE.

Mon soin le plus pressant
Est d'aller à leurs pieds. (*Il veut sortir.*)

FRANVAL.

Au moins, de la journée,
Ne nous quittez pas.

VALERE.

Moi? lorsque ma destinée...
Combien je suis heureux! qui l'eût pu présumer?

(*Il sort avec Germon.*)

SCENE III.

FRANVAL, *seul.*

TRÈS heureux! ses parens vont le faire enfermer.
Quel esprit déréglé! son plaisant caractère
Est peint on ne peut mieux dans la lettre du père.
Mon pauvre d'Artignan! vous ne vous trompez point.

(*Il tire de sa poche la lettre de d'Artignan.*)

Mais relisons sa lettre, et partons de ce point.

(*Il lit.*)

« Mon cher Franval... hum... hum... etc. Ah!... mon fils

» ne manque pas d'un certain mérite ; mais il s'en croit
» un merveilleux, et cette présomption l'a rendu extra-
» vagant. Le voilà depuis dix mois à courir les aven-
» tures. Dans cette course, il a dépensé plus de cent
» mille francs, et il reste sans état. On m'a donné de lui
» des nouvelles si extraordinaires, que je les prends sur
» le pied de folie complette. Je le vois en train de faire
» des dettes, et de risquer son honneur en dépit de lui-
» même, car il est d'une telle confiance en son étoile,
» qu'il risquera tout.

(*Il quitte la lecture et dit.*)

En effet les voilà; jadis, dans ma jeunesse,
J'ai connu, fréquenté des fous de cette espèce :
Légers, présomptueux, téméraires sur-tout,
Quel que soit leur chemin, leur fortune est au bout.

(*Il lit.*)

» Dès que j'ai su que nos sages législateurs (que le Ciel
» maintienne et fasse prospérer) avoient décrété l'éta-
» blissement d'un tribunal de famille pour connoître pa-
» ternellement des troubles domestiques, j'ai assemblé
» nos parens, et d'un commun accord, nous avons obtenu
» un ordre, que je vous envoie, pour faire conduire mon
» fils dans ma maison, où il me sera permis de le détenir
» un certain tems pour mûrir sa raison et lui faire en-
» tendre efficacement nos remontrances. J'apprends qu'il
» est parti pour Paris. Veuillez, de grace, faire vos per-
» quisitions, et si vous le trouvez, en vertu de l'ordre,
» faites qu'on me l'amène; vous nous rendrez à lui et à
» moi un très signalé service. Adieu. Tout à vous.

D'Artignan, père.

J'allois de ce pas même, exprès pour cette affaire,
Commencer ma recherche exacte et nécessaire.
Valere me l'épargne, et je vais pour le coup,
Faire exécuter l'ordre. Il importe beaucoup
Que Valere, chez moi, trouve un accès facile;
C'est, pour le retenir, un moyen fort utile.
Oui; je dois commencer par cette affaire-là.
Justement j'ai le tems qu'il me faut pour cela;
Je n'attends que demain le comte de d'Orsange,
Mon gendre desiré; fort bien: cela m'arrange.
Agissons promptement, et taisons-nous.

SCENE IV.

MME. DE FRANVAL, M. DE FRANVAL, LUCILE.

Madame DE FRANVAL.

Eh quoi!
Vous allez donc sortir, Monsieur?

FRANVAL.

Bientôt.

Madame DE FRANVAL.

Pourquoi?
Est-il tems de courir, quand votre gendre arrive?

FRANVAL.

J'ai reçu la nouvelle expresse et positive,
Qu'il ne doit arriver au plutôt que demain.

Madame DE FRANVAL.

C'est rester bien longtems, ce me semble, en chemin;
J'ai montré plus d'ardeur à presser mon voyage.

FRANVAL, *souriant.*

Vous aviez vos raisons, Madame.

Madame DE FRANVAL.

C'est l'usage.
Je voulois voir Paris. Voyez-vous, mon ami,
J'ai même cette nuit, fort mal, très mal dormi.
Oh! Paris est charmant! j'avois la tête pleine,
Si pleine de ce nom, que j'en ai la migraine.
J'ai sommeillé dix fois, et dix fois tour à tour
J'ai tiré mes rideaux, pour voir s'il faisoit jour.

FRANVAL.

Vous verrez tout, Madame; un peu de patience:
N'ayez point de souci.

Madame DE FRANVAL.

En bonne conscience,
Puis-je n'en pas avoir, quand vous me cachez tout?

FRANVAL.

Rien, quand il en est tems.

Madame DE FRANVAL.

Oh! rien. Je suis à bout.
N'est-ce pas un affront qui ne peut se comprendre,
Que de me taire enfin jusqu'au nom de mon gendre?

FRANVAL.

Je le tais, il est vrai.

Madame DE FRANVAL.

Par humeur?

FRANVAL.

Par raison.

Un ami qui m'est cher, ami de ma maison,
Demande, pour son fils, Lucile en mariage.
Ce fils est, m'a-t-on dit, bien fait, aimable, sage,
Assez riche; en un mot, le parti me convient;
Je l'accepte, j'écris, et le prétendu vient.
Nous venons à Paris, Madame, à sa rencontre;
Tout semble terminé. Mais ce gendre se montre;
Il se peut qu'à ma fille il ne convienne pas;
Lucile, avec son nom, son bien et ses appas,
Peut ne pas inspirer l'amour qu'elle mérite...
Pardon, ma chère enfant; l'homme dans sa conduite
Est fort bizarre: il est des esprits à l'envers,
Même en fait de beauté, voyant tout de travers.
J'espère et je suis sûr qu'on te rendra justice;
Mais si ce gendre ou toi subissez un caprice,
Il ne sera pas dit, soit en bien, soit en mal,
Qu'un tel a refusé la fille de Franval.

Madame DE FRANVAL.

Pourquoi consentiez-vous?

FRANVAL.

C'est qu'il est dans la vie
Quelques occasions rares, qui font envie,
Que l'on cherche à saisir, sans cesser pour cela
D'agir avec prudence, avant d'en venir là.

Madame DE FRANVAL.

Mais quel risque à nommer ce gendre à votre femme?

FRANVAL.

C'est un secret encor; mais pensez-vous, Madame,
Qu'après vous l'avoir dit, ce seroit un secret?

Madame DE FRANVAL.

Quoi! vous me soupçonnez d'un discours indiscret?
Soyez juste, Monsieur, je ne suis point parleuse.

FRANVAL, *riant.*

Oh! point du tout.

Madame DE FRANVAL.

Je sais que je suis curieuse.

FRANVAL.

N'êtes vous pas d'un sexe à qui cela va bien?
Lucile l'est aussi, je gage; et son maintien,
Son air tendre et rêveur, montrent, je le devine,
Que du jeune mari, que mon cœur lui destine,
Elle voudroit connoître, avec quelque raison,
L'esprit et la figure encor plus que le nom:
N'est-ce pas?

LUCILE.

De ma main, quand mon père dispose,
Sur sa tendre amitié mon âme se repose:
Il ne veut, ne voudra jamais que mon bonheur.

FRANVAL.

Ah! tu dois y compter. Tu connois bien mon cœur.
Oui, ton bonheur, toujours, en tout, ma fille;
Et je n'admettrai point de fils dans ma famille,
Qui, même après mon choix, ne soit du tien aussi.

LUCILE.

Ah ! mon père...

FRANVAL.

A propos, je viens de voir ici
Ce jeune homme qu'hier nous trouvâmes en route,
Valere ; il m'est connu.

Madame DE FRANVAL.

De vous, Monsieur ?...

FRANVAL.

Sans doute :
Il est bien né. Je crois qu'il doit venir vous voir ;
Avec quelques égards il faut le recevoir.
Je vous quitte : je vais terminer une lettre
Qui presse, et que pourtant j'ai bien fait de remettre ;
Cela fini, je sors.

(*Il sort.*)

SCENE V.

Mme. DE FRANVAL, LUCILE.

Madame DE FRANVAL, *avec une joie indiscrète.*

MA fille, je sais tout.

LUCILE.

Quoi !

Madame DE FRANVAL.

Je vais vous conter de l'un à l'autre bout,
Le mystère du gendre, et comment il se nomme ;
Que votre père est fin ! Hé ! mon-dieu ! le pauvre homme !

Ce qu'il veut me cacher, lui-même il me le dit.
Valere est le futur.

LUCILE.

Qui? lui?

Madame DE FRANVAL, *avec une joie maligne, qui augmente jusqu'à sa sortie.*

Sans contredit.
Lucile, en tout ceci, quoi donc, de votre père
Ne voyez-vous pas bien la finesse ordinaire?
En chemin, par hasard, il nous fait rencontrer
Valere, qui d'abord, sans trop se déclarer,
Vous fait pourtant la cour; il la fait à moi-même;
Je l'ai trouvé charmant, en vérité; je l'aime.
Le lendemain, Valere est dans ce même hôtel;
Le hasard, croyez-moi, ne produit rien de tel.
Franval nous le présente, et nous le recommande.
Hé bien! qu'en dites-vous? Oh! que ma joie est grande!
Il me croit donc sa dupe? Au reste, j'entends bien
Que de ma découverte il ne soupçonne rien.
Quel plaisir de percer un injuste mystère!
De savoir les secrets qu'un mari veut nous taire!
Et de jouir ainsi de l'air capable et fin
Dont il nous humilie. On a son tour enfin.
Quand il plaît à Monsieur d'entrer en confidence,
Et qu'en nous dévoilant un secret d'importance,
Il voit que ce secret, qu'il nous livre aujourd'hui,
Nous le savions hier tout aussi bien que lui,
Qu'il est sot et confus! Cette scène soulage,
Et je veux en jouir sans tarder davantage.

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

LUCILE, *seule.*

Oui, je vois qu'en effet ma mère a deviné ;
Et Valère est l'époux que l'on m'a destiné.
Que vais-je devenir ? ô mon père ! mon père !
Que m'ordonnerez-vous ?... Je n'aime point Valère.
Pardonnez mes refus, peut-être mon erreur,
Car j'aime, cependant ; mais un autre a mon cœur.
Oserai-je avouer un penchant qui m'égare ?
Je ne puis me cacher que mon choix est bizarre.
Je n'ai vu qu'une fois l'objet qui m'a charmé ;
Lui-même il ne sait pas combien il est aimé.
Trop aimable inconnu ! toi, de qui la tendresse
Fit naître dans mon cœur l'amour et la tristesse,
Toi, qui me fais combattre aujourd'hui mon devoir,
Ah ! parois, si c'est toi que je viens de revoir.
Hier, en arrivant, je l'ai vu, c'est lui-même.
Son aspect me frappa ; son trouble fut extrême.
Ce sont ses traits, ses yeux... tendres comme autrefois.
Il ne dit qu'un seul mot... Ah ! c'étoit bien sa voix !
Mais loge-t-il ici ? M'aimeroit-il encore ?...
Ah ! qui m'éclairera de tout ce que j'ignore ?

SCENE VII.

LUCILE, JULIETTE.

JULIETTE.

Monsieur de Franval?

LUCILE.

Quoi?

JULIETTE.

Je viens pour l'avertir
Que le carosse est prêt. Quand il voudra sortir...

LUCILE.

Mon père est occupé; bientôt il va descendre;
Il ne tardera pas.

JULIETTE.

On est fait pour l'attendre.
Je vais dire à ma mère...

LUCILE.

Écoutez, s'il vous plaît,
Juliette. (*à part.*) Elle peut me dire ce qu'il est,
S'il loge dans l'hôtel.

JULIETTE.

Que veut Mademoiselle?

LUCILE.

Nous avons éprouvé vos soins et votre zèle;

Mais vous m'aviez promis de venir ce matin.

JULIETTE.

Oh! pardon! dans l'hôtel, c'est un tracas, un train!...
Ma mère est la maîtresse, elle ordonne; je tâche
De l'aider: notre état ne donne aucun relâche.

LUCILE, *d'un air fin et détourné.*

Vous avez bien du monde, ici?

JULIETTE.

Beaucoup.

LUCILE.

J'ai vu
Des personnes dont l'air ne m'est pas inconnu.

JULIETTE.

Ces deux Dames, peut-être?

LUCILE.

Oui, ... je crois... que... je...

JULIETTE.

L'une
Est bien jolie, au moins?

LUCILE.

Toutes deux.

JULIETTE.

Oh! la brune
L'est plus que l'autre.

LUCILE.

Oui, oui, ... celle à côté de qui,

Un jeune homme...

JULIETTE.

En effet, le Comte de Crécy,
(*Avec mystère.*)
Il étoit auprès d'elle... Elle en est amoureuse.

LUCILE, *embarrassée et subitement.*

Vous croyez... et quel est?... mais... je suis curieuse.

JULIETTE.

Il faut bien l'être un peu. Que voulez-vous savoir?
Tenez, dans la maison, j'ai l'air de ne rien voir,
Et je vois tout; oui, tout. Mais pourtant sans malice.
Parlez, j'ai du penchant à vous rendre service.

LUCILE.

Je n'ai rien à savoir...

JULIETTE.

Oh! je gage que si.
Vous le connoissez donc le Comte de Crécy?

LUCILE.

Comme cela.

JULIETTE.

Qu'il est doux et bienfait! aimable!
Honnête! on l'aime, ici, ce n'est pas concevable.

LUCILE, *émue.*

Je le crois!...

JULIETTE.

Cependant, il n'est dans la maison

Que depuis quatre jours. Vous avez bien raison
De l'aimer.

LUCILE.

De l'aimer ?

JULIETTE.

Mais lui, Mademoiselle,
Il m'a parlé de vous. Oui, je me le rappelle ;
Il étoit bien content. Il est triste aujourd'hui.

LUCILE.

Hélas !

JULIETTE.

Vous soupirez, vous avez de l'ennui ?
Parlez ; dites-moi tout... Vous me craignez peut-être ?

LUCILE.

Non... Juliette, non.

JULIETTE.

Vous pourrez me connoître.
Je m'amuse des foux, ce sont là mes jouets,
Mais des peines du cœur ?... ah ! je n'en ris jamais.

LUCILE.

Elles font bien du mal !

JULIETTE.

Je le sais par moi-même.
Qu'il est doux de parler, alors, de ce qu'on aime !
De donner à sa plainte au moins un libre cours !
Puis, quand on a tout dit, recommencer toujours !
C'est un si grand plaisir ! que dans un tel martyre,
Si je n'avois personne à qui pouvoir le dire,

Seule aux murs de ma chambre il en faudroit parler.
Le cœur aime à gémir, plus qu'à se consoler.

LUCILE.

Il est trop vrai... Je sens...

JULIETTE.

Allons, Mademoiselle...
Que vous m'intéressez !... que puis-je ?...

LUCILE.

Votre zèle
Me rassure, et je crois que je peux, sans danger,
Vous prier de vouloir aujourd'hui m'obliger.
Dites-moi ?

FRANVAL, *en dedans.*

Je reviens à l'instant.

LUCILE.

C'est mon père !...
Tâchez de me rejoindre.

JULIETTE, *sourdement.*

Allez, laissez-moi faire.

SCENE VIII.

LUCILE, JULIETTE, FRANVAL.

JULIETTE.

MONSIEUR, votre carosse.

FRANVAL.

Est-il prêt?

JULIETTE.

Dès longtems.

FRANVAL, *embrassant sa fille.*

Lucile, adieu! demain, nous serons tous contens.
(*A Juliette.*)
Voulez-vous me conduire, agréable voisine?

JULIETTE.

Très volontiers, Monsieur.

FRANVAL.

Pardon.

JULIETTE.

Monsieur badine.
On est assez heureux...

FRANVAL.

Je ne le suis pas moins.

JULIETTE, *faisant la révérence.*

Mademoiselle aussi peut compter sur mes soins.

(*Elle passe et conduit M. de Franval. Lucile rentre chez elle.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE DE CRÉCY, *seul.*

J'EN suis donc bien certain; Valere aime Lucile,
Valere est mon rival?... Un soupçon est utile.
Eût-on jamais pensé que Monsieur de Franval
Me manquât de parole, et choisît ce rival?
Quelqu'un m'a desservi, sans doute; mais au reste,
J'ai bien fait de prévoir quelqu'accident funeste.
Non, qu'un semblable trait ait pu se soupçonner.
Cœur tendre et délicat, loin de m'abandonner,
Moi seul, au doux plaisir d'obtenir ce que j'aime,
Je cherchois à savoir, si Lucile elle-même,
Sans contrainte, à mes vœux, s'abandonnoit aussi.
J'ai déguisé mon nom sous celui de Crécy,
Afin d'observer mieux tout ce qui m'intéresse;
Qu'aujourd'hui je rends grace à mon heureuse adresse!
Que d'Orsange inconnu, témoin de son malheur,
Parte du moins sans honte... et non pas sans douleur.
Non, non, je souffrirai.... je le sens... mais encore
Valere est-il aimé?... quel est-il?... je l'ignore.
Il prétend m'acheter la terre, qu'ici près,
Mon père m'a chargé de vendre sans délais,

Nous allons nous revoir; usons de stratagême,
Pour le faire parler; apprenons de lui-même
Le succès de ses soins. Je l'apperçois.

SCENE II.

VALERE, CRÉCY.

VALERE.

Eh bien!
Finirons-nous, Monsieur, ce marché? Je le tien.

CRÉCY.

Il conviendroit, Monsieur, d'aller chez le Notaire,
Le consulter un peu, voir le plan de ma terre,
Avant de se donner parole sur ce point.

VALERE.

Ses voisins et son sol ne m'embarrassent point.
Dès qu'elle vaut l'argent, Monsieur, que vous me dites,
Telle qu'elle est enfin, en surface, en limites,
Je l'achette.

CRÉCY.

Avant tout, je dois en informer
Mon père.

VALERE.

Bien!

CRÉCY.

A lui je pourrai vous nommer...?

VALERE.

Valere d'Artignan est mon nom. Je confesse
Qu'il ne présente pas une grande richesse ;
Mais pour remédier à ce point capital,
Vous pourrez ajouter, et gendre de Franval.

CRÉCY.

Votre félicité, Monsieur, n'est pas commune ;
Et cet hymen vaut mieux qu'une grande fortune.

VALERE.

Il est vrai ; peu de gens sont heureux comme moi.

CRÉCY.

De l'objet de vos vœux vous recevez la foi,
Aimé d'elle et des siens....

VALERE.

Oh ! beaucoup de la fille,
Du beau-père, et bientôt de toute la famille.
Je sors de chez Lucile, on ne peut concevoir
Les efforts qu'on a faits pour me bien recevoir.
Madame de Franval, à ce doux hymenée,
Attache son bonheur ; je l'ai bien devinée.

CRÉCY.

Le malheureux Crécy ne vous ressemble pas ;
Je suis trahi, joué !...

VALERE.

Je plains votre embarras ;
Et comment donc cela ?

CRÉCY.

L'amour fait mon supplice.

VALERE.

Il est dur d'avouer qu'il m'est toujours propice;
Le tableau des heureux blesse l'infortuné.
Mais souvent le malheur dont on est étonné,
Vient, il faut l'avouer, de peu d'expérience.

CRÉCY.

Il est vrai que mon cœur eut trop de confiance.

VALERE.

Sans indiscrétion, puis-je vous demander
Quels chagrins amoureux, vous?...

CRÉCY.

On aime à céder
Sur ce chapitre-là : sachez mon sort étrange;
Mais à condition que par un doux échange,
Jusqu'à l'entier effet de vos heureux desirs,
Vous m'apprendrez, Monsieur, vos succès, vos plaisirs.

VALERE.

L'offre est très obligeante, et je vous rends justice,
Vous ne méritez pas, Monsieur, qu'on vous trahisse.

CRÉCY.

Six mois se sont passés, depuis qu'imprudemment,
Comme je retournois chez moi, du régiment
Où je sers, je m'arrête auprès d'une parente,
Dans sa petite ville. Au gré de son attente,
J'y demeurai huit jours, sans quitter sa maison;
J'attendois mon congé; car voilà ma raison
De me tenir caché.

VALERE.

Bon.

CRÉCY.

Sur cette conduite
Rien ne rompit la loi que je m'étois prescrite ;
Loi sage ! Cependant, le tems du Carnaval,
La veille du départ, me conduisit au bal ;
Mais toujours inconnu. J'entre, et dans l'instant même,
Parmi quelques Beautés d'une élégance extrême,
Je vois un jeune objet, dont l'aspect enchanteur,
Dès le premier regard, s'empare de mon cœur.
De la peindre, sans doute, il me seroit facile ;
Mais ce trait suffira. J'ai vu votre Lucile,
Cet objet adorable, et qui vous est si cher ;
Ma maîtresse, Monsieur, a beaucoup de son air,
Ce sont ses yeux, sa bouche... et si votre maîtresse,
De la sienne jamais, en secret, vous adresse
Le langage charmant que l'on me tint alors,
Vous aurez mon bonheur ; aurez-vous mes transports ?
Il me fallut partir sans me faire connoître ;
L'amour, depuis ce tems, fut ma joie et mon maître.
Un père tendre et bon, sensible comme moi,
M'offre à ce cher objet ; on m'engage sa foi ;
Je revole à ses pieds ; mais changement funeste !
La honte et la douleur sont tout ce qui me reste ;
Un rival préféré me l'arrache aujourd'hui,
Je maudis son triomphe & l'amour avec lui.

VALERE.

Votre malheur me touche, il faut que je l'avoue ;
Ah ! d'un homme d'honneur, est-ce ainsi qu'on se joue ?

Si l'on m'eût outragé par un affront pareil,
Je sais fort bien de qui mon cœur prendroit conseil.

CRÉCY.

Je sais aussi, Monsieur, ce que l'honneur commande;
On m'en rendra raison, s'il faut qu'on me la rende.
Je respecte toujours l'objet qu'on me ravit.
A des ordres cruels peut-être elle obéit.
Elle gémit peut-être, et sa chaîne la blesse;
Mon rival en ce cas est sans délicatesse;
C'est à moi de l'instruire, alors, de son devoir.
Mais si je trouve, hélas! ce qu'il me faut prévoir,
Des cœurs intéressés, ma maîtresse infidèle,
Monsieur, qu'est-il besoin que je m'occupe d'elle?
Le dépit et l'honneur sont deux points différens,
Le mépris est alors le parti que je prends.

VALERE.

On ne peut mieux penser. Fort bien! Il est dommage
Qu'à des gens tels que vous, on fasse un tel outrage!
Je souffre, je vous plains, et suis vraiment honteux,
Témoin de vos chagrins, de me voir tant heureux.

CRÉCY, *avec un dépit concentré.*

Ah! souhaitez de l'être autant qu'il est possible.

VALERE, *avec une bonne foi avantageuse.*

C'est le vœu d'un bon cœur, et j'y suis bien sensible.
Adieu. Nous nous verrons avant la fin du jour.

CRÉCY.

Je l'espère.

VALERE.

Je vole où m'appelle l'amour.

SCENE III.

CRÉCY, *seul.*

Ou l'appelle l'amour!... ma honte est décidée.
C'en est fait, à ses vœux Lucile est accordée.
Il est heureux, aimé, comblé de son destin.
Il ne faut que le voir pour en être certain.
Je ne présumois pas toute mon infortune.

SCENE IV.

JULIETTE, CRÉCY.

JULIETTE.

Excusez-moi, Monsieur, si je vous importune.

CRÉCY.

Non, Juliette, non, vous ne me gênez pas.

JULIETTE.

Vous avez du chagrin?

CRÉCY.

Moi? non.

JULIETTE.

Quel embarras
Nous allons avoir!

CRÉCY.

Qui?

JULIETTE.

Nous; et j'en suis chagrine.

CRÉCY.

Eh! quoi donc?

JULIETTE.

Une noce.

CRÉCY.

Ici?

JULIETTE.

Votre voisine,
Cette belle Lucile, on va la marier.

CRÉCY.

Marier!

JULIETTE.

Oui, vraiment! vous êtes le dernier
Dans l'hôtel, à l'apprendre.

CRÉCY.

Elle épouse?....

JULIETTE.

Elle épouse
Monsieur Valère.

CRÉCY, *avec force.*

O Dieu!

JULIETTE.

Quelle fureur jalouse

Vous fait ainsi, Monsieur, vous récrier?

CRÉCY.

Oh! rien....

C'est que je pensois.. — (*il s'en va lentement.*)

JULIETTE.

(*à part.*)

Bon! —

(*Elle va prendre Crécy et le ramene.*)

Un moment d'entretien,

S'il vous plaît.

CRÉCY.

Hé bien, qu'est-ce?

JULIETTE, *le fixant, et d'un ton gai.*

Aimez-vous?

CRÉCY.

Qu'est-ce à dire?

JULIETTE, *de méme.*

Aimez-vous?

CRÉCY.

Ah! cessez; il n'est pas tems de rire.

(*Il veut s'éloigner.*)

JULIETTE, *le retenant.*

Je ne ris pas non plus.

CRÉCY, *avec dépit.*

Je n'aimerai jamais;

Et j'en fais bien serment....

JULIETTE.

Ne jurez pas.. Eh! mais;

Faut-il ainsi, Monsieur, perdre toute espérance?
L'amour fait bien souffrir, mais l'amour récompense.
Entre deux vrais amans, n'est-il qu'un malheureux?
Et le chagrin d'un cœur n'en blesse t il pas deux?

CRÉCY, *surpris.*

Ah! de grace, expliquez, ma chère Juliette....

JULIETTE.

Vous même répondez. Faut-il que je répette?....
Je ne puis rien vous dire encore que cela.
Quand vous aurez parlé, nous verrons. Mais, par-là,

CRÉCY.

Dites, que voulez-vous enfin me faire entendre?

JULIETTE.

Rien autre que ces mots, et ce qu'ils font comprendre.
Aimez-vous?

CRÉCY, *ému.*

Que trop!

JULIETTE.

Qui?

CRÉCY.

Qui?

JULIETTE.

Sans doute.

CRÉCY.

L'aveu
N'importe pas.

JULIETTE.

Beaucoup. Vous aiderai-je un peu?
Le Carnaval dernier, dans un bal, à Péronne.
Vous voyez, par hazard, une jeune personne....

CRÉCY, *vivement.*

O Ciel! qui vous a dit?.... Oui, Juliette, eh bien!
C'est Lucile, il est vrai; je l'aime, j'en convien:
C'est une passion, par malheur éternelle,
J'accours, j'arrive ici, je n'y viens que pour elle;
Mais Valère, bientôt, maître de tant d'appas....

JULIETTE.

On le craint. Ce qu'on craint on ne l'approuve pas.

CRÉCY.

Est-il possible?... Mais chéri dans la famille,
Valère, cependant...

JULIETTE.

Ne plaît point à la fille.

CRÉCY.

Dieu!... Mais Lucile enfin m'aime-t-elle!

JULIETTE.

Entre nous,...
Je ne sais.... Mais je sais qu'on se souvient de vous.

CRÉCY.

Mais ce fatal hymen....

JULIETTE.

On en a rompu d'autres.

CRÉCY.

CRÉCY.

Les projets de Franval....

JULIETTE.

Tâchez d'avoir les vôtres.

CRÉCY.

Si vous saviez... Hélas! pourrai-je me flatter
Que Lucile m'approuve?

JULIETTE.

En pouvez-vous douter?
Elle voit avec peine un hymen qui s'approche.

CRÉCY.

Ah! je crains d'échouer!

JULIETTE.

Vous serez sans reproche.

CRÉCY.

Ne pourrai-je la voir?

JULIETTE.

Peut-être.

CRÉCY.

Un seul instant;
Un seul, je vous en prie; et croyez....

JULIETTE.

Un moment...
Paix! je vois s'avançer le laquais de Valère.
Sachons ce qu'on a fait, et ce que l'on doit faire.

Allez, prenez courage.

CRÉCY.

Ah! je compte sur vous.
(*Il sort.*)

SCENE V.

GERMON, JULIETTE.

JULIETTE.

Voici bien du tracas, et pour vous, et pour nous, Monsieur Germon. La noce, à quand?

GERMON.

Mademoiselle,
Mais sans doute demain; mon maître la veut belle,
La dépense lui plaît, et ne lui coûte rien.

JULIETTE.

Il est donc riche?

GERMON.

Oh! oh! si j'avois tout le bien
Qu'il doit avoir; j'aurois laissé là le service.
Mais patience! un jour le sort fera justice.

JULIETTE.

Valère, assurément, vous récompensera?

GERMON.

D'une ferme, Il la dit.

JULIETTE.

Il vous la donnera.

GERMON.

Vous croyez?

JULIETTE.

Pourquoi non? dès qu'il vous l'a promise!

GERMON.

Oui vraiment; mais promettre et tenir....

JULIETTE.

Bon! sottise;
Qu'est-ce donc que cela pour un homme opulent?

GERMON.

Oh! vous me ravissez! que je serai content!
Je veux... que...

JULIETTE.

Dites-moi, votre maître Valère
Aime beaucoup Lucile?

GERMON.

Étonnement!

JULIETTE.

Le père
De cette demoiselle est, je crois, enchanté
D'avoir un pareil gendre?

GERMON.

Oui, c'est la vérité.

JULIETTE.

La noce dans sa tête étoit bien résolue;
Puisqu'à peine, à Paris, cette affaire est conclue.
Hier, il arriva ici, Valère ce matin,
Et les voilà d'accord; c'est aller d'un bon train,
C'est un parti bien pris, mais bien pris, ce me semble?

GERMON.

Bon! hier en chemin ils dînèrent ensemble.

JULIETTE.

Ah! ah!

GERMON.

Mon maître est fin, de bon goût....

JULIETTE.

Mais pas mal.

GERMON.

Son père est grand ami de Monsieur de Franval.

JULIETTE.

(*A part.*)

Adieu, Monsieur Germon.—L'affaire est difficile.

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

GERMON, *seul.*

Que mon maître a d'esprit! quelle tête subtile!
Voyez, il fait ici d'une pierre deux coups.
Quand j'y pense pourtant, que mon sort sera doux!
Mon maître marié; tout de suite il me donne
Une petite ferme à cent pas de Péronne.
Je serai libre. Là le soir... non, le matin,
Je m'en vais travailler dans mon petit jardin:
Je dis petit jardin, pour ce qui l'accompagne;
Car les jardins toujours sont grands dans la campagne.
Je vois déja mes champs, et ma vigne sur-tout,
Ma prairie... en un mot, ce qu'il faut, je vois tout.
Le beau bien! pour moi seul!... non, tout seul on s'ennuye...
Ainsi riche, aisément, je crois, on se marie:
Je prends femme gentille... oh! oui, car sur ce point,
Ma foi, je la veux belle, ou bien je n'en veux point.
Je ne l'ai pas plutôt que les enfans me viennent.
Tous garçons;... au collége... oh! oh! c'est qu'ils parviennent.
Je rirois bien un jour si j'allois m'éveiller
Père d'un gros Chanoine... ou bien d'un Conseiller.

SCENE VII.

GERMON, VALERE.

VALERE.

Heureux sort que le mien ! je suis comblé de joie.
Ah ! te voilà, Germon. La fortune m'envoie
Plus de bien, de plaisirs, mon cher, que je n'en veux.

GERMON.

Monsieur, prenez toujours.

VALERE.

J'ai beau former des vœux,
A peine imaginés, je les vois qui prospèrent.
Et puis, je vois des gens qui de tout désespèrent.
Eh morbleu ! qu'après tout, ils fassent comme moi ;
Que n'ont-ils mon esprit, ma tête ; mais, ma foi,
C'est là le difficile...

GERMON, *se frottant les mains d'aise.*

Eh bien ! l'affaire est faite,
Vous épousez ?

VALERE.

Germon, elle est faite et parfaite.
Franval est enchanté, la mère encore plus.
Lucile, par pudeur, se tait ; soins superflus !
Il faudra qu'elle parle, et me rende les armes.
Elle m'aime, à bon compte ; elle a beaucoup de charmes,
Mais chacun a les siens.

GERMON.

Vraiment!... le clavecin
A-t-il fait son effet?

VALERE.

A propos, ce dessein
N'a pas eu lieu.

GERMON.

Tant pis.

VALERE.

En cet hôtel barbare
Il n'est pas d'instrument, pas même une guittare.
Ce moyen, je le sais, m'auroit servi beaucoup,
Mais on ne montre pas son savoir tout d'un coup.
Tant mieux! car si déja j'ai pleine réussite,
Que sera-ce à l'aspect de ce nouveau mérite?

GERMON.

Le clavecin pourtant n'auroit pas été mal.

VALERE.

Charmant!... mais il vaut mieux que je lui donne un bal.

GERMON.

A Lucile?

VALERE.

A qui donc? elle aime fort la danse;
Elle en parloit beaucoup. J'y réussis, je pense.
Il est assurément dans l'hôtel un salon,
De trente pas en large et de cinquante en long,
Je le fais préparer mon cher, dans la minute.

Ici pour de l'argent tout se fait, s'exécute,
L'orchestre est élevé dans le fond du tableau.
En forme de balcon, à la hâte, mais beau.
Quinze ou vingt instrumens y marquent la cadence.
Mais entends-tu, Germon, ce flutet de Provence,
Dont le son, mesuré par ce long tambourin,
Prime pardessus tout, et nous mène d'un train?

GERMON.

Allez!

VALERE, *dansant.*

J'y suis déja...! mon ame en est émue.
(*Il prend Germon sous le bras et lui dit avec délire.*)
Admire donc le bal. Cette aimable cohue....
Cette diversité de couleurs et d'atours;
Ces agiles beautés, qui se meuvent toujours;
Cette musique vive!... enfin, que puis-je dire?
Jusques même dans l'air, dans l'air qu'on y respire,
On sent, par les effets d'un prestige amoureux,
Je ne sais quoi de doux, et de voluptueux,
Qui prête au sentiment et qui le sollicite.
J'ai la main de Lucile, et la serre. Elle évite
Mes doux efforts, se fâche et veut m'en imposer.
Finesse! j'ose encore; on me permet d'oser.
On s'entrelace ensemble; ensemble on se promène;
L'émotion du cœur s'en mêle et nous entraîne;
Et je goûte à la fin ce plaisir enchanteur,
De voir dans ses regards le trouble et la langueur.
Lucile est fatiguée et pourtant elle danse;
Mais c'est un certain air, c'est une nonchalance;
Mon bras lui sert d'appui, mon œil fait un larcin;

Et l'amour quelquefois l'approche de mon sein.
O plaisir ravissant!

GERMON, *hors de lui.*

Quel bonheur!

VALERE.

J'en suis ivre!
Quand on jouit ainsi, qu'on est heureux de vivre!
Sonne, appelle l'hôtesse; il faut se dépêcher,
On n'a pas trop de tems; cours.

GERMON.

Je vais la chercher.
(*Il sort.*)

SCENE VIII.

VALERE, *seul.*

Du bal, grâce à l'amour, qui toujours me protége,
Nous passons à la noce; alors j'ai le cortége
D'une maison nombreuse, indispensable ici;
Sans cela point d'accès, de consistance : aussi,
Les Ministres souvent me verront à leur porte.
Un succès suivra l'autre; et j'agirai de sorte
Qu'avant peu je me vois introduit à la cour.
Une fois installé dans ce brillant séjour,
Quels seront les emplois, les dignités, les places,
Où je ne puisse, moi, prétendre? car les graces
Pleuvent sur le mérite, et suivent les talens;
C'est l'usage. Ainsi donc....

SCENE IX.

GERMON, VALERE.

GERMON.

Monsieur, changez vos plans,
Point de bal.

VALERE.

Et pourquoi?

GERMON.

Nous n'avons pas de sale;
J'en ai bien du regret,

VALERE.

Circonstance fatale!
Pas un petit salon d'environ trente pas?

GERMON.

Ni petit, ni grand.

VALERE.

Oh!... quel funeste embarras!
Car dans ce même instant, tiens ma tête féconde
Concevoit un projet, le plus joli du monde;
Il faut de ses talens toujours tirer parti.
Vers le milieu du bal, sans qu'on fut averti,
J'aurois adroitement, dans ce cercle superbe,
En impromptu, joué quelque charmant proverbe.
Hem! c'est là que je brille?

GERMON.

Oh! peste, je le crois.

VALERE.

Je ferois moi tout seul dix rôles à la fois.
Il faut absolument, par ce genre de gloire
Dans le cœur de Lucile assurer ma victoire.

GERMON.

Vous ne le pouvez pas; ne vous ai-je pas dit
Qu'il n'est point de local commode...

VALERE.

Hôtel maudit!
On n'y peut dépenser son argent à son aise.

GERMON.

N'en dépensez pas trop, Monsieur, ne vous déplaise;
Pour de pareils projets, c'est beaucoup qu'il en faut.

VALERE.

En l'état où je suis on n'est pas en défaut.
Comptes-y; je saurai trouver, je t'en assure,
Quelque moyen.... Germon! demande une voiture
Pour moi, (*Germont sort.*)

SCENE X.

VALERE, *seul.*

Je prétends bien, pour gage de mes soins,
Présenter à Lucile une corbeille au moins.
La fraîcheur d'un bouquet convient au mariage;
Et la beauté sourit en voyant son image.

SCENE XI.

FRANVAL, VALERE.

FRANVAL.

Vous voilà, cher Valère? et bien! avez-vous vu
Mon épouse? ma fille? on vous a bien reçu?
J'avois recommandé....

VALERE.

Quelle faveur touchante!
Je ne puis exprimer....

FRANVAL.

Brisons là.

VALERE.

Tout enchante,
Tout plaît dans votre fille. Assis à ses côtés,
Je bénissois, Monsieur, vos heureuses bontés,
Et vos soins paternels, qui même en votre absence...

FRANVAL, *souriant.*

Allons, paix!...

VALERE.

Vous riez? quoi, ma reconnoissance!...

FRANVAL.

J'espère bien qu'un jour elle éclatera mieux.

SCENE XII.

Madame de FRANVAL, FRANVAL, VALERE.

Madame DE FRANVAL.

Vous voilà de retour, mon cher mystérieux?
Peut-on vous demander si dans votre entreprise,
Vous avez réussi?

FRANVAL, (*souriant.*)

S'il faut que je le dise,
Assez bien.

Madame DE FRANVAL.

Assez bien? mon cœur en est charmé.
Tant mieux!.. votre homme enfin sera donc renfermé?

FRANVAL, *avec la plus grande surprise.*

Quoi donc? que dites-vous?

Madame DE FRANVAL, *avec malice.*

Ce que je sais.

FRANVAL.

De grâce,
Qui vous a dit?...

Madame DE FRANVAL.

Qui veut cacher ce qui se passe,
Doit être plus soigneux.

FRANVAL.

Comment donc?

Madame DE FRANVAL.

Quelque part
J'ai lu ces mots » le dix, m'employer sans retard
» Avec tout le secret que l'amitié demande,
» A faire renfermer l'homme qu'on recommande,
» A mes soins vigilans. » Continuez. Fort bien
Vous-vous mêlez de tout, et ne me dites rien.

FRANVAL.

Mais, Madame, ai-je tort? puisque dans l'instant même
Votre indiscrétion....

Madame DE FRANVAL.

L'exigeance est extrême.
Qui n'a point un secret ne doit pas le garder.

FRANVAL.

Dans mes tablettes, bon! vous pourrez regarder
Désormais; il suffit... ces secrets....

Madame DE FRANVAL, *sourtant du coin de l'œil à Valere.*

Sont les vôtres.
Mais là, consolez-vous, nous en savons bien d'autres.

FRANVAL.

Hé bien, que savez-vous?

VALERE, *faisant le discret et l'officieux important.*

Ah! Monsieur, à regret
Je me trouve témoin...mais Valère est discret.
De ces mystères là je connais l'importance....
Je voudrois vous aider en cette circonstance.
Je sais, Monsieur, je sais prouver, quand il le faut,

Que l'adresse chez moi n'est jamais en défaut.
L'homme....

FRANVAL.

Si vous saviez combien il me chagrine....

VALERE.

Qu'on exécute l'ordre; hé vîte à la sourdine...

FRANVAL.

Pour cela tout se trouve assez bien disposé;
Il me faut un exempt.

VALERE.

Mais il est fort aisé
De s'en procurer un. Je m'en charge.

(*Il veut sortir.*)

FRANVAL *l'arrêtant.*

Oh! de grâce!

VALERE, *insistant pour sortir.*

Ah! Monsieur, permettez que je me satisfasse,
Que j'épargne vos pas....

FRANVAL.

C'est trop fort... arrêtez!
J'ai peine...

VALERE.

C'est envain que vous me résistez.

FRANVAL., *embarrassé*,

Mais c'est que...

VALERE.

Plus que vous, je ferai diligence.

L'homme peut échapper.

FRANVAL.

Nous le tenons.

VALERE.

Je pense
Que vous ne voudrez pas m'enlever le plaisir,
Pour la première fois, Monsieur, de vous servir?

Madame DE FRANVAL.

Laissez faire, Monsieur.

VALERE.

Mille graces, Madame.

Madame DE FRANVAL.

Valère, dépêchez.

VALERE.

Vous me comblez!

FRANVAL, *un peu honteux.*

Ma femme....

Madame DE FRANVAL.

A dîner, avec nous, j'ose inviter, Monsieur.

VALERE.

Madame, avec transport j'accepte cet honneur.
Je reviens à l'instant, et comptez sur mon zèle,
Sur l'effet de mes soins : c'est une bagatelle.
Je rencontre un exempt observateur et fin,
Sévère, mais poli... tel qu'il doit être enfin.
Je m'explique en trois mots, il me comprend de reste ;

Il tient sa chaise prête, il prend mon homme, et zeste !
Il l'ammene, l'enferme ; et sans autre souci,
Vous êtes satisfaits, et je le suis aussi.

(*Il sort d'un côté, Franval et son épouse de l'autre.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Madame DE FRANVAL, VALERE.

Madame DE FRANVAL.

Pendant tout le dîné vous avez-vu, Valere,
Ce Monsieur de Franval et son air de mistère;
Saisissons le moment, où, dans son cabinet,
Il fait de tous ses biens un compte clair et net,
Et parlons franchement. Je ne suis pas sa dupe;
Vous êtes pour beaucoup dans le soin qui l'occupe;
Convenez-en? j'ai su, non pas pour mon époux,
Pendant tout le matin, me taire devant vous :
Je voulais vous connaître et voir, en bonne mère,
Le fond de votre esprit, de votre caractère;
J'en suis fort satisfaite, et je puis, sans danger,
Vous appeller mon gendre.

VALERE.

Ah! Madame!

Madame DE FRANVAL.

A juger
De ma fille, on devine aisément sa réponse.

VALERE.

Quoi! Lucile....

Madame DE FRANVAL.

Est à vous.

VALERE.

Comment!

Madame DE FRANVAL.

Je vous l'annonce.
Vous le savez fort bien, avouez-le?

VALERE, *voulant jouer le modeste.*

Qui? moi?
J'ai pu me la promettre et compter sur sa foi.
Votre époux me témoigne une amitié si vive,
Tant de bonté, d'égards, d'ailleurs même il arrive,
Qu'entre mon père et lui, la plus tendre amitié....

Madame DE FRANVAL.

Je le sais.

VALERE.

Vous voyez, qu'un nœud fait à moitié
Par de tels sentimens, et par ces convenances,
A bien pu me donner au moins des espérances.

Madame DE FRANVAL.

Vous êtes trop modeste; avec vos qualités,
Ces espérances-là sont des réalités.

VALERE, *transporté.*

Madame, à vos genoux recevez, je vous prie,
Les premiers mouvemens de mon ame attendrie,
Et les transports d'un cœur...

Madame DE FRANVAL, *le relevant.*

Oui, Monsieur, je reçois
Tous vos remercimens. Levez vous. Et je crois
Que cet hymen fera le bonheur de ma fille,
Et le vôtre, et celui de toute la famille.

VALERE.

Je le promets, j'en jure; et je veux, chaque jour,
Que nous bénissions tous et l'hymen et l'amour.

Madame DE FRANVAL.

Vous êtes complaisant?

VALERE.

C'est ma vertu suprême.
Quel plaisir enchanteur d'obliger ce qu'on aime!
De lui complaire en tout!....

Madame DE FRANVAL.

Et vous ne serez pas
De ces gendres fâcheux, qui dès le premier pas,
A peine réunis aux parens d'une épouse,
Égoïstes tyrans, dans leur humeur jalouse,
Condamnent tout en nous, jusqu'aux moindres désirs,
Et veulent nous priver du monde et des plaisirs?

VALERE.

Me préserve le ciel d'un semblable système!

Madame DE FRANVAL.

Je vous en avertis, je veux m'amuser; j'aime
Les plaisirs. J'entends bien les plaisirs innocens,
Et les plus variés, pourvu qu'ils soient décens.
Nous voilà dans Paris. Ah! Monsieur, j'en suis folle.

Je m'en explique bien! je veux votre parole,
Qu'une fois marié, du matin jusqu'au soir,
Vous me promenerez par-tout, je veux tout voir.

VALERE, *enthousiasmé.*

Tout, Madame! Paris est un lieu de délices.
Cette variété d'aspects et d'édifices!
Ces nombreux habitans, de l'un à l'autre bout,
Nulle part arrêtés et se croisant par-tout!
Ces carosses brillants!....

Madame DE FRANVAL, *toujours enchantée.*

Charmant!... je me figure
Que vous aurez, Valère, une belle voiture?

VALERE.

Magnifique! superbe!

Madame DE FRANVAL.

Oh! déja je souris
De m'y voir triomphante au milieu de Paris!
Je n'en sortirai pas de toute la journée.

VALERE, *brillamment.*

Mais représentez-vous de la sorte trainée:
Ce fastueux éclat de quatre grands laquais,
Chamarrés de couleurs, jeunes, hardis, bienfaits;
On va, revient, retourne, accourt, retourne encore
Le soir, l'après midi, le matin, dès l'aurore
Sans prétexte, sans but, c'est égal; il suffit
De parcourir la ville et de faire du bruit.
Au Cours, au Boulevart; poussière! grand tapage
On se range, on s'arrête... oh! le bel équipage.
Voyez-en les harnois, les chevaux pleins d'ardeur;

Ce cocher, tout là haut, comme un triomphateur,
Nous dedans!... quel plaisir!

Madame DE FRANVAL, *se pâmant de joie.*

Ah! quel plaisir, Valère!
Et tout le monde est là, qui voit, qui considère!....
(*Elle saute au cou de Valère.*)
Vous faites mon bonheur!

VALERE.

Quand vous faites le mien,
Ce retour est bien juste; et ce n'est encor rien :
Je prétends....

Madame DE FRANVAL, *subitement et avec précaution.*

Écoutez. A propos, je m'avise
D'un fait très-important, qu'il faut que je vous dise.
J'ai prié mon époux d'acheter près d'ici
Une terre....

VALERE, *avec un sourire de confiance.*

Une terre ?

Madame DE FRANVAL.

Écoutez bien ceci.
Le cruel me refuse » hé! quoi donc, suis-je un Prince;
» Dit-il, n'en ai-je pas au fond de ma province,
» Où je trouve la paix et de bons revenus?
» Paris et sa banlieue est pour nos parvenus,
» Le faste est fait pour eux, les rentes me conviennent.»

VALERE.

Madame, c'est à moi que ces soins appartiennent.

O rencontre agréable, et qu'à présent je voi
A quel point le bonheur veut s'attacher à moi!
Vous voulez une terre? admirez ma fortune!
Je viens d'en découvrir et d'en acheter une.

Madame DE FRANVAL.

Près de Paris?

VALERE.

Peut-être à deux milles au plus.

Madame DE FRANVAL.

Divin!

VALERE.

Quoi! vos désirs seroient-ils superflus!
Que plutôt!....

Madame DE FRANVAL.

Cher Valère! et cette terre a-t-elle
Un jardin anglais?

VALERE.

Oh!... sans doute. Elle est si belle.

Madame DE FRANVAL.

J'aime un jardin anglais à la fureur!

VALERE.

Vraiment!
Ma terre doit avoir un pareil ornement.
Hé! qui ne jouit pas d'un bien si délectable!
On ne s'en passe plus; il est indispensable,
Petit ou grand terrein, maisonnette ou palais,
Chaque enclos, dans Paris, a son jardin anglais.
Mais supposons enfin que, par bizarrerie

Je n'en trouvasse pas. Bientôt une prairie
Transformée, en trois jours, en vaste région,
Nous présente l'objet de votre ambition.
Dans un arpent de terre enfermant six montagnes,
Je trace trois vallons, et quatre ou cinq campagnes
Ici, c'est un village, une ferme plus loin;
Là, presque sous la main, vous aurez au besoin,
Des prés, des champs, des bois, une forêt entière,
Des vignes, des rochers, des ponts, une rivière,
Un temple grec, tout neuf, qu'on bâtit ruiné,
Enfin, l'arpent, Madame, est si bien combiné,
Que j'y fais contenir la terre en miniature,
Et c'est l'échantillon de toute la nature.

Madame DE FRANVAL.

Que je vais être heureuse au milieu de cela!...
Et Monsieur de Franval rit de ces choses-là.
La terre est bien à vous? on ne peut se dédire
Au moins?...

VALERE.

C'est marché fait. Il ne faut plus qu'écrire
Quatre mots.

Madame DE FRANVAL.

Hâtez-vous!

VALERE.

Le Comte de Crécy,
Le vendeur, n'est pas loin, Madame, il loge ici;
Je sors, je le rejoins, et je vous le présente.
Heureux! cent fois heureux que vous soyez contente!

(*Il sort.*)

SCENE II.

Madame DE FRANVAL, *seule.*

L'AIMABLE gendre!... eh bien! d'abord un doux penchant
Pour lui m'a décidée.

SCENE III.

Madame DE FRANVAL, LUCILE.

LUCILE.

ON vient...

Madame DE FRANVAL.

Qui? le marchand
Que j'avois demandé! voyons ce qu'il apporte.

LUCILE.

C'est lui-même.

Madame DE FRANVAL.

J'y vais. Le plaisir me transporte,
Ma fille! ce Valère est un homme accompli,
Doux, soumis, complaisant, agréable, poli;
Il m'a tout avoué; c'est votre époux, Lucile;
Que vous serez heureuse!

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

LUCILE, *seule.*

Il seroit inutile
De m'efforcer moi-même à former de tels nœuds;
Je n'y puis consentir : cet hymen est affreux :
J'en mourrois de douleur. Est-ce penchant, contrainte,
Est-ce effet du courage, ou plutôt de la crainte?
Je ne sais; mais enfin, pour l'aimable inconnu,
Je ne sentis jamais mon cœur si prévenu.
M'aime-t-il...? doux espoir!... je n'ose... Juliette
Tarde à revenir... (*elle la voit*) ah!

SCENE V.

JULIETTE, LUCILE.

JULIETTE.

Me voici. Je vous guette
Depuis une heure au moins.

LUCILE.

Pardon!

JULIETTE.

Je n'ose pas
Entrer souvent chez vous. Valère est sur vos pas.

LUCILE.

Il m'obséde en effet.

JULIETTE.

J'ai fait votre message,
J'ai vu votre jeune homme enfin. Sur son passage
Je me suis mise.

LUCILE.

Hé bien?

JULIETTE.

Hé bien?

LUCILE.

Assurément
Il ne se souvient plus de moi?

JULIETTE.

Sincèrement,
Le croyez-vous?

LUCILE.

Parlez.

JULIETTE.

Il aime....

LUCILE, *vivement.*

Il m'aime encore?
Juliette, est-il vrai?... son cœur....

JULIETTE.

Il vous adore.
Il est ici pour vous, pour vous seule....

LUCILE.

Pour moi?

JULIETTE.

Il me l'a dit.

LUCILE.

Il sait qu'on engage ma foi,
Peut-être espère-t-il?

JULIETTE.

Il n'a qu'une espérance.

LUCILE.

Laquelle?

JULIETTE.

De vous voir un moment.

LUCILE.

La prudence
Défend... je ne le puis, Juliette.

JULIETTE.

En effet;
Je n'ai pu sur ce point le rendre satisfait.
Il étoit fort pressant, il vouloit ma promesse....

LUCILE.

Ah! vous l'aurez donnée....

JULIETTE.

Oh! non, avec adresse,
Sans trahir vos refus, j'ai flatté son espoir.

LUCILE.

Que lui serviroit-il à présent de me voir?
S'il est une ressource à mon malheur funeste,

La tendresse d'un père est tout ce qui me reste;
Que ne va-t-il plutôt se jetter à ses pieds.

JULIETTE.

Mais il ne savoit point, hélas! si vous l'aimiez :
C'est encor un secret pour lui.

LUCILE.

Mais.... Juliette....

JULIETTE.

Je l'ai tu.

LUCILE.

Vous avez bien fait,

JULIETTE.

Je suis discrète.

LUCILE.

Que je suis malheureuse!

JULIETTE.

Eh bien! que ferons-nous?
Ciel! les voici.

LUCILE.

Fuyons.

JULIETTE.

Restons. Contraignez-vous.

SCENE VI.

JULIETTE, LUCILE, VALERE, CRÉCY.

VALERE, *à Crécy dans le fond.*

AUTANT qu'à moi, la terre enfin lui fait envie;
Madame de Franval, Monsieur, sera ravie
De savoir les détails de cette affaire-ci.
Daignez vous approcher, de grace : la voici.

(*Ils s'avancent.*)

Je me trompe; et je suis heureux de ma méprise,
Voyez comme le sort toujours me favorise.

(*A Crécy.*)

Ah! puisque le hasard le permet, en ce jour,
Je veux vous présenter. Concevez mon amour,

(*A Lucile.*)

En voyant tant d'appas. Voici, Mademoiselle,
Le Comte de Crécy, c'est un ami fidèle,
Que mon bonheur, je crois, vient m'offrir en ces lieux.

CRÉCY, *avec émotion.*

Passons sur l'amitié; ce qui frappe mes yeux,
Rappelle un sentiment et plus cher et plus tendre,
Et la félicité qui semble vous attendre,

VALERE, *aux genoux de Lucile.*

Il trahit mon secret. Je tombe à vos genoux;
L'amour et vos parens, m'ont nommé votre époux,
Partagez mes transports, adorable Lucile.

LUCILE, *émue.*

Une fille bien née, est soumise et docile....
La vertu qui prescrit de pénibles efforts,
N'inspire pas toujours de si joyeux transports.

VALERE.

La réponse est modeste. Aisément je soupçonne
Qu'il faut gagner un cœur que la vertu me donne.

CRÉCY.

Le tems est un grand maître, il commande à l'amour.

VALERE, *avec confiance.*

Souvent une conquête est l'ouvrage d'un jour.
(*A Lucile.*)
Qu'en dites-vous?

LUCILE, *avec une tendre finesse.*

Je suis contrainte de le dire,
Pour s'enflammer, un jour, un instant peut suffire.

VALERE.

Mais vous-même, cher Comte, alors qu'un trait fatal
Vous blessa tout-à-coup au milieu de ce bal,
Vous le prouvâtes bien.

CRÉCY.

Il est vrai.

VALERE, *à Lucile.*

L'aventure
Est fort intéressante. Un jour....

CRÉCY, *bas à Valère.*

Je vous conjure....

LUCILE, *avec curiosité.*

Un jour... ?

VALERE, *à Crécy.*

Hé pourquoi donc ne le dirai-je pas?

(*A Lucile.*)

Écoutez. Ceci même a pour moi des appas.
Quelques gens ont voulu souvent, me faire croire
Que, soit talent, esprit, ou jeu de la mémoire,
J'arrangeais une scène assez passablement;
Je veux vous en donner le divertissement.
Je suis franc et naif et conviens, sans mystère,
Que j'use avec plaisir de mes moyens de plaire.

(*A Crécy.*)

Souffrez donc que je parle, et me montre indiscret,
Ceci peut vous servir : car tenez, sur ce fait,
S'il faut que franchement avec vous je m'explique,
Vous eutes peu d'adresse et peu de politique.
La scène est donc au bal, où Monsieur, que voici,
S'approche d'un objet charmant, et dit ceci.

(*Il contrefait Crécy.*)

« Que j'oublie aisément, adorable personne,
» Près de vous, les plaisirs du bal qui m'environne!
» Et que tous ces danseurs turbulens et joyeux
» Changeraient s'ils avaient et mon cœur et mes yeux!

CRÉCY.

En vérité! voilà mot à mot mon langage.

VALERE.

Nous connaissons un peu le style et son usage.

(*Il contrefait la belle.*)

» Sans doute que la danse a pour vous peu d'attraits,
» Monsieur,

« Monsieur, et »... c'est la belle, ici, qui fait les frais
(*A Crécy.*)
Du discours, observez. — Comment s'appelle-t-elle,

CRÉCY.

Son... nom?....

VALERE, *faisant le discret.*

Allons... Philis est le nom de la belle.
Il faut dans un récit marquer les tems, les lieux,
Et les noms des acteurs, on se comprend bien mieux.
« Il est, poursuit Philis, des instans dans la vie,
» Où les plaisirs bruyans nous donnent peu d'envie,
» Aujourd'hui, je me sens assez de cette humeur. »
(*A Crécy*)
Votre hommage plaisait, Philis avoit un cœur,
En partageant vos gouts, elle était plus aimable.
(*A Lucile.*)
Cet effet n'est-il pas naturel?

LUCILE.

Véritable.

VALERE.

Vous voilà donc liés, vous vantez ses appas,
Ses graces, son esprit; Philis n'en manque pas;
Elle comprend fort bien ce que vous voulez dire,
Et vous vous déclarez enfin: Philis soupire.

CRÉCY, *vivement.*

Vous croyez?

VALERE.

Mais, mon cher, daignez considérer,

Qu'on ne vous retient point, pour ne pas soupirer.
Je m'en rapporte à vous, Mademoiselle, dites ?

LUCILE, *embarrassée*

Monsieur....

VALERE

Vous, Juliette ?

JULIETTE, *à Crécy.*

A l'aveu que vous fites,
S'il fut sincère.

CRÉCY.

Oh ! oui,

JULIETTE.

Soyez donc assuré,
Qu'indubitablement Philis a soupiré.
(*A Valère.*)
Continuez, de grâce, une scène pareille;
Vous la rendez à ravir.

LUCILE.

A merveille !

VALERE, *de la meilleure foi.*

Trop heureux de vous plaire! en toute occasion,
Le talent de conter est dans l'illusion.
(*A Crécy.*)
Vous avez donc touché le cœur de votre belle.

CRÉCY.

Je n'en suis pas certain.

VALERE.

Mais, comte, devoit-elle.

S'avancer plus que vous? point; vous-vous êtes tu
Jusques sur votre nom; l'on ne vous a plus vu;
Aux parens de Philis il fallait, sans remise,
Présenter vos respects, vos vœux avec franchise.
Tenez-, supposez-vous amant, de leur aveu;
Interrogez Philis alors, voyons un peu.

(*Jouant Philis.*)

« Eh quoi, Mademoiselle, à mon âme attendrie.
» Ne repondrez-vous pas! parlez?... je vous en prie.
» Ah! j'atteste mon cœur que mon bien le plus doux
» Est de vous adorer, de n'adorer que vous.

(*A Crécy.*)

Vous confirmez aumoins tout ce que je prononce.

CRÉCY.

Tout. Que répondra t-elle?

VALERE.

Eh! vraiment sa réponse
Est simple et sans détour, chacun se la feroit.

CRÉCY.

Je crains de me la faire.

LUCILE.

Un cœur tendre et discret,
Intéresse toujours, je crois.....

VALERE.

Mademoiselle,
Représentez Philis à votre tour, pour elle,
Dites-lui....

LUCILE, *très-émue.*

Je me tais, je n'ai pas vos talens,
Et j'exprimerois mal, Monsieur, ce que je sens.

JULIETTE, *passant entre Valère et Crécy.*

Je veux m'en mêler, moi.

VALERE.

C'est fort bien, Juliette;
Voyons, voyons.

JULIETTE, *jouant Philis.*

Monsieur, une flamme secrète
Éclate par les soins qu'on prend de la cacher.
Ne dissimulons plus. Vous avez su toucher
L'objet que vous aimez. Oui, Philis est sensible;
Philis n'aime que vous.

CRÉCY, *transporté*

O Ciel! est-il possible!

VALERE.

Mais voyez ce que c'est que de se pénétrer
D'un sujet.
(*A Juliette.*)
A ravir...!

JULIETTE, *riant.*

Et sans se préparer
Encore.

VALERE, *à Crécy sérieusement.*

Une autre fois, vous serez moins timide
Profitez, mon ami.

CRÉCY.

La leçon me décide.

LUCILE, *se retirant.*

Messieurs, permettez-moi....

VALERE, *offrant sa main.*

Daignez....

LUCILE.

Non, demeurez.

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

JULIETTE, VALERE, CRÉCY.

JULIETTE, *à Valère.*

Nous recommencerons, Monsieur, quand vous voudrez,

VALERE.

Oui-dà!

(*A Crécy.*)

Qu'en dites-vous, elle entend bien la scène?
Je veux par mes avis....

JULIETTE, *malicieusement.*

Je plaindrois votre peine.

VALERE.

Bon!

JULIETTE.

J'ai de la finesse aumoins en pareil cas?

VALERE.

Beaucoup! mais beaucoup!

JULIETTE.

Vous ne vous en doutez pas.

(*Elle sort.*)

SCENE VIII.

VALERE, CRÉCY.

CRÉCY.

Pour terminer vos soins, vous daignerez, j'espère,
Me dicter maintenant, ce qui me reste à faire.

VALERE.

Volontiers.

CRÉCY.

Je conçois que je puis être aimé?

VALERE.

Sans doute.

CRÉCY.

Et ce rival, dont je suis allarmé,
Abusant du pouvoir qu'un père a sur sa fille,
Lui seul fait mon malheur.

VALERE.

Bien vû! cette vétille
Ne doit pas arrêter un amant bien épris.

CRÉCY.

Que feriez-vous?

VALERE.

Au lieu de rester à Paris,
Et de perdre mon tems, à gémir de ma peine;
Ma chaise! des chevaux! preste! on me les amène;
Je part, je vais le diable et le jour et la nuit;
L'amour n'arrête point. Bref j'arrive sans bruit,
Dans la petite ville, où la belle demeure,
Ainsi que ce rival, je m'arme, en moins d'une heure,
Un combat valeureux décide de mon sort.

CRÉCY.

Je goûte ce projet.

VALERE.

Comte, vous auriez tort,
D'en agir autrement.

CRÉCY.

J'aime votre prudence.

VALERE, *furieux.*

(*Il enfonce son chapeau.*)
Me ravir ce que j'aime?... ah! j'en aurois vengeance!
Je le joindrois enfin, ce rival détesté,
(*Il prend Crécy par le bras.*)
Je lui dirois : Monsieur, avec impunité
Je ne souffrirai pas cette mortelle injure.
Sortons... vous résistez?....

CRÉCY, *lui serrant le bras et furieux.*

Résister! non, je jure,
Sortons et dans l'instant.

VALERE, *riant.*

Fort bien! très-bien morbleu!

CRÉCY, *avec un sérieux colérique.*

Non, non, Monsieur; sortons, ceci n'est pas un jeu.
C'est à vous, en un mot, à vous, Monsieur Valère,
Que Crécy, sans retard, prétend avoir affaire.

VALERE, *reculant d'étonnement.*

A moi? plaisantez-vous?

CRÉCY, *avec fureur.*

Non.

VALERE.

Qu'est-ce que ceci?

CRÉCY.

J'aime Lucile enfin, moi, qui parle, Crécy.
Et mon rival, c'est vous.

VALERE.

Votre rival?

CRÉCY.

Il reste
A voir qui de nous deux....

VALERE.

Jamais, je le proteste,
Je ne vous céderai Lucile: elle a ma foi.
Amour, destin, parens, tout se montre pour moi,
Et de plus mon courage.

CRÉCY, *bas et le serrant.*

On pourroit nous entendre:

A quatre pas d'ici, Crécy va vous attendre.

VALERE.

Je vous rejoins.

CRÉCY.

J'y compte.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

VALERE, GERMON.

VALERE.

Hola! Germon, hola!
Qui s'en seroit douté!... bon! tant mieux!....

GERMON, *accourant.*

Me voilà.

VALERE, *avec chaleur toujours.*

Donne mon autre épée?

GERMON.

Oh!...

VALERE.

Celle de voyage?
Celle-ci ne vaut rien.

GERMON.

Monsieur, pour quel usage?

VALERE.

Je vais me battre.

GERMON.

Avec?

VALERE.

Le Comte de Crécy,
Il prétend m'enlever Lucile.

GERMON.

A vous?

VALERE, *se promenant avec transport.*

Voici,
Voici l'occasion du monde la plus belle,
De montrer à Lucile un amant digne d'elle.
L'audace et la valeur plaisent à la beauté.
On peut d'un jour à l'autre, avec facilité,
Faire preuve à ses yeux, de talens, de mérite;
Mais de bravoure? il faut que le hazard suscite
Un moyen fait exprès; je l'ai trouvé, morbleu!
(*Il tire son épée, où il figure du bras.*)
Je vole à mon rival, et tu vas voir beau jeu.
Le feu dans le regard, je l'aborde, il s'avance;
Je l'attaque, il repart; je le serre, il s'élance
En arrière; je presse; il a beau m'éviter,
Je le joins de plus belle : il cherche à riposter,
Il riposte, s'engage, et, comme il se relève,
(*Avec un cri.*)
Je pars d'un coup adroit, et le combat s'achève.

GERMON, *allarmée, le retient par le bras.*

Ah! Monsieur, arrêtez! modérez ce transport.

VALERE.

Là, là, rassure-toi, Germon, il n'est pas mort.

Voudrais-je le tuer? ce n'est pas mon envie.
Je veux le désarmer et guérir sa folie,
Lui prouver, en un mot, que pour donner la loi,
Peu de gens ont raison de s'attaquer à moi.

(*Ils sortent ensemble.*)

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VALERE, GERMON.

GERMON.

Vous le voyez, Monsieur, votre attente est trompée :
Ceci....

VALERE.

C'est un bonheur, Germon, que mon épée,
Au fort de la bataille, ait rompu dans ma main.
Sans cela, j'eusse été, peut-être un inhumain.
L'ardeur me dominait, et dans le moment même,
Où mon fer s'est brisé, dans quel péril extrême,
N'étoit pas mon rival? je voyois, cette fois,
Un jour à le perçer, tout comme je te vois.

GERMON.

Tremblant, dans un recoin, je vous regardois faire.
Mais comme vous poussiez!....

VALERE.

Une noble colère
Agitoit mes esprits.

GERMON.

Comme on peut s'égorger!

VALERE.

Mais conviens, cependant, qu'au milieu du danger,
Malgré tout le tracas, j'occupois bien ma place?
Que j'avois à me battre une certaine grace?

GERMON.

Je n'ai pas trop pris garde à la grace.

VALERE.

Ah! pourquoi,
Dans cet heureux moment, Lucile, au lieu de toi,
N'étoit-elle pas là? ce tableau me transporte!
Quel aspect!

GERMON.

De frayeur, Monsieur, elle fût morte.

VALERE.

Ah! dis plutôt, Germon, que son cœur enflammé
M'eût applaudi tout bas; elle m'auroit aimé,
Cent fois, mille fois plus qu'elle ne m'aime.

GERMON.

Au diable!
Si je vois rien de beau dans un combat semblable.

VALERE.

J'ai toujours eu l'esprit frappé du merveilleux
D'un combat pour sa belle et livré sous ses yeux.
Je me figure là deux fiers champions d'armes,
Dont je suis toujours l'un, se disputant les charmes
De la beauté qui m'aime, et dont je suis épris.
Montrer ce que l'on vaut, en obtenant le prix,
Quelle gloire! c'est là qu'on plaît à sa maîtresse!

Survient-il un revers? il se peut qu'on me blesse,
Germon; et bien, alors, en essuyant ses pleurs,
Mon amante alarmée, appaise mes douleurs,
Et de sa main tremblante, après un doux murmure,
Et d'amoureux regrets, vient soigner ma blessure.

GERMON.

Vous êtes fou, Monsieur, avec de tels propos.
Hé! ne vaut-il pas mieux, frais, gaillard et dispos,
Bien portant, sans débats, ni trouble, ni querelle,
L'aimer en paix, au lieu de se battre pour elle?

VALERE.

Tu n'as pas dans l'esprit cette élévation
Qui seule peut juger de mon ambition.
C'est un raffinement que tu ne peux comprendre.

GERMON.

Tant mieux! n'en parlons plus, Monsieur, daignez m'apprendre
Maintenant, si la noce est pour demain?

VALERE.

Tu peux
Y compter.

GERMON.

Et la ferme?....

VALERE.

On comblera tes vœux.

GERMON.

Le bon maître!... avez-vous l'entière certitude
Que le père et la mère?...

VALERE.

Ah! quelle inquiétude!
Je les tiens tous les deux, te dis-je, je les tiens.
Et pour ne plus rester sur de tels entretiens,
Apprends donc que Franval, sans façons, sans mystères,
Se sert de mon crédit déjà pour ses affaires.

GERMON.

Est-il possible?

VALERE.

Eh quoi! je t'en vois étonné?
Si tu n'étois un sot, tu l'aurois deviné.

SCENE II.

JULIETTE, VALERE, GERMON, UN MESSAGER.

JULIETTE.

Monsieur, un Messager, que voilà, vous apporte
Cette lettre.

VALERE.

(*Au Messager.*)
Pour moi?... bon!... Restez à la porte.

JULIETTE.

Ah! Monsieur, quel péril!... on pouvoit vous blesser.

VALERE.

Me blesser!... me voilà prêt à recommencer.

(*Il ouvre.*)

Qu'est-ce? Encore un cartel; oh! je le conjecture.
Ah! ah! c'est de l'exempt choisi pour la capture.
(*Il lit.*)
« Le sieur du Trébuchet a l'honneur d'avertir,
» (Il se hâte) Monsieur le Baron de Valère,
» Qu'afin de terminer cette importante affaire
» Il sera prêt, ce soir, sans faute, pour partir;
» Il ira prendre l'ordre et fera diligence;
» Pour l'escorte, la chaise, et les frais différens,
» De Monsieur le Baron il attend cinq cent francs;
» Il ne peut se charger de rien sans cette avance ».
(*En ployant le billet.*)
Germon, cherche ma clef, viens prendre en mon tiroir
Cinq cent francs.

GERMON.

Et c'est pour?....

VALERE.

Oh! tu veux tout savoir.
C'est pour un bon objet, un objet d'importance,
Je vais répondre.

GERMON, *bas à Valère.*

Mais cette sotte dépense
Va réduire....

VALERE, *bas à Germon.*

Tais-toi, l'argent me manquera?
(*Au Messager.*)
Tu crois?... hé! mon ami? Germon vous remettra
Les cinq cens francs: suivez-le, et dites, je vous prie,

A l'exempt, que j'entends et crois, sans flatterie,
qu'il exécutera d'un cœur ferme et zélé
Une affaire d'état, dont je me suis mêlé.

JULIETTE, *à elle même.*

Une affaire d'état!

GERMON, *avec un grand respect à Valère.*

Je vous demande excuse....

VALERE.

Va, va, petit esprit. En honneur, je m'amuse
De voir ces bonnes gens surpris de mes succès.
(*Il sort avec Germon, et le Messager.*)

SCENE III.

JULIETTE, *seule.*

Un courtisan!... ces gens gagnent tous leurs procès.
Je crains bien pour le coup, que son rival n'échoue.
Ainsi des vrais amans la fortune se joue!

SCENE IV.

JULIETTE, CRÉCY.

CRÉCY.

Je vous cherchais. Hé bien! que faire pour l'amour?

JULIETTE.

Votre rival, Monsieur, est un homme de Cour.

CRÉCY.

Quoi! Valère?

JULIETTE.

Oui, Monsieur; les gens de cette espèce
Sont tenaces en tout.

CRÉCY.

J'ai pour moi ma maîtresse.

JULIETTE.

Cela n'empêche pas que de force ou de gré,
Un rival plus heureux ne vous soit préféré.

CRÉCY.

Ne m'allarmez donc pas, ma chère Juliette;
Quoi qu'il puisse arriver, à la fin, je projette
De parler à la mère, à Monsieur de Franval.

JULIETTE.

Fort bien. A quoi sert-il de tuer son rival?
On pourrait vous tuer aussi; Valère est brave.
Après tout, un combat n'est qu'une double entrave,
C'est un regret de plus, c'est un homme de moins,
Et l'on force une femme à refuser vos soins.

CRÉCY.

J'entends. Mais, Juliette, il est bien difficile
D'endurer sans dépit qu'on m'enlève Lucile.
Hé bien! j'obéirai. Je veux, de ce pas-ci,
Voir Monsieur de Franval.

JULIETTE.

Allez donc. Mais voici
Madame! commencez à bon compte par elle.

SCENE V.

MME. DE FRANVAL, JULIETTE, CRÉCY.

Madame DE FRANVAL.

D'où viennent ces propos? on parle de querelle,
De combat à l'épée, un amant malheureux,
Un Monsieur de Crécy de ma fille amoureux;
D'où vient cette rumeur, Juliette?

CRÉCY.

Ah! de grace.
Après mon imprudence excusez mon audace,
Madame, ce Crécy, c'est moi-même.

Madame DE FRANVAL.

Qui? vous?
Que souhaite, Monsieur,

CRÉCY.

Mais d'Orsange, entre nous,
Est un nom sous lequel, avec bonté peut-être,
Vous daignerez, Madame, aumoins me reconnaître.

Madame DE FRANVAL.

Je ne vous connois pas, et ne sais ce que c'est.

CRÉCY.

L'espoir d'être l'époux du plus aimable objet....

Madame DE FRANVAL.

De qui donc?

CRÉCY.

De Lucile.

Madame DE FRANVAL.

Oh ! la bonne nouvelle !

Y pensez vous ?

CRÉCY.

Je n'aime et ne veux aimer qu'elle.

Madame DE FRANVAL.

Vous aimez ma fille ?

CRÉCY.

Oui, Madame, pour jamais.

Madame DE FRANVAL.

Tant pis pour vous, Monsieur : ma fille désormais
N'aime et ne doit aimer que Valère mon gendre.

CRÉCY.

Voilà l'arrêt affreux que je craignais d'entendre.
Il n'est donc que trop vrai que je me vois joué ?

Madame DE FRANVAL.

Vous êtes fou.

CRÉCY.

Madame, un amour avoué....

Madame DE FRANVAL.

Par qui ?

CRÉCY.

Par vous.

Madame DE FRANVAL.

Par moi ?

CRÉCY.

Oui, par vous, par vous-même.

Madame DE FRANVAL.

Il n'en faut plus douter, sa folie est extrême.
Je sors. Ayez en soin.

CRÉCY, *aux genoux de Madame de Franval.*

Je ne vous quitte pas.
(*Madame de Franval fuit de tout côté, il la poursuit.*)
Non, Madame, par-tout je veux suivre vos pas.
Si vous ne m'écoutez, je mourrai de ma peine.

Madame DE FRANVAL.

Mais laissez-moi, Monsieur. Votre espérance est vaine.
(*Voyant son mari.*)
Ah! Franval, arrivez!

SCENE VI.

JULIETTE, Madame DE FRANVAL, FRANVAL, CRÉCY.

FRANVAL.

La cause de ce bruit?

Madame DE FRANVAL.

Ne le voyez-vous pas? un fou qui me poursuit.
Un homme qui se dit amoureux de Lucile.

FRANVAL.

(*A Juliette.*)
Rentrez chez vous, Madame; et vous, permettez-moi

Juliette....

JULIETTE.

Monsieur....

(*Madame de Franval et Juliette sortent.*)

SCENE VII.

FRANVAL, CRÉCY.

FRANVAL.

Puis-je savoir en quoi
Je puis vous être utile et vous rendre service,
Monsieur? parlez.

CRÉCY.

Je vais parler sans artifice.
Pouvez-vous bien, Monsieur, ne pas vous reprocher
Un affreux changement, inutile à cacher?
Si d'un homme d'honneur la parole est sacrée,
Comment avez-vous pu, d'une fille adorée
Engager sans pitié, cette seconde fois,
Et le cœur et la main sans consulter son choix?
Elle est donc à Valère? à ma délicatesse
Il repugnerait trop d'outrager ma maîtresse,
Dans ce même rival qui sera son époux,
Mais lui suffira-t-il d'être choisi par vous?
Mais sera-t-elle heureuse? ah! je pleure d'avance
De vos regrets, Monsieur, comme de sa souffrance!

FRANVAL.

Avant que je réponde à ce touchant sermon,

Voulez-vous bien, Monsieur, me dire votre nom?

CRÉCY.

C'est du nom de Crécy qu'en ces lieux on m'appelle;
Mais ce n'est pas le mien. Une crainte cruelle,
Un doute délicat sur un objet chéri,
Dont je voulais le cœur, pour être son mari,
Ensuite le rival qu'aujourd'hui l'on m'oppose,
Tous ces motifs divers et réunis sont cause,
Que d'un nom emprunté j'ai caché mon projet.
Et d'Orsange est le nom que je porte en effet.

FRANVAL, *enchanté.*

Ceci change la thèse, et permettez de grace,
Que du cœur le plus vrai, mon cher, je vous embrasse.

D'ORSANGE.

Ah! Monsieur! se peut-il?....

FRANVAL, *l'embrassant de nouveau.*

Encore?

D'ORSANGE.

Heureux destin!

FRANVAL.

Vous deviez, m'écrit-on, n'arriver que demain?

D'ORSANGE.

Il est vrai, mais la crainte et mon impatience....

FRANVAL *le reculant.*

Laissez-moi donc vous voir. Vous lui plairez, je pense.

D'ORSANGE, *dans l'ivresse.*

Ah! Monsieur, dans ma joie... Ah! puis-je m'assurer?...

FRANVAL.

Vous prenez les devants pour vous désespérer,
Comment donc, mon ami?

D'ORSANGE.

S'il faut que je le dise,
Je crois que ma prudence est en effet sottise.
Dieu! je n'en reviens point... que je suis étourdi!
J'ai souffert...

FRANVAL.

Mais tant pis pour vous, je vous le dis.
Au reste, expliquez-moi, s'il vous plaît, ce mystère.
Qui vous a dit, mon cher, que je donnais Valère
A ma fille? ou, ma fille à Valère, aujourd'hui!

D'ORSANGE.

Votre épouse, Lucile, et Juliette, et lui,
Son valet, tout le monde....

FRANVAL.

Eh bien! je vous assure,
Que j'apprends de vous seul cette rare aventure.

D'ORSANGE.

Vous voulez rire?

FRANVAL.

Non, d'honneur! en tout pays,
Il est comme cela des contes inouis
Qu'on répête par-tout, sur lesquels chacun glose,
Sans être sûr des gens que regarde la chose.

D'ORSANGE.

Mais Valère....

FRANVAL.

Est un fou.

D'ORSANGE.

Votre épouse m'a dit....

FRANVAL.

Hé! puis-je, moi, savoir ce qui vient à l'esprit,
Et tantôt de ma femme, et tantôt de ma fille?
Le travail serait grand pour un chef de famille
D'occuper à ces riens son tems et son cerveau.
Ce serait chaque jour un dédale nouveau.
Les hommes sont bien fous, mais les femmes plus folles.
Dites-moi, j'ai compris, je crois, par vos paroles,
Que vous aviez déjà vu Lucile?

D'ORSANGE.

Oui, Monsieur:
Je vous l'avoue.

FRANVAL.

Oh! oh!... vous plaît-elle... d'honneur?

D'ORSANGE.

O Dieu!

FRANVAL.

Vous l'aimez donc!

D'ORSANGE.

Je l'aime, je l'adore
Dès long-tems.

FRANVAL.

Dès long-tems? et depuis quand encore?

D'ORSANGE.

Depuis six mois, Monsieur.

FRANVAL.

Comment, depuis six mois.

D'ORSANGE.

Dans un bal, pour l'aimer, je l'ai vue une fois,
Et voilà les motifs des projets de mon père.

FRANVAL., *avec une confidence gaie.*

Vous aime-t-elle un peu?... là... vraiment?...

D'ORSANGE, *souriant.*

Je l'espère....

FRANVAL.

Déjà de vieux amis? tant mieux!... écoutez-moi,
Demeurez dans l'hôtel; il me convient, je croi,
De lui parler, avant de vous faire connaître;
On vous avertira quand il faudra paraître.
Allez, mon cher d'Orsange. Allez, soyez content.

SCENE VIII.

FRANVAL, *seul.*

Ce garçon-là me plaît. Mais c'est qu'il est charmant!
Que Valère ait pensé qu'il épousait ma fille,
Fort bien; c'est dans son genre: oui; mais dans ma famille
Que cette vision gagne tous les esprits....
Ah!... je vois ce que c'est; et je suis moins surpris.
Ma femme n'a pas su le vrai nom de mon gendre

Voilà la tête aux champs ; elle a voulu comprendre
Ce mystère elle seule... il faut peu s'étonner....
Ma femme invente bien, quand il faut deviner.

SCÈNE IX.

FRANVAL, VALERE.

VALERE, *remettant à Franval le billet de l'Exempt.*

Voici qui doit prouver le zèle et la prudence
Que j'employe à remplir des devoirs d'importance.
Le bonheur d'obliger des hommes tels que vous,
D'un si faible service est un prix assez doux.

FRANVAL, *après avoir lu.*

Quoi ? vous avez donné cinq cent francs.

VALERE.

Je me pique
D'être exact et soigneux.

FRANVAL.

Oh ! vous êtes unique !
Mais unique à tel point que je puis à mon tour
M'applaudir du parti que j'ai pris en ce jour.

VALERE.

Vous voulez me flatter ? que pourrais-je entreprendre,
Qu'un père généreux n'attendît de son gendre ?
Ah ! quand je suis le vôtre, aumoins souffrez ici,
Qu'avec sincérité...

FRANVAL, *plaisament.*

Mon gendre, en tout ceci,
Vous ne m'étonnez plus. Votre sagesse brille.
Mais parlons sensément. Vous épousez ma fille?

VALERE.

Avec transport, Monsieur, vous le savez fort bien.

FRANVAL.

Je vous jure d'honneur! que je n'en savois rien.

VALERE.

Madame de Franval, cependant...

FRANVAL.

Oh! ma femme
Pensoit ce qu'elle a dit, et c'est une bonne âme,
Qui s'intéresse à vous, peut-être autant que moi;
Mais je ne vous chéris qu'autant que je le doi.
J'aime fort votre père, et loin que je refuse
Son fils pour ma Lucile; il n'est aucune excuse,
Qui puisse dispenser mon cœur de vous choisir,
Si je vous trouve tel, et selon mon désir,
Tel, dis-je, que doit être un enfant de famille,
Qu'un père bien sensé veut donner à sa fille.

VALERE.

Je n'ai point de fortune, il est vrai,

FRANVAL.

Mon ami,
Dans mon compte, ce point n'entreroit qu'à demi,
Et même point du tout, suivant la circonstance.

VALERE.

Mais avant peu....

FRANVAL.

Sans doute. Or, suivez-moi; j'avance.
Avez-vous un état?

VALERE.

J'en ai dix, s'il le faut.

FRANVAL.

Dix états! justement, voilà le grand défaut.
Il n'en faut avoir qu'un quand on veut le bien faire.

VALERE.

Un, soit.

FRANVAL.

Lequel?

VALERE.

Faut-il que je sois militaire?

FRANVAL.

L'êtes-vous?

VALERE.

Non, Monsieur, mais rien n'est plus aisé.
Je suis noble, et, je crois, assez favorisé
Des dons de la nature. Avec pleine assurance,
Je demande au Ministre un moment d'audience;
J'expose à ses regards mes vœux et mes moyens.
Des modernes guerriers, ainsi que des anciens,
Je connois la tactique et la force et l'adresse;
J'ai lu Folard, Polybe, et César, et Végéce.
Le Ministre enchanté m'employe au même instant.
Je pars, je fais la guerre, en un mot, je fais tant,

Qu'avant qu'il soit six mois comme je le projette,
C'est hazard si mon nom n'est pas dans la Gazette.

FRANVAL.

Vous croyez bonnement que la chose aille ainsi?

VALERE.

Monsieur, c'est mot à mot.

FRANVAL.

Que faites-vous ici?
Je vous blâme d'avoir caché tant de science;
Et l'état perd beaucoup par votre négligence,

VALERE.

J'avourai que la guerre est belle en ses hazards,
Mais elle me déplaît, Monsieur, à mille égards.
L'humanité répugne à ce genre de vie.
Ah! sans cela, combien au gré de mon envie,
D'un cœur audacieux, j'aurois depuis long-tems,
Dans ce noble métier, déployé mes talens!
Oui, mes talens, Monsieur! je m'en sens pour la guerre;
Un talent naturel lui-même se déterre....
Riez, si vous voulez, d'un projet idéal,
Mais Lucullus oisif devint bon Général.
Comme lui, j'ai mûri ce grand art dans ma tête;
En mon particulier, j'ai fait telle conquête,
Que si j'en détaillois la marche comme il faut,
Je vous verrois, Monsieur, tomber de votre haut.
J'ai l'air de ne rien faire, et pourtant je travaille.
Le croiriez-vous? il est déjà telle bataille
Si bien imaginée au fond de mon cerveau,
Par des moyens si neufs, en un plan si nouveau,

Que la perdre, en un mot, est la chose impossible.

(*Il figure.*)

Le corps de mon armée est presque inaccessible ;
Mais son feu meurtrier n'en est que plus rasant.
Il faut voir ma finesse, et, comme en biaisant,
Par ma cavalerie, assise sur chaque aîle ;
Je fais envelopper l'ennemi qui chancelle :
Alors, ma ligne s'ouvre et là mes troupes font
Deux colonnes, à qui je fais changer de front ;
Tandis que dérouté, par ma supercherie,
L'ennemi devant lui trouve une batterie
De gros calibre, qui, rompant ses bataillons....
De carnage et de sang remplit tous les sillons....
Mais cet aspect me touche et m'arrache des larmes ;
Ne vous étonnez plus si je renonce aux armes.
La robe a plus d'attraits.

FRANVAL.

Êtes-vous Magistrat ?

VALERE.

Non, pas encore, Monsieur ou dumoins par état ;
Mais possedant à fond le code et le digeste,
Domat, Beccaria, rien n'est, je vous proteste,
Plus simple et plus facile à mon esprit liant,
Que d'être le salut et l'espoir du client.
Il faut être Avocat ? vers Rheims on prend sa route ;
D'argent, d'esprit, de tems on sait ce qu'il en coute ;
De retour on achette une charge au sénat ;
On met une simarre, un bonnet, un rabat ;
On vous présente au corps, et la cour vous installe ;
On s'assied à son rang assigné dans la salle,

Et l'on juge.

FRANVAL.

Et comment juge-t-on? comme on peut.

VALERE.

Comme on peut quelques fois et souvent comme on veut.

FRANVAL.

Vous prendrez donc la robe?

VALERE.

Oui, oui, pour vous complaire.
Car, Monsieur, le Barreau me pèse, à ne rien taire,
Tout y blesse un cœur et rien ne l'y soutient;
Vous savez là-dessus, les propos que l'on tient.
La justice éternelle est équitable et pure;
Mais la nôtre, Monsieur, n'est pas dans la nature.

FRANVAL.

Vous-avez de l'esprit. Vous savez à-peu-près,
Peindre tous les états dans leurs divers progrès;
Tout vous paroît en eux, aisé, simple et facile:
Et cependant, Monsieur, vous en choisiriez mille,
Que vous auriez toujours, je crois, sans vous lasser,
Cent raisons pour les prendre et cent pour les laisser.

VALERE.

Mais choisissez, Monsieur; décidez-moi vous-même.

FRANVAL, *avec séverité.*

Je décide, mon cher, sans une peine extrême,
Que le moindre artisan de la société
Est la preuve, et l'effet de cette vérité,

Qu'un

Qu'un homme sans état mérite qu'on le fronde,
Et que les désœuvrés sont le fardeau du monde.
Et vous en êtes un. Mais pourquoi l'êtes-vous?
Par un orgueil d'esprit, ridicule entre nous.
Cet orgueil pas à pas engendre la paresse.
Bien fait et de l'esprit, d'une haute noblesse,
Vous n'avez point connu, trop prompt à vous flatter,
De fortune où bientôt vous ne dussiez monter.
Épris de ces erreurs, elles vous étoient chères;
Alors, votre folie a vécu de chimères.
Yvre de l'avenir, dissipant votre bien,
Vous espérez toujours et n'êtes jamais rien.
Apprenez donc de moi que, pour plus d'une cause,
Il nous faut dans le monde être aumoins quelque chose.
Et qu'est-on, s'il vous plaît, sans avoir un état?
Du jeune homme au vieillard, et du Prince au soldat,
C'est le devoir commun, l'ordre, la loi prescrite
Par la société. L'homme nul, qui l'habite,
N'a nul droit à ses biens non plus qu'à ses honneurs.
Sans compter ses vertus et l'exemple des mœurs,
Chacun y doit son rôle, ainsi qu'en un théâtre;
Ceux même qu'en naissant la nature marâtre,
Priva de la parole ou bien de la clarté,
L'amour du bien les rend à la société.
De quel droit osez-vous, Monsieur, vous y soustraire?

VALERE.

Je ne m'y soustraits point. Sans être téméraire,
Il est mille partis, qui flattent mon espoir,
Et, pour les embrasser, je n'ai qu'à les vouloir.

FRANVAL.

Veuillez-le donc, mon cher! mais observez encore,

Qu'on ne fait jamais bien les choses qu'on ignore.
Que qui prend un état, en quelque rang qu'il soit,
Doit pouvoir ce qu'il veut, et savoir ce qu'il doit;
Que tout a ses dégrés et métiers et science,
Et que, si l'artisan instruit dans leur enfance,
Ses fils dans le travail qu'ils doivent exerçer,
C'est que pour bien finir, il faut bien commencer.
Ah! jeunesse, sans frein! le tems, que tu dissipes,
Est celui des succès, ainsi que des principes!
Vous consumez ce tems en projets superflus;
Un jour, vous chercherez ce qu'on n'accorde plus
A trente ans de paresse. Alors qu'elle existance!
On convoite trésors, honneurs et consistance,
On sent, plus que jamais, le poids des passions;
On n'a que des besoins et des prétentions.

VALERE.

Je préviendrai ce tems; et déjà j'imagine
Cent moyens.... vous avez l'humeur un peu chagrine;
Mais je sais bien d'où part ce généreux courroux;
C'est que je vous suis cher?

FRANVAL.

Sûrement.

VALERE.

Calmez-vous.
Et daignez me donner un conseil salutaire.
Dirigez mon projet.

FRANVAL, *avec douceur et intimité.*

Ça, que voulez-vous faire?

VALERE.

Oh! que j'aime à vous voir d'une agréable humeur,

J'ai toujours envié cet état enchanteur,
D'un gentilhomme aisé, qui, content dans ses terres,
Fait avec son bonheur le bonheur de ses frères.
C'est un état charmant, celui-là!

FRANVAL.

J'en conviens.

VALERE, *à part.*

S'il suffit de la terre, ah parbleu je le tiens.
(*Haut.*)
Pourvu de cet état, obtiendrai-je Lucile?
Il me faut peu de tems, rien ne m'est plus facile.

FRANVAL.

Dans combien?

VALERE.

Dans trois jours.

FRANVAL, *se moquant de lui.*

Oui, je vous la promets.

VALERE.

Bien sûr!

FRANVAL.

Très-sûr.

VALERE.

Allons! mes vœux sont satisfaits.
Eh bien, vous le voyez, il n'est que de s'entendre.
Vous serez enchanté de m'avoir pris pour gendre.
(*Il sort.*)

SCENE X.

FRANVAL, *seul.*

Il a l'esprit perdu. Bien loin de le guérir,
J'exalte sa cervelle, ardente à se nourrir
De mille visions. La chose est sérieuse.
Il ne m'a pas fait voir, une ame vicieuse;
Il est aimable au fond et sensible, je crois;
Ce seroit bien dommage, après ce que je vois,
Qu'il se perdît. Non, non; j'y trouve du remède,
Et plus fort que jamais, je lui prête mon aide.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

VALERE, GERMON.

GERMON.

Je vous dis qu'en secret il m'a questionné.

VALERE, *pendant toute cette scène la tête exaltée et joyeux à l'extrême.*

Je le crois, mon esprit n'en n'est pas étonné.

GERMON.

Votre esprit... votre esprit!... je sais bien qu'il ajuste...

VALERE.

Franval veut me connaître? hé bien, rien n'est plus juste.
Qu'il s'informe de moi: tant mieux; je le veux bien.
Je ne l'empêche pas, et je n'y perdrai rien.

GERMON.

Oh! qu'il n'a pas en vous la même confiance.
C'est un homme sensé, qui marche avec prudence
Pour arriver au but; qui jamais au hazard....

VALERE

Que sert-il d'arriver, quand on arrive tard?

GERMON.

A ses discours moqueurs, à l'air de son visage

J'ai cru voir....

VALERE.

Vision!

GERMON.

Dans ses yeux....

VALERE.

Badinage!

GERMON.

Monsieur....

VALERE.

J'ai sa parole.

GERMON.

Et depuis quand?

VALERE.

Depuis...!

Que je l'ai subjugué : voilà ce que je puis.
Il a gémi, grondé, sermoné d'importance :
Il avoit de l'humeur et moi de l'éloquence.

GERMON.

Quoi! toute à l'heure, il vient...

VALERE.

D'approuver mes amours;
Il m'accorde sa fille, et cela dans trois jours.
Que faut-il que je sois, pour l'obtenir?... devine,
Un Seigneur de paroisse!... ah Dieu! Franval badine.

GERMON.

Un Seigneur de paroisse! et quand le serez-vous?

VALERE.

Ce soir, demain.

GERMON.

Monsieur! si vous n'êtes l'époux...

VALERE, *s'extasiant.*

C'est un don merveilleux que cette promptitude
De mon esprit, qui, franc de toute inquiétude,
Ne forme aucun projet, sans d'abord établir
Cent moyens différens et sûrs de l'accomplir.

GERMON.

Mais s'il faut une terre, afin que....

VALERE.

Sois tranquille :
Bel obstable en effet! chose bien difficile!
Vois l'accord du génie et du bonheur ici.
N'ai-je pas acheté la terre de Crécy?

GERMON.

Acheté?... supposons. Qui payera?

VALERE.

Moi, j'espère.

GERMON.

Et l'argent?

VALERE.

Ah! l'argent? j'ai, pour cette misère
Seulement cinq projets, projets clairs, évidens,
Infaillibles : un sur-tout que je tiens là-dedans.

GERMON.

Tout de bon?

VALERE, *sérieusement.*

Ce n'est pas une plaisanterie.

GERMON.

Voyons.

VALERE, *avec une sérieuse importance.*

Depuis trois jours je rêve loterie.

GERMON, *vivement se frappant le front.*

Ah! je m'étonnois bien, à ne vous pas tromper,
Que ce moyen d'espoir eût pu vous échaper.
Tel qui le blâmeroit et se croiroit bien sage,
En a depuis long-tems, lui-même fait usage.
J'ai pensé vous le dire.

VALERE.

Est-il bon celui-là!

GERMON, *avec crédulité.*

Avez-vous le secret qu'il vous faut pour cela?
On dit qu'il en est un qu'il suffit de connaître,
Pour gagner chaque fois. Heim! l'avez-vous?

VALERE.

Peut-être.

Si tant de gens se sont enrichis à ce jeu,
A ce même bonheur n'ai-je pas droit un peu?
Moi, sur-tout, heureux né? je serais ridicule
De ne pas y compter : car enfin, je calcule,
Non pas comme ces gens prompts à tout envahir,
Et qu'ainsi la fortune a raison de trahir :
Je calcule : et je dis : des nombres qu'il combine,
Un fou s'attend toujours à voir sortir le quine;

Je n'en veux pas. Je crois, sans me voir abusé,
Le quaterne à mes vœux à-peu-près fort aisé;
Mais je cave au plus bas, et n'en veux point encore.
Pour le terne, il est sûr et je le vois éclore.
D'abord trois numéros, bien choisis pour ma part
Et cinq qu'absolument doit donner le hazard,
Voilà huit nombres francs et forcés par ma chance.
Si moitié par moitié je forme une balance.
Avec le sort, c'est donc quatre nombres chacun;
Il ne m'en faut que trois, j'ai l'avantage d'un,
Je dois gagner, je gagne, et ma fortune est faite.

GERMON.

Il vous reste cent francs...

VALERE.

Voilà la somme nette
D'un demi million.... aurai-je le château?
J'en aurai deux ou trois... mon cher, et le plus beau...

GERMON.

Abusez du bonheur.... allons.

VALERE.

Château d'automne,
Et château de printems. Un autre qu'environne
Un terrein montueux bien fourni de gibier.
La chasse! comment donc?... je l'entens ce métier?
Tire-t-on mieux au vol? le charmant exercice!
Nous allons tous les deux par un tems bien propice,
Battre dès le matin bruyères et vallons,
Leste! à pied l'un et l'autre à travers les sillons,
Car j'aime la fatigue et non pas la méthode

De tuer à son aise une bête commode :
A pied, fusil au bras, havresac, chien d'arrêt;
Cherche-par-là! le drôle a bon nez, bon jarret,
Le voilà furetant et de gauche et de droite,
Arrêt. La perdrix part : d'une main maladroite
Tu manques; moi soudain, pan, pan! elle est à bas.
Quel plaisir!... point de chasse?... ah! ne m'en parle pas.

GERMON.

Chassons.

VALERE.

Lente vieillesse, il faut à ta prudence
Un siècle pour asseoir sa pénible existence,
Il ne me faut qu'un jour. Franval, mon cher ami,
Vous vous attendez peu sans doute à tout ceci.
Que je vais le surprendre!... allons, viens, qu'elle joie...

SCENE II.

FRANVAL, VALERE, GERMON.

VALERE, *avec transport, à Franval.*

Monsieur!...

FRANVAL.

De ce transport que faut-il que je croye!

VALERE.

L'état le plus brillant! le destin le plus doux!

FRANVAL.

Quoi!....

VALERE.

De votre promesse au moins souvenez-vous.

FRANVAL.

Ouida, je m'en souviens.

VALERE.

C'est tout ce que j'espère.
Je sors content.

FRANVAL.

Mais vous...

VALERE.

Embrassez-moi, mon père.

(*Il sort avec Germon.*)

SCENE III.

FRANVAL, *seul.*

SURCROIT de visions, et je commence à voir
Que moins il réussit, et plus il a d'espoir;
Que plus il est à plaindre, et moins il se chagrine,
Espèce de bonheur, du moins je l'imagine,
Aussi bonne qu'une autre à donner d'heureux jours,
Si le songe trompeur pouvoit durer toujours;
Mais c'est pour le réveil que la douleur s'amasse.
Songeons à nos desseins. De tout ce qui se passe
Me voilà bien instruit. Ma fille va venir,
La pauvre chère enfant ne peut plus contenir
Son chagrin. Elle souffre et je souffre comme elle.
La plus vive douleur d'une âme paternelle

Est cet aspect touchant d'un enfant qui gémit
De la loi d'obéir, et pourtant obéit.

SCENE IV.

LUCILE, FRANVAL.

FRANVAL.

VIENS, ma fille; qu'as-tu? dis-moi ce qui t'afflige,
Car je suis ton ami; dis?

LUCILE.

Mon père...

FRANVAL.

Oui, te dis-je,
Ton ami, mon enfant, ton véritable ami.

LUCILE.

Ah! je le sais...

FRANVAL.

Hé bien, s'ouvre t'on à demi
A son bon père? écoute... on m'a dit que ta mère,
Qui devine toujours, t'avoit nommé Valère,
Comme le jeune époux que je t'ai destiné.
Ta-t-elle fait plaisir de l'avoir deviné?

LUCILE.

Ah! Dieu!

FRANVAL.

Je crois que non... hé! quoi!...

LUCILE.

Je n'ose...

FRANVAL

Achève...

Tu n'aimes pas Valère?

LUCILE.

Ah!

FRANVAL.

Ta mère l'élève
Et le vante beaucoup. Pour moi, je t'avourai
Qu'il ne me convient pas, mais je ne gênerai
Jamais ton cœur.

LUCILE.

Mon père! ah! vous êtes le maître,
Et ce qui vous déplaît, puis-je l'aimer?

FRANVAL.

Peut-être
Ne te mariais-tu même que par bonté,
Pour m'obéir? enfin, j'ai vu que ta gaîté
S'étoit évanouie et n'étoit plus la même.
Quoi qu'on soit triste aussi quelque fois quand on aime.

LUCILE.

Mon père je ne sais...

FRANVAL.

Que sais-je, par hazard,
Il se pouvoit fort bien, même avant ton départ
Pour Paris, que quelqu'un eût pu toucher ton âme? ...
Qu'est-ce donc? tu rougis?... ma fille, de sa flamme,
Un cœur doute d'abord lui-même, et le moyen

De déclarer alors ce qu'on ne sait pas bien?
Parle-moi franchement; est-ce là le mystère?
Serois-je à deviner plus heureux que ta mere?

LUCILE.

Mon père! excusez-moi... si...

FRANVAL.

Va j'excuse tout.
Ça, dis-moi, quel est-il cet amant de ton goût?

LUCILE.

Je tremble!...

FRANVAL.

Allons. Courage!... il est digne, sans doute
De ton choix?

LUCILE.

Mais!...

FRANVAL.

Dis?...

LUCILE.

Oui, mon père...

FRANVAL.

Qu'il t'en coûte
Pour dire ton secret à ton meilleur ami!
(*Il tousse pour appeller Crécy.*)
Cet amant, n'est ce pas un Comte de Crécy?

LUCILE, *se jettant dans les bras de son père.*
Daignez me pardonner!

FRANVAL, *place Crécy sous le bras de Lucile, qui croit tenir son père : il passe à la droite de Lucile.*

Reviens, je te pardonne.

LUCILE, *étonnée d'entendre son père d'un autre côté, lève la tête, voit son amant, et dans son transport, se jette dans les bras de Franval.*

Ah! mon père!

FRANVAL.

Tu l'aime, eh bien,... je te le donne.
(*Il remet sa fille à d'Orsange, et passe entre deux.*)

D'ORSANGE.

Mon aimable Lucile!... ah! Monsieur!

FRANVAL.

Mes enfans!
Soyez toujours heureux, consolez mes vieux ans;
La paix, votre bonheur sont mon unique envie.
Et mes derniers plaisirs les plus doux de la vie.

SCENE V.

Madame DE FRANVAL, LUCILE, FRANVAL, D'ORSANGE.

Madame DE FRANVAL.

Je voudrois bien savoir. Monsieur?... que vois-je ici?

FRANVAL.

Votre gendre.

Madame DE FRANVAL.

Qui donc? le Comte de Crécy?

FRANVAL.

Non, Madame; le fils du Marquis de d'Orsange
Notre gendre. Embrassez-le.

D'ORSANGE, *embrasse.*

Ah! Madame.

FRANVAL.

J'arrange
Les choses, autrement que vous ne le pensiez.

Madame DE FRANVAL.

Mais j'ai cru que Valère.....

FRANVAL.

Et vous-vous abusiez.
Nous vous mettrons au fait de toute l'aventure.

SCENE VI.

JULIETTE, Mme. DE FRANVAL, LUCILE, VALERE, DE FRANVAL, D'ORSANGE, GERMON.

VALERE, *à Franval, avec le mystère de la crédulité et de l'importance.*

MONSIEUR, voici l'exempt; lui, ses gens, la voiture
Attendent dans la cour. Tout est prêt. Vous pouvez
Remettre dans ses mains l'ordre que vous avez;
Désignez

Désignez l'homme, un mot, il va se mettre en route.

FRANVAL, *à Valere, qui prend un air avantageux en saluant la compagnie.*

Mille graces! je vais vous surprendre sans doute.
Il m'en souvient très-bien, vous m'avez demandé
Ma fille en mariage.....

VALERE.

Et le tems, accordé
Pour mériter l'honneur que vous daignez me faire,
Me suffit. Vous verrez que...

FRANVAL, *gaiment,*

Monsieur, cette affaire
Ne peut plus avoir lieu. Voici mon gendre.
(*Il montre d'Orsange*)

VALERE.

Eh quoi?...

D'ORSANGE, *à Valère.*

Monsieur, voilà mon père; il s'est ouvert à moi
Sur vos prétentions et sur votre conduite;
Et notre démêlé n'auroit point eu de suite,
Si j'eusse mieux connu vos droits et vos projets.

VALERE, *stupefait.*

Mais, je ne comprends pas ce procédé.....

FRANVAL.

Jamais!
Je n'ai fait le projet de vous nommer mon gendre.
Ce plan est à vous seul; je n'y veux rien prétendre.
Bien loin de l'approuver, je déclare à regret
Que, depuis ce matin, je vous garde en secret

Un sort bien différent. Lisez, je vous en prie.

(*Il lui donne la lettre du premier Acte.*)

VALERE, *charmé et plein de confiance.*

C'est la main de mon père!

(*Il lit.*)

FRANVAL.

Oui. La Bizarrerie
De votre étoile fait que je dois aujourd'hui
Vous éloigner de moi, pour mieux vous rendre à lui.

VALERE.

Juste ciel!... m'enfermer?...

FRANVAL, *sérieusement.*

C'est un parti funeste,
Me direz-vous, Monsieur! Eh! je le sais de reste.
Cependant, si j'ai dû mes soins à l'amitié,
J'ai le droit, à mon tour, d'écouter la pitié.
Vous vous livrez vous-même, et de si bonne grâce,
Qu'en vérité, Monsieur, votre sort m'embarrasse.
Je n'irai pas plus loin. Voici l'ordre secret.
Il ne tiendra qu'à vous d'en éviter l'effet;
Je vais le renvoyer à Monsieur votre père.
Il est bon, il vous aime, appaisez sa colère.
Allez, mon cher Valere, embrasser ses genoux.
Je vous promets encor de lui parler pour vous.
C'est tout ce que je puis. Partez, soyez tranquille :
Et comptez sur Franval, s'il peut vous être utile.

VALERE, *piqué et faisant bonne contenance.*

Vous vous imaginez, Monsieur, que tout ceci

Me chagrine, m'intrigue?... à me jouer ainsi,
Je ne suis pas d'accord que l'amitié d'un père
Puisse vous engager; mais ma juste colère
Ne veut point éclater... j'écoute le devoir...
Je suis charmé pourtant de vous faire savoir
Que vos refus, vos soins, même votre menace,
Et votre ordre pressant n'ont rien qui m'embarrasse.

FRANVAL.

Oh! je ne doute pas que votre esprit fécond...

VALERE.

Ne s'allarme jamais, et qu'à tout il répond.

FRANVAL.

Vous permettrez du moins qu'en ce moment critique,
Pour réparer ma faute et le tour qui vous pique;
Malgré les grands moyens qui peuvent vous rester,
Cent louis seulement, que je vais vous prêter,
Vous servent à payer et dépense et voyage.

VALERE, *très-surpris.*

Comment?

GERMON, *à Valère.*

J'ai révélé les secrets du ménage:
J'ai tout dit à Monsieur.

VALERE.

De quoi t'avises-tu?

FRANVAL.

Calmez-vous, ce garçon a fait ce qu'il a dû.
Vous êtes libre encor : je vous parle sans feinte

Partez.

(*Il donne une bourse à Germon.*)

Madame DE FRANVAL.

Oui, cher Valère, allez, soyez sans crainte...

VALERE, *prenant lestement son parti.*

Craindre de retrouver mon père et ma maison?
Mon père?... ah! qu'aisément j'obtiendrai mon pardon.

Madame DE FRANVAL.

Ah! je crains!

GERMON.

Et moi donc?

JULIETTE.

Monsieur va vous promettre...

VALERE.

J'en obtiendrai bien plus : et tenez, à la lettre,
En quatre mots, voici tout ce qu'il en sera.
J'arrive. Je l'embrasse... Oh! d'abord il voudra
Ne pas m'embrasser, lui. N'importe, je persiste,
Je presse, je promets, je pleure, je suis triste...
Moi triste? chagrin? moi, de qui le front joyeux
Jamais sans l'attendrir n'a pu frapper ses yeux?
Ne m'en souvient-il pas!... souvenir qui me touche!
M'enfermer?... il entend mes projets de ma bouche.
Il les conçoit... m'approuve... et devient mon appui.
Adieu, Mademoiselle, adieu, mais aujourd'hui
Vous perdez en effet vous-même, je vous jure,
Plus que vous ne pensez. On croit me faire injure.....
Pour monter aux grandeurs je redouble d'élan.....
Il me falloit ceci pour agrandir mon plan.

En honneur, je désire, après cette injustice,
Que d'un regret trop grand l'oubli vous garantisse.
C'est n'avoir pas d'humeur, et vous faire bien voir
Que je pars sans dépit... mais non pas sans espoir.

(*Il sort avec Germon.*)

SCENE VII, et derniere.

JULIETTE, Mme. DE FRANVAL, LUCILE, FRANVAL, D'ORSANGE.

Madame DE FRANVAL.

Cet homme-là, Monsieur, est de belle espérance.

FRANVAL.

Étonnante... Et de plus, ce qu'il dit, il le pense.
N'en concluons pas moins que le présomptueux
Est fou dans ses désirs et n'est jamais heureux.

FIN.

PIECES DE THÉATRE

SÉPARÉES.

PAR M. IMBERT.

Le Jaloux sans amour, Comédie en 5 actes. . . . . 1 l. 10 s.
Marie de Brabant, Tragédie en 5 actes, ... 1 10
La Fausse Apparence, ou le Jaloux malgré lui, Comédie en trois Actes, ... 1 10

PAR M. FABRE D'ÉGLANTINE.

Le Philinte de Molière, Comédie en 5 actes et en vers, 1 10
Le Présomptueux, Comédie en 5 actes et en vers, ... 1 10
L'Amour et l'Intérêt, Comédie en 3 actes et en vers, . . . 1 10

PAR M. DESFORGES.

Tom Jones à Londres, Comédie en 5 Actes, ... 1 10
Tom Jones & Fellamar, suite de la précédente, en 5 Actes, 1 10
L'Épreuve Villageoise, Opéra bouffon, en 2 Actes, ... 1 10
Les Promesses de Mariage, suite de l'Épreuve Villageoise, en 2 Actes, ... 1 4
La Femme Jalouse, Comédie en 5 Actes, ... 1 10
Féodor & Lisinka, Drame, ... 1 10

PAR M. FAUR.

Montrose & Amélie, Drame en 4 Actes & en prose, ... 1 10
L'Amour à l'épreuve, Comédie en un Acte, ... 1 4
Isabelle & Fernand, Comédie en 3 Actes, ... 1 10

PIÈCES DE THEATRE SÉPARÉES.

PAR M. FORGEOT.

Les Rivaux amis, Comédie en un Acte, ... 1 4
Les Épreuves, Comédie en un Acte, ... 1 4
Les Dettes, Comédie, ... 1 4
Le Rival Confident, Comédie en deux Actes et en prose mêlée d'ariettes. 1 10

PAR M. VIGÉE.

La fauſſe Coquette, Comédie en 3 Actes et en vers, ... 1 10
La Belle-Mère, Comédie en cinq Actes et en vers, ... 1 10
L'Entrevue, Comédie en un Acte et en vers, ... 1 4

PAR M. COLLIN D'HARLEVILLE.

L'Inconſtant, Comédie en 5 Actes, ... 1 10
L'Optimiſte, Comédie en 5 Actes 1 10

Le Séducteur, Comédie en 5 Actes, par M. le Marquis de Bievre, ... 1 10
Melcour & Verſeuil, Comédie en un Acte & en vers, par M. de Murville, ... 1 4
Lanval et Viviane, Comédie héroï-féerie, en cinq Actes et en vers; par le même. 1 10

LE PHILINTE DE MOLIÈRE,

OU

LA SUITE DU MISANTHROPE;

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

LE PHILINTE DE MOLIÈRE,

OU LA SUITE DU MISANTHROPE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR P. F. N. FABRE D'EGLANTINE.

REPRÉSENTÉE AU THÉATRE FRANÇAIS,

le 22 Février 1790.

..... *Miseris succurrere disco.*
VIRG. Æneid. L. 1.

A PARIS,

CHEZ { HUET, Libraire, rue Vivienne, N.° 8.
RAVINET, Libraire, rue Froidmanteau, N.° 179.

AN X DE LA RÉPUBLIQUE.

PERSONNAGES.

PHILINTE, ami d'Alceste.
ALCESTE, ami de Philinte.
ELIANTE, femme de Philinte.
DUBOIS, valet-de-chambre d'Alceste.

Personnages de la Comédie du Misanthrope.

UN AVOCAT, pauvre.
UN PROCUREUR, riche.
UN COMMISSAIRE de Police.
UN HUISSIER.
UN GARDE DU COMMERCE.
LAQUAIS.
RECORS.

Personnages muets.

La Scène est à Paris, dans l'hôtel de Poitou, garni, & se passe dans une anti-chambre commune aux appartemens de l'hôtel.

LE PHILINTE DE MOLIÈRE,

OU

LA SUITE DU MISANTHROPE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ELIANTE, PHILINTE.

PHILINTE, *avec humeur.*

Je prends tout doucement les hommes comme ils ſont, J'accoutume mon âme à ſouffrir ce qu'ils ſont (*).

(*) Ces deux vers ſont de Molière, & c'eſt Philinte, dans le Miſanthrope, qui les prononce.

Eliante, on fait mal, pour vouloir trop bien faire;
Un défaut peut ſervir, & ce qui nuit peut plaire.
Mais il vous faut, Madame, un empire abſolu.
Ce qu'une femme veut, ce qu'elle a réſolu,
Ne peut ſouffrir d'obſtacle; & quand la circonſtance
Lui fournit les moyens d'établir ſa puiſſance,
Il ne faut pas douter de ſa précaution
A dominer par-tout avec prétention :
Qu'importe le ſuccès? L'erreur n'eſt jamais grande :
Tout va bien, après tout, pourvu qu'elle commande.

ELIANTE.

Pourquoi donc cette humeur? Philinte, y penſez-vous?
D'où vient cette colère? Et quand....

PHILINTE.

Moi, du courroux?
Non, Madame : je ſais que, ſi je fus le maître
Dans ma maiſon; c'eſt vous, oui, vous, qui devez l'être
Maintenant.

ELIANTE.

Maintenant?

PHILINTE.

Votre tour eſt venu.
Au Miniſtère enfin votre oncle parvenu,
A votre volonté donne un relief étrange;
Et ſur ce grand crédit, il faut que je m'arrange.

ELIANTE.

Oh! que cette querelle eſt bien d'un vrai mari!

PHILINTE.

Mais point. Je ſens très-bien tout ce qu'un favori,

Un oncle tout-puiſſant, depuis quelques ſemaines,
Doit donner, à nous deux, d'influence ou de peines.
Un peu d'ambition m'a gagné; je le ſais.
Me voilà, par vos ſoins, Comte de Valancés;
Mais Philinte toujours d'humilité profonde.
Comte de Valancés, pour briller dans le monde;
Mais Philinte, céans, autant qu'il ſe pourra,
Pour n'y faire, en un mot, que ce qu'il vous plaira.

ELIANTE, *riant.*

Comte de Valancés, mais toujours cher Philinte,
Avez-vous tout dit?

PHILINTE.

Oui.

ELIANTE.

Voyons: de cette plainte,
De cet excès d'humeur, dites-moi la raiſon?
Raiſon juſte ou plauſible.

PHILINTE.

Eh bien! quelle maiſon,
Dites-moi, je vous prie, eſt celle que j'habite
Depuis ſix jours?

ELIANTE.

C'eſt un hôtel garni.

PHILINTE.

Quel gîte!
Lorſqu'un titre d'honneur exige de l'éclat,
Que, tour-à-tour, chez moi, les plus grands de l'Etat,
Vont venir à la file; il vous a plu de faire

De l'hôtel de Poitou, ma demeure ordinaire.

ELIANTE.

Sur de nouveaux projets notre hôtel s'établit;
Et quand, du haut en bas, on arrange, on bâtit,
Falloit-il, pour trois mois d'intervalle, peut-être,
Se meubler autre part? Vous en êtes le maître.
Mais qui s'en chargera? Sera-ce vous, ou moi!
Cette espèce de soin veut de la bonne foi.
Qu'à quelque Entrepreneur la charge en soit donnée,
Et l'on vous volera vos rentes d'une année.

PHILINTE.

C'est fort bien dit, Madame, & vous ne pourriez pas
M'alléguer aujourd'hui ces motifs d'embarras,
Si, comme j'ai déjà commencé de le dire,
Vous n'aviez, par avance, usé de votre empire,
Pour me faire chasser Robert mon Intendant.

ELIANTE.

C'est un fripon.

PHILINTE.

Robert étoit adroit, prudent,
Actif, officieux.

ELIANTE.

C'est un fripon, vous dis-je;
Oui, Monsieur, & croyez, lorsqu'un valet m'oblige
A le faire chasser, sans nul ménagement,
Qu'il le mérite bien.

PHILINTE.

Madame, assurément

Je n'ai pas balancé. Soit raiſon, ſoit caprice,
Ce Robert, en un mot, n'eſt plus à mon ſervice :
Que voulez-vous de plus ? Mais d'un vol controuvé
Je penſe qu'on l'accuſe, & rien n'eſt moins prouvé.

ELIANTE.

Et moi, j'en ſuis certaine ; &, ſans trop vous déplaire,
Voulez-vous que j'ajoute un avis néceſſaire ?
Sans zèle pour les bons, foible pour les méchans,
Vous vous ménagez trop, mon cher, dans vos penchans.

PHILINTE.

Je ſuis comme il faut être ; & tout me dit, me prouve....

SCÈNE II.

ELIANTE, DUBOIS, PHILINTE.

DUBOIS.

Monſieur, graces au Ciel, à la fin, je vous trouve,
J'ai cru....

PHILINTE.

C'eſt vous, Dubois ! que faites-vous ici ?

DUBOIS.

Je vous cherche tous deux.

PHILINTE.

Que veut dire ceci ?

Comment....

ELIANTE.

N'êtes-vous plus au ſervice d'Alceſte ?

DUBOIS.

J'y ſuis juſqu'à la mort ; mais un tracas funeſte....

ELIANTE.

Eprouve-t-il encor des revers, aujourd'hui,
Dans ſa retraite ?

DUBOIS.

Encor ? Le diable eſt après lui.
Ils vont chanter victoire, à préſent, les infâmes ;
Et s'il tombe un malheur, c'eſt ſur les bonnes âmes.

PHILINTE.

Vous verrez qu'au milieu des rochers & des bois,
Sévère défenſeur de la vertu, des lois,
Il ſe ſera mêlé, je gage, en quelque affaire,
Ou dans quelque débat dont il n'avoit que faire.

DUBOIS.

Monſieur l'a deviné. C'eſt ſon cœur excellent....

PHILINTE.

Oh ! voilà mon cenſeur auſtere & violent....

DUBOIS.

Tout ceci vient d'un champ, près d'une métairie,
Qui depuis fort long-temps eſt dans ſa ſeigneurie.
Et pour le conſerver.... mon maître a tant de mal !....
Le champ n'eſt pas à lui....non vraiment...c'eſt égal ;
Tout comme le ſien propre il cherche à le défendre.
Les enragés, voyant qu'ils ne pouvoient le prendre,

L'ont voulu saisir, lui... douze ou quinze sergens
Sont venus l'arrêter...

ELIANTE, *alarmée.*

Votre maître !...

DUBOIS.

Ses gens
Ont écarté bientôt toute cette canaille :
Et lui de se sauver. Enfin, vaille que vaille,
Il fuit pour aller loin dévorer son souci ;
Et pour vous embrasser, il passe par ici.

ELIANTE.

Et quand arrive-t'il ?

DUBOIS,

Mais, de la nuit dernière,
Nous sommes dans l'hôtel. La chose est singulière ;
Vous y logez aussi. L'on m'a dit : » Demandez... »
Car vous avez deux noms, à présent, attendez...
On vous nomme Monsieur.. Monsieur.. D'abord j'oublie
Les noms. Quoi qu'il en soit, l'hôtesse, fort jolie,
Qui me voyoit courant depuis le grand matin,
Et qui sait vos deux noms, m'a dit :...

ELIANTE.

Heureux destin !
Ton maître est dans l'hôtel ?

DUBOIS.

Oui, vraiment.

PHILINTE.

Viens; je vole...

DUBOIS.

Attendez. N'allons pas ici faire une école.
Il écrit. Vous ſentez qu'après de pareils coups,
Les affaires, là-bas, ſont ſens-deſſus-deſſous;
Il m'a bien dit: » Dubois, ne laiſſe entrer perſonne...
» Parce que... » Peſte! il faut faire ce qu'on m'ordonne;
Attendez, s'il vous plaît, que j'aille un peu ſavoir...
Si vous... Oh! qu'il aura de plaiſir à vous voir!

(*Il ſort.*)

SCENE III.

ELIANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

Cet homme, je le vois, ſera toujours le même.

ELIANTE.

Monſieur, plaignons Alceſte.

PHILINTE.

Ou plutôt ſon ſyſtême.

ELIANTE.

Que nous devons bénir la fortune, aujourd'hui,
Qui nous offre un moyen de lui ſervir d'appui!
Mon oncle, avec ſuccès, ſur notre vive inſtance,
Emploîra ſon crédit, ſon zèle, ſa puiſſance,
Et ſurtout ſa juſtice, à ſervir notre ami.

PHILINTE.

Je promets de ne pas m'employer à demi,
Pour finir une affaire assez embarrassée,
Puisque sa liberté se trouve menacée.
Mais encore, Madame, il est prudent, je crois,
De connoître, avant tout, sa conduite, ses droits;
Car sa bizarrerie, impossible à réduire,
En de tels embarras auroit pu le conduire,
Qu'il seroit messéant & même dangereux
De s'avouer, bien haut, sottement généreux.
Mais je le vois.

SCENE IV.

LIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

PHILINTE *se jettant au cou d'Alceste.*

Alceste, embrassons-nous! que j'aime
Ce souvenir touchant! qu'en un malheur extrême,
Vous ayez pris le soin de venir, de voler
Vers vos plus chers amis, prompts à vous consoler?

ELIANTE *émue.*

Rassurez-vous, Alceste, & croyez qu'Eliante
Ne voit pas vos malheurs d'une ame indifférente.

ALCESTE *serrant de droite & de gauche les mains de ses amis.*

Je cherchois, sur la terre, un endroit écarté

Où d'être homme d'honneur on eût la liberté (*).
Je ne le trouve point. Hé ! quel endroit sauvage,
Que le vice insolent ne parcoure & ravage ?
Ainsi, de proche en proche, & de chaque cité
Fuie, au loin, le poison de la perversité.
Dans la corruption le luxe prend racine ;
Du luxe l'intérêt tire son origine ;
De l'intérêt provient la dureté du cœur.
Cet endurcissement étouffe tout honneur ;
Il étouffe pitié, pudeur, loix & justice.
D'une apparence d'ordre & d'un devoir factice
Les crimes les plus grands grossièrement couverts,
Sont le code effronté de ce siècle pervers.
La vertu ridicule avec faste est vantée ;
Tandis qu'une morale, en secret adoptée,
Morale désastreuse, est l'arme du puissant,
Et des fripons adroits pour frapper l'innocent.

PHILINTE.

Croyez qu'il est encor des ames vertueuses,
Promptes à secourir les vertus malheureuses.
Il en est, cher Alceste, ainsi que des amis,
Prêts à s'intéresser à vous.

ALCESTE.

Est-il permis
Que parmi tant de gens, présens à ma mémoire,
Je n'en sache pas un que je vouluſſe croire
Assez franc & sincère, ici comme autre part,
Pour mériter de moi la faveur d'un regard !

(*) Ces deux vers sont de Moliere, & les derniers que prononce Alceste dans le Misanthrope.

Et que, dans le projet de quitter ma patrie,
Vous deux ſoyez les ſeuls que mon ame attendrie
Ne puiſſe abandonner parmi ceux que je vois,
Sans vous revoir au moins pour la dernière fois.

ELIANTE.

J'eſpére un meilleur ſort. Vous changerez d'idée.
L'eſpérance, en mon cœur, en eſt juſte & fondée.
Vous ne nous quittez pas?

ALCESTE.

Je ne vous quitte pas!
Je porterai ſi loin ma franchiſe & mes pas,
Qu'enfin je trouverai pour eux un ſûr aſyle.
Morbleu! grace au deſtin qui de ces lieux m'exile,
Je veux voir une fois ſi ce vaſte univers
Renferme un petit coin à l'abri des pervers:
Ou ſi j'aurai la preuve effrayante & certaine,
Que rien n'eſt ſi méchant que la nature humaine.

PHILINTE *ricanant.*

Allons... appaiſez-vous. Vous n'êtes pas changé;
Et ſi je puis ici former un préjugé
Sur un deſſein ſi prompt & ſur votre colère,
Nous pourrons aiſément arranger votre affaire.
On la diroit terrible, à voir votre courroux;
Mais je m'en vais gager, cher Alceſte, entre nous,
Que ce nouveau déſaſtre eſt au fond peu de choſe.

ALCESTE.

C'eſt un amas d'horreurs dans l'effet, dans la cauſe.
Et vous déja, Monſieur, qui me déſeſpérez,
Qui jugez de ſang-froid ce que vous ignorez,

Voyez s'il fut jamais une action plus noire
Que le trait...Attendez; avant que cette hiſtoire,
Qui ſera pour notre âge un éternel affront,
Vous faſſe ici dreſſer les cheveux ſur le front,
Attendez qu'à Dubois je donne en diligence
Un ordre aſſez preſſant & de grande importance.
Dubois!

SCENE V.

ELIANTE, DUBOIS, ALCESTE, PHILINTE.

DUBOIS.

Monſieur.

ALCESTE.

Va-t'en chercher un Avocat,
Pour tenir mes papiers & mes biens en état.
Je ne veux plus du mien. Cours.

DUBOIS.

Monſieur!..

ALCESTE.

Va, te dis-je.

DUBOIS.

Où donc?

ALCETTE.

Où je te dis.

DUBOIS.

Je ne ſais....

ALCESTE.

Quel vertige!
N'entens-tu pas?

DUBOIS.

J'entens.

ALCESTE.

Vas donc.

DUBOIS.

En quel endroit?

ALCESTE.

Où tu voudras.

DUBOIS.

Monſieur; mais encor....

ALCESTE.

Maladroit,
Je te dis de m'aller chercher, & tout-à-l'heure,
Un Avocat.

DUBOIS.

Fort-bien....

ALCESTE.

Pars donc.

DUBOIS.

Mais ſa demeure.

ALCESTE.

Sa demeure eſt le lieu que choiſiront tes pas.
Prends le premier venu. Cours; ne t'informe pas

Ce qu'il eſt, ce qu'il fait, ni comment il ſe nomme;
Vas: du hazard lui ſeul j'attens un honnête homme.

DUBOIS.

Allons.

(*Il ſort.*)

SCENE VI.

ELIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

PHILINTE *ricanant.*

Y penſez-vous? Peut-on, de bonne foi,
Charger un inconnu, mon cher, d'un tel emploi?
Et pour trouver un homme exact, plein de droiture...

ALCESTE.

Vraiment, je riſque fort d'aller à l'aventure.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Comme ſi tous ceux que je pourrois choiſir
Ne ſe prétendroient pas formés à mon deſir?
Et que le plus fripon ne ſoit, par ſon adreſſe,
Réputé le héros de la délicateſſe?

PHILINTE.

Mais il faudroit encor, pour livrer votre bien,
De votre prépoſé connoître d'abord...

ALCESTE.

Rien.
Je veux un honnête homme, il eſt bien vrai, Philinte :
Mais je ne l'attens pas, à vous parler ſans feinte,
Même en ſortant ici de l'uſage commun ;
Et c'eſt un coup du ciel, s'il peut m'en tomber un.

PHILINTE.

Cependant...

ALCESTE.

Vos diſcours ſont perdus, je vous jure.
Voulez-vous écouter ma fâcheuſe aventure ?

PHILINTE.

Voyons donc.

ALCESTE.

Quand l'hymen vous unit tous les deux ;
J'allai m'enſevelir dans un déſert affreux...
Affreux ? pour le méchant ; pour la vertu, ſuperbe !
L'homme avoit, en ces lieux, pour tréſor une gerbe ;
Pour faſte, la ſanté ; le travail, pour plaiſirs,
Et la paix de ſes jours pour uniques deſirs.
Grace au ciel ! dans ce lieu ſauvage & ſolitaire,
Parmi de bons vaſſaux je trouvois ma chimère ;
Douce pitié, candeur, raiſon, franche gaité,
L'ignorance des maux, & l'antique bonté.
Mais qu'elle dura peu, cette charmante vie !
En un jour, la diſcorde & le luxe & l'envie,
Les deſirs corrupteurs & l'avide intérêt,
Et les beſoins parés de leur perfide attrait,
Avec un parvenu, turbulent perſonnage,

Vinrent, en s'y logeant, troubler mon voisinage.
Vous vous doutez fort bien, à cette invasion,
Des rapides progrès de la contagion ?
Le bonheur déserta... Je tais les brigandages
Qui vinrent assaillir nos paisibles ménages.
Je veux, dans le principe, effrayé de ces maux,
Maintenir, à la fois, la paix & mes vassaux.
Mais enfin, à l'appui d'un renom de puissance,
L'iniquité parut avec tant d'impudence,
Que j'oppose, en courroux, au front de l'oppresseur,
Le front terrible & fier d'un juste défenseur.
Le champ d'un villageois, son patrimoine unique,
Convient au parvenu, qui, de ce bien modique,
Veut agrandir un parc, je ne sais quel jardin,
Qui fatigue la terre & mon village. Enfin,
Il veut avoir ce champ; on ne veut pas le vendre!
Et voilà cent détours inventés pour le prendre.
Titres insidieux, procès, ruses, incidens,
Créanciers suscités, persécuteurs ardens,
Bruit, menaces, terreur & domestique guerre,
L'enfer est déchaîné pour un arpent de terre;
Et moi, lâche témoin de ce crime inoui,
Je l'aurois enduré! Je me suis réjoui
De braver les fripons & d'en avoir vengeance;
Et faisant tête à tous, plaidant à toute outrance,
J'ai soutenu le foible; & le foible vainqueur
A conservé son bien. Alors, la rage au cœur,
Les traîtres ont tourné contre moi leurs machines,
Ils ont tant fait d'horreurs, tant fait jouer de mines,
Tant controuvé de faits, avec dextérité,
Que, je ne sais comment, je me vois décrété.

(*Il montre un porte-feuille.*)

J'ai cent preuves, ici, de leur lâche conduite,
Et cependant il faut que je prenne la fuite.
La loi donne aux méchans son approbation,
Et l'exil est le prix d'une bonne action.

ELIANTE.

Oui, sans doute, elle est bonne, Alceste; je la loue.
Et des loix c'est envain que le méchant se joue.
Avant peu, croyez-moi, vous aurez de l'appui.
Mon oncle de l'Etat est Ministre aujourd'hui,
Et son rang m'autorise à promettre d'avance,
Que vos vils ennemis...

ALCESTE.

Qui, moi? je l'en dispense.
De vos soins généreux je suis reconnoissant:
Mais la seule vertu doit garder l'innocent;
Et j'aurois à rougir qu'une main protectrice
Redressât la balance aux mains de la Justice.

PHILINTE.

Mais il peut arriver...

ALCESTE.

Tout ce que l'on voudra:
Des Juges ou de moi, voyons qui rougira.

PHILINTE.

Enfin...

ALCESTE.

Et devant eux j'accuserois en face
Quiconque en ma faveur iroit demander grace.

PHILINTE.

C'eſt tenir un diſcours dépourvu de raiſon.
Et ſi, par un effet de quelque trahiſon,
Des calomniateurs, d'une voix clandeſtine,
Ont ſuſcité l'arrêt, comme je l'imagine,
Il faut bien s'employer, avant d'être arrêté,
A ſe laver du fait qui vous eſt imputé.
La faveur eſt utile alors, & j'oſe croire...

ALCESTE.

Et peut-on m'alléguer d'iniquité plus noire,
Que ce jeu ténébreux & ces perfides ſoins,
Par leſquels, à l'appui de quelques faux témoins,
De l'homme le plus juſte, & ſans qu'il le ſoupçonne,
On peut, à tout moment, arrêter la perſonne?
A la perverſité dès-lors tout eſt permis,
Et tout homme eſt coupable, ayant des ennemis.
Ah! c'eſt trop écouter ces avis politiques.
La vérité répugne à ces lâches pratiques.
En ceci je n'ai fait que le bien. Oui, morbleu!
Je fais tête à l'orage; & nous verrons un peu,
Si l'on refuſera de me faire juſtice;
Juſtice? c'eſt trop peu. Je veux qu'on m'applaudiſſe.
Non, que ma vanité s'abaiſſe à recevoir
De l'encens pour un trait qui ne fut qu'un devoir;
Mais enfin, dans un ſiècle égoïſte & barbare,
Où le crime eſt d'uſage & la vertu ſrrare,
Je prétends qu'un arrêt, en termes ſolemnels,
Cite mon innocence en exemple aux mortels.

PHILINTE *riant.*

La méthode, en effet, ſeroit toute nouvelle.

ALCESTE.

En seroit-elle donc & moins juste & moins belle ?

PHILINTE.

Mais comment voulez-vous ? obligé de partir...

ALCESTE,

Mon bien reste ; & plutôt que de me démentir,
J'en emploîrai la rente & le fond, je vous jure,
A sauver à l'honneur une mortelle injure.
J'attends un avocat, & je vais l'en charger.
Et vous, en ce moment, qui voulez m'obliger,
Par la protection d'un oncle que j'honore,
Que je connois beaucoup, j'ajoute même encore
Digne du noble poste où j'apprends qu'on l'a mis ;
Gardez-vous, je vous prie, au moins, mes chers amis,
De souiller, par vos soins, la beauté de ma cause ;
S'il faut d'un tel crédit que votre main dispose,
Que ce soit par clémence, ou pour aider des droits,
Que ne peut protéger la foiblesse des lois.

SCENE VII.

ELIANTE, ALCESTE, DUBOIS, PHILINTE.

ALCESTE.

Te voilà ? tu viens seul ?

DUBOIS.

Ah ! Monsieur, quel message !

ALCESTE.

Quoi donc ?

DUBOIS,

Si vous saviez...

ALCESTE.

Parle sans verbiage.

DUBOIS.

Je n'aurois jamais cru, puisqu'il faut achever,
Monsieur, un avocat si pénible à trouver.

ALCESTE.

En vient-il un enfin ?

DUBOIS.

Donnez-vous patience.

ALCESTE.

Morbleu !...

DUBOIS.

Je viens, Monsieur...

ALCESTE.

Et d'où?

DUBOIS.

De l'audien...

ALCESTE.

Hé bien?

DUBOIS.

Vous m'avouerai qu'en un semblable cas,
C'étoit un bon moyen d'avoir des Avocats?

ALCESTE.

Finis, bavard.

DUBOIS.

J'arrive en une grande salle.
J'entre modestement, & sans bruit, sans scandale,
Parmi vingt pelotons d'hommes noirs, doucement
J'adresse à l'un d'entre eux mon petit compliment.
Il avoit un grand air, une attitude à peindre;
Il m'a bien écouté; je ne peux pas me plaindre.

ALCESTE.

Abrège, impertinent.

DUBOIS.

Là, sans faire le sot,
Ce que vous m'avez dit, je l'ai dit mot à mot.
Que croiriez-vous, Monsieur?...

ALCESTE.

Parle.

DUBOIS.

Il s'eſt mis à rire.
Non, vraiment, comme j'ai l'honneur de vous le dire.
A tous ſes compagnons d'un & d'autre côté,
Il m'a conduit lui-même avec civilité;
Et, dans moins d'un inſtant, autour de moi, ſans peine,
Au lieu d'un avocat j'en avois la centaine.
A trente queſtions j'ai fort bien répondu,
Et de rire toujours. Du reſte, tems perdu,
Nul n'a voulu venir.

ALCESTE.

Comment, maraud!...

DUBOIS.

De grace,
Attendez un moment. Alors, d'une voix baſſe,
L'un des rieurs m'a dit: » Mon ami, voyez-vous
» Cet homme ſeul, là-bas, qui lit? C'eſt, entre-nous,
» L'homme qui vous convient. Abordez-le. » J'y vole:
C'eſt un homme aſſez mal vêtu; mais la parole
Il la poſsède bien, ſi je peux en juger.
Bref, nous ſommes d'accord; & pour vous obliger,
Il va venir ici; j'ai dit votre demeure;
Et vous allez le voir, Monſieur, dans un quart d'heure.

SCENE VIII.

ELIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

PHILINTE.

Je vois, à ſon diſcours bien circonſtancié,
Qu'un homme de rebut va vous être envoyé.

ALCESTE.

Qu'importe ?

PHILINTE.

Un ignorant, & quelque pauvre hère...

ALCESTE.

Que mon opinion de la vôtre diffère !
Car il me plaît déja.

PHILINTE *riant.*

Je n'en ſuis pas ſurpris.

ALCESTE.

Hé ! mon Dieu, laiſſez donc vos ſarcaſmes, vos ris.
Rentrons. Je ſuis à vous, Madame, à l'inſtant même.

(*Eliante ſort.*)

Et vous, Monſieur, malgré la répugnance extrême,
Que pour un homme pauvre, ici, vous faites voir,

Sachez que, dans un tems si funeste au devoir,
Où rien n'enrichit mieux que le crime & le vice,
La pauvreté souvent est un heureux indice.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DUBOIS, L'AVOCAT.

DUBOIS.

Mon maître eſt ſur mes pas : bientôt vous l'allez voir.
Mais, Monſieur l'Avocat, voulez-vous vous aſſeoir?

L'AVOCAT.

Non ; car je ſuis preſſé. Retournez, je vous prie,
Comme, dans ce moment, le tems me contrarie ;
Dites à votre maître, en grace, de hâter
L'entretien qu'il demande.

DUBOIS.

Oui, je vais l'exciter
A venir...

(*Il va & revient.*)

Voyez-vous ; certain tracas l'aſſomme...
Mais vous ſerez content ; car c'eſt un honnête homme.

(*Il ſort.*)

SCENE II.

L'AVOCAT *seul.*

Je ne peux retarder un si pressant secours.
Dans deux heures d'ici, j'ai rendez-vous ; j'y cours ;
Et si l'on me procure une prompte audience,
Mon fripon n'aura pas tout le succès qu'il pense.
Rien n'est tel qu'un fripon, pour démêler d'abord
Le front d'un honnête homme. Et quelque grand effort
Que j'aie, à son aspect, pu faire sur moi-même,
Le fourbe a démêlé ma répugnance extrême.
Sa lettre me le prouve. Il est aisé de voir,
Que, si je ne me hâte, il trompe mon espoir.
Jusques au moindre mot, si je l'ai bien compriſe,
Tout y montre son but... Mais que je la relise.

(*Il lit la lettre d'une manière lente, bien articulée & réfléchie.*)

» Après tout ce que je vous ai dit hier, Monsieur l'A-
» vocat, je ne vois pas pourquoi vous n'avez pas déja fait
» choix d'un Procureur qui comprenne & hâte comme il
» faut notre affaire. J'arriverai demain au soir (aujour-
» d'hui) de Versailles à Paris. Si, dans la journée, vous
» n'avez pourvu à cela, pour contraindre, sans retard,
» le comte de Valancés au payement de son billet, &
» d'une manière convenable à bien lier ce comte de Va-

» lancés, il faudra chercher d'autres moyens. Je ſuis » votre ſerviteur. ROBERT. »

(*Il ploye la lettre & la ſerre.*)

Ah ! fourbe dangereux ! Robert, Monſieur Robert,
Dans les crimes adroits vous êtes un expert.
Mais je vous préviendrai, pour peu qu'on me ſeconde.
On vient... Çà, pour remplir l'eſpoir où je me fonde,
Dépêchons...

SCENE III.

DUBOIS, ALCESTE, L'AVOCAT.

ALCESTE.

Hé ! Dubois !... ſors ; & fais qu'un moment
On me laiſſe tranquille en cet appartement.

(*Dubois ſort.*)

SCENE IV.

ALCESTE, L'AVOCAT.

ALCESTE.

Aux périls du hazard, Monſieur, ſans vous connoître ;
Je vous fais appeller, & j'ai bien fait peut-être,
Car ſi tout votre aſpect eſt un parfait miroir,
Vous êtes honnête homme, autant que je puis voir.

L'AVOCAT.

Monsieur...

ALCESTE.

Ne croyez pas qu'ici je m'en informe ;
De telles questions sont toujours pour la forme ;
Et c'est dans le travail que je vais vous livrer,
Que je verrai, de vous, ce qu'il faut augurer.

L'AVOCAT.

N'attendez pas non plus, Monsieur, que je m'épuise
A vous persuader sur ma grande franchise.
Dès le premier abord, deux hommes ont le droit
De se juger entre eux sur ce que chacun croit,
C'est l'usage, au surplus. Je fais ce que je pense ;
Et je n'arrache pas, Monsieur, la confiance.

ALCESTE.

Vous me plaisez ainsi. Venons au fait. Exprès...

L'AVOCAT.

Avant de me mêler, Monsieur, à vos secrets,
Apprenez-moi s'il faut, sans délai ni remise,
Dans quelque objet pressant prêter mon entremise?

ALCESTE.

Dans ce jour, tout-à-l'heure, à l'instant.

L'AVOCAT.

Je ne puis
M'en charger.

ALCESTE.

Savez-vous en quel état je suis,

Monsieur? Et pouvez-vous, dans une telle affaire,
Sans trahir les devoirs de votre ministère,
Me refuser les soins que j'implore de vous?
C'est une iniquité.

L'AVOCAT.

Calmez votre courroux;
A de nouveaux devoirs chaque fois qu'on m'appelle,
J'y vole avec plaisir, je puis dire avec zèle;
Et c'est pour le prouver que je me trouve ici.
Tous ceux que j'entreprens, je les remplis. Aussi
Quand l'esprit d'une affaire, ou mon tems m'en éloignent,
Il n'est point de motif ni de loi qui m'enjoignent
De me charger, sans choix, de soins embarrassans,
Pour négliger alors les plus intéressans.

ALCESTE.

L'affaire qui me touche est pressée, importante;
Arrivé cette nuit, je pars demain. L'attente
Peut être dangereuse.

L'AVOCAT.

Une même raison
Dans deux heures au plus m'appelle en ma maison.

ALCESTE.

Ah! Monsieur, est-ce donc la chaleur noble & forte
Qui devroit animer les gens de votre sorte?

L'AVOCAT.

Mais, Monsieur...

ALCESTE.

On devroit, par une expresse loi,

Défendre à l'Avocat de disposer de soi.

L'AVOCAT.

Je suis flatté, vraiment, de cette préférence
Qui vous fait...

ALCESTE.

Vous avez gagné ma confiance,
Et c'est en abuser.

L'AVOCAT.

De grace, différons...

ALCESTE.

Mais vous prendrez ma cause, ou parbleu! nous verrons.

L'AVOCAT.

Monsieur, daignez m'entendre; & loin que ces murmures
Puissent dans mon esprit passer pour des injures,
Loin de m'en offenser, peut-être ce courroux
Détermine, à l'instant, mon estime pour vous.
Et, s'il faut en donner une preuve certaine,
Apprenez seulement le motif qui m'enchaîne,
Et qui, pour quelques jours, du moins pour aujourd'hui,
M'empêche, à vos desirs, de prêter mon appui.

(*Avec chaleur.*)

Vous allez décider du zèle qui me pousse,
Et si c'est justement que Monsieur se courrouce,
Quand je refuse un tems que je viens d'engager,
Pour parer, sans retard, au plus pressant danger.

ALCESTE.

Voyons, Monsieur,... ce ton me frappe & m'intéresse.

L'AVOCAT.

Je tais dans mon récit, & par délicateſſe,
Les noms des deux acteurs d'un obſcur démêlé,
Où l'un eſt le voleur & l'autre le volé;
Car j'ignore après tout quelle en ſera la ſuite.
Un homme, à moi connu par ſa lâche conduite,
Sans probité, ni mœurs, un homme qu'autrefois
Je ſauvai par pitié de la rigueur des lois,
Qui n'eut jamais de bien, ni de reſſource honnête,
Avant-hier vient à moi, me dit en tête à tête
Qu'une ſomme montant à deux cent mille écus,
Portée en un billet, en termes bien conçus,
Eſt dûe à lui parlant. La ſignature eſt vraie,
J'en ſuis sûr, & voilà, Monſieur, ce qui m'effraie;
La dette ne l'eſt pas : je vais vous le prouver.

ALCESTE.

O grand Dieu !...

L'AVOCAT.

Cependant, je ne ſais où trouver
L'homme trop confiant qui ſigna ce faux titre,
Que je tiens en mes mains, ſans en être l'arbitre.

ALCESTE.

Mais vous ſavez le nom de ce Monſieur ?

L'AVOCAT.

D'accord.
J'ai demandé, cherché, couru par-tout d'abord;
On ne ſait quel il eſt; deux jours n'ont pu ſuffire,
Et le fripon adroit refuſe de m'inſtruire,
Juſqu'à ce qu'un éclat, finement ménagé,

Me tienne en un procès à sa cause engagé.

ALCESTE.

C'est un grand malheureux.

L'AVOCAT.

Il se repent, sans doute,
De m'en avoir trop dit, & veut changer de route.

ALCESTE.

Le traître!

L'AVOCAT.

Ecoutez-moi, Monsieur; vous allez voir
La parfaite évidence en un crime si noir.
Je dis crime à la lettre, & je n'en veux de preuve
Qu'un seul trait du fripon pour me mettre à l'épreuve.
Car, me voyant enfin quelque peu soupçonneux,
Après certains détails &... même des aveux,
Pour se faire appuyer à poursuivre son homme,
Il m'ose offrir un tiers pour ma part dans la somme...
J'ai caché devant lui mon indignation,
Et gardé le silence en cette occasion,
Pour sauver, s'il se peut, d'une ruine sûre
Un homme qui, sans doute, à cette fraude obscure
Ne s'attend nullement, non plus qu'à son malheur,
Et croit n'avoir signé qu'un titre sans valeur,
Quelque simple mandat ou bien quelque quittance.

ALCESTE.

Vous me faites frémir. En cette circonstance,
Que ne dénoncez-vous soudain au Magistrat
La manœuvre & le cœur d'un pareil scélérat?

L'AVOCAT.

L'AVOCAT.

Eh ! Monſieur, en ceci, ma certitude intime,
Suffit-elle à la loi, pour atteſter le crime ?
Cette loi le protège ; & je crains aujourd'hui,
De le forcer lui-même à s'en faire un appui.
Contraint par le péril à plus d'effronterie,
Il ſoutiendroit l'éclat de cette fourberie ;
Et de ce mauvais pas, en procès converti,
L'opprimé ne pourroit tirer aucun parti.

ALCESTE.

Que ferez-vous, Monſieur ? Je vous vois fort en peine.

L'AVOCAT.

Il me reſte à trouver la demeure certaine
De l'homme que menace un ſemblable billet.
Le fripon eſt ruſé ; ma lenteur lui déplaît ;
J'ai peur que de ma main bientôt il ne retire
Son titre frauduleux.... Je n'ai rien à lui dire ;
A des gens moins au fait, moins délicats que moi,
Ce billet peut paſſer ; & dans ce cas, je voi
De fort grands embarras.

ALCESTE.

Quelle eſt votre reſſource ?
Ne puis-je vous aider de mes ſoins, de ma bourſe ?
Car ſur votre récit je me ſens en courroux,
Et je prends à l'affaire intérêt comme vous.

L'AVOCAT.

Monſieur... un homme en place... un Miniſtre propice,
Qui, ſans bruit, ſans éclat, ſans forme de juſtice,

Manderoit devant lui le fauſſaire impudent,
Pour éclaircir le fait d'un ton ſage & prudent,
A prévenir le coup réuſſiroit peut-être.
Je n'héſiterois pas, en ce cas, à paroître.
A mon aſpect lui ſeul, le fourbe confondu,
Tout rempli d'épouvante & ſe croyant perdu,
Se trouveroit ſans voix, ſans détours, ſans défenſe,
Et l'aveu de ſon crime obtiendroit la clémence.

ALCESTE.

Fort-bien imaginé!... Je peux vous y ſervir.

L'AVOCAT.

Inconnu, ſans crédit, je ne peux réuſſir
Dans ce projet ſenſé, mais dangereux peut-être,
Si, ſans ménagement, je me faiſois connoître.
On m'en promet ce ſoir un moyen poſitif.
J'ai rendez-vous bientôt pour ce preſſant motif,
Et voilà les raiſons qui m'empêchent de prendre
Tous les ſoins que de moi vous aviez droit d'attendre.

ALCESTE (*vivement.*)

Ne parlons plus de moi; c'eſt pour un autre jour.
Nous nous verrons. Je ſonge à votre heureux détour,
Pour confondre un méchant... J'ai, je crois, votre affaire.

L'AVOCAT.

Vous, Monſieur?

ALCESTE.

Grand crédit auprès du miniſtère.

L'AVOCAT.

Eſt-il poſſible? Vous!

ALCESTE.

Non pas moi : mes amis.

L'AVOCAT.

Quelle rencontre !

ALCESTE.

Allez où vous avez promis,
Et revenez, Monsieur, s'il se peut, dans une heure.
Je ne sortirai pas, & pour vous je demeure ;
Ecrivez votre adresse, ici, pour achever ;
Car les gens tels que vous sont rares à trouver.
Dubois !

SCENE V.

ALCESTE, L'AVOCAT, DUBOIS.

ALCESTE, *à Dubois qui entre.*

Servez Monsieur.

(*A l'Avocat.*)

Je vole à l'instant même
Vous chercher un appui dans votre stratagême ;
Que vous me comblez d'aise en vos soins obligeans
Ah ! grace au ciel ! il est encore d'honnêtes gens !

(*Il sort.*)

SCENE VI.

DUBOIS, L'AVOCAT.

DUBOIS.

Que faut-il à Monſieur ?

L'AVOCAT.

Papier, plume, écritoire.

DUBOIS.

Je comprends. Vous allez barbouiller du grimoire ;
Et nous n'en ſommes pas quittes de ce coup-ci.
Nous en avons reçu notre ſaoul, Dieu merci !
Je comptois, chaque jour, ſur un paquet énorme...
Et toujours on diſoit : » Monſieur, c'eſt pour la forme. «

L'AVOCAT.

Hâtez-vous, je vous prie.

DUBOIS.

Ah ! pardon.

(*Il va & revient.*)

Croyez fort
Que je ne penſe pas que vous ayez grand tort.
Lorſque les chicanneurs, que Dieu puiſſe confondre !
Vous attaquent ; vraiment, il faut bien leur répondre ;
Rendre guerre pour guerre & papier pour papier.
A qui la faute ? à vous ? non pas ; c'eſt au métier.

L'AVOCAT.

Vous m'arrêtez ici, mon ami, donnez vîte.

DUBOIS.

Du papier? Vous allez en avoir tout de ſuite.

(*Il va chercher du papier.*)

L'AVOCAT, *à lui-même.*

A ce nouvel appui me ſerois-je attendu?
Que je me ſais bon gré de m'être ici rendu!
Cet homme m'a fait voir une âme non commune.

DUBOIS *revenant.*

Pardon, encore un coup, ſi je vous importune;
Je ne puis vous ſervir, Monſieur, à votre gré:
Vous écrivez toujours ſur du papier timbré,
Et nous n'en avons pas.

L'AVOCAT.

Eh! non: en diligence,
Donnez-m'en quel qu'il ſoit.

DUBOIS *s'en allant.*

C'eſt une différence.

L'AVOCAT.

A cet air de candeur, je vois de ce côté,
Pour aller à mon but, plus de célérité.
Quel zèle véhément!...

DUBOIS *apportant ce qu'il faut pour écrire.*

Voici ſur cette table,
Ce qu'il vous faut, Monſieur.

(*L'Avocat écrit, & Dubois un peu éloigné continue;*)

Quel procès déteſtable!
Nous ſuivra-t'il partout?... jugez donc! de courir
Trente poſtes, au moins, ſans pouvoir en ſortir.
J'aimerois mieux, je crois, faire une maladie:
On guérit, ou l'on meurt.

L'AVOCAT, *de ſa table.*

Dites-moi, je vous prie,
Le nom de votre maître.

DUBOIS.

Oui-dà... je ne ſais point
Tous ſes titres.

L'AVOCAT.

Son nom? C'eſt aſſez de ce point.

DUBOIS.

Monſieur Jérôme Alceſte.

(*L'Avocat écrit.*)

L'AVOCAT.

Il ſuffit.

(*Il ſe lève.*)

Sans remiſe,
Vous rendrez à Monſieur mon adreſſe préciſe.

DUBOIS.

Il l'aura dans l'inſtant.

(*L'Avocat ſort.*)

SCENE VII.

DUBOIS, *seul.*

Il faut la lui porter.

SCENE VIII.

DUBOIS, ALCESTE, PHILINTE.

PHILINTE, *en entrant à Alceſte.*

Vous prenez donc plaiſir à m'impatienter ?

DUBOIS *à Alceſte.*

Monſieur ?

ALCESTE.

Que me veux-tu ?

DUBOIS *donnant l'adreſſe.*

Voilà...

ALCESTE *la prenant.*

Sors & me laiſſe.

(*Dubois ſort.*)

SCENE IX.

ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE.

Vous vous en chargerez, j'en ai fait la promesse.

PHILINTE.

J'en suis fâché pour vous : mais je promets bien, moi,
De ne pas m'en mêler. Alceste, en bonne foi,
N'est-il donc pas étrange & même ridicule,
Jusques à cet excès de pousser le scrupule ?
Et que vous regardiez comme un devoir formel,
Ce zèle impatient & plus que fraternel,
Qui vous fait, sans réserve, avec tant d'imprudence
Offrir à tout venant votre prompte assistance ?
Sur ce pied, vous aurez de l'occupation :
Et vous en trouverez souvent l'occasion.

ALCESTE.

Pas tant que je voudrois ; &, quelque bien qu'on fasse,
C'est peu, si d'un bienfait on ne choisit la place ;
Mais quand l'homme d'honneur vient pour vous implorer,
Lui refuser la main, c'est se déshonorer.
Et c'est ici surtout, dans cette affaire même,
Que vous allez aider la probité suprême.
Mon Avocat m'enflamme ! Et bien, que de mon cœur
Je fasse un jugement digne en tout de l'honneur,
Fort au-dessus de moi je tiens cet honnête homme,

D'autant plus élevé que moins on le renomme.
Et quel êtes-vous donc, ſi ce que j'en ai dit,
Si l'horreur du forfait dont j'ai fait le récit,
Si le péril touchant de l'homme qu'on friponne,
Toute étrangère enfin que nous ſoit ſa perſonne,
Ne vous émeuvent point, vous laiſſent endurci,
Juſques à refuſer le peu qu'il faut ici?
Car de quoi s'agit-il, Philinte, au bout du compte?
Qu'un oncle qui vous aime & qui vous a fait Comte,
Un oncle, homme de bien, qui, j'en ſuis aſſuré,
D'une bonne action, pour lui, vous ſaura gré,
Que cet oncle, en un mot, faſſe, à votre prière,
Un acte généreux facile & néceſſaire?
Ah! lorſque je compare à votre grand pouvoir
Cette facilité, le fruit d'un tel devoir,
Je ne ſaurois, morbleu! me mettre dans la tête,
Que vous puiſſiez avoir la moindre excuſe honnête.
Refuſez. Je vous compte avec ces inhumains,
Qui d'un bienfait jamais n'ont honoré leurs mains,
Et qui, ſur cette terre, en leur lâche indolence,
La fatiguent du poids de leur froide exiſtence.

PHILINTE.

De ce feu véhément, unique en ſes excès,
N'attendez, n'eſpérez, Alceſte, aucun ſuccès.
Le devoir....

ALCESTE.

Un refus?

PHILINTE.

Clair & net, je vous jure.

ALCESTE.

Adieu: votre amitié me ſeroit une injure.

PHILINTE.

Écoutez, s'il vous plaît...

ALCESTE.

Hé ! que me direz-vous,
Pour excuser l'horreur ?...

PHILINTE.

Oh ! s'il faut du courroux,
En sortir hors des gonds, à son tour, pour répondre :
On aura de l'humeur & de quoi vous confondre.
J'entends, je vois, je sens l'objet dont il s'agit,
Et par tous ses côtés, & dans tout son esprit.
Mais faut-il pour cela, suivant votre marotte,
Dans les événemens faire le Dom Quichotte ?
Un homme est malheureux ; aussi tôt tout en pleurs,
Jurez-vous comme un sot à travers ses malheurs,
Et, pour prix de vos soins & de votre entremise,
Vous aurez votre part du fruit de sa sottise.
Oui, sottise ; souvent : oui, Monsieur ; & du moins,
Je vois qu'elle est ici claire dans tous les points.
L'homme imprudent pour qui votre cœur sollicite,
Dans son revers fâcheux n'a que ce qu'il mérite.
Un fripon trouve un sot ; &, par un lâche abus,
Lui surprend un billet de deux cent mille écus ;
Tant pis pour le perdant ! il paîra ses mépriſes :
Car on ne fit jamais de pareilles sottises.

ALCESTE.

Ne se trompe-t on pas ? & n'est-on pas trompé ?

PHILINTE.

Non, jamais, à ce point.

ALCESTE.

Avez-vous échappé,
Vous, Monſieur, conſtamment, toujours, à l'impoſture?

PHILINTE.

Toujours. Et ſi jamais, mon cher, je vous le jure,
On me ſurprend avec cette dextérité,
Je ne m'en plaindrai pas; je l'aurai mérité.

ALCESTE.

Mais cet homme eſt perdu, ruiné, ſans reſſource.

PHILINTE.

Hé bien! c'eſt un tréſor qui changera de bourſe.

ALCESTE.

Quelle horreur!

PHILINTE.

Mais pas tant que vous l'imaginez.

ALCESTE.

Vous me faites frémir!

PHILINTE.

Ah! frémir!.... devinez,
(Vous, Monſieur, qui ſavez la fin de toutes choſes,)
Ce qu'il peut réſulter des plus injuſtes cauſes.
Tout eſt bien.

ALCESTE.

Savez-vous que vous extravaguez?

PHILINTE.

Tout eſt bien. Et le fait qu'ici vous alléguez

De cette vérité peut prouver l'évidence.
L'adresse avec succès a volé l'imprudence :
C'est un mal. Hé bien, soit. Que le vol soit remis ;
Le mal restera mal toujours ; il est commis.
Que le fripon triomphe, il lui faut des complices,
Des agens, des supports : par mille sacrifices,
De mille parts du vol il sera dépouillé ;
Le trésor coule & fuit ; distribué, pillé,
Il se disperse : enfin, par un reflux utile,
La fortune d'un homme en enrichit deux mille.
Un sot a tout perdu, mais l'État n'y perd rien.
Ainsi j'ai donc raison de dire : Tout est bien.

ALCESTE.

O mœurs !

PHILINTE.

O clarté ! moi, je prêche ici...

ALCESTE.

Des crimes.
Je ne veux pas répondre à ces lâches maximes.
Vous fûtes mon ami...

PHILINTE.

Quand on se voit pressé.

ALCESTE.

J'en suis honteux pour vous.

PHILINTE.

Dites embarrassé.

ALCESTE.

Embarrassé ! grand Dieu !... Si sur votre paresse

Je ne jettois l'affront que vous fait votre adreſſe,
Si ces principes-là conduiſoient votre cœur,
Je ne vous verrois plus qu'avec des yeux d'horreur.
Et voilà donc comment les heureux de la terre
Savent ſe diſpenſer aujourd'hui de bien faire!
Tout eſt bien, dites-vous? Et vous n'établiſſez
Ce ſyſtême accablant, que vous embelliſſez
Des ſeuls effets du crime & des couleurs du vice,
Que pour vous diſpenſer de rendre un bon office
A quelque infortuné, victime d'un pervers.
Allez! pour vous punir d'un ſi cruel travers,
Je ne voudrois vous voir qu'un inſtant en préſence
De cet infortuné réclamant la vengeance
Et du Ciel & des loix, au moment douloureux
Qu'il ſe verra frappé de ce coup déſaſtreux.
Ses cris, ſon déſeſpoir, ſa famille affligée,
Sa probité, peut-être, à ſes biens engagée,
Verriez-vous tout cela d'un œil ſec & cruel?

PHILINTE.

Je lui dirois: « Mon cher, votre état actuel,
Croyez-moi, chaque jour eſt celui de mille autres.
Tel homme étoit ſans biens & s'enrichit des vôtres.
Vous les aviez, pourquoi ne les auroit-il pas?
Rappellez la fortune & courez ſur ſes pas.
Quand vous l'aurez, craignez qu'on ne vous la dérobe;
Vous n'êtes qu'un atôme & qu'un point ſur le globe.
Voulez-vous qu'en entier il veille à votre bien?
Il s'arrange en total »; en total, tout eſt bien.

ALCESTE.

Non, je ne croyois pas, je dois enfin le dire,
Que la ſoif de mal faire allât juſqu'au délire.

Je ne sais plus quel mot pourroit être emprunté
Pour peindre cet excès d'insensibilité,
Cet esprit de vertige & ces lueurs ineptes
Qui réduisent ainsi l'égoïsme en préceptes.
Tout est bien ! insensés ? Hé ! vous ne pouvez pas
Sans toucher votre erreur faire le moindre pas.
Tout est bien ? Oui sans doute, en embrassant le monde,
J'y vois cette sagesse éternelle & profonde,
Qui voulut en régler l'immuable beauté ;
Mais l'homme n'a-t-il point sa franche liberté ?
Ne dépend-il donc pas d'un impudent faussaire,
De ne pas friponner ainsi qu'il veut le faire ?
Ne tient-il pas à vous de prêter votre appui
A l'homme infortuné qu'on ruine aujourd'hui ?
Ne tient-il pas à moi, sur un refus tranquille,
De vous fuir à jamais comme un homme inutile ?
Or, on peut faire, ou non, le bien comme le mal !
Si nous avons ce droit favorable ou fatal,
Dans ce que l'homme a fait, au gré de son caprice ;
Or donc, tout n'est pas bien ; ou vous niez le vice ?
Parmi les braves gens, loyaux, sensibles, bons,
Il faudroit donc aussi des méchans, des fripons,
Dans l'optimisme affreux que votre esprit épouse
De sa perfection la nature est jalouse,
Sans doute, & c'est toujours le but de ses bienfaits.
Mais nous ne sommes pas comme elle nous a faits.
Moins nous avons changé, plus nous sommes honnêtes ;
Et je vous ai connu bien meilleur que vous n'êtes.
Laissez ce faux système à ces vils opulens,
Qui, jusques dans le crime, énervés, indolens,
Dans la mort de leur cœur sommeillent & reposent
Loin des maux qu'ils ont faits & des plaintes qu'ils causent.

Eh ! quoi ! ſi tout eſt bien, à ce cri déſaſtreux,
Que va-t-il donc reſter à tant de malheureux,
Si vous leur raviſſez juſques à l'eſpérance ?
Vous endurciſſez l'homme à ſa propre ſouffrance :
Il alloit s'attendrir, vous lui ſéchez le cœur ?
Vous clouez le bienfait aux mains du bienfaiteur ?
Ah ! je n'oſe plus loin pouſſer cette peinture.
Pour le bien des humains & grace à la nature,
Aux erreurs de l'eſprit la pitié ſurvivra.
L'homme ſent qu'il eſt homme ; &, tant qu'il ſentira
Que les malheurs d'autrui peuvent un jour l'atteindre,
Il prendra part aux maux qu'il a raiſon de craindre.
Quoi qu'il en ſoit enfin, voulez-vous m'obliger ?
A ſervir ces gens-ci puis-je vous engager ?
Solliciterez-vous votre oncle ?

PHILINTE.

Mais de grace,
Obſervez donc, Alceſte....

ALCESTE.

Au fait. Le tems ſe paſſe :
Mon homme va venir. Répondez ?

PHILINTE.

Je ne vois...

ALCESTE.

Monſieur, le voulez-vous, pour la dernière fois ?

PHILINTE.

Mais vous êtes preſſant d'une étrange manière :
Il eſt mille raiſons, qu'avec pleine lumière,

Je peux vous exposer : raisons fortes pour nous.
Mais on ne peut jamais s'expliquer avec vous.

ALCESTE.

Ah ! juste ciel ! pourquoi, dans mon inquiétude,
Cherchois-je des amis, de qui l'ingratitude....

SCENE X.

ALCESTE, L'AVOCAT, PHILINTE.

ALCESTE, *à l'Avocat, & vivement.*

Venez. Voilà Monsieur, dont je vous ai parlé,
Qui peut finir d'un mot un fâcheux démêlé,
Qui se dit mon ami, que l'égoïsme abuse
Jusques à se parer d'une honteuse excuse,
Pour ne pas engager un oncle, son soutien,
Ministre généreux, vraiment homme de bien,
A servir un projet aussi simple qu'honnête.
A le persuader je perds en vain la tête ;
Sur son âme intraitable & qu'à présent je voi,
Prenez, si vous pouvez, plus d'ascendant que moi.

L'AVOCAT.

Je ne puis d'aucun droit appuyer ma demande :
Et ma crainte pourtant ne fut jamais plus grande.
En sortant j'ai trouvé, Monsieur, sur mon chemin,
Cet ami qui devoit me procurer demain
L'entretien & l'appui d'un homme d'importance ;
Il remet à huit jours cette utile audience.

Le

Le tems fuit, le mal vole ; & dans ſes vils détours,
Le crime peut aſſeoir ſon ſuccès en huit jours.
Je reviens vous conter cet accident funeſte ;
Car votre âme à préſent eſt l'eſpoir qui me reſte.

ALCESTE.

Hé bien ! Philinte, hé bien !

L'AVOCAT *à Philinte.*

Monſieur, je n'oſe pas
Vous prier, à mon tour ; mais de mon embarras
Si vous êtes inſtruit, comme vous devez l'être,
Un malheur auſſi grand vous touchera peut-être.
Peut-être, répandu dans un monde élevé,
Plus que Monſieur, d'hier ſeulement arrivé,
Plus que moi, qui n'ai pu rechercher quelque trace
Qu'auprès de quelques gens d'une moyenne claſſe ;
Peut-être, dis-je, vous, Monſieur, vous connoîtrez
L'homme à qui l'on ſurprit ce billet. Vous verrez.
(*Il tire ſon porte-feuille, & fait mine de chercher le billet.*)
Je conſens, ſur la foi d'une exacte prudence,
A vous faire du tout entière confidence ;
Vous allez voir...

PHILINTE.

Non, non, Monſieur ; je ne veux pas
Pénétrer ces ſecrets : ils ſont trop délicats.

L'AVOCAT.

Cependant...

PHILINTE.

Jugez mieux de ma délicateſſe.

ALCESTE *tendant la main.*

Mais, voyons...

PHILINTE *le retenant.*

Non, mon cher; les gens dans la détreſſe
Ne ſont pas ſatisfaits que des yeux étrangers
Pénètrent leurs beſoins ainſi que leurs dangers.
La curioſité peut-être vous attire;
Mais ſi vous le liſez, ſoudain je me retire.

(*A l'Avocat, qui reſſerre ſon porte-feuille avec une confuſion douloureuſe.*)

Monſieur, ſans me mêler, de fait, ni d'entretien,
Au péril qui ne doit me regarder en rien,
Je vous obſerverai qu'un homme raiſonnable,
D'une honteuſe affaire & fort déſagréable,
Ne doit pas épouſer les ſoins infructueux.
Et vous voyez déja cet ami vertueux,
D'abord impatient juſqu'à l'étourderie
Par ce premier aſpect d'une friponnerie,
Qui, graces au ſecours de la réflexion,
Vous éconduit vous-même en cette occaſion.
Sageſſe naturelle & louable...

ALCESTE.

J'enrage.
Je me sèche d'humeur à ce honteux langage.
Comble d'égarement des hommes vicieux,
De s'étayer du mal qui vient frapper leurs yeux,
De pratiquer ce mal, d'en être les apôtres,
Parce qu'il fut commis & pratiqué par d'autres!

PHILINTE.

Cet autre dont je parle, homme incroyable & prompt,

A fait ce qu'il faut faire & ce que tous feront.
Et, sans trop m'ériger en censeur ; je demande
A Monsieur que voilà, dont la chaleur est grande
Pour divulguer à tous, par excès de pitié,
Un secret important qui lui fut confié ;
Je demande si, vu le poste qu'il occupe,
Il est tout-à-fait bien, pour sauver une dupe,
Un sot, un mal-adroit, à lui très-inconnu,
De trahir le client, secrétement venu
Vers lui, dans cet espoir & dans cette assurance
Qu'un Avocat ne peut tromper sa confiance?

ALCESTE *en fureur.*

Vous tairez-vous, Philinte ?.. Ah ! c'en est trop.. grand Dieu!
Allons, il faut mourir ; il n'est point de milieu,
Quand on voit ces détours, ces défenses subtiles...
Oh, morbleu !... c'est ici le venin des reptiles...
Quoi ! pour autoriser l'insensibilité,
Blâmer la vertu même en sa sublimité !
Sachez donc...

L'AVOCAT, *avec dignité.*

Non, Monsieur ; c'est à moi de répondre
Au reproche étonnant qui ne peut me confondre.
Les discours, je le vois, deviendroient superflus ;
Quand on sent bien son cœur, on ne dispute plus ;
Et lorsqu'à cet excès l'esprit peut se méprendre,
On doit se retirer pour n'en pas trop entendre.

(*Il sort.*)

SCENE XI.

ALCESTE, PHILINTE.

PHILINTE, *ſuivant de l'œil & avec dépit l'Avocat qui ſort.*

Qu'eſt-ce à dire?.. ce ton...ces grands airs de vertu...

ALCESTE.

Il fait bien. Vous n'avez que ce qui vous eſt dû.
Raillez l'homme de bien, aimables gens du monde;
Il vous reſte toujours cette trace profonde,
Ce trait déſeſpérant qui, dans vos cœurs jaloux,
Pour vous humilier s'enfonce malgré vous.
Adieu. N'attendez pas, Monſieur, que je vous prie.
Je vais voir Eliante; & ſon âme attendrie
Deviendra notre appui. Par un lâche conſeil,
Plus endurci toujours, à vous-même pareil,
Faites donc échouer cet eſpoir qui me reſte:
Et comptez bien alors ſur la haine d'Alceſte.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ELIANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

MADAME, comme vous, avec facilité,
Mon cœur ſait exercer des actes de bonté.
Mais, pour des étrangers alors qu'on s'intéreſſe,
N'allons pas, s'il vous plaît, juſques à la foibleſſe.

ELIANTE.

Appellez-vous ainſi ce zèle attendriſſant,
Cette noble chaleur d'un cœur compatiſſant?
Alceſte m'a touchée; & ſes récits encore
M'offrent un vrai malheur, Monſieur, que je déplore.
Je tremble du danger que court un inconnu,
Comme ſi le pareil nous étoit ſurvenu.
J'en ſuis vraiment émue. Oui, je ſens...

PHILINTE.

Hé! Madame,
Il faut ſi peu de choſe à l'eſprit d'une femme
Pour l'exalter d'abord, & montrer à ſes ſens,
Juſques dans le péril des plaiſirs raviſſans.

Mais comme un rien l'anime, un rien la décourage.
Il faut sur cet objet réfléchir davantage :
Et sans doute changeant & d'avis & de loi,
Vous serez la première à penser comme moi.

ELIANTE.

Dans vos opinions, distinguez, je vous prie,
Le sentiment, Monsieur, de la bizarrerie ;
Vous me surprenez fort, en confondant ainsi
L'âme sensible & bonne, & le cœur rétréci.
On doit peu s'y tromper, cependant : & je trouve
Un intérêt si vif dans l'effet que j'éprouve,
Dans mes sentimens vrais & bien appréciés,
Je changerai si peu, quoique vous en disiez,
Qu'avec nouvelle instance, ici, je vous conjure
De satisfaire Alceste.

PHILINTE.

Oh ! non ; je vous le jure.

ELIANTE.

Allez trouver mon oncle.

PHILINTE.

Impossible.

ELIANTE.

Du moins,
Laissez à mes plaisirs l'embarras de ces soins.

PHILINTE.

Non, non, Madame, non. D'une affaire suspecte,
En aucune façon, détournée ou directe,

De grâce, obligez-moi de ne pas vous mêler.

ELIANTE.

Il suffiroit d'un mot.

PHILINTE.

C'est toujours trop parler,
Quand ce mot gratuit ne nous est pas utile.

ELIANTE.

Quoi ! faut-il ?...

PHILINTE.

Je le vois, votre esprit indocile
Feint de ne pas sentir ma solide raison,
Et l'intérêt commun de toute ma maison.
Cette feinte est sans doute une nouvelle adresse
Pour me contrarier & vous rendre maîtresse.
Hé bien, Madame, hé bien ! puisqu'il faut m'expliquer,
Sachez donc que tout homme est funeste à choquer,
Et le fourbe intriguant encore plus qu'un autre.
De quoi nous mêlons-nous ? est-elle donc la nôtre,
Cette piteuse affaire où, par cent ennemis
Je verrois mon repos peut-être compromis?
Du dangereux faussaire & de sa vile agence,
Ne puis-je pas enfin exciter la vengeance?
Je le dis à regret ; mais, malgré ses penchans,
Si l'on blesse les bons, épargnons les méchans,
Leur courroux clandestin dure toute la vie.
Mais une autre raison forte, & qui me convie
Plus que toute autre encor à de fermes refus,
C'est que de sa faveur il faut craindre l'abus.
Quand on a du crédit, c'est pour nous, pour les nôtres,

Qu'il faut le conſerver, ſans le paſſer à d'autres :
On n'en a jamais trop, pour que, de toute part,
On aille l'employer & l'uſer au hazard ;
Son affoibliſſement n'arrive que trop vîte ;
Vous voulez le rebours de tout ce qu'on évite.
Comme ſi la coutume en effet n'étoit pas,
Au lieu de porter ceux qu'on jette ſur vos bras,
Pour ſi peu de crédit qui vous tombe en partage,
D'être prompt au contraire à prendre de l'ombrage
De toute créature & de tout protégé,
Par qui l'on pourroit voir ce crédit partagé,
Soit pour les détourner, ou pour les mettre en fuite.
Voilà ſur quels motifs je règle ma conduite.
Je penſe & vois le monde, & dis, de vous à moi,
Qu'il faut, pour vivre heureux, ſe replier ſur ſoi.

ELIANTE.

Pouvez-vous ?...

PHILINTE, *ſéchement.*

Il ſuffit. Que notre ami s'emporte,
C'eſt envain ; ma prudence eſt ici la plus forte ;
De ſon prix, je le ſais, il peut diſconvenir :
J'agis au gré du monde, & je veux m'y tenir.

(*Il ſort.*)

SCÈNE II.

ELIANTE, *seule.*

Je ne le vois que trop ; c'eſt ainſi que l'on penſe.
En eſt-on plus heureux ? Quelle triſte prudence,
De vouloir s'iſoler, de ſe lier les mains,
Et d'étouffer ſon cœur au milieu des humains !
Vous avez tort, Philinte ! & je ſuis importune.
Mais ne pouvez-vous pas éprouver d'infortune ?
Et verriez-vous alors, d'un œil tranquille & doux,
Les hommes vous pourſuivre ou s'éloigner de vous ?

SCENE III.

ALCESTE, ELIANTE.

ELIANTE.

Nous avons fait, Alceſte, une vaine entrepriſe.
Je ne puis vous aider. Je ſuis femme & ſoumiſe,
Philinte a des raiſons qui fondent ſon refus ;
Oui, j'avois trop promis. Mon eſprit eſt confus...

ALCESTE.

Madame, ſur vos ſoins, je ne forme aucun doute.
Allons, puiſqu'on agit de la ſorte, j'écoute

Le seul cri de mon cœur & son noble penchant.
Je vais trouver votre oncle ; oui, moi, moi, sur le champ ;
Et, quelque risque enfin que je coure moi-même
A me montrer à tous, quand un arrêt suprême
Menace dans ces lieux ma liberté....

ELIANTE, *alarmée.*

Comment ?
Vous exposer ainsi ?

ALCESTE.

Plus de retardement.
Si de mes ennemis la force m'environne,
Ils verront à quel prix je livre ma personne,
Et j'aurai le plaisir d'ajouter cet affront
Aux mille autres encore imprimés sur leur front,
Que j'éprouvai toujours leur noire violence,
Dans le moment précis d'un trait de bienfaisance.
Il fera beau me voir, sauvant un inconnu,
Par la main des méchans dans les fers détenu.

ELIANTE.

Nous ne permettrons pas que, par excès de zèle,
Vous couriez le danger...

ALCESTE.

La fortune cruelle
Peut disposer de moi tout comme il lui plaira.
Votre oncle m'est connu, son cœur m'écoutera.
Et j'en obtiendrai tout ; j'en suis sûr, oui, j'y compte.
Je serois bien fâché d'épargner cette honte
Au traître de Philinte, à qui je ferai voir,
Malgré tous les périls, comme on fait son devoir.

ELIANTE.

Non, je vais le trouver....

ALCESTE.

Remontrance inutile.

ELIANTE.

Attendez....

ALCESTE.

Il verra que le bien eſt facile
Au cœur qui veut le faire.

ELIANTE.

Alceſte, réprimez...
Voyons encor Philinte... Ah Dieu!... vous m'alarmez.

(*Elle ſort avec promptitude.*)

SCENE IV.

ALCESTE, *ſeul.*

Qu'importent mes dangers? Je tente l'aventure.
Oui, je vais demander des chevaux, ma voiture.
Mon honnête Avocat avec moi peut venir,
En deux heures de tems je lui fais obtenir....

SCENE V.

ALCESTE, LE PROCUREUR.

ALCESTE.

Que vous plait-il, Monsieur ?

LE PROCUREUR.

C'est à vous, je présume,
Qu'en vertu de mon titre & suivant la coutume,
Il faut que je m'adresse, en cette occasion,
Monsieur, pour un billet dont il est question ?

ALCESTE.

Un billet ?

LE PROCUREUR.

Oui, Monsieur ; constituant la somme
De deux cent mille écus.

ALCESTE.

Ah ! — c'est un honnête homme,
Dont je fais très-grand cas, qui vous envoye ici ?

LE PROCUREUR.

Précisément.

ALCESTE.

Il faut....

LE PROCUREUR.

. . . Le payer.

ALCESTE.

Qu'eſt ceci?

LE PROCUREUR.

C'eſt un billet, Monſieur, qu'il faut payer ſur l'heure.

ALCESTE.

Qui? moi?

LE PROCUREUR.

Vous; n'eſt-ce pas ici votre demeure?

ALCESTE.

Oui; qui donc êtes-vous, Monſieur, à votre tour?

LE PROCUREUR.

Je me nomme Rolet, Procureur en la Cour.

ALCESTE.

N'eſt-ce pas pour l'affaire importante & preſſée,
Qui de mon Avocat occupe la penſée?
Et ne s'agit-il pas d'un billet clandeſtin,
Dont ce Monſieur Phœnix m'a parlé ce matin?

LE PROCUREUR.

Oui, Monſieur. Ce billet, ou bien lettre de change,
Au gré de ma partie en mes mains paſſe & change.
Maître Phœnix n'eſt plus chargé de ce billet;
Et c'eſt moi qui pourſuis le paiment, s'il vous plaît.

ALCESTE.

Quoi donc ? mon Avocat, de cette grande affaire....

LE PROCUREUR.

Ne se mêlera plus, & n'a plus rien à faire.
C'est moi qui, mieux que lui, soigneux & vigilant,
Me saisis de la cause ; &, grace à mon talent,
L'effet sera payé, croyez-en ma parole,
Sans quartier, ni retard, ni grace d'une obole.

ALCESTE.

Seroit-il bien possible ?

LE PROCUREUR, *avec importance.*

Et j'ai des amis chauds.

ALCESTE.

Mais savez-vous, Monsieur, que ce billet est faux ?

LE PROCUREUR, *faisant le courroucé.*

Qu'est-ce à dire ? Et quels sont ces discours illicites ?
Prenez garde, Monsieur, à ce que vous me dites.
Il y va de bien plus que vous ne le pensez,
A tenir devant moi ces discours insensés.
Il y va de l'honneur. Comment ! une imposture ?
Il est faux ? Et peut-on nier la signature ?

ALCESTE.

Qu'importe à ce billet, comme à sa fausseté,
La signature enfin, avec sa vérité.

LE PROCUREUR.

Ah ! vous en convenez, même après ce scandale ?

Vous la confeſſez vraie, exacte, originale ?
Ah ! je ſuis enchanté de voir, par ce détour,
A qui j'ai, pour le coup, affaire dans ce jour !
Je ne m'étonne plus de cette négligence
De ce Maître Phœnix à commencer l'inſtance.
Digne & belle action d'un homme délicat !
Il s'en charge en ſecret, & c'eſt votre Avocat !
Prévarication ! colluſion perfide !
Mais vous avez en tête un Procureur rigide,
Un homme, grâce au Ciel, pour ſes mœurs renommé,
A pourſuivre la fraude, en tout, accoutumé,
Qu'on ne corrompra pas, dont le regard auſtère
A la mauvaiſe foi ne laiſſe aucun myſtère.

ALCESTE, *furieux.*

Impudent perſonnage, as-tu bientôt fini ?
Je ne ſais qui me tient que tu ne ſois banni
Loin de moi, par mes gens, & ſelon tes mérites.

LE PROCUREUR.

Violence ?... Monſieur, l'affaire aura des ſuites.

ALCESTE.

Sors ; redoute l'excès de toute ma fureur.

LE PROCUREUR, *çà & là, effrayé.*

Guet à pens, & déni d'un billet ? quelle horreur !

ALCESTE.

Ton billet ?... ah ! plutôt que ta friponnerie
Tire le moindre gain de cette fourberie,

Rien ne me coûtera pour ta punition,
Et j'y ſacrifîrai, s'il faut, un million.

LE PROCUREUR.

Tant mieux !... Nous allons voir ſi c'eſt ainſi qu'on oſe
Inſulter, outrager, dans la plus juſte cauſe,
Un homme, comme moi, d'honneur, de probité.

ALCESTE, *hors de lui.*

Dubois ! Germain ! Picard !...

SCENE VI.

ALCESTE, DUBOIS, LE PROCUREUR, LAQUAIS.

ALCESTE, *à ſes gens.*

Avec célérité,
Sans pitié, chaſſez-moi cet homme, tout-à-l'heure;
Et qu'il ne puiſſe plus ſouiller cette demeure.

(*Les Laquais avancent ſur le Procureur.*)

LE PROCUREUR, *effrayé.*

Monſieur !... Monſieur !...

SCENE VII.

ALCESTE, PHILINTE, DUBOIS, LE PROCUREUR, LAQUAIS.

PHILINTE, *accourant.*

Eh bien ! quel eſt donc ce fracas ?

LE PROCUREUR, *l'implorant.*

Monſieur !... Monſieur !...

PHILINTE.

Que vois-je ? Et quels fâcheux éclats !

(*Aux Laquais qui entourent le Procureur, & cependant héſitent à l'aſpect de Philinte.*)

Dubois, retirez-vous.

(*Les gens ſortent.*)

SCENE VIII.

ALCESTE, PHILINTE, LE PROCUREUR.

LE PROCUREUR, *à Philinte.*

Monſieur, je vous atteſte
Contre cet attentat inſigne & manifeſte !

PHILINTE, *à Alceſte.*

Eh ! mon cher, qu'eſt ceci ?

ALCESTE, *furieux.*

Laiſſez-moi ; mes tranſports,
Ma colère n'ont pas de termes aſſez forts.

LE PROCUREUR, (*faiſant le courroucé.*)

Je viens pour un billet que Monſieur me dénie,
En oſant me traiter avec ignominie.

PHILINTE.

Un billet ?

LE PROCUREUR.

Bon billet de deux cent mille écus.

PHILINTE.

Ah ! je commence à voir....

ALCESTE.

De vos lâches refus

Voyez-vous maintenant la ſuite déplorable ?
Mon Avocat n'a plus ce billet déteſtable,
Et le voilà tombé dans les mains d'un fripon.

LE PROCUREUR.

Vous l'entendez, Monſieur ?

PHILINTE, *à Alceſte.*

Cette fois, tout de bon,
Vous perdez la cervelle ; & votre humeur s'emporte
A de fâcheux excès & d'une étrange ſorte.

ALCESTE.

Et comment faites-vous pour voir de ce ſang-froid
Toute perverſion de juſtice & de droit ?
Félicitez-vous bien de votre indifférence ;
En voilà de beaux fruits, en cette circonſtance ;
Un fourbe ſans pudeur, que ſon pareil défend ;
Un homme ruiné, le crime triomphant ;
Et, parmi tant d'horreurs, l'effet le plus étrange,
C'eſt qu'il ſemble que l'ordre encore les arrange.

PHILINTE, *bien froidement, & ricanant.*

Ne vous y trompez pas, & c'eſt l'ordre en effet
Qui dans le fond préſide à tout ce qui ſe fait ;
Et vous verrez, Monſieur, que, malgré vos murmures,
En ceci, tout ira ſuivant mes conjectures.
Le grand malheur enfin pour ſe tant gendarmer,
Comme ſi l'univers tendoit à s'abîmer :
Je plains les maux d'autrui ; mais, au vrai, cette affaire,
Dans la ſomme des maux, me ſemble une misère.
C'eſt un billet de fait ? D'abord, on plaidera ;
Et puis, au bout du compte, enfin, on le paîra.

C'eſt la règle, la loi ; qui ſigne ou répond, paye,
Et je ne vois là rien, rien du tout, qui m'effraye.

LE PROCUREUR.

Monſieur prend bien l'affaire ; & j'oſe demander,
Moi, dont le devoir eſt d'inſtruire, de plaider
Pour les infortunés ſans appui, ſans réfuge,
Si j'ai tort ou raiſon ? Je vous en fais le juge.
On a fait un billet : j'en prétends la valeur...

ALCESTE.

Inſidieux agent, votre homme eſt un voleur.

LE PROCUREUR.

C'eſt ce qu'il faut prouver.

PHILINTE, *au Procureur.*

Monſieur, laiſſez-le dire ;
Faites votre métier. On vient de vous élire ;
Pourſuivez donc l'affaire, & vous aurez raiſon.

ALCESTE.

Ferme ! Excitez-le encor à tant de trahiſon.
Je n'y ſaurois durer ; & dans ce qui m'arrive,
Je ne puis plus tenir ma colère captive.
Ne voyez-vous donc pas, ou feignez-vous enfin
De ne pas voir le but de cet homme, plus fin
Et plus fourbe, à jeu sûr, des pieds juſqu'à la tête,
Que mon ſage Avocat lui-même n'eſt honnête ?
Il ne le ſait que trop, que le billet eſt faux.

LE PROCUREUR.

C'eſt un fait que je nie.

PHILINTE, *à Alceſte.*

Excès de vos défauts,
De demander aux gens plus de droiture d'âme,
Plus de ſincérité que la loi n'en réclâme.

LE PROCUREUR.

Qu'on oſe m'inſulter ainſi devant témoins !
On verra.

ALCESTE.

Si je l'oſe ? Oui, traître, de tes ſoins
Tu ſais bien quel ſera le prix ! Mais je proteſte
D'en rendre la noirceur publique & manifeſte;
Oui, morbleu ! moi tout ſeul, je braverai tes coups.
Oui, moi-même au procès....

PHILINTE.

Eh bien ! y penſez-vous ?
Comment ? Vous engager dans la cauſe ?

ALCESTE.

Sans doute.

PHILINTE.

C'en eſt trop. Ecoutez....

ALCESTE.

Il n'eſt rien que j'écoute.

PHILINTE.

Le dépit eſt bizarre, & c'eſt trop fort auſſi.

ALCESTE.

Rien, rien, je plaiderai.

PHILINTE.

Parbleu ! non.

ALCESTE.

Parbleu ! ſi.
Qui m'en empêchera ?

PHILINTE, *jouant le ſentiment.*

Moi, Monſieur, qui déplore
Ce projet inſenſé. J'ajoute même encore
Que la ſaine raiſon, les égards, la pitié
Commandent à mon cœur bien moins que l'amitié.
Par le ſentiment ſeul ma prudence animée
Devant ce zèle ardent tient mon âme alarmée....
De crainte... de regret... je me trouve ſaiſi.

ALCESTE, (*avec dégoût.*)

Quel langage étonnant avez-vous donc choiſi ?
Vous, effrayé d'un trait qui me comble de joie ?
Et penſez-vous, Monſieur, que ſottement je croie
A tous ces faux ſemblans de ſenſibilité ?
Non, non, elle n'a point ce langage apprêté.
Quittez, ou démentez ces grimaces frivoles,
Mais par des actions, & non par des paroles.
Avouez-moi plutôt que je vous fais rougir ;
Que mon zèle confond votre refus d'agir ;
Et que, par un dépit rongeur, qui vous accuſe,
Vous ſouffrez d'un bienfait que votre âme refuſe.
Voilà votre état vrai ; voilà ce que je crois ;
Et comment la vertu ne perd jamais ſes droits.
Plus d'explication. Et vous, agent honnête,
Nommez-moi, pour répondre au combat qui s'apprête,

Nommez-moi du billet, dont vous êtes porteur,
Le traître créancier & le faux débiteur,
Vous n'avez pas encore une pleine victoire.

PHILINTE, *au Procureur.*

Non, ne le nommez pas, Monsieur, veuillez m'en croire.

ALCESTE.

Je veux l'apprendre, moi.

PHILINTE.

Vous ne le saurez pas.

LE PROCUREUR.

Messieurs, je n'entends rien à de pareils débats.
Les noms dont il s'agit, dont l'enquête m'étonne,
Monsieur le sait fort bien.

ALCESTE.

Qui ? moi ?

LE PROCUREUR.

Mieux que personne.

ALCESTE.

Comment ?...

LE PROCUREUR.

Le débiteur, c'est vous....

ALCESTE.

Moi ? scélérat.

LE PROCUREUR, *cherchant son carnet.*

Vous. En voici la preuve en ce brief contrat,

Souscrit dans la teneur d'une lettre de change,
Au seul profit d'*Ignace-André Robert.*

PHILINTE, *surpris.*

Qu'entends-je ?
Robert ? Un Intendant de maison ?

LE PROCUREUR.

Je le sais.
Monsieur son débiteur, Comte de Valancés.

PHILINTE, *avec effroi.*

Qu'avez-vous dit?..Comment?..Monsieur, prenez-y garde!
Comment?...

LE PROCUREUR.

Sans le prouver, jamais je ne hasarde
Aucun fait; & voici....

PHILINTE, *avec une force effrayante.*

Savez-vous que c'est moi?

LE PROCUREUR.

Comte de Valancés?

PHILINTE.

Moi-même.

ALCESTE, *étourdi.*

Vous?... Eh quoi!...
Qu'est ceci?

LE PROCUREUR, *montrant de ses deux mains le billet qu'il tient avec précaution.*

Vous devez en cette conjoncture

Connoître donc ce titre & votre signature.

PHILINTE, *avec le cri du désespoir.*

O grand Dieu! c'est mon seing!

ALCESTE.

Le vôtre? Juste ciel!

PHILINTE, *vivement à Alceste.*

Comte de Valancés; c'est mon nom actuel:
Et le traître Robert est un fripon insigne,
Qu'avec une rigueur dont il étoit bien digne,
Depuis quinze ou vingt jours j'ai chassé de chez moi;
C'est lui qui m'a surpris le billet que je voi.

ALCESTE, *avec terreur.*

Vous?...

PHILINTE, *d'un tems au Procureur.*

Billet faux! Monsieur, que vous devez me rendre.
Ah! gardez-vous, au moins, d'oser rien entreprendre!

LE PROCUREUR.

Je ne connois ici que mon titre.

(*Philinte se jette dans un fauteuil, accablé par son désespoir.*)

ALCESTE.

Oh! morbleu!
C'est vous que le destin, par un terrible jeu,
Veut instruire & punir... O céleste justice!
Votre malheur m'accable, & je suis au supplice.
Mais je ne prendrois pas, moi, de ce coup du sort,

Cent mille écus comptant... Eh bien ! avois-je tort ?
Tout eſt-il bien, Monſieur ?

PHILINTE, *ſe levant avec fureur.*

Je me perds... je m'égare...
O perfidie !... ô ſiècle & pervers & barbare !..
Hommes vils & ſans foi !.. Que vais-je devenir ?..
Rage !.. fureur !.. vengeance !.. il faut... on doit punir...
Exterminer...

(*Le Procureur file pour ſe ſauver ; il va le ſaiſir.*)

Monſieur !.. Reſtez, ſur votre tête !

LE PROCUREUR.

Comment ? & de quel droit eſt-ce que l'on m'arrête ?

PHILINTE.

Vous répondrez du mal que vous allez cauſer.

LE PROCUREUR.

J'y conſens.

PHILINTE.

Mon déni doit vous déſabuſer.
Vous ſeriez compromis, l'honneur & votre place...

LE PROCUREUR.

Bagatelle !... Ceci n'a rien qui m'embarraſſe.

ALCESTE, *au Procureur.*

Sors donc ; fuis loin de nous.

LE PROCUREUR, *menaçant.*

Oui, je ſors... à mon tour...

Il eſt tard, la nuit vient... demain il fera jour.

(*Il s'avance pour ſortir.*)

PHILINTE, *égaré.*

Hé ! Champagne ! à l'inſtant, les chevaux, la voiture !..

LE PROCUREUR, *retournant.*

Evaſion ſubite !... à demain...

SCENE IX.

ALCESTE, PHILINTE.

PHILINTE, *déſeſpéré, & s'abymant dans un fauteuil.*

L'impoſture
Peut-elle aller plus loin ?.. Je ne ſais où j'en ſuis.

ALCESTE.

Vous pouvez diſpoſer de tout ce que je puis.
Mes reproches, Monſieur, ſeroient juſtes, je penſe ;
Mais mon cœur les retient ; le vôtre m'en diſpenſe.
Tout mérité qu'il eſt, le malheur a ſes droits,
La pitié des bons cœurs, le reſpect des plus froids.
Mon âme ſe contraint, quand la vôtre eſt preſſée.
Quand vous ſerez heureux, vous ſaurez ma penſée.
Allons nous conſulter ſur cette affaire-ci.
Je vais faire avertir mon Avocat auſſi.

Je ſouffre horriblement pour votre aimable femme.
Quant à vous... profitez ; c'eſt le vœu de mon âme.

(Il va pour ſortir : il voit que Philinte eſt abymé dans ſa douleur ; la pitié le ramène ; il le prend par la main, & l'emmène avec lui.)

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALCESTE, *se levant & s'asseyant avec inquiétude.*
DUBOIS.

DUBOIS.

Je ne puis m'en cacher, foi d'honnête valet,
Je ne contredis point & veux ce qui vous plaît ;
Mais vous vous faites mal, par ces façons de vivre ;
Voulez-vous vous tuer, vous n'avez qu'à poursuivre.

ALCESTE.

Que viens-tu me conter ? Qu'on me laisse en repos.

DUBOIS.

Je vous conte, Monsieur, des choses à propos.
Départ précipité, poste & mauvaise route,
Et d'un ; ce sont deux nuits que tout cela vous coûte.
Vous passez la troisième à ranger vos papiers ;
Et celle-ci fait quatre : oui, quatre jours entiers
Que vous n'avez dormi. Et de quelle manière
Avez-vous donc encor passé la nuit dernière ?
Debout, assis, debout ; c'est un métier d'enfer :
Monsieur, pensez-y bien ; le corps n'est pas de fer.

ALCESTE.

As-tu bientôt fini ton fâcheux bavardage?

DUBOIS.

Non, Monsieur; battez-moi si vous voulez. J'enrage
De vous voir ménager si peu votre santé;
Et toujours pour autrui, par excès de bonté.
Rendre service? Oui da; fort bien! je vous admire;
Mais il faut du repos; & je dois vous le dire.

ALCESTE.

Peste soit de ta langue! & ton maudit babil...

DUBOIS, *calant.*

Allons, allons...

ALCESTE.

Dubois?

DUBOIS.

Monsieur?

ALCESTE.

Quelle heure est-il?

DUBOIS.

Neuf heures du matin.

ALCESTE.

Déja? Comment, encore
Ils ne sont pas venus? Longtems avant l'aurore
Ils avoient projetté d'être ici de retour.

DUBOIS.

Il falloit vous coucher, & vous lever au jour.

ALCESTE.

Ah ! pour le coup... vois donc... j'entens une voiture...

DUBOIS.

Irai-je voir ?

ALCESTE.

Oui, cours.

DUBOIS, *allant & revenant.*

J'y vais... Par aventure,
Si ce ſont eux, faut-il leur dire...

ALCESTE.

Que j'attends.

DUBOIS, *de même.*

Bien... Je ne dirai pas que c'eſt depuis long-tems ?

ALCESTE.

Non.

DUBOIS *va.*

(*Il revient.*)

Qui dois-je avertir, Monſieur, de votre attente ?
Eſt-ce Monſieur Philinte, ou Madame Eliante ?...

ALCESTE.

Ah ! que d'amuſement ! Veux-tu bien décamper ?

DUBOIS.

Tout ceci, c'eſt, Monſieur, de peur de me tromper.
Les voilà tous les deux...

ALCESTE.

Allons, ſors donc.

(*Dubois ſort.*)

SCENE II.

ELIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE, *allant prendre Eliante, qu'il conduit dans un fauteuil.*

Madame,
Voici des embarras fâcheux pour une femme;
Et des peines d'eſprit plus cruelles encor,
Pour vous ſurtout, pour vous qui n'avez aucun tort,
Qui méritez ſi peu cet accident ſiniſtre.
Eh bien! qu'a dit, qu'a fait, que pourra le Miniſtre?
Ce brave homme, je crois, n'a pas vu ſans douleur,
Sans un vif intérêt votre cruel malheur?

PHILINTE.

Nous n'avons fait tous deux qu'un voyage inutile.

ALCESTE.

Comment donc?

ELIANTE *ſe levant.*

Cher Alceſte, il eſt aſſez facile
D'imaginer la part & l'intérêt que prend

Mon

Mon oncle, à cette affaire : il eſt fort bon parent.
Mais trop tard, en effet, nous implorons ſon aide.
Votre moyen d'hier étoit un sûr remède,
Tant que votre Avocat, par un concours heureux,
Avoit entre ſes mains ce billet dangereux;
Mais aujourd'hui qu'il eſt entre les mains d'un autre,
Dans le parti du fourbe & très contraire au nôtre,
Mon oncle nous a dit & clairement fait voir
Que, même ſans bleſſer les loix ni ſon devoir,
S'il prêtoit à nos vœux ſa ſecrète entremiſe,
On pourroit l'accuſer d'une injuſte entrepriſe,
Que nos vils ennemis feroient ſonner bien haut
Pour appuyer leur cauſe & nous mettre en défaut.
Et l'honnête Avocat qui nous ſervoit de guide,
L'a trouvé, comme moi, plus prudent que timide.

ALCESTE.

Mon avis eſt le même... Et qu'en avez-vous fait
De mon cher Avocat?

ELIANTE.

Oh! bien cher en effet.

ALCESTE.

A travers les ſoucis que ce moment prépare,
Madame, convenez que c'eſt un homme rare.

ELIANTE.

Homme rare en tout point, & par ſa probité,
Par ſon grand jugement, par ſa ſimplicité,
Et ſa ſcience claire à quiconque l'écoute,
Et qui nous a frappés durant toute la route.

ALCESTE.

Vous me faites plaisir. Qu'est-il donc devenu ?

PHILINTE.

Avant notre retour, un projet m'est venu,
Et je l'ai supplié de prendre un peu l'avance;
De venir à Paris, lui seul en diligence,
Pour parer à la hâte à tout fâcheux éclat.

ALCESTE.

Quel est donc ce projet ?

SCENE III.

ELIANTE, ALCESTE, DUBOIS, PHILINTE.

DUBOIS *annonçant.*

Monsieur votre Avocat.

ALCESTE.

Bon ! qu'il entre...

(*Dubois sort.*)

SCENE IV.

ELIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE, *à Eliante.*

Madame, un pénible voyage
Vous a fort fatiguée ; & je trouverois ſage
Qu'en votre appartement, pendant tout ce propos,
Vous allaſſiez enfin prendre un peu de repos.
De ce qu'on aura fait nous ſaurons vous inſtruire.

PHILINTE.

Il a raiſon, Madame; allez...

ELIANTE.

Je me retire.

(*Elle ſort.*)

SCENE V.

ALCESTE, L'AVOCAT, PHILINTE.

L'AVOCAT, *à Philinte.*

Rolet n'eſt pas chez lui. J'ignore la raiſon
Qui, de ſi grand matin & hors de ſa maiſon,
L'occupe & le retient avec inquiétude ;

Car c'eſt-là ma remarque au train de ſon étude,
On l'attend, il y doit rentrer; & j'ai laiſſé,
Pour l'appeller céans, un billet très-preſſé.
S'il vient, nous en aurons du moins ce bon augure,
Qu'il s'attend à traiter en cette conjoncture.

ALCESTE.

Quel eſt ce traitement dont vous voulez parler?

L'AVOCAT.

Monſieur ſe réſoudroit, dit-il, au pis aller,
En ce moment fâcheux, à faire un ſacrifice.

ALCESTE *à Philinte.*

Perdez-vous la raiſon? Les loix & la juſtice!
Lorſqu'en un tel procès on ſe trouve engagé,
Le vice impunément ſera-t'il ménagé?
Perdez tout votre bien, plutôt qu'en ſa foibleſſe
Déſavouant l'honneur & la délicateſſe,
Votre cœur ſe réſigne au reproche effrayant,
D'avoir encouragé le crime en le payant.
Que le crime pouſſé juſqu'à cette inſolence,
Du glaive ſeul des loix tienne ſa récompenſe!
Et ne lui donnons point par la timidité,
L'eſpoir d'aucun triomphe ou de l'impunité.

L'AVOCAT *à Philinte.*

Vous voyez, au parti que l'amitié conſeille,
Que ſon opinion à la mienne eſt pareille.
Je vous l'ai dit, Monſieur; un accommodement
Eſt un ſage moyen que l'on ſuit prudemment,
Quand d'une & d'autre part, avec pleine aſſurance,
On peut d'un droit réel établir l'apparence;

Et la foibleſſe même alors peut, je le crois,
S'applaudir d'acheter la paix par quelques droits;
Mais tout ce que Monſieur vient de vous faire entendre,
Eſt ici, ſans détour, le parti qu'il faut prendre.
C'eſt mon avis ſincère; & je ne doute point
Qu'en vous en écartant dans le plus petit point,
Que ſi vous exigez que j'entame & ménage
Un traité toujours fait avec déſavantage,
On n'aille l'exiger ou fâcheux par le prix,
Ou fatal à vos droits pour l'avoir entrepris.

PHILINTE.

Et dois-je tout riſquer, Monſieur?

L'AVOCAT.

J'oſe répondre
Que le fourbe ſaura lui-même ſe confondre;
En marchant droit à lui nous ſautons le braver,
Et ſa friponnerie enfin peut ſe prouver.
Hier, j'en craignois bien plus l'effet & l'importance;
Mais attentivement j'ai lu votre défenſe,
Les lettres, les états & les comptes nombreux
Qui parlent clairement contre ce malheureux.
L'affaire eſt, je le ſais, longue & déſagréable...

PHILINTE.

Voilà préciſément la crainte qui m'accable;
Et quand je conſidère avec attention,
Le fardeau qui m'attend en cette occaſion,
Tant de ſoins à porter, d'intérêts à reſtreindre,
De gens à ménager & d'ennemis à craindre,
Tant de travail, de gêne & d'ennuyeux propos,
Je veux d'un peu d'argent acheter mon repos.

ALCESTE, *amèrement.*

Oui, ſuivez ce projet; &, quoiqu'il me déplaiſe,
Vous mettez mon humeur & mon eſprit à l'aiſe.
Vos jours voluptueux mollement écoulés
Dans cet affaiſſement dont vous vous accablez,
Ce goût de la pareſſe où la froide opulence
Laiſſe au morne loiſir bercer ſon indolence,
Sont les fruits corrompus, qu'au milieu de l'ennui
L'égoïſme enfanta; qui remontent vers lui,
Pour en mieux affermir le triſte caractère.
Mais auſſi de ces fruits dérive leur ſalaire.
Votre âme eſt tout orgueil, votre eſprit vanité,
La hauteur elle ſeule eſt votre dignité.
Du reſte, anéantis, ſans feu, ſans énergie,
Vous immolez l'honneur à votre lethargie;
Et dupes des méchans vous ſavez, ſans rougir,
Marchander avec eux un reſte de plaiſir.
Faites, faites, Monſieur.

PHILINTE.

Hé! mon Dieu, cher Alceſte,
Délivrons-nous ſoudain d'un embarras funeſte,
Et donnons-nous le tems de ſuivre, à ſon ſignal,
La fortune propice à réparer le mal.

(*A l'Avocat.*)

Vous, Monſieur, je vous prie, arrangez cette affaire.

SCENE VI.

ALCESTE, L'AVOCAT, DUBOIS, PHILINTE.

DUBOIS, (*avec humeur.*)

Ce Monſieur... Procureur... il eſt là.

L'AVOCAT.

Je vais faire
Tout ce qui dépendra de moi dans ce moment.

ALCESTE, *indigné.*

Ah! je ne reſte point à cet arrangement.
Ce ſeroit pour mon cœur un chagrin trop ſenſible,
Que l'aſpect d'un pervers, qui, d'une ame paiſible,
Et ſous cape riant des affronts qu'il a faits,
En triomphe remporte un prix de ſes forfaits.

(*Il ſort.*)

SCENE VII.

L'AVOCAT, DUBOIS, PHILINTE.

PHILINTE.

Je le ſuis, pour calmer cette humeur trop hautaine.
De grâce, terminez ce débat & ma peine.

(*Il ſort en faiſant ſigne à Dubois, qui a attendu, d'introduire le Procureur.*)

SCENE VIII.

L'AVOCAT, LE PROCUREUR.

LE PROCUREUR.

Sur un billet de vous, que chez moi j'ai trouvé,
Malgré tout ce qui m'eſt en ces lieux arrivé,
J'ai bien voulu, Monſieur, toujours bon, franc, honnête,
Avec vous cependant riſquer un tête à tête.
Voyons, expliquez-vous, que voulez-vous de moi?

L'AVOCAT.

Monſieur, connoiſſez-vous la probité, la foi,
La conduite, les mœurs & les moyens de l'homme
Qui réclame, en ce jour, une auſſi forte ſomme?

LE PROCUREUR.

Ce n'eſt point mon affaire, & ſon titre ſuffit.

L'AVOCAT.

Si l'on prouve le faux, & l'erreur de l'écrit,....

LE PROCUREUR.

C'eſt ce qu'il faudra voir....

L'AVOCAT.

J'ai de sûres épreuves
Des tours de ce Robert....

LE PROCUREUR.

Vous en auriez cent preuves,
Que m'importe?... Qu'il ſoit honnête homme ou fripon,
Je m'en moque, dès lors que le billet eſt bon.

L'AVOCAT,

Il ne l'eſt pas.

LE PROCUREUR.

Chanſons!

L'AVOCAT, *ſévérement.*

Malgré vous & les vôtres,
On vous fera bien voir....

LE PROCUREUR.

Bah! j'en ai vu bien d'autres.

L'AVOCAT.

Et moi, je me fais fort de prouver....

LE PROCUREUR.

Vous ?

L'AVOCAT.

Oui, moi.

LE PROCUREUR.

Que veut dire ceci ? Voyons : eſt-ce la loi
Qui jugera l'affaire ? Eſt-ce pour autre choſe
Qu'ici je ſuis venu ? Déclarez-en la cauſe.
Expliquez-vous ; j'ai hâte. En un mot ſi je viens,
C'eſt pour être payé, non pour des entretiens.

L'AVOCAT.

Hé bien, Monſieur, parlez. Dites votre penſée.

LE PROCUREUR.

Qui, moi ? je ne dis rien. Si la vôtre eſt preſſée....

L'AVOCAT.

A la bonne heure ; mais vous avez un pouvoir
Sans doute : propoſez, Monſieur ; nous allons voir.

LE PROCUREUR.

Propoſer ?

L'AVOCAT.

Oui, vraiment.

LE PROCUREUR.

Allons, plaiſanterie !

L'AVOCAT.

Par-là, qu'entendez-vous ?

LE PROCUREUR.

Hé ! non ; je vous en prie,
Vous vous donnez, je crois, des ſoucis ſuperflus.

L'AVOCAT.

Quoi !...

LE PROCUREUR.

Vous êtes ruſé ; l'on peut l'être encor plus.

L'AVOCAT.

Je ne vous comprends pas....

LE PROCUREUR.

Fi ! donc ; vous voulez rire.

L'AVOCAT.

En honneur !...

LE PROCUREUR.

Allons donc.

L'AVOCAT.

Comment !

LE PROCUREUR, *ſaluant.*

Je me retire.

L'AVOCAT, *le retenant.*

Un mot encor, Monſieur, je puis vous aſſurer
Que je ſuis ſans détour. Pourquoi délibérer
Pour vous ouvrir à moi ? pour me faire comprendre
Quel biais, après tout, ici, vous voulez prendre ?

LE PROCUREUR, *avec audace.*

Je ne biaise point ; jamais, en aucun cas.
Et je vous dis bien haut, comme à cent Avocats,
Fussent-ils tous encor mille fois plus d'adresse,
Que je ne fus jamais dupe d'une finesse.
Vous êtes bien tombé, de vouloir en ces lieux
Tendre à ma bonne foi des pièges captieux ;
Ah ! je vous vois venir ! vraiment je vous la garde :
Oui, sans doute, attendez qu'ici je me hazarde
A vous offrir un tiers ou moitié de rabais ;
Que j'aille innocemment donner dans vos filets,
Et séduit par votre air, qui me gagnera l'ame,
Convenir plus ou moins des droits que je réclame ;
Tandis que, mot à mot, du cabinet voisin,
Des témoins apostés en tiendront magasin ;
Tandis que finement deux habiles Notaires
Y dresseront un texte à tous vos commentaires.
Je vous le dis, Monsieur : mais pour vous faire voir
Que je connois la ruse, autant que mon devoir.

(*Se tournant vers le fond & les portes, & criant :*)

Au reste le billet est bon, la cause est bonne ;
Tablez bien là-dessus, & je ne crains personne.

L'AVOCAT, *honteux & stupéfait.*

Mais, sur ce pied, pourquoi venir dans la maison ?

LE PROCUREUR.

Si vous êtes si fin, devinez ma raison.

L'AVOCAT.

Je ne connus jamais cet art, ni ce langage.

LE PROCUREUR.

Cette raison pourtant est bonne ; c'est dommage.

L'AVOCAT.

Il suffit : je ne veux, ni ne dois la savoir.

LE PROCUREUR.

On me tient pour m'entendre ; & moi, je viens pour voir.

L'AVOCAT.

Finissons, s'il vous plaît, un débat qui m'assomme.

LE PROCUREUR.

Adieu donc ; on m'attend. Serviteur....

(*A part.*)

Le pauvre homme !

(*Il sort.*)

SCENE IX.

L'AVOCAT, *seul.*

Et je lui céderois ? Un malhonnête agent,
Maître par sa vigueur d'un esprit négligent,
Mettroit donc à profit son coupable artifice,
Et l'équité timide obéiroit au vice ?
Non, non. Je lui résiste ; & si l'on ne m'en croit,
Je ne partage pas l'affront fait au bon droit.

SCENE X.

ALCESTE, L'AVOCAT, PHILINTE.

L'AVOCAT, *en allant à eux.*

Inutile eſpérance ! & reſſource impoſſible !
Je n'ai vu qu'un cœur faux & qu'une ame inſenſible.

(*A Philinte.*)

Et ſi dans vos projets, Monſieur, vous perſiſtez,
Epargnez-moi l'aſpect de tant d'iniquités.
J'ignore à quels égards une morale auſtère
Etend d'un Avocat le noble miniſtère.
Mais lorſque je balance en cette affaire-ci,
La droiture tremblante implorant la merci
Du fourbe qui l'opprime, & le fourbe perfide
Qui montre à l'immoler une audace intrépide,
Il ne me reſte plus dans ma confuſion
Qu'à fuir pour dévorer mon indignation.

SCENE XI.

ALCESTE, DUBOIS, L'AVOCAT, PHILINTE.

DUBOIS *accourant effrayé, à Alceſte.*

Ah ! Monſieur, qu'eſt ceci ? voici bien des affaires.

ALCESTE.

Quoi donc ?

DUBOIS.

Tout eſt perdu.

ALCESTE.

Maraud ! ſi tu différes....

DUBOIS.

Sauvez-vous.

ALCESTE.

Et pourquoi ?

DUBOIS.

C'eſt qu'il faut vous ſauver.

ALCESTE.

Qu'eſt-ce à dire ?

DUBOIS.

A l'inſtant.

ALCESTE.

Veux-tu bien achever.

DUBOIS.

Si j'achève, Monsieur, on vous prend tout-à-l'heure.

ALCESTE.

Qui me prendra ? Dis donc ?

DUBOIS.

Quittez cette demeure.

ALCESTE.

Impertinent au diable ! avec tous ces transports....

DUBOIS.

Les escaliers sont pleins d'Huissiers & de Recors.

ALCESTE.

Que dis-tu ?

DUBOIS.

L'on vous cherche... Ah ! je les vois paroître;
Une autre fois, Monsieur, vous me croirez peut-être ?

SCENE

SCENE XII.

ALCESTE, UN COMMISSAIRE, UN HUISSIER, L'AVOCAT, PHILINTE, UN GARDE DU COMMERCE, RECORS, DUBOIS.

ALCESTE.

Que vous plaît-il, Messieurs?.. parlez donc, avancez.

LE COMMISSAIRE.

Je demande céans, Monsieur de Valancés.

PHILINTE.

C'est moi.

LE COMMISSAIRE.

Je viens, Monsieur, et comme commissaire,
Pour veiller au bon ordre, et non pour vous déplaire;
Je viens, dis-je, appellé par ma commission,
Pour assister Monsieur,
(*Montrant l'Huissier.*)
dans l'exécution
De certaine sentence, à l'effet de capture,
Dont il va sur le champ vous faire la lecture.

PHILINTE.

Quelle est cette insolence? osez-vous bien, chez moi,
Venir avec éclat remplir un tel emploi?

LE COMMISSAIRE.

Monsieur!... je vais partout où la loi me reclame.

L'AVOCAT, *à Philinte.*

Modérez, s'il vous plaît, les transports de votre ame.
Eclaircissons la chose, et nous verrons après.

ALCESTE, *à l'Huissier.*

Eh bien! lisez, Monsieur. Voyons ces beaux secrets.

L'HUISSIER, *caricature; il met ses lunettes, et lit:*

» A vous, *& cætera*... Très-humblement supplie
» Ignace-André Robert, disant qu'avec folie,
» Au sieur de Valancés il prêta, dans un tems,
» La somme ou capital de six cens mille francs,
» Dont billet dudit sieur joint à cette requête.
» Sur l'avis que déja, par un trait malhonnête,
» Le susdit débiteur a quitté son hôtel,
» Et ce secrétement: dont un regret mortel
» Survient au suppliant, craintif pour sa créance;
» Qu'en outre, par abus de trop de confiance,
» Le sieur de Valancés, de ruse prémuni,
» A pris son domicile en un hôtel garni;
» Lequel dit sieur encor, pendant la nuit obscure,
» A fait, pour s'évader, préparer sa voiture.

ALCESTE.

Quelle horreur!

PHILINTE.

Juste ciel!

ALCESTE.

Fut-on plus effronté !
Et comment ose-t'on de tant de fausseté
S'armer insolemment en face de son juge ?

L'AVOCAT.

Contre de pareils traits, il n'est point de refuge.

L'HUISSIER.

Vous plaît-il d'écouter le reste ?

L'AVOCAT.

Poursuivez.

L'HUISSIER *lit.*

» Pour que du suppliant les droits soient préservés,
» Vu l'urgence du cas, péril à la demeure,
» Qu'il vous plaise ordonner que, sans délai, sur l'heure,
» Il sera fait recherche, avec gens assez forts,
» Dudit sieur Valancés; à l'effet, et par corps,
» D'assurer lesdits droits, et ce, sans préjudice
» De la saisie entière, et par mains de justice,
» De tous ses biens, ainsi qu'il pourroit arriver,
» Partout où se pourront lesdits biens se trouver.
» Signé, Rolet. « Et suit, par forme de sentence,
Appointement, qui donne, au gré de l'ordonnance,
Loisir d'exécuter le susdit contenu.
Signifié par moi, *Boniface Menu.*

ALCESTE.

Eh bien ! que vous faut-il après ce verbiage ?

L'HUISSIER.

Les six cens mille francs, sans tarder davantage,

Ou que Monsieur nous suive à l'instant en prison.

PHILINTE.

Marauds ! voulez-vous bien sortir de ma maison ?

LE COMMISSAIRE *s'interposant.*

Monsieur ! . . ah ! point de bruit.

ALCESTE, *à l'Avocat.*

Quel moyen faut-il prendre !

L'AVOCAT.

Vers le juge avec eux, je crois qu'il faut nous rendre.

PHILINTE, *à l'Avocat.*

Qui, moi, Monsieur ?

L'AVOCAT.

Vous-même. Observez, s'il vous plaît,
Que le juge a parlé sur la foi de Rolet.
Sur son faux exposé, la justice en alarmes,
Protège le mensonge et ses perfides larmes.
Rolet, dans sa requête, avec dextérité,
Donne à sa fourberie un air de vérité.
Vous quittez votre hôtel pour prendre cet asyle,
Il vous montre rusé, même sans domicile ;
Vous allez à Versaille, il vous peint fugitif,
La chose presse, il faut vous avoir mort ou vif.
Il tait adroitement la qualité de Comte ;
Rien n'arrête Rolet. Par une fausse honte,
Ne résistez donc plus ; et la conclusion,
Au pis, sera, Monsieur, de donner caution.

ALCESTE, *vivement.*

Ah! sans aller plus loin, je présente la mienne.

PHILINTE.

Ami trop généreux!...

L'HUISSIER.

Oh! qu'à cela ne tienne.
En blanc, j'ai pour ceci des actes différens.

(*Il les tire de son cornet.*)

Monsieur peut se nommer; s'il est bon, je le prends.

L'AVOCAT, *prenant la formule en blanc.*

Donnez. Monsieur est bon.

(*Il écrit*).

ALCESTE.

Mettez le Comte Alceste.

LE COMMISSAIRE.

Qui, vous, Monsieur?

ALCESTE.

Oui, moi.

LE COMMISSAIRE, *à l'Huissier et au Garde.*

Je vous promets, j'atteste
Que les biens de Monsieur passent un million.

L'HUISSIER, *à Alceste.*

Signez.

ALCESTE.

Avec plaisir.

(*Il signe, et l'Huissier prend l'acte.*)

LE COMMISSAIRE, *à Alceste.*

Après cette action,
Vous me pardonnerez au moins, Monsieur le Comte,
Un éclaircissement qui vraiment me fait honte.
Vous vous nommez Alceste ?

ALCESTE.

Oui, sans doute.

LE COMMISSAIRE.

Seigneur
Du lieu de Mont-Rocher.

ALCESTE.

Justement.

LE COMMISSAIRE.

En honneur !
Vous me voyez confus, on ne peut davantage.
Pourquoi m'a-t'on choisi pour un pareil message ?

ALCESTE.

De quoi donc s'agit-il ?

LE COMMISSAIRE.

J'arrive cette nuit
De votre seigneurie, où, sans éclat, sans bruit,
En vertu d'un décret, j'avois été vous prendre,

Et qu'ici j'exécute, à regret, sans attendre.

L'AVOCAT.

O grand Dieu !

PHILINTE.

Se peut-il ?

DUBOIS.

Oh ! le traître maudit !

LE COMMISSAIRE.

Monsieur, vous me suivrez ?

ALCESTE.

Oui-dà. Sans contredit.

PHILINTE.

Alceste ! est-il bien vrai ? quel accident terrible !

ALCESTE.

Quoi, Monsieur ? Vous voyez enfin qu'il est possible
Que tout ne soit pas bien.

PHILINTE.

Après un pareil coup,
Je suis désespéré. . . Que faire ?

ALCESTE.

Rien du tout.

(*Au Commissaire.*)

Monsieur, me voilà prêt. Menez-moi, je vous prie,
Au juge sans tarder.

(*A l'Avocat.*)

Et vous, qui, pour la vie,
Serez mon digne ami, vous, Monsieur, suivez-moi.

(*Se retournant vers Philinte.*)

Je ne m'en prends qu'au vice, et jamais à la loi.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ELIANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

Vous ne voulez donc pas absolument m'entendre,
Madame, ou feignez-vous de ne me pas comprendre?
Ne parlé-je pas clair? Oui, je cours le hazard
De voir nos biens saisis, saisis de toute part;
Et comme de ces biens la plus grande partie,
Parce qu'elle est à vous, peut être garantie,
Il est bon d'empêcher, et par provision,
La gêne et le tracas de cette invasion.
Et si vous ne venez, oui, vous-même en personne,
Opposer à la loi les droits qu'elle vous donne,
Quand bien même nos vœux auroient un plein succès,
Il faudra soutenir la longueur d'un procès;
Et si l'on saisit tout une fois, la chicane
Saura bien reculer ce que la loi condamne.
Vos droits seront très-bons, mais vos biens très-saisis.
Prévenons donc les coups que l'on auroit choisis.
L'active avidité nous entoure et nous presse.
Tant qu'il reste à jouir, caressons la paresse.

Mais quand de tous côtés on se voit investi,
Il faut bien se résoudre à prendre son parti.
Hâtons-nous donc, Madame, et prenons l'avantage.
Je compte vingt maisons à voir dans ce voyage;
Notaires, Avocats, agens à prévenir,
La moitié de Paris ensemble à parcourir.

ELIANTE.

Je comprends très-bien. Mais, en mon ame éperdue,
Une voix plus puissante est encore entendue.
De vos précautions le but intéressant,
Fût-il encor, Monsieur, mille fois plus pressant,
Je crois que les malheurs du généreux Alceste
Veulent nos premiers soins; notre intérêt le reste.

PHILINTE.

Que dites-vous, Madame, et quel est ce discours?
Lui fais-je, s'il vous plaît, refus de mes secours?

ELIANTE.

Vous rentrez seulement, et vous venez de faire
Une assez longue absence....

PHILINTE.

Eh oui! pour mon affaire.

ELIANTE.

Et je vois que pour nous, inquiet, empressé,
A ce sincère ami vous n'avez pas pensé.
Ah! Philinte....

PHILINTE.

Ecoutez: venez, chère Eliante:

Je vous demande une heure, et vous serez contente.

ELIANTE.

Ah ! tout ce que j'apprends me frappe et m'attendrit ;
Alceste, Alceste seul occupe mon esprit.
Oubliez-vous sitôt sa peine et ses services ?
Avez-vous fait pour lui, d'assez grands sacrifices ?
Mon ami, redoutez un peu moins vos dangers.
A qui fait son devoir les maux sont plus légers.
Rappellez, croyez-moi, votre cœur à lui-même ;
Et, malgré les efforts de ma tendresse extrême,
Ne laissez pas le soin à ma timide voix
D'exciter l'amitié, d'en retracer les loix.
Elle parle à votre ame, écoutez ses murmures.
Laissez pour aujourd'hui dans leurs routes obscures,
Les méchans préparer leurs inutiles coups.
Alceste à leur fureur vient de s'offrir pour vous ;
Et quand, d'une autre part, on l'attaque, on l'arrête,
Seriez-vous le premier à détourner la tête ?
Allons le voir ; peut-être attend-il notre appui.
Nous serons pour demain ; mais Alceste aujourd'hui.

PHILINTE.

Demain sera-t'il tems de prévenir l'orage ?
Et demain cependant, avec double avantage,
Débarrassé de soins, d'un cœur plus affermi,
Je pourrai, sans retard, voler vers mon ami.

ELIANTE.

Vers votre ami, Monsieur ! Comment, de votre bouche,
Ce nom peut-il sortir ainsi, sans qu'il vous touche ?
Et savez-vous quel sort le menace à présent ?

Ce qu'on a fait de lui ? ce qu'il fait ? ce qu'il sent ?
Ce dont il a besoin ?... qu'il réclame peut-être ?
Hé ! devant lui, du moins, hâtons-nous de paroître ;
Et s'il peut être vrai qu'on peut l'abandonner,
Qu'il ne puisse, Monsieur, du moins le soupçonner.
Sachez vous conserver l'honneur de son approche ;
Que son premier regard ne soit point un reproche.

PHILINTE.

Mais déja près de lui j'aurois porté mes pas,
Je m'y rendrois encor... Mais ne voyez-vous pas
Qu'une fois entraîné dans ses propres affaires,
Je m'interdis alors mille soins nécessaires ?
Nécessaires pour vous ! mais vous vous refusez
A j ger sainement de nos périls. Pesez,
Mais pesez donc, Madame, avec exactitude,
La gêne, les soucis, l'ennui, l'inquiétude,
Qui vont nous assaillir, s'il faut que ma maison
Languisse sous l'effort de cette trahison.
Ah ! cette crainte seule à l'instant me décide.
Partons, voyons nos gens....

ELIANTE.

Ah ! je suis moins timide.
Ou plus épouvantée et plus foible que vous.
Mais de ces deux périls le nôtre a le dessous.
Mais l'image d'un homme, innocent de tout crime,
Arrêté dans vos bras, où, noble et magnanime,
Il se rend l'instrument de votre liberté,
Qui, par un jeu cruel de la fatalité,
Se voit chargé des fers dont sa main vous délivre,
Que vous laissez aller tout-à-coup, sans le suivre,

Que, depuis la douleur de ce coup imprévu,
Vous n'avez ni soigné, ni consolé, ni vu....
Ah! Monsieur, cette idée....

PHILINTE, *avec humeur.*

Un peu de complaisance,
Madame, s'il vous plaît. J'ai de votre éloquence
Déja plus d'une preuve, et d'assez bons garans,
Pour que, dans la chaleur de pareils différends,
Vous n'ayez pas besoin, soit zèle ou politique,
D'en étaler l'éclat pour faire ma critique.
Certes, vous m'étonnez dans vos façons d'agir,
Vos efforts ne tendront qu'à me faire rougir.
Et, lorsqu'à le bien prendre, on ne me voit sensible
Qu'à vos seuls intérêts; lorsqu'un amour visible
Eclate assurément dans les soins d'un époux;
Que cet époux enfin, épouvanté pour vous,
Veut, par délicatesse, épargner à son ame
L'aspect humiliant des chagrins d'une femme,
Cette gêne subite et ces privations, ...
Que peut-être bientôt, en mille occasions,
Vous me reprocherez vous-même, à tout vous dire;
Quoi! c'est alors qu'afin d'étaler votre empire,
Vous affectez, ici, des soins compatissans?
Mais, Madame, après tout, comme vous, je les sens;
Et vous voudrez, de grace, observer que peut-être,
Je suis tout-à-la-fois sensible, juste et maître.

ELIANTE, *la larme à l'œil.*

Ah! Monsieur!...

PHILINTE.

Pardonnez à mon juste dépit,

Et suivons notre affaire, ainsi que je l'ai dit.

ELIANTE, (*soumission douloureuse.*)

Allons, Monsieur...

PHILINTE.

Allons. Champagne! mon carosse.
Nous allons commencer par le banquier Mendoce.

SCENE II.

ELIANTE, L'AVOCAT, PHILINTE.

ELIANTE, *courant à l'Avocat.*

Ah? Monsieur, vous voilà? quittez-vous notre ami?
Que fait-il?...

L'AVOCAT.

Sur son sort vos ames ont gémi.
Mais je viens dissiper cette douleur cruelle,
Et vous apprendre, au moins, une bonne nouvelle.
Il est en liberté.

ELIANTE, *avec transport.*

Se peut-il? Quel bonheur!

PHILINTE.

Heureux événement!

L'AVOCAT.

C'est ainsi que l'honneur
Et la noble pitié d'une ame généreuse,
Triomphent aisément d'une atteinte honteuse.
Il court au magistrat, comme vous le savez:
A peine devant eux sommes-nous arrivés,
(Ils étoient deux ensemble) on le plaint, on l'accueille,
On l'instruit. Sur le champ ouvrant son porte-feuille,
Sans proférer un mot, mais l'œil étincelant,
Votre ami leur remet un seul titre parlant,
Une lettre, où le style avec la signature,
Prouvent par quel motif et par quelle imposture,
Ses lâches ennemis ont osé, contre lui,
Surprendre le décret qui l'arrête aujourd'hui.
Cette preuve est si claire, entière, incontestable,
Que le juge aussitôt, d'une voix formidable,
Atteste la justice, et promet d'amener
Devant elle celui qui l'osa profaner.
Vous, lui dit-il, Monsieur, soyez libre sur l'heure,
Rendez la bienfaisance à sa noble demeure.
Qu'on ose l'y poursuivte encore et l'outrager,
Soyez sûr que les loix viendront la protéger.
Après quelques discours et les égards d'usage,
Votre ami, d'un ton vif, le feu sur le visage,
M'emmène; et sans parler de ce qu'il vient de voir,
Remplissons, m'a-t'il dit, le plus sacré devoir.
Graces au ciel! je suis libre, et je puis, sans contrainte,
Inspirer aux méchans encore quelque crainte.
Ensemble allons trouver l'agent pernicieux
Qui poursuit nos amis.

ELIANTE.

Est-il bien vrai ? grands Dieux !

L'AVOCAT.

Nous allons chez Rolet... Triste et bonne rencontre !
Robert à ses côtés à nos regards se montre.
» Le hazard est heureux, suivant ce que je voi,
Me dit Monsieur Alceste, en s'approchant de moi ;
» Volez vers nos amis ; ma funeste aventure
» Doit les tenir en peine. Allez, je vous conjure ;
» Rassurez-les bien vîte ; instruisez-les de tout ;
» Et, pour pousser enfin nos scélérats à bout,
» Revenez sur le champ avec Monsieur Philinte :
» Il peut faire à Robert mettre bas toute feinte. «
D'accord de ce projet, je viens donc vous chercher.

ELIANTE.

O secours généreux ! ah ! qu'il doit vous toucher,
Monsieur !..

L'AVOCAT.

Ne tardons pas ; cet espoir qui nous reste...

PHILINTE.

Oui, mon carosse est prêt ; venez...

SCENE

SCENE III.

L'AVOCAT, ELIANTE, ALCESTE, PHILINTE.

ELIANTE.

Que vois-je ? Alceste !...

PHILINTE.

Est-ce vous, cher ami ?...

ELIANTE, *avec sentiment, prenant les mains d'Alceste.*

Vous n'imaginez pas
Ma joie à vous revoir.

ALCESTE.

J'ai plaint votre embarras.
J'ai senti vos douleurs bien plus que mon outrage,
Madame; et des pervers si j'ai trompé la rage,
Je bénis mes destins, assez favorisés
Pour réparer les pleurs que je vous ai causés.

PHILINTE.

Comment se pourroit-il ?

ALCESTE, *criant d'exclamation cet hémistiche.*

Ecoutez, je vous prie.

L'AVOCAT.

J'ai tout dit...

ALCESTE.

Poursuivons. Jamais, je le parie,
Il ne fut, dans le monde, un plus hardi méchant
Que ce lâche Robert, jadis votre Intendant.
L'œil fixe sur le sien, j'ai beau de cent manières,
Circonvenir son cœur; menaces ni prières
N'en viennent pas à bout; et sa perversité,
Dans l'œil de son agent puisant la fermeté,
Il m'ose tenir tête, avec une impudence,
A lasser mille fois la plus forte constance.
Il fait plus: et prenant un langage imprévu,
Il m'ose, à moi, citer l'honneur et sa vertu.
Oh! morbleu! pour le coup la fureur me transporte.
Le fourbe veut sortir, j'empêche qu'il ne sorte;
Les efforts de Dubois à cette trahison,
De ses bruyans éclats remplissent la maison.
On accourt, on survient. Le front rouge de honte,
J'implore, à cris pressés, la justice la plus prompte.
Bonne inspiration! puisque, dès le moment,
Un commissaire, archers, sont dans l'appartement.
Ah! fourbe, je te tiens, dis-je avec véhémence!
Le misérable encor fait bonne contenance.
Mais je n'hésite point; et m'adressant alors
A l'homme que la loi rend maître en ce discors:
» On a commis, lui dis-je, un faux abominable.
» Dès longtems la justice a frappé le coupable;
» Nous avons de ce faux trente preuves en main,
» Il y va de la vie, et voici mon chemin.
» Si Robert à l'instant, à l'instant ne me donne

» Le billet frauduleux, ainsi que je l'ordonne,
» Comme faussaire, ici, je le livre à la loi ;
» Je demande, je veux qu'on l'arrête avec moi ;
» Qu'un emprisonnement, jusqu'au bout de l'affaire,
Au criminel des deux garantisse un salaire.
» C'est moi, moi, comte Alceste, HOMME DE QUALITÉ(1),
» Qui, sans aller plus loin, réclame ce traité. «
A ces mots, soutenus de ce que le courage
Peut donner d'énergie ainsi que d'avantage,
Le procureur affecte un scrupuleux soupçon ;
Robert épouvanté, fait bien quelque façon,
Sous de vains propos sa crainte se déguise :
Mais, infaillible effet d'une ferme franchise
Qui va droit au méchant ! il succombe à cela :
On me rend le billet, et je l'ai : le voilà.

(*Il donne sèchement le billet à Philinte.*)

ELIANTE.

Cher Alceste ! ô vertu ! quel zèle magnanime !

ALCESTE.

Pour vous, toujours, Madame, égal à mon estime.
Et quand il éclatoit, même hors de ces lieux,
Votre douleur, sans cesse, étoit devant mes yeux.

L'AVOCAT, *à Alceste.*

Combien de vos succès mon cœur vous félicite !

ALCESTE, *à l'Avocat.*

Je le crois. Voulez-vous, Monsieur, que je m'acquitte

(1) On m'a reproché cette qualification, HOMME DE QUALITÉ. Ce reproche est bien naïf. Je tiens ce titre, mis tout au bout du caractère et des efforts d'Alceste, comme une des bonnes choses de la pièce. C'est ainsi que la vertu tire parti des préjugés.

D'en avoir, par vos soins, obtenu le moyen ?

L'AVOCAT.

Monsieur...

ALCESTE.

Soyons amis.

L'AVOCAT.

Ce fortuné lien...

ALCESTE.

L'acceptez-vous ?

L'AVOCAT.

Monsieur, du plus vrai de mon ame.

ALCESTE.

Eh bien ! libre aujourd'hui d'une poursuite infâme,
Je retourne à ma terre, y voulez-vous venir ?
C'est-là que l'amitié saura vous retenir :
Vous me convenez fort, nous y vivrons ensemble.

L'AVOCAT.

C'est un bonheur de plus, et...

ALCESTE.

Tant mieux. Je ressemble
A quantité de gens, et j'ai de grands défauts,
Vous les tempérerez, et j'aurai moins de maux.

PHILINTE, *à Alceste.*

Digne ami !... Quoi !...

ALCESTE, *l'éloignant du geste, et avec un mépris tempéré de dignité.*

Monsieur, de ce nom je suis digne,
Je le crois. Mais qu'ici votre cœur se résigne,
Pour jamais, à ne plus appartenir au mien,
Ni par aucun discours, ni par aucun lien.
Je vous déclare net, qu'à votre ame endurcie,
Nul goût, nul sentiment, et rien ne m'associe.
Je vous rejette au loin, parmi ces êtres froids,
Qui de ce beau nom d'homme ont perdu tous les droits,
Morts, bien morts dès longtems avant l'heure suprême,
Et dont on a pitié pour l'honneur de soi-même.

ELIANTE.

Cher Alceste, il craignoit qu'un imprudent secours...

ALCESTE.

Madame, avec regret je lui tiens ce discours,
Mais nos nœuds précédens sont ma louable excuse.
Quand j'abjure un ami, jamais je ne l'abuse.
Je le lui dis encor; ce nœud m'étoit sacré:
Mais je le romps, dès-lors qu'il l'a deshonoré.
Trop de bonheur encor, Madame est son partage;
Vous êtes son épouse. Ah! de cet avantage,
L'unique qui demeure à ses jours malheureux,
Puisse-t-il profiter, pour le bien de vous deux!
Puisse la cruauté qu'il a pour ses semblables,
S'adoucir chaque jour par vos vertus aimables!
La vertu d'une épouse est l'empire charmant,
Le plus doux, le dernier qui reste au sentiment.
Par ce vœu que je fais, lorsque je l'abandonne,
Il doit voir à quel prix ma tendresse pardonne.

Adieu ; je pars, Madame, après cet entretien :
Qu'il regrette mon cœur, et se souvienne bien
Que tous les sentimens dont la noble alliance
Compose la vertu, *l'honneur*, *la bienfaisance*,
L'équité, *la candeur*, *l'amour et l'amitié*,
N'existèrent jamais dans un cœur sans PITIÉ.

(*Il sort avec l'Avocat.*)

SCENE IV
ET DERNIERE.
ELIANTE, PHILINTE.

ELIANTE, *affectueusement, allant à Philinte.*

O, mon ami !

PHILINTE, *confondu.*

J'ai tort.

ELIANTE.

Ma tendresse demande
A vous dédommager d'une perte si grande.
Reposez-vous sur moi du soin de recouvrer
Un ami si parfait, que nous devons pleurer.

Fin du cinquième et dernier Acte.

LE CONVALESCENT DE QUALITÉ, *OU* L'ARISTOCRATE. *COMÉDIE.*

Prix, 1 liv. 4 sols.

LE CONVALESCENT DE QUALITÉ, *OU* L'ARISTOCRATE.

COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN VERS,

Par P. F. N. FABRE D'ÉGLANTINE.

REPRÉSENTÉE pour la premiere fois au Théâtre Français, dit la Comédie Italienne, le 28 Janvier 1791.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE & Fils, Libraires, rue Saint Jacques, N°. 47.

1791.

PERSONNAGES.

LE MARQUIS D'APREMINE, Ariſtocrate.

MATHILDE, fille du Mis, Chanoineſſe.

UN MÉDECIN.

RICHARD, Intendant du Marquis.

GAUTHIER, Propriétaire Campagnard.

GAUTHIER fils, Commandant de Bataillon de la Garde Nationale Pariſienne.

UN SECRÉTAIRE du Marquis.

BERTRAND, Créancier du Marquis.

UN HUISSIER.

UN LAQUAIS, parlant.

LAQUAIS, du Marquis.

La Scène eſt à Paris, dans l'Hôtel du Marquis.

DE L'IMPRIMERIE DES FRERES BARBOU.

LE CONVALESCENT DE QUALITÉ. OU L'ARISTOCRATE.

Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.

Virg. Æn. lib. III.

Il voyoit, agiſſoit, parloit de cette ſorte.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

LE MÉDECIN, RICHARD.

LE MÉDECIN.

QUE m'apprenez-vous là, Monſieur Richard ? cet homme veut donc mourir ?

RICHARD.

Monſieur, je veux que l'on m'aſſomme

Si je n'ai mis en jeu l'adreſſe & la raiſon,
Pour qu'il gardât la chambre ou du moins la maiſon;
Rien ne me réuſſit ; il veut ſortir vous dis-je.

LE MÉDECIN.

C'eſt un homme perdu. Vraiment cela m'afflige.
Je ſuis ſon Médecin ; j'ai le droit de blâmer,
Cette imprudence là : vouloir ſe gendarmer
Contre mes bons avis & franchir ſa clôture !
Il ſe fait plus de tort qu'il ne croit, je vous jure;
Il falloit faire en ſorte....

RICHARD.

Eh ! que n'ai-je pas fait!
« Vous perdez le bon ſens & l'eſprit tout-à-fait,
» Lui diſois-je » Monſieur ; Ecoutez-moi de grace,
» Attendez ſeulement que cet hyver ſe paſſe.
» Quoi ! Monſieur le Marquis, ne vous ſouvient-il plus
» Combien pendant deux ans par la goutte perclus
» Vous fûtes en danger ? un mouvement de bile
» Rendoit la guériſon encor plus difficile.
» Si votre Médecin jugea très-à-propos
» D'établir en votre ame un abſolu repos;
» Si pour effectuer ce repos néceſſaire,
» Il vous recommanda de vivre ſolitaire,
» De reſter enfermé dans votre appartement,
» De n'y communiquer qu'avec moi ſeulement
» Et qu'avec lui....»

LE MÉDECIN.

Sans doute.

RICHARD.

« Enfin ſi la prudence
» M'ordonna de veiller avec perſévérance
» Autour de vous, afin d'en chaſſer avec ſoin
» Toute occupation & pour vous tenir loin
» De tout ce qui pourroit ſe paſſer dans le monde :
» C'eſt qu'il connoît fort bien votre humeur furibonde.
» C'eſt qu'il craint.... »

LE MÉDECIN.

Mais vraiment c'eſt pour cette raiſon
Que je l'ai retenu hors de cette maiſon
Depuis deux ans paſſés ; que dans cette Campagne,
Qu'il a dans les forêts, au pied d'une montagne,
Je l'ai fait demeurer depuis ce même tems,
Pour qu'il y fût en paix & loin des mécontens,
Qui n'auroient pas manqué de lui brûler la bile,
Et le voilà morbleu ! de retour à la ville !
A Paris ! depuis quand ?

RICHARD.

Depuis hier.

LE MÉDECIN.

Ma foi
Dans huit jours il eſt mort.

RICHARD.

Comme vous je le croi.

LE MÉDECIN.

Des affaires du tems connoît-il quelque choſe ?

RICHARD.

Pas le mot. Lui parler de la métamorphoſe,
Qui vient de s'opérer depuis quinze ou vingt mois;
C'eut été lui plonger vingt poignards à la fois
Dans le plus vif du cœur.

LE MÉDECIN.

Il eſt Ariſtocrate?

RICHARD.

De Pere en fils.

LE MÉDECIN.

Jugez de cette diſparate;
Si par ce qui m'arrive il faut juger de lui!
Monſieur Richard, le bien qui s'opere aujourd'hui;
Me donne un air vermeil, ma foi, qui fait envie;
Je ne me ſuis jamais mieux porté de ma vie,
Je ſuis bon Citoyen au moins : la Liberté
Eſt un régime doux & ſûr pour la ſanté;
La révolution nuit à la médecine;
Il n'importe; mais lui, le Marquis d'Apremine!
Haut-&-puiſſant-Seigneur, Deſpote habitué
Au jeu, que ſes pareils ont ſi long-tems joué,
Que va-t-il devenir? il en perdra la tête.

RICHARD.

Par ſon début déja je prévois la tempête.
Furieux de ſe voir contrarier ſi fort
Sur le projet qu'il a de s'échapper; d'abord
Il a chaſſé ſes gens; c'eſt une choſe faite.
Hier il m'ordonna de faire maiſon nette:
Et depuis ce matin tout eſt nouveau céans;

Secrétaire, Cocher, Laquais petits & grands ;
Moi seul enfin de tous je reste à son service.
Voici le pis, il vient d'ordonner à son Suisse,
Estafier qui n'entend ni rime ni raison,
D'ouvrir à tout venant sa porte & sa maison.

LE MÉDECIN.

Ma foi ! tant mieux.

RICHARD.

Comment ?

LE MÉDECIN.

Oui, tant mieux, je vous jure.
Puisqu'il veut après tout en courir l'aventure,
J'aime mieux qu'en un jour & sans précaution,
Il apprenne en entier la révolution.
Recevant coup-sur-coup les traits qui le menacent,
L'effet en sera prompt ; les grandes douleurs passent.
Au lieu que pas-à-pas en son propre intérêt,
S'il éprouvoit, du tems, l'ascendant indiscret,
Ce détail ajoutant sa colere à sa peine,
Il seroit dans la tombe au bout de la semaine.
Qu'il en fasse à sa tête au reste, il est perdu ;
Je le vois ; mais au moins j'ai fait ce que j'ai dû.
Je ne veux pas le voir maintenant ; dans une heure
Je reviendrai ; d'ailleurs vous savez ma demeure.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

RICHARD, *ſeul.*

Hum ! hum ! je ne ſuis point de même avis que lui ;
Mon embarras n'eſt pas médiocre aujourd'hui :
Autant qu'il ſe pourra, je veux cacher encore
A Monſieur le Marquis les choſes qu'il ignore,
Et je riſquerois trop à lui parler ſans fard.
Je ſens bien cependant qu'il faudra tôt ou tard... ;

LE MARQUIS *en dedans.*

Hé ! ! ! ....

RICHARD.

Ma foi le voici qui querelle & qui gronde.

SCÈNE III.

LE MARQUIS *en robe de chambre & en bonnet de nuit*, RICHARD.

LE MARQUIS.

Hé ! ſonnez, Mons Richard, appellez tout mon monde ;
Je prétends voir mes gens.

RICHARD.

Monſieur, je dois

LE MARQUIS.

Sonnez.

Qu'eſt-ce à dire, Faquin, comment vous raiſonnez ?

RICHARD.

Non, Monſieur le Marquis, mais ſouffrez que je diſe
L'avis du Médecin : il redoute la criſe...

LE MARQUIS.

Je ne redoute rien & je prétends ſortir.
Je m'ennuie après tout.

RICHARD.

De quoi ? de conſentir
Aux ſoins que nous prenons de votre ſanté chere ?
Attendez quelques jours encor, Monſieur, j'eſpere
Que votre guériſon pourra ſans me flatter...,

LE MARQUIS.

Mon corps n'a qu'à guérir, je veux bien me porter.

RICHARD.

Sans contredit.

LE MARQUIS.

Sonnez. Et voyons ſi ma ſuite
A la tournure enfin, que je vous ai preſcrite.

RICHARD *avec un peu de dépit & comme contraint, ſe retourne vers l'anti-chambre & crie.*

Hé ! les gens de Monſieur, entrez & rangez vous.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, RICHARD, LAQUAIS *dans le fond.*

LE MARQUIS *regardant avec ſa loupe les Laquais ſans livrée, & vêtus de différentes couleurs.*

QUOI ! ce ſont là mes Gens ?

RICHARD.

Monſieur, les voilà tous.

LE MARQUIS.

Et d'où vient, s'il vous plaît, qu'ils n'ont pas ma livrée ?

RICHARD *embarraſſé.*

Monſieur, . . . C'eſt que. . . .

LE MARQUIS, *la voix haute, aigre & tranchante, comme dans preſque tout le rôle.*

Comment ?

UN LAQUAIS *hardiment & d'une voix de fauſſet.*

La Loi l'a déchirée.

LE MARQUIS.

Que dit-il ?

RICHARD.

Il veut dire, en termes ſinguliers
Que leurs habits étoient pour aller aux pilliers,
Qu'ils étoient vieux, uſés. . . .

LE MARQUIS.

Mons Richard, je vous ge
D'en avoir de nouveaux ; que le galon ſoit l•

(*Les Laquais ſe mettent à rire entr'eu*

RICHARD, *fierement aux Laqua*

Soyez, devant Monſieur, reſpectueux, ſoun

LE MARQUIS.

Humbles, ſilencieux.

RICHARD.

Ils me l'ont tous p[is].

LE MARQUIS, *les regardan[t]core,*

Ils ont un certain air d'aſſurance, qui [que].
J'entends que mon aſpect, lui ſeul, les [er]loque ;
Entendez-vous ?

RICHARD.

Croyez, lorſqu'ils ſeront au[it]. . .

LE MARQUIS.

Derriere mon carroſſe un air très-ſatisf

RICHARD *donnant dans ſens.*

Le front émerveillé de leur bonne [une] ?

LE MARQU[IS]

Oui, fiers d'être échappés à la [ule] commune ;
Sur-tout l'œil arrogant qui re[garde] en pitié,
Là ces petites gens qui vont [toujours] à pié.
Ces avis ſont de poids.

RICHARD.

Oh ! vraiment ils n'ont garde.

LE MARQUIS.

Que porter là tous ? quelle eſt cette cocarde ?
Comment ! ne ſont point je penſe mes couleurs ?

RICHARD *embarraſſé.*

Monſieur... t une mode

LE MARQUIS.

A Paris.

Le m LAQUAIS *du même ton.*

Même ailleurs.

RICHARD *aux Laquais.*

Allons, ſortez. (*ſortent.*)

SCENE V.

LE MARQUIS, RICHARD.

LE MARQUIS.

RICHARD ! au moins faites enſorte
Qu'en grand nombre tous urs ils ſoient à ma grand'porte.

RICHARD.

Malpeſte ! on en impoſe à.

LE MARQUIS, *charmé d'être deviné.*

Sans contredit.
Ah ! vous me comprenez, vous avez de l'esprit.
(*Richard salue.*)
Je veux partir demain pour aller à ma terre.
D'Anjou.

RICHARD.

Permettez-moi, sans vouloir vous déplaire,
De vous en empêcher, l'air est trop vif pour vous.

LE MARQUIS.

Eh ! bien, il changera.

RICHARD.

Quand il deviendroit doux,
Vous ne pouvez partir ; l'objet de ce voyage,
Est d'aller promptement jouir de votre ouvrage ?
Vous voulez voir le parc & le jardin anglais
Que vous avez, Monsieur, commandés à grand frais ?

LE MARQUIS.

Précisément. Ainsi préparez ma voiture.

RICHARD.

Ces jardins ne sont pas en état, je vous jure.
Pour aborder au parc, fera-t-on pour demain
Une lieue à-peu-près de votre grand chemin ?
Il n'est pas fait.

LE MARQUIS.

D'où vient ?

RICHARD.

Il faudroit par journée

Quatre cents ouvriers, pour qu'au bout de l'année
Ce chemin fût fini. Ces gens coûtent fort cher.

LE MARQUIS.

Vous me bercez toujours de vos contes en l'air.
Il falloit m'avertir d'un objet auſſi mince.
A mon petit parent l'Intendant de Province,
Pourquoi ne pas écrire, afin qu'à ce chemin
Mille hommes, par corvée, aillent mettre la main?
Il n'en coûterait rien & la choſe irait vîte.

RICHARD.

On ne peut rien de mieux qu'une telle conduite:
Mais comment, ſur ce point, me ſerois-je intrigué?...

LE MARQUIS.

C'eſt moins que rien, un mot à ſon ſubdélégué.

RICHARD, *héſitant.*

Il faut encor, Monſieur, que je vous avertiſſe
D'un fait....

LE MARQUIS.

Dépêchez donc, vous faites mon ſupplice.

RICHARD.

C'eſt de votre jardin anglois dont il s'agit,
L'ouvrage eſt reſté là, c'eſt ce que l'on m'écrit.
On a, dans votre plan, compris la chenneviére
D'une certaine veuve, *Adrienne Merciere*,
Elle fait un procès aujourd'hui, pour prouver
Que de ſon bien, Monſieur, on ne peut la priver,

LE MARQUIS, *ricannant.*

Son bien ? à la bonne heure ! & puiſqu'elle réſiſte ;
On plaidera. Voyez, voyez mon féodiſte :
Nous partageons : dès lors que ce ſol me convient,
C'eſt à lui de prouver que ce ſol m'appartient.
Il eſt fort habile homme & j'en fais ſon affaire.
En attendant toujours prenez la chenneviére :
Elle importe beaucoup ?...,

RICHARD, *avec importance.*

C'eſt pour bâtir deſſus
L'hermitage, & je crois le temple de Vénus.

LE MARQUIS.

Bien ! .... allez. (*Richard ſort.*)

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, GAUTIER *pere, ſon vêtement recouvert d'une large redingotte boutonnée.*

GAUTIER.

LE bon jour à Monſieur d'Apremine!
Comment va la ſanté ? Je juge à votre mine
Que vous ne mourrez pas encor de celle-ci :
Tant mieux ! vivez long-tems ! je le déſire ainſi.
La goutte eſt un fier mal, ſi j'en crois l'apparence.
Quant à moi juſqu'ici, l'utile tempérance,
Un exercice égal un travail bien réglé,

Ont tenu ce fléau de mon toît exilé.
Quoi qu'il en ſoit, je viens pour vous parler d'affaire.
Aſſeyons-nous, Monſieur. (*Il prend une chaiſe & la traîne.*)

LE MARQUIS, *d'une hauteur pincée.*

Il n'eſt pas néceſſaire.

GAUTIER.

Je viens de mon domaine à pied, vous jugez bien
Qu'il eſt fort néceſſaire, en tout cet entretien,
Que je m'aſſeye un peu : même aiſance ſans doute
Vous arrangera fort, car vous avez la goutte.

LE MARQUIS, *de même.*

La goutte ne fait rien, mais les égards beaucoup.

GAUTIER.

Les égards ne ſont rien où le beſoin eſt tout :
Et quand je ſuis bien las j'ai beſoin d'une chaiſe.

(*Il fait mine de s'aſſeoir en aſſurant ſon ſiége.*)

LE MARQUIS, *du même ton & un peu plus mépriſant.*

Si je reſte debout ? cependant

GAUTIER.

A votre aiſe.
Oh ! je ne prétends pas vous gêner, entre nous,
Vous êtes bien le maître & vous êtes chez vous. (*Il s'aſſied.*)
Or donc pour en venir à ce que je veux dire....

LE MARQUIS, *ſtupéfait, après s'être agité, s'approchant & du même air.*

A qui parlai-je ?

GAUTIER, *assis*,

A qui ? je vais vous en instruire.
Je me nomme François-Henri-Louis Gautier,
Citoyen, exercant l'estimable métier
De faire prosperer trois mille arpens de terre,
Dont sans devoir un sou je suis propriétaire.
Lequel bien au-surplus en toute bonne foi,
Accru de pere en fils est venu jusqu'à moi,
Depuis quatre cents ans on remonte l'époque
De Nicolas Gautier qui bâtit ma bicoque:
Elle est un peu plus belle, en ce moment qu'alors;
Mais j'y reste toujours mes ayeux y sont morts,
Et je veux, vu le train des choses qui se passent,
Que dans mille ans d'ici les Gautiers y trépassent.
En quatre mots, voilà qui j'étois, qui je suis;
Ma qualité, mon bien, & ma vie & ses fruits.

LE MARQUIS, *en fausset & d'un ton protecteur.*

Eh bien ! que me veux-tu Gautier ?

GAUTIER, *riant & se levant.*

A ce langage
Je vous vois mon ami. Bon !

LE MARQUIS, *d'un air fier & brusque.*

Point de badinage.
Gautier, Monsieur Gautier vous oubliez je voi
Le respect que l'on doit à des gens tels que moi.

GAUTIER.

Je manque de respect ?

LE MARQUIS, *sèchement.*

Oui beaucoup!

GAUTIER.

L'apparence
Puisque je viens pour faire avec vous alliance,
Demander pour mon fils, fils unique Matthieu,
Votre fille cadette en mariage....

LE MARQUIS.

O Dieu!

GAUTIER.

Comment donc?

LE MARQUIS, *s'agitant.*

Qu'elle horreur!

GAUTIER.

Et que voulez-vous dire.

LE MARQUIS.

Sors de chez moi, Faquin,

GAUTIER.

Allons vous voulez rire.

LE MARQUIS, *vers l'antichambre.*

Holà! mes gens, à moi! mes gens, mes gens, Holà!
(*Les Laquais entrent.*)
Qu'on me chasse cet homme. (*Ils hésitent, il les pousse.*)
Allez vîte.

GAUTIER, *se retranchant & se campant sur son bâton en enfonçant son chapeau.*

Alte-là,
Voyons

Voyons qui d'entre vous aura cette insolence ?
(*Il ouvre sa redingote & montre à découvert son habit national.*)
Regardez cet habit. (*Les Laquais s'enfuient.*)

LE MARQUIS.

Mais ils sont fous, je pense.
Rentrez poltrons, rentrez.

GAUTIER, *affirmativement au Marquis.*

Ils ne rentreront pas,
Et je vous en réponds. De pareils attentats
Sont indignes, Monsieur, d'un brave & galant homme.
De quel droit pouvez-vous, si ?...

LE MARQUIS, *criant & s'agitant.*

Je suis Gentilhomme.

GAUTIER.

Eh ! qu'importe ?

LE MARQUIS.

Marquis ! homme de qualité !

GAUTIER.

A la bonne heure.

LE MARQUIS.

Il faut être bien effronté...

GAUTIER.

En quoi donc ? de venir demander votre fille ?
Eh bien ! quand on rejette une honnête famille,
Un honnête refus suffit, Monsieur, je croi
Qu'il n'est que les coquins qu'on chasse de chez soi.

Au reſte j'oublierai cette inſulte inſenſée ;
Mon fils m'eſt cher, lui ſeul occupe ma penſée,
Il aime votre fille, il en eſt eſtimé....

LE MARQUIS.

Lui ?

GAUTIER.

Je puis dire plus, c'eſt qu'il en eſt aimé.

LE MARQUIS.

Cela ne ſe peut pas, ma fille eſt Demoiſelle :
Aimer un roturier !

GAUTIER.

L'amour ſeroit nouvelle
En effet. Au ſurplus j'approuve cet amour,
Je n'y renonce pas, voyez à votre tour.
Comme je ne fais rien qui ne ſoit légitime,
Agir ouvertement fut toujours ma maxime. (*d'un ton décidé.*)
Je vous en préviens donc ; j'idolâtre mon fils.
Tous les moyens, Monſieur, qui me ſeront permis
Non pas par vos erreurs, ni par votre nobleſſe,
Mais par les loix de France & ma délicateſſe,
Pour faire un mariage heureux & déſiré,
J'en ſaurai faire uſage & je les employerai. (*Il ſort.*)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, *seul.*

PAR exemple, voilà le comble de l'audace !...
M'insulter ?... me manquer ?... que faut-il que je fasse ?...
Fort bien !... L'autorité : sans doute, Tu vas voir
Comment on fait rentrer un Drole en son devoir.
Il prend la sonnette qui est sur la table en forme de Bureau à sa gauche, il sonne, un Laquais vient.
Mon Secrétaire... il dit, il prétend que ma fille...
Nous verrons ; car ceci n'est point une vétille.
C'est un projet affreux... à reculer d'horreur,
Qu'il faut punir soudain. (*Il sonne.*)

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

QUE vous plaît-il, Monsieur ?

LE MARQUIS.

Richard, mon Intendant. (*Le Laquais sort.*)

SCENE IX.

LE MARQUIS, *seul.*

Si de cette baſſeſſe
Je la trouvois... ſi donc ! ... oh ! ... une Chanoineſſe.

SCÈNE X.

LE MARQUIS, RICHARD.

LE MARQUIS.

Richard ! allez chercher ma fille en ſon Couvent.

RICHARD.

Laquelle ?

LE MARQUIS.

La Cadette, allez, & dans l'inſtant
Qu'on me l'amene ici. (*L'Intendant ſort & le Secrétaire entre.*)

SCÈNE XI.

LE SECRÉTAIRE, LE MARQUIS.

LE SECRÉTAIRE.

Je ſuis le Secrétaire
De Monſieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Vous m'êtes néceſſaire.
Vîte mettez-vous là.

(*Le Secrétaire s'aſſied au Bureau pour écrire.*)

Fort bien, petît papier,
Point de marge, à la ligne.... hum ! le nommé Gautier,
(*Il dicte, & le Secrétaire répete le dernier mot de chaque phraſe.*)

» Le nommé Gautier, homme de campagne, vient
» Monſieur.... (*Il s'interrompt.*)

Hé ! que faites-vous donc ? la bévue eſt inſigne ;
Ne mettez, le *Monſieur*, qu'à la ſeconde ligne. (*Il reprend.*)

» Le nommé Gautier, homme de campagne, vient,
» Monſieur, de me manquer d'une maniere outra-
» geante — *outrageante.* — C'eſt chez moi, & en face
» de moi qu'il s'eſt permis les excès les plus criminels
» — *criminels.* — Le fils de cet homme a pouſſé la
» démence juſqu'à parler d'amour à Madame la Cha-
» noineſſe ma fille — *ma fille.* — Je vous prie de m'en-
» voyer ſans retard une Lettre-de-cachet.... »

LE SECRÉTAIRE, *avec étonnement.*

Que faites-vous, Monſieur, daignez conſidérer.

LE MARQUIS, *avec dédain.*

Que ce n'eſt pas à vous, Monſieur, à m'éclairer.

LE SECRÉTAIRE.

Sur ce point cependant, oſerai-je vous dire....

LE MARQUIS, *impérieuſement.*

Rien, Monſieur, rien du tout, vous ne devez qu'écrire.
il continue

» une Lettre-de-cachet, pour faire mettre en lieu sûr,
» ces deux hommes-là. J'attends ce service de votre
» extrême bonté — *EXTRÊME BONTÉ!*... — Vous
» savez avec quel attachement, ... je suis... Monsieur,
» votre...très-humble...& très...obéissant... serviteur.»

(*Le Marquis signe.*)

LE SECRÉTAIRE.

Monsieur,

LE MARQUIS, *le dédaignant.*

Pliez la Lettre, & mettez le-dessus.
» A Monsieur le Lieutenant-général de Police...

LE SECRÉTAIRE, *impatienté.*

Je vous le disois bien, vos soins sont superflus,
Je commence à rougir de me voir si docile.
Les Lettres-de-cachet sont, Monsieur, du vieux stile;
Vous n'en obtiendrez pas.

LE MARQUIS, *avec hauteur.*

Laissons les entretiens.
C'est la trente-septiéme en un mot que j'obtiens,
Et pour moins que cela. Vous devez donc comprendre...

LE SECRÉTAIRE.

Que vous n'en aurez point, Monsieur, daignez m'entendre;
Et quant au Lieutenant à qui vous écrivez,
Vous me surprenez fort.

LE MARQUIS.

Mon ami, vous rêvez,
Et d'où venez-vous donc ? de l'Angleterre ? j'aime
Votre moralité.

LE SECRÉTAIRE, *avec humeur & se levant.*

D'où venez-vous, vous-même,
Monsieur le Marquis ?

LE MARQUIS, *avec hauteur.*

Quoi ! qu'est-ce à dire ? comment !
Vous me manquez.

LE SECRÉTAIRE, *avec une dignité flegmatique.*

Manquer !... non, Monsieur, nullement.
Mais lorsqu'un bon Français, soit foiblesse ou mépriſe,
A le malheur d'écrire une telle sottiſe :
Tout inutile, enfin, que soit un tel papier,
C'est un crime. (*Il déchire la Lettre & la jette sur la table.*)
Et voilà comme il doit l'expier.
(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, *seul.*

INSOLENT ! Malheureux.... hors de chez moi ! je jure
De gliſſer au Miniſtre un mot de cette injure.
Tu verras leur colere, & que ſur ce ſujet
Ils ne plaiſantent pas, ... ſi ce n'eſt en ſécret....
C'eſt de Londres qu'on tient ces coupables fadaiſes ;
Vous verrez qu'il en vient, ou des îles anglaiſes.
On devroit ruiner ces malheureux pays,
Où la canaille a droit de dire ſon avis.
Il n'eſt rien, ſi les Rois vouloient un jour s'entendre
Qu'à tout le genre humain ils ne puſſent défendre :

Que nous ſerions heureux, nous alors ! en effet
Rien ne ſeroit plus juſte, & plus ſage, & mieux fait
Que d'aſſervir la terre & ſur-tout la françaiſe,
Pour nos menus plaiſirs, & nous mettre à notre aiſe.

(*Comme il va pour ſortir il trouve l'interlocuteur ſuivant ſur ſes pas.*)

SCÈNE XIII.

LE MARQUIS, BERTRAND.

BERTRAND, *homme bruſque, ſans inſolence, mais ſans politeſſe.*

AH ! Monſieur le Marquis, je vous trouve à la fin;
Après un ſi long-tems vous vous montrez enfin !
Eſt-ce aſſez, dites-moi, faire attendre un pauvre homme
A qui vous retenez une auſſi forte ſomme ?
Si je m'étois douté de cela, non, morbleu !
Je n'aurois pas acquis & joué ſi gros jeu.
Comment, moi Créancier pour vous rendre ſervice...

LE MARQUIS.

Appaiſez-vous, Bertrand.

BERTRAND.

Oh ! de cette malice
Je ſuis dupe une fois ; mais vienne qui voudra,
Je réponds déſormais....

LE MARQUIS.

Allons, il ſe taira.

BERTRAND.

C'eſt une conſcience. (*ſe frappant la tête.*) Inſenſé ! Miſérable !
Quand donc ſeras-tu las d'être ſi ſerviable !
A l'Hôpital, Benêt !

LE MARQUIS.

Paix ! paix ! entendons-nous.

BERTRAND.

Me voilà ruiné.

LE MARQUIS.

Bertrand, aſſeyez-vous.

BERTRAND.

Je ne veux pas m'aſſeoir ; toutes ces politeſſes
Ne font pas mon affaire. Il me faut des eſpéces.

LE MARQUIS.

Savez-vous, mon ami, que vous êtes chez moi,
Et que vous me manquez ?

BERTRAND.

Je vous manque ? ma foi !
Je vous ſuis obligé. Dites-moi, je vous prie,
Quand vous vîntes chez nous, que j'eus la duperie
D'épouſer, en un bloc, trente-ſept Créanciers,
Qui tous faiſoient arrêt aux mains de vos fermiers ;
Qu'en vous en délivrant, en un jour, ſur mes livres,
Je vous couchai, Monſieur, pour deux cent mille livres ;
Je ne vous manquai point ? voilà le grand merci !
Mais au fait, je verrai la fin de tout ceci.
Je veux être payé.

LE MARQUIS.

Vous le ferez ſans doute,
Je ſais bien à-peu-près, tout ce que je vous coute.
Mais vous ſavez auſſi, malgré ce grand courroux,
Quel fut l'arrangement, alors pris entre nous ?

BERTRAND.

Chanſons ! que tout cela.

LE MARQUIS.

Mais vous perdez la tête.
Mais Bertrand autrefois vous étiez doux, honnête.

BERTRAND.

J'étois comme j'étois ; il a paſſé vraiment
Bien de l'eau ſous le pont depuis l'arrangement.

LE MARQUIS.

Non, non, rien n'eſt changé ; je ſuis toujours le même.
Mon amitié pour vous eſt je puis dire extrême,
Et je tiendrai parole. Arrangeons nous, voyons.
Voici donc, ce me ſemble, à quoi nous en étions.
Vous avez trois enfans, deux garçons, une fille,
Un neveu....

BERTRAND.

Brrd ! oh ! bien, s'il faut que ma famille
Attende....

LE MARQUIS.

Paix, Bertrand, & laiſſez-moi parler,

BERTRAND.

Eh ! non, déjà je vois où vous voulez aller.

LE MARQUIS, *avec impatience & hauteur.*

Laiſſez-moi donc finir, eſt-ce ainſi qu'on abuſe?...

BERTRAND.

Mon Dieu ! je le veux bien ſi cela vous amuſe,
Mais vous prêchez un ſourd.

LE MARQUIS.

Point du tout, vous verrez.
N'étions-nous pas d'accord, & vous en conviendrez,
Qu'à l'aîné de vos fils, par le crédit immenſe
Des trois nouveaux parents que j'ai dans la Finance,
Je ferois obtenir une direction
Des fermes en Champagne, avec condition
Que le poſte vaudroit ſix mille écus de rente,
Sans le tour du bâton ? l'affaire eſt excellente !
Voilà l'aîné placé. Quant à votre cadet,
Que j'ai vu ſi joli ſous le petit collet,
Nous ſommes convenus, que ma ſœur la Baronne,
Dont le crédit peut tout ſur certaine perſonne,
Le nommeroit bientôt, vu le ſoin que je prends,
Au Prieuré d'Evron qui vaut ſix mille francs.
Votre fille, qui doit, comme je le préſume,
Epouſer l'an prochain, certain homme de plume,
Doit lui porter en dot deux mille écus auſſi
De rente ſur la Caiſſe établie à Poiſſy.
Il nous reſte un neveu, qui, ſur la Loterie,
Doit obtenir un bon, lequel, je le parie,
Lui vaudra tous les ans mille écus pour le moins.
Et vous qui ne pouvez avoir perdu vos ſoins,
Je vous ferai toucher, malgré votre fortune,
Cent louis chaque été ſur le clair de la Lune.

BERTRAND.

Cent louis chaque été ?

LE MARQUIS.

C'eſt quand il me plaira ;
Calculez maintenant ce qui vous reviendra
Des revenus nombreux que ma faveur vous donne,
Et convenez au moins, d'une ame franche & bonne
Vos deux cents mille francs payés & rabattus,
Que vous me redevez encor cent mille écus.

BERTRAND.

Je ſuis déſeſpéré, car la perte eſt funeſte,
De ne pouvoir, Monſieur, vous rendre votre reſte.

LE MARQUIS.

Je vous en fais préſent, nous reſterons amis.

BERTRAND.

Non pas ; mes intérêts ſeroient trop compromis.
Voila donc votre compte ?

LE MARQUIS.

Il eſt clair & ſolide.

BERTRAND.

Très-ſolide : or voici le mien qui me décide.
A bien juger du temps & de l'air du bureau,
La raiſon a réduit vos calculs à zéro.
Votre direction ſur les Fermes au Diable !
Les Fermiers maigriront, rien de plus équitable.

Vos emplois de Finance, ailleurs, tout comme ici,
Je n'en donnerois pas douze sols, Dieu merci!
Et quant au Prieuré, pour de tels Bénéfices,
Mon fils n'a pas le tems de dire des Offices;
Et bref, à la tonsure il a fait ses adieux;
Il est brave Soldat, & cela lui va mieux.
Ainsi tout calculé, daignez prendre la peine
De repondre en argent au dessein qui m'amène.
Mes deux cent mille francs; je les veux, ou sinon
Vos biens seront saisis, ou j'y perdrai mon nom.

LE MARQUIS.

C'en est trop à la fin, mon ame complaisante
A bien voulu souffrir cette humeur imprudente....

BERTRAND.

Quand on ne payra pas les dettes que l'on fait,
Il en faudra souffrir bien d'autres, s'il vous plaît.

LE MARQUIS, *menaçant.*

Sais-tu bien, que qui veut se jouer à ses Maîtres,
Court risque de sauter enfin par les fenêtres?

BERTRAND.

Mes Maîtres? est-ce vous.

LE MARQUIS.

Oui, nous te l'apprendrons.

BERTRAND.

Ah! ah! saisi demain.

LE MARQUIS.

Ah ! saisi, nous verrons.
Je voudrois bien savoir quel huissier assez bête,
Assez audacieux, quel Juge mal-honnête
Quel Procureur enfin assez sot, étourdi
Feront exécuter le projet que tu dis ?
Mon Gendre est Président à Mortier.

BERTRAND.

Je m'en moque
J'ai Sentence, & mes Gens.

LE MARQUIS.

Toi, drôle ! je t'évoque
Au Conseil pour la vie.

BERTRAND.

Et moi mieux que cela,
Sur le Pont Saint Michel (*), & tirez vous de-là.

LE MARQUIS, *hors de lui.*

Insolent ! fors, faquin....

BERTRAND, *outré.*

Si je n'ai pas ma somme,
Que plutôt.... & cela s'appelle un gentilhomme.

(*Il sort.*)

(*) Place où l'on vend les meubles par autorité de justice.

SCÈNE XIV.

LE MARQUIS, *seul.*

AH ! drôle, par mes Gens, pour châtier ce ton ;
Je te ferai donner mille coups de bâtons.
Je ſuis d'une fureur à tenir ces promeſſes ;
Ayez donc des bontés après pour ces eſpéces !
Je n'y comprends plus rien, le monde eſt renverſé. . . ;
L'homme eſt réellement quelquefois inſenſé,
En voilà déja trois, trois à qui je fais grace.
Mais d'où cela vient-il ? d'honneur ! ceci me paſſe.
Ai-je été d'un abord trop doux, trop familier ?
Je le crains : car il faut mâter le roturier ;
Permettre tout au-plus, l'accès de l'anti-chambre. . . ;
Ah ! je vois, je n'avois que ma robe de chambre
Et mon bonnet de nuit. Vraiment ! je n'avois pas
Cet aſpect impoſant qui les range ſi bas.
Il faut les étourdir, c'eſt la bonne maniere.
On en fait ce qu'on veut après : à la premiere.
Je ne recevrai plus de pareils avortons,
Sans avoir ſur mon corps ma plaque & mes cordons.

SCÈNE XV.

LE MARQUIS, RICHARD.

LE MARQUIS.

RICHARD ! holà : Richard,

RICHARD.

Monſieur,

LE MARQUIS.

Arrivez vîte.
Eh bien ! vous m'expoſez aux cris, à la pourſuite
De mes vils Créanciers, vous n'avez nul talent.
Vous ſouffrez qu'un faquin, un drôle, un inſolent
Vienne me relancer ? n'avez-vous pas de honte
De compromettre ainſi mon rang.

RICHARD.

Monſieur, ſon compte...

LE MARQUIS.

Il devroit mille fois, être payé, faquin,
Si vous n'étiez un ſot & peut-être un coquin.

RICHARD.

Daignez conſidérer....

LE MARQUIS.

Quoi ! depuis deux années,
Que mes poſſeſſions vous ſont abandonnées,

Depuis

Depuis ma maladie enfin vous n'avez su
Tirer aucun parti....

RICHARD.

Monsieur, si j'ai perçu
De vos terres....

LE MARQUIS.

Non, non, écartons ces misteres.
Je sais que vous n'avez rien perçu de mes terres,
Ou du moins peu de chose ; à mon emprunt dernier
J'en cédai, j'en conviens, le produit tout entier
Au prêteur pour six ans. Je parle d'autre chose ;
Et quand, jusqu'à ce jour, vous n'auriez, je suppose,
Touché de mes Brevets que trente mille écus....

RICHARD.

Trente mille ? & sur quoi les aurois-je perçus ?

LE MARQUIS, *avec chaleur & humeur.*

Comment ! sur quoi ? sur quoi ? le fat ! le sot ! le cuistre !
Les trois Gouvernemens, que le dernier Ministre
M'accorda dans un jour, n'est-ce donc pas assez ?
N'avez-vous pas loué les glacis, les fossés ?
Taxé les jeux publics ? revendu ma marée ?
Imposé les marchés ? prêté mes droits d'entrée ?

RICHARD.

Le moyen....

LE MARQUIS.

N'ai-je pas un droit de pot-de-vin,
Pour nommer aux emplois de Syndic, d'Echevin ?

Cinq à ſix ont vaqué, j'en ſuis ſûr : bon apôtre !
Combien les avez-vous vendus, l'un portant l'autre ?

RICHARD.

Hélas ! ſi vous ſaviez....

LE MARQUIS.

Vous êtes un fripon.

RICHARD.

Si vous ne voulez pas....

LE MARQUIS, *plus agité.*

Parce que je ſuis bon,
Monſieur vole, me ronge, oui, c'eſt une ſang-ſue.
Il a tout le profit, moi le mal : je me tue
A guetter les emplois, à courir les bureaux
Dès qu'un poſte eſt vaquant je creve mes chevaux;
Et je n'en ſuis pas mieux. Ah ! votre eſprit ſe forge...

RICHARD.

Ecoutez ſeulement....

LE MARQUIS.

Fripon ! vous rendrez gorge,
Et je vous apprendrai...

RICHARD.

Mais, Monſieur le Marquis..;

LE MARQUIS, *en s'en allant.*

Vous ſaurez ce que c'eſt que des biens mal acquis.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, RICHARD.

LE MARQUIS.

Eh bien ! mon Médecin, vient-il ?

RICHARD.

Dans la minute.

LE MARQUIS.

Je vais dans un seul mot terminer la dispute,
Et je prétends sortir avant la fin du jour.
Ne vient-il pas d'entrer à l'instant dans ma cour,
Un carrosse ? voyez ;

RICHARD, *regardant à la fenêtre.*

Madame votre fille,
La Chanoinesse.

LE MARQUIS.

Ah ! ah !

RICHARD.

Je la vois à la grille;

LE MARQUIS.

Faites-la moi monter. (*Richard sort.*)

SCÈNE II.

LE MARQUIS, *seul.*

Je vais être éclairci
De ce tissu d'horreurs qu'on me débite ici....
Non, je ne reviens point de l'excès d'insolence
De ce Gautier, qui vient..., D'honneur! lorsque j'y pense,
Je ne peux sur ce point redouter un danger.
Si je n'avois mon rang & mon nom à venger,
Je n'en ferois que rire : & mes pareils, je jure,
Que je veux réjouir d'une telle aventure,
Quand le pere & l'amant seront tous deux coffrés,
Vont partir d'un éclat, aux récits préparés
Des bourgeoises amours dont les Gautiers m'honorent;
Mais il n'est pas décent que ces drôles ignorent,
Qu'on ne s'adresse point, quand on sait s'estimer,
A des gens tels que nous, lorsque l'on veut aimer.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, MATHILDE.

MATHILDE, *accourant.*

Mon pere! à vous revoir que ma joie est extrême!

LE MARQUIS.

Eloignez-vous de moi.

MATHILDE.

Moi, mon pere?

LE MARQUIS.

Vous même.

MATHILDE.

Quoi! depuis si long-tems absente de vos yeux,
Je n'ai pas satisfait ce désir précieux,
De serrer sur mon cœur un pere que j'adore;
Je vous vois & vos bras me repoussent encore!

LE MARQUIS.

N'avez-vous pas de honte, opprobre de mon sang,
D'avilir à ce point l'éclat de votre rang?

MATHILDE.

De quoi me parlez-vous, vous me glacez de crainte.
J'ignore le sujet d'une pareille plainte.
Mon cœur est sans reproche.

LE MARQUIS.

Ecouter, accueillir
Un homme du néant, n'est-ce pas s'avilir?
Comment avez-vous eu le bassesse & l'audace
De souffrir... qu'il ôsat vous regarder en face?
Oublier sa naissance & négliger ses droits!

MATHILDE.

C'est de Monsieur Gautier que vous parlez, je crois?

LE MARQUIS, *furieux.*

Monsieur Gautier!... Monsieur!... Je veux le faire pendre.

MATHILDE.

Mon pere, calmez-vous, je vais tout vous apprendre.
Mon cœur eſt pur ſans doute, & l'honneur le conduit.
Un ſoir, dans mon Couvent, des Brigands, à grand bruit,
Viennent le fer en main pour en briſer la porte.
Soudains pour les chaſſer, il arrive une eſcorte
De Citoyens armés, dont les nobles ſecours
De nous toutes hélas ! conſerverent les jours.
C'étoit Monſieur Gautier....

LE MARQUIS, *fortement.*

Point de Monſieur,

MATHILDE.

Mon pere,

LE MARQUIS.

Point de Monſieur, vous dis-je,

MATHILDE, *avec douceur.*

Eh bien ! il faut vous plaire.
Gautier donc commandoit ces hommes généreux.
A la faveur du trouble & du déſordre affreux,
Qui rempliſſoit alors la maiſon alarmée,
Il me vit, & je crois que ſans être blâmée,
Je puis faire l'aveu que dès le premier jour,
Je lus dans ſes regards ſes vœux & ſon amour.

LE MARQUIS.

Son amour ! l'inſolent !....

MATHILDE.

Je n'oſerai pourſuivre.

LE MARQUIS.

Pourſuivez, je le veux... Cet homme étoit donc ivre.

MATHILDE, *fouriant.*

De la plus grande Dame, un homme peut enfin
Etre fort amoureux, ſans être pris de vin.

LE MARQUIS, *en colere.*

Comment ! vous l'excuſez ?

MATHILDE.

Monſieur, ſi la colere
S'empare ainſi de vous, ſi j'ai pu vous déplaire
Par le peu que j'ai dit, il eſt de mon devoir
De taire ce qui reſte à vous faire ſavoir.

LE MARQUIS, *de même.*

Comment ! aimeriez-vous ce faquin ?

MATHILDE, *avec fermeté.*

Oui, je l'aime.
Pardonnez cet aveu, je le dois à moi-même.
Si je dois vous entendre encore l'outrager,
Je cauſe cet outrage & dois le partager.

LE MARQUIS, *hors de lui, furieux & trépignant.*

Ouf... Je ne ſais comment de cet énorme crime
Vous n'êtes pas déja la premiere victime...
Je ne me connois plus. (*Il court égaré.*)

MATHILDE.

Mon pere !

LE MARQUIS, *en délire.*

Horreur des Grands,
A moi la Cour!

MATHILDE, *le ſuivant.*

Mon pere!....

LE MARQUIS, *de même.*

A moi, les Parlements.

MATHILDE.

Ah, Monſieur!...

LE MARQUIS, *de même.*

C'eſt un rapt.

MATHILDE.

Ecoutez votre fille!...

LE MARQUIS, *en convulſion.*

Dès Lettres-de-cachet! des Exempts! la Baſtille!...
Je ſuccombe à ma honte. (*Il tombe dans un fauteuil.*)

MATHILDE.

Ah! Monſieur, modérez
Ces excès de douleur, vous me déſeſpérez.
Soumiſe aux tems, aux Loix, à la raiſon fidele,
Je n'ai pas dû m'attendre à me voir criminelle,
D'éprouver de l'amour, lorſqu'avec ma vertu,
L'Hymen mettra d'accord mon cœur.

LE MARQUIS.

L'eſpere-tu?
Moi ſouffrir de tels nœuds! ma fille êtes-vous folle?
(*Il ſe leve.*)
Mathilde d'Apremine! à quelle indigne école

Avez-vous donc appris que vous pourriez jamais
Epouſer un Bourgeois, un roturier?

MATHILDE.

Eh! mais!...

Vous me ſurprenez fort; car....

LE MARQUIS.

Une Chanoineſſe!

MATHILDE.

Il n'en eſt plus, mon pere, une Loi très-expreſſe
Les réduit à rien, & vous le ſavez....

LE MARQUIS.

Comment!

MATHILDE.

Rien n'eſt plus vrai.

LE MARQUIS.

Bah! bah! nouvelle de Couvent!
Je ne m'arrête point à cette folle excuſe.

MATHILDE.

Je n'employai jamais le menſonge & la ruſe,
Et puiſque vous ſavez, ſans doute mieux que moi,
Quel eſt, en mon état, l'avenir que je voi,
Vous diſſimulez-vous les chagrins d'une fille,
Iſolée à jamais & preſque ſans famille?
Vos biens ſont obérés, vous avez trop d'enfans,
Pour pouvoir me trouver un époux chez les Grands.

LE MARQUIS.

Mais je le ſais fort bien; mais auſſi mon envie,
Mes ordres abſolus, ſont que toute la vie

Vous reſtiez fille. Ah ! ah ! vous voulez un mari ?

MATHILDE.

Les ſentimens d'honneur dont mon cœur s'eſt nourri
Me diſent....

LE MARQUIS.

J'entends bien. Vous n'êtes pas un ange.
Mais on garde ſon nom .... ſa nobleſſe... on s'arrange.

MATHILDE, *avec une noble pudeur.*

Je ne vous entends pas, Monſieur, & ſans vouloir
Vous manquer de reſpect, ni trahir mon devoir,
Je vous dévoilerai mon ame toute entiere.
Je ſuis d'un ſang très-noble, il eſt vrai, la premiere
Je veux en conſerver l'éclat qui m'eſt échu,
En reſtant vraiment noble à force de vertu.
Nul biſarre déſir n'occupe ma penſée :
J'ai l'eſprit ſans fierté, mais l'ame bien placée ;
Mon cœur eſt né ſenſible, & plus j'approfondis
Ses goûts & ſes penchans, & moins, je vous le dis,
Moins je me reconnois la force & le courage
De braver la nature, ou de lui faire outrage.
L'état infortuné dans lequel, ſans détours,
Mon pere me condamne à conſumer mes jours,
Eſt un état affreux. Je n'y vois, ſans rien feindre,
Que dangers à courir & que vices à craindre ;
Que combats éternels, ou honte à ſupporter,
Rien à ſe rendre cher, & tout à déteſter.
Un ſort bien différent s'offre à mon eſpérance,
Dans la douce union, Monſieur, qui vous offenſe,
Quand l'honneur, la raiſon y raſſemblent deux cœurs,
Et qu'on y porte enfin de l'amour & des mœurs.

LE MARQUIS, *impatienté.*

Il faut que je....

MATHILDE, *vivement.*

Mon pere, un mot encor de grace.
Un homme, à dire vrai, non pas d'illuſtre race,
Mais du ſang le plus pur, vraiment homme de bien,
Jeune, bien fait, aimable & parfait Citoyen,
A ſu toucher mon cœur ; j'aime & je ſuis aimée,
Si d'un pareil hymen votre ame eſt alarmée,
Que ma ſécurité ſoit pour vous le garant
Du bonheur de l'épouſe & du cœur de l'amant.
Je ne profite point du pénible avantage
De ces droits bien récens, que je tiens de mon âge,
Pour arracher d'un pere un aveu des plus doux ;
J'ai l'eſpoir conſolant d'obtenir tout de vous ;
Vous y réfléchirez, mon pere, & votre fille
Sera toujours comptée au ſein de ſa famille. (*Elle ſort.*)

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, *ſeul.*

Je ne ſais où j'en ſuis. Je n'y comprends plus rien....
Mais du ſang le plus pur !... Un parfait Citoyen !...
Quel jargon eſt-ce-là ?... Sa tête eſt dérangée :
C'eſt un roman complet. J'avois l'ame affligée
D'abord de tout ceci ; mais je dois préſumer
Que ce n'eſt qu'une folle à faire renfermer,
Et quelque ſcélérat à mettre à la baſtille,
Pour avoir adoré ma romaneſque fille.

Ah ! je vous apprendrai, Citoyen doucereux,
Si d'une Chanoineſſe on devient amoureux.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, LE MÉDECIN.

LE MÉDECIN, *gaiement.*

MES très-humbles devoirs à Monſieur d'Apremine.

LE MARQUIS, *grommelant.*

Bon jour, bon jour, Docteur.

LE MÉDECIN.

Qu'eſt-ce qui vous chagrine ?

LE MARQUIS.

Des drôles, des faquins, qui ſemblent aujourd'hui
S'être donné le mot pour cauſer mon ennui,
Pour me faire enrager ; on me manque.

LE MÉDECIN, *riant.*

Je penſe
Que ce n'eſt pas leur faute, & c'eſt votre imprudence
Qui cauſe tout cela. (*Il rit encore.*)

LE MARQUIS, *ſurpris.*

Quoi, Docteur, voulez-vous
Me manquer auſſi ?

LE MÉDECIN.

Moi ? mon cher Monſieur, tout doux.

Je vous avois prescrit de demeurer tranquille;
Vous ne le voulez pas ? hé bien, courez la ville;
A force de chagrin, de contradiction,
Vous connoîtrez à fond la révolution.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce donc que cela ?

LE MÉDECIN.

C'est l'effet légitime
Des droits de la nature & de l'excès du crime.

LE MARQUIS.

Je ne vous entends pas, expliquez-moi...

LE MÉDECIN.

Je dis,
Car pour rendre à la fois tous vos sens étourdis,
Si vous ignorez tout il faut tout vous apprendre.
(*Plus haut.*)
Je dis qu'à la raison il est tems de se rendre.
Tout l'état est changé, les hommes sont égaux;
Il n'est plus de Seigneurs, il n'est plus de vassaux.
Les Parlemens sont morts, le haut Clergé de même;
L'armée a pris parti pour cette Loi suprême;
Le Roi d'accord de tout de nos cœurs s'est saisi,
Et c'est un pere enfin que nous avons choisi.

LE MARQUIS, *stupéfait.*

Docteur, avez-vous donc la cervelle troublée?
Qui vous a dit cela, s'il vous plaît...

LE MÉDECIN.

L'ASSEMBLÉE

NATIONALE ; ou bien, en des termes égaux,
Et si vous l'aimez mieux, les Etats-Généraux.

LE MARQUIS, *reculant d'épouvante.*

Comment ! ils sont sur pied ?

LE MÉDECIN.

Oui, Monsieur, pour la vie ;
C'est-à-dire, à jamais. Si vous avez l'envie
De voir à ce Sénat prononcer un Décret,
Vous n'avez qu'à venir, je vous offre un billet.

LE MARQUIS, *ébahi.*

Un billet.

LE MÉDECIN.

Oui, sans doute, un bon, que la fortune
Me donne, pour vous faire asseoir dans la tribune ;
J'en ai deux à propos, un pour vous, un pour moi.
Et vous avez raison, sans trop savoir pourquoi,
De rester étonné que pour voir ses affaires,
Il faille au Citoyen de tels préliminaires.
C'est un dernier abus, une chicane enfin
Qu'enfante un peu d'humeur, mais cela n'est pas fin.
Nous aurons un local, quand nous serons plus riches
Qui nous garantira de ces petites niches.

LE MARQUIS, *d'étonnement en étonnement.*

Quoi ! me dites-vous vrai ? quoi même sous nos yeux...
Savez-vous que ceci devient fort sérieux,
Docteur ?

LE MÉDECIN.

Très-sérieux.

LE MARQUIS.

Comment ! toute la France
S'eſt conduite, Docteur, avec cette imprudence ?

LE MÉDECIN.

Oui, Monſieur, les François ſont toujours étourdis,
Et la choſe eſt vraiment comme je vous le dis.

LE MARQUIS.

Mais à ce compte-là, ſi l'on nous tend ces piéges,
Nous allons, nous Seigneurs, perdre nos priviléges.

LE MÉDECIN.

Ils ſont perdus.

LE MARQUIS.

Alors que nous reſte-t-il ? Rien ?

LE MÉDECIN.

Les droits ſacrés de l'homme & ceux du Citoyen.

LE MARQUIS.

Bel avoir que cela ! ſi rien ne l'accompagne.
Savez-vous bien que j'ai ſix terres en Bretagne ?

LE MÉDECIN.

Vous les avez toujours ; mais plus, plus de rançon ;
Vous n'y perdez, je crois, Monſieur, que la façon.

LE MARQUIS, *furieux.*

Oh bien ! moi je proteſte & j'en trouverai d'autres
Qui du droit féodal ſe rendront les apôtres.

(*Il retrouſſe ſa robe-de-chambre & ſe campe d'une maniere chevaleresque, en s'agitant dans l'attitude d'un Général d'armée tel qu'on les peint ſur les portraits de famille.*)

D'où vient que tous les Grands ne ſe ſont pas armés.
Pour ſoutenir l'honneur des nobles opprimés.

LE MÉDECIN.

Ce n'eſt point leur honneur que l'on attaque. Au reſte
Quelques-uns ont tenté cet armement funeſte.
Ne leur en veuillez pas ; exceptez ſeulement
Le bon ſens, la vigueur, l'eſprit & le talent,
Ils ont tout employé ; s'ils ont compté ſans l'hôte,
Dit le peuple, croyez que ce n'eſt par leur faute.

LE MARQUIS, *confondu de ſurpriſe.*

Ils ſe ſont armés !... quoi ! le peuple, à cet aſpect,
N'a pas été tremblant & ſaiſi de reſpect ?

LE MÉDECIN.

Pas du tout. Et voilà d'où vient votre infortune.
Les Citoyens rangés dans la claſſe commune,
Vous les avez toujours crus des ſots ſans vigueur ;
Vous avez conſtamment pris l'orgueil pour du cœur.
Ce qui n'étoit point vous, ſans nulle différence,
Vous l'avez mépriſé, juſques à l'indécence.
Selon vous & toujours vous l'avez dit ſans fard,
L'artiſte étoit un fou, l'écrivain un bavard ;
Le laboureur un ſerf à reſter dans l'entrave ;
L'artiſan, un valet ; le ſoldat, un eſclave ;
L'obſervateur profond & muet devant vous,
Un ſtupide à berner, un ſpectateur jaloux ;
Le Marchand, un faquin, s'il offroit ſa requête ;
Le pauvre, un importun ; tout ce peuple, une bête.
Pour vous plaire il falloit ne jamais rien oſer,
Vous prêter de l'argent, ou bien vous amuſer.

LE MARQUIS,

LE MARQUIS, *avec une naïve colere.*

Avions-nous tort, Docteur, à' votre avis?

LE MÉDECIN.

Je trouve
Que vous penſiez fort mal; le peuple vous le prouve;
Car il vous a battus: s'il n'eût été qu'un ſot,
Il eût pris cette fois vos Avocats au mot.
Il a plaidé ſa cauſe & l'a fort bien plaidée.

LE MARQUIS.

Comment?

LE MÉDECIN.

Les uns voyant la parole accordée,
On écrit nos raiſons; vous n'avez répondu
Que par des préjugés, & c'étoit tems perdu.
Quelques autres, doués d'une mâle éloquence,
A vos petits crieurs ont impoſé ſilence;
Et les autres enfin, du fer national
Ont chaſſé les tyrans tant à pied qu'à cheval,
Grands & petits Suppôts, bien loin de leurs demeures.
Vous ſavez la Baſtille? ils l'ont priſe en deux heures.
Sous l'œil du Deſpotiſme alors épouvanté,
Promenant l'étendard de la néceſſité,
Précédés de la peur, qui fuyant hors de France,
Y frappoit en paſſant plus d'une conſcience,
Ils ont, en quatre jours, par un trait ſolemnel,
Sans commettre aucun mal, fait un bien éternel.

LE MARQUIS, *abaſourdi.*

Que m'apprenez-vous-là? quel accident étrange!

LE MÉDECIN.

Il eſt fâcheux pour vous, je ſens qu'il vous dérange,

LE MARQUIS, *furieux.*

Et vous l'approuvez, vous?

LE MÉDECIN.

Très-fort.

LE MARQUIS.

Eſt-il permis!
Quoi! juqu'aux Médecins qui ſont nos ennemis!

LE MÉDECIN.

Très-permis, je vous jure. Et notre Roi lui-même
En témoigne à nos yeux une allégreſſe extrême.

LE MARQUIS, *outré.*

Mais vous n'y penſez pas, il perd tout ſon pouvoir.

LE MÉDECIN.

C'eſt ce que vos amis voudroient lui faire voir:
C'eſt où je vous attends, & voilà la matiere
Sur laquelle il vous faut une pleine lumiere.

LE MARQUIS.

Vous êtes fort adroit, mais pas encore aſſez
Pour me prouver...

LE MÉDECIN.

Je veux, puiſque vous me preſſez,
Démontrer, qu'en dépit d'une fauſſe maxime,
Le Roi n'a pas perdu ſon pouvoir légitime.

LE MARQUIS.

Mais légitime, ou non... je m'entends; ſon pouvoir.

LE MÉDECIN.

Et quel eſt, ſelon vous, celui qu'il doit avoir ?

LE MARQUIS.

Plaiſante queſtion !

LE MÉDECIN.

Mais encor ?

LE MARQUIS.

C'eſt de faire
En tout, comme par-tout, tout ce qui peut lui plaire.

LE MÉDECIN.

Faire tout ce qui plaît ! voilà la liberté.

LE MARQUIS.

Juſtement.

LE MÉDECIN.

Ainſi donc chacun de ſon côté
En pourra faire autant pour garder l'équilibre.

LE MARQUIS.

Non pas, non pas.

LE MÉDECIN.

Le Roi ſera donc le ſeul libre ?

LE MARQUIS.

Je ne dis pas cela... non... il faut...

LE MÉDECIN.

Que faut-il ?

LE MARQUIS, *cherchant à répondre & ne le pouvant.*

Oh ! vous m'embarraſſez ; vous êtes trop ſubtil.

LE MÉDECIN.

Non. Je ſuis ſeulement ce que chacun doit être,
Raiſonnable. Je dis qu'il ne nous faut qu'un maître,
Egal, invariable, intégre : c'eſt la *Loi*.
Et pour l'exécuter au nom de tous, un *Roi*.

LE MARQUIS.

D'accord. Mais cette Loi, c'eſt au Roi ſeul, je penſe,
A la faire....

LE MÉDECIN.

Non pas. Voilà la différence :
Car s'il faiſoit les Loix qu'il exécuteroit,
Il pourroit faire alors tout ce qui lui plairoit ;
Lui ſeul donc ſeroit libre & ſans aucune entrave,
Et c'eſt la nation qui ſeroit ſeule eſclave ;
Or ce ſeroit vraiment trop de diſparité.
Rien n'eſt plus clair, je crois, que cette vérité.
Nous faiſons donc les Loix, le Roi les exécute ;
Et s'il faut franchement terminer la diſpute,
Dites : eſt-ce pour eux qu'on avoit à nos Rois
Appris l'art des Tyrans & le mépris des Loix ?
Quel bien leur revenoit du deſpotiſme horrible,
Qu'exerçoit en leur nom cette ligue terrible
De Miniſtres, de Grands très-diviſés entr'eux,
Mais conſtamment unis en un point déſaſtreux,
Dans l'infâme projet de dévorer la France ?
Ceux-ci profitoient ſeuls d'une injuſte puiſſance ;
Et le crédule Roi, chargé de leurs forfaits,

Comptoit leurs crimes propres au rang de ſes bienfaits.
Tour à tour élevés au timon des affaires,
De ce poſte chaſſés l'un par l'autre en faux-freres,
Ils n'en gardoient pas moins le tacite ſerment,
De maintenir le Prince en ſon aveuglement,
Et de faire ſervir à leurs ſourdes baſſeſſes,
Bien ſouvent ſes vertus & toujours ſes foibleſſes.
Leur ligue même encor préparoit de plus loin.
Le moyen d'écarter tout dangereux témoin;
Sous les pas de nos Rois, pour mieux creuſer l'abîme,
C'eſt juſqu'en ſon berceau qu'ils choyoient la victime.
L'erreur, les préjugés & l'orgueil triomphant,
Pas à pas dans le cœur de tout royal enfant,
Entroient avec calcul; & par cette ſémence,
Mêlant leurs paſſions avec ſon innocence,
Ils formoient un eſclave à lui-même inconnu,
Pour régner à ſa place & tromper ſa vertu.
Mais pour le jour préſent, la Providence auguſte,
Nous a voulu garder, malgré vous, un Roi juſte,
Un Roi bon. Que ne peut un heureux naturel!
N'allez pas m'accuſer du talent criminel
De flatter lâchement le Monarque qu'on aime;
S'il n'étoit pas aimé, je le dirois de même.
Mais un fait bien réel, c'eſt que dans tout l'état,
Il n'eſt pas un François juſques au plus ingrat,
Qui ne reſte d'accord que ſans ce Prince ſage,
Le vaiſſeau de l'état alloit faire naufrage;
Lui ſeul a réſiſté, lui ſeul aux vils projets,
De verſer notre ſang & de troubler la paix.
Il a fort bien ſenti les piéges des perfides;
Il a ſenti nos cœurs de ſon amour avides;
Il s'en eſt rapproché, non pas avec effort,

Ainſi que le prétend un parti déja mort,
Mais de toute ſon ame, & ſi quelque prudence
A dirigé ſes pas en cette circonſtance,
C'eſt que craignant les coups de ſes propres tyrans,
Il s'eſt venu jetter au ſein de ſes enfans.

LE MARQUIS *accablé, tombe dans un fauteuil.*

Ah ! Docteur ! ç'en eſt fait.

LE MÉDECIN.

Qu'avez-vous ?

LE MARQUIS.

Quel abîme !
Que le Roi de ſon peuple ait l'amour & l'eſtime,
A la bonne-heure. Mais ſi ce Prince en ce jour
Accorde ſon eſtime au peuple & ſon amour,
Les Grands ſont abattus ; ils ſont morts !

LE MÉDECIN.

C'eſt dommage.
Eh bien !...

LE MARQUIS, *ſe levant furieux.*

Et vous croyez conſerver l'avantage ?
Vous imaginez-vous que nous ſommes battus,
De ſorte à ne pouvoir reprendre le deſſus ?
Ne vous en flattez pas, aſcendant éphémère !

LE MÉDECIN.

Voilà de vos pareils juſtement la chimère.
Nous ne vous craignons pas, & tout homme ſenſé
Voit fort bien à quel point la lumiere a percé.

LE MARQUIS, *ricannant de colere.*

La lumiere !... ah ! vraiment, le peuple eſt un prodige,
Juſqu'à mon cordonnier, tout eſt ſavant, vous dis-je,
Ils vont connoître à fonds....

LE MÉDECIN.

Mais, Monſieur le Marquis,
Dans l'homme, le ſavoir ne fut jamais requis
Pour défendre les droits, la Liberté de l'homme;
Le groſſier Citoyen étoit libre dans Rome.
Il ſuffit aux François, pour être corrigés,
Non pas d'être ſavants, mais loin des préjugés.
C'eſt une affaire faite ; & vous ſavez peut-être
Qu'il faut mille ans & plus pour les faire renaître.
Dans notre état nouveau tout ſera-t-il parfait ?
Non, bien certainement, & je ſais en effet,
Que de vingt bonnes Loix, dix au moins ſont perdues,
Dès lors qu'on les applique à des mœurs corrompues.
C'eſt l'affaire du tems, & nos petits neveux,
Si nous tenons le bien profiteront du mieux.
Au reſte tout eſt dit, & perdez l'eſpérance,
De revoir de vos jours le deſpotiſme en France.
Il eſt un argument, dont mes yeux ſont charmés,
Ce ſont trois millions de Citoyens armés,
Qu'on ne pourra jamais diviſer ni corrompre,
Que le globe en entier ne peut battre ni rompre,
Qui veulent conſerver leur Liberté, leur bien,
Qui ne mourront jamais & qui ne coûtent rien.

LE MARQUIS, *hors de lui & trépignant le long de ſa chambre.*

Finirez-vous, Docteur, cette ſotte bravade ?
Vous êtes Médecin & me rendez malade.

Dites-moi des raiſons qui me faſſent plaiſir.

LE MÉDECIN.

Il eſt paſſé le tems où chacun à loiſir,
Déguiſoit finement l'effet de chaque cauſe,
Selon que vous vouliez que ſe paſſât la choſe.
Vous étiez ſéparés de tout l'état alors,
Vous êtes, malgré vous, rentrés dans ce grand corps.
Vous y voilà ; roulez avec l'eſpéce humaine,
Prenez-y votre part de plaiſir & de peine,
Et ne redoutez plus, autant qu'il ſe pourra,
La vérité, ma foi, car on vous la dira.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, LE MÉDECIN, LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *donnant la Lettre au Marquis.*

UNE Lettre, Monſieur, qu'à l'inſtant on apporte.

Le Marquis prend la lettre, fait ſigne au Laquais de ſe retirer & ouvre la Lettre. Le Laquais ſort.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, LE MÉDECIN.

LE MARQUIS.

C'est de mon Procureur, Monsieur de Laretorte.
(*Il lit.*)

» Monsieur le Marquis, comme vous n'êtes plus
» visible depuis fort long-tems, celle-ci est pour vous
» apprendre que le sieur Bertrand votre Créancier,
» va faire procéder à la saisie de tous vos biens &
» meubles, en vertu d'une sentence. Cet homme ne
» veut rien entendre & la séquestration est inévita-
» ble. Je suis, &c.

Mes biens seroient saisis ?... cela ne se peut pas.

LE MÉDECIN.

La Justice est debout, les protecteurs à bas.

LE MARQUIS.

Oh ! le sot Procureur de ne savoir répondre
A des sots Créanciers.

LE MÉDECIN, *riant.*

Il ne faut pas confondre.
Ce qu'on pouvoit jadis, se peut moins aujourd'hui.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, LE MÉDECIN, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, *au Marquis avec de grands ſaluts.*

MONSIEUR m'excuſera, ſi j'oſe devant lui
Me préſenter...

LE MARQUIS, *avec dédain.*

Eh bien ! qu'eſt-ce ?

L'HUISSIER, *remettant un exploit.*

Je donne
Cet exploit à Monſieur, parlant à ſa perſonne.

LE MARQUIS.

Un exploit ! à moi-même ?

L'HUISSIER.

Avec commandement
De payer en mes mains, & très exactement.

LE MARQUIS, *furieux.*

Un Huiſſier devant moi ! dans mon hôtel !...

L'HUISSIER.

Je n'uſe
Que de ma qualité, je vous demande excuſe.
C'eſt à Monſieur Bertrand, pour qui je ſuis porteur,
Qu'il faut s'en prendre, & non à votre ſerviteur.

LE MARQUIS, *hors de lui.*

Attends, maraud ! attends, mes gens vont t'éconduire
De la bonne façon. (*Il va à la porte.*)

LE MÉDECIN, *retenant le Marquis.*

Gardez-vous de lui nuire.
Vous prétendez envain lui faire quelque affront;
Et vos gens à coup sûr vous désobéiront.

L'HUISSIER, *saluant.*

Je sors avec respect. (*Il s'en va.*)

LE MARQUIS, *se retournant avec amertume vers le Médecin.*

Voilà de vos merveilles :
On ne peut aux Huissiers couper les deux oreilles.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, GAUTIER, *pere.*

GAUTIER, *gaiement.*

Je reviens de nouveau, chez Monsieur le Marquis.
Je n'ai point de rancune, & mes droits sont acquis.
Pour lui prouver la foi qu'on doit à ma parole.

LE MARQUIS, *avec hauteur.*

Monsieur Gautier ! j'ai cru....

GAUTIER.

Mon aspect vous désole,

Je le vois, je le ſens & j'en ſais la raiſon.
Mais deux fois en un jour, ſi dans votre maiſon,
Je prends la liberté de me donner carriere,
Ma ſeconde viſite excuſe la premiere.
Ecoutez-moi de grace, & quand j'aurai tout dit,
Témoignez de la joie ou montrez du dépit,
Vous en ſerez le maître : & comme je ne gêne
L'accueil, ni le mépris, l'amitié ni la haine,
Vous voudrez trouver bon ſelon notre marché
Que je reſte bien-aiſe ou m'en aille fâché ?

LE MÉDECIN.

Monſieur, dit de bon ſens.

GAUTIER.

C'eſt toujours ma coutume;
Et je vais le prouver ; du moins je le préſume.
Votre fille & mon fils, par un accord heureux,
Se trouvent ſans retour l'un de l'autre amoureux...;

LE MARQUIS, *avec dépit.*

Docteur, vous l'entendez ?

LE MÉDECIN.

Il s'explique à merveille.

GAUTIER, *continuant.*

Je prends le vrai parti que la raiſon conſeille.
Je veux les marier, vous ne le voulez pas.
Comment ſortirons-nous d'un pareil embarras ?
Vous êtes de la Cour & moi de la campagne,
La nobleſſe vous ſuit ; l'honneur ſeul m'accompagne ;
Mais vous n'êtes pas riche & j'ai beaucoup de bien ;
Vos dettes ſont en nombre & moi je ne dois rien.

La balance entre nous, eſt pour le moins égale.
Mais certaine aventure heureuſe, originale,
S'il reſtoit entre nous de l'inégalité,
Peut mettre l'avantage enfin de mon côté.
Bref, un Monſieur Bertrand tétu de ſa nature;
Et votre Créancier, ſans vous faire une injure,
Me trouve par hazard, & peſtant contre vous;
Me conte par humeur, l'objet de ſon courroux:
Votre nom me réveille, & je vois tout propice
Pour vous rendre à la hâte un ſignalé ſervice;
J'achete ſa créance. Il étoit tems, je crois.
N'eſt-il pas plus heureux d'avoir affaire à moi?
Puiſque loin de ſaiſir vos biens, votre caroſſe,
Les deux cent mille francs ſont un préſent de noces
Que je donne à ma Brû... quand elle le ſera.
(*S'inclinant.*) Si cela vous convient, Monſieur me le dira.

LE MÉDECIN.

Mais c'eſt un marché d'or.

LE MARQUIS.

Qui moi? donner ma fille?...

GAUTIER.

Attendez. Conſultez. J'ajoute une apoſtille.
Mon fils eſt aſſez riche, & ne veut point de dot.
L'amour ſeul, à l'amour va ſuffire en un mot.
Qui ne demande rien, & veut payer vos dettes,
N'exige pas, je crois, des choſes indiſcrettes?
Mais ſi vous refuſez de conclure à ce prix,
Je ne pourrai douter de ce profond mépris,
Dont il vous conviendroit de payer ma demande:
Et comme à mon avis l'inſulte ſeroit grande,

Je vous crois raiſonnable aſſez pour eſpérer,
Que ſans la moindre grace & ſans délibérer,
Exempt d'une pitié, pour vous humiliante,
Je vous ferai payer en eſpece ſonnante
Les deux cent mille francs que j'ai duement acquis.
(*Il s'incline.*) J'attends la volonté de Monſieur le Marquis.

LE MARQUIS, *un peu ébranlé.*

Mais comme il eſt preſſant, Docteur, que vous en ſemble,
N'eſt-il pas ſingulier ?...

LE MÉDECIN.

De marier enſemble
Deux amoureux ? mais non, la nobleſſe en ce jour
N'eſt pas ce qu'on vous paye au moins.

LE MARQUIS.

Qui donc ?

LE MÉDECIN.

L'amour.
Oui l'amour. La nobleſſe ! elle n'eſt plus de mode,
Et de tous les fardeaux, c'eſt le plus incommode
Aujourd'hui. Signez donc, vous gagnez vos dépens,
Un embarras de moins, & d'honnêtes parens.

LE MARQUIS, *ſe laiſſant aller.*

Ils ſont tous contre moi.

LE MÉDECIN, *à Gautier.*

Monſieur veut bien pour gendre
Accepter votre fils. Courez, allez le prendre.

GAUTIER, *appellant.*

Mon fils, approchez-vous.

SCÈNE X, & *derniere.*

LES PRÉCÉDENS, MATHILDE, GAUTIER, fils, *en uniforme de Commandant de Bataillon de la Garde Nationale Parisienne.*

GAUTIER, *pere, à son fils.*

MONSIEUR vous fait l'honneur
De vous donner sa fille.

GAUTIER, *fils.*

Il comble mon bonheur.
(*Au Marquis.*)
Ah ! par l'objet charmant, qui fait mon espérance,
Jugez, jugez, Monsieur, de ma reconnoissance.

MATHILDE, *à son pere.*

Que de bonté, mon pere ! & qu'il va m'être doux
De rendre heureux l'amant que je reçois de vous,

LE MARQUIS, *qui a été & est tout étourdi du costume de Gautier fils.*

Que vois je ? quoi ! c'est là l'époux qu'on me propose,
Il est donc Colonel ?

GAUTIER, *pere.*

Oui, c'est la même chose.

LE MARQUIS, *riant déja.*

Vous ne m'en disiez rien, il est donc présenté ?

GAUTIER, *fils.*

Oui, chaque jour, à l'une & l'autre Majeſté ;
Et mieux vu chaque jour.

LE MARQUIS, *content.*

Oh ! c'eſt une autre affaire ;
Cet hymen en ce cas ne peut plus me déplaire.

GAUTIER, *pere, en remettant le contrat de la dette au Marquis & l'embraſſant.*

Puiſque tout eſt conclu, mon compere à préſent,
Vous voudrez accepter ce modique préſent.

MATHILDE, *ôtant une Cocarde Nationale de ſon buſc & la préſentant à ſon pere qui l'embraſſe.*

Voici le mien ; de grace acceptez ma cocarde.

GAUTIER, *fils, courant embraſſer le Marquis & s'inclinant après.*

Mon beau-pere !... demain vous monterez la Garde.

Fin du ſecond & dernier Acte.

L'INTRIGUE ÉPISTOLAIRE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR P. F. N. FABRE D'ÉGLANTINE.

Représentée sur le Théâtre Français de la rue de Richelieu, le 15 Juin 1791.

Ne crede puellis.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le Théâtre Français de la République, n°. 51.

AN XIII.e (1805.)

PERSONNAGES.

CLÉNARD, Procureur et tuteur. — *Manteau.*

URSULE, vieille fille, sœur de Clénard. — *Caractère grime.*

MICHEL, Huissier, commensal de Clénard. — *Bas-comique.*

PAULINE, pupille de Clénard. — *Jeune amoureuse forte.*

CLÉRI, amant de Pauline et frère de Madame Fougère. — *Premier amoureux jeune.*

FOUGERE, Peintre d'histoire. — *Caractère haut-comique.*

Mad. FOUGÈRE, épouse de Fougere et sœur de Cléri. — *Jeune caractère.*

UNE VOISINE de Mad. Fougère. — *Accessoire marqué.*

GUITTARD, Clerc de Notaire. — *Second rôle.*

VINGT RECORS. — *Carricatures-pantomimes.*

La scène est à Paris, et se passe dans la maison de Clénard, au 1er., 2e., 4e. et 5e. actes. Le théâtre représente un sallon à trois portes, une à droite de l'Acteur, avec une tache *d'encre sous la serrure, c'est la chambre de Pauline; une autre vis-à-vis, à gauche, c'est la porte qui communique à la rue; une troisième au fond qui communique aux appartemens. Toutes les trois sont visiblement fermées à clef. Une table garnie de papier, plumes, écritoires, etc. Sur l'avant-scène, un peu sur la gauche de l'acteur, une petite table ou chiffonière sur le côté droit et sur le même plan; chaises, fauteuils, etc.*

Et au 3e. acte, chez Fougère.

L'action commence le matin, et finit à minuit,

L'INTRIGUE ÉPISTOLAIRE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PAULINE, *elle sort la première de sa chambre, comme fuyant Clénard qui la suit*; CLENARD.

CLÉNARD.

VOILA donc le sujet de vos refus, Pauline ?
Je ne suis plus surpris de cette humeur mutine
Que vous mettez à tout : ah ! ah ! voilà le nœud !
On veut vous enlever, et c'est de votre aveu !
N'avez-vous pas de honte ?

PAULINE.

En quoi donc, je vous prie ?
Ne puis-je suivre un homme à qui je me marie,
Et que j'aime ?

CLÉNARD.

Ah ! fort bien : que vous aimez ?... et moi,
J'entends, je ne veux pas que vous l'aimiez.

PAULINE.

Eh ! quoi ;
Dois-je prendre, de vous, conseil sur cette affaire ?
Vous êtes mon tuteur, il est vrai : je révère
Ce titre paternel. Mais, Monsieur, jusqu'ici
En avez-vous rempli les vrais devoirs ? Ainsi,
Pourquoi vous fâchez-vous ? pourquoi me faire un crime
De vouloir échapper au tyran qui m'opprime ?

CLÉNARD.

Petite ingrate !

PAULINE.

Ingrate ? en effet j'ai, de vous,
Reçu de grands bienfaits.

CLÉNARD.

Redoutez mon courroux.
De mes soins vigilans, telle est la récompense !

Je l'ai faite élever dès sa plus tendre enfance.
C'est un petit serpent rechauffé dans mon sein.
Maîtres de chant, de danse, et maître de dessin:
Je n'ai rien épargné; rien pour elle...

PAULINE.

Sans doute:
Je sais bien à-peu-près ce que cela vous coûte.
Tous mes parens sont morts, ils m'ont laissé du bien:
Vous en avez été jusqu'ici le gardien:
Au couvent j'ai resté quatorze ans renfermée;
Mon éducation, en ces lieux, s'est formée:
Vous avez, pour cela, payé ce qu'il falloit,
C'étoit votre devoir.

CLÉNARD.

Taisez-vous, s'il vous plaît.

PAULINE.

Je ne me tairai point, et je veux bien vous dire;
Que je vois à quel but votre avarice aspire.
Vous m'aimez, dites-vous, et voulez m'épouser?
C'est un plan que mon cœur ne peut favoriser.
Mon âge est à l'amour, le vôtre à la richesse:
Moins riche, je croirois mieux à votre tendresse:
Au reste, vous pouvez m'aimer à votre gré,
Je ne l'empêche pas; mais soyez assuré,
Que vos soins n'ont encor rien produit sur mon ame;
Et je crains que jamais vous ne m'ayez pour femme.

CLÉNARD.

Vous le serez morbleu!

PAULINE.

C'est ce que nous verrons.

CLÉNARD.

Eh bien! vous allez voir le fruit de tant d'affronts:
Vous ne sortirez plus. J'ai chassé Dorothée,
Qui, veillant sur vos pas, s'en est mal acquittée.
Je voudrois bien savoir, à-propos de cela,
Par quel art je vous trouve au point où vous voilà?
Et comment votre amour et sa correspondance,
De cette Gouvernante ont trompé la prudence?

PAULINE.

N'avez-vous pas surpris mes lettres?

CLÉNARD.

Oui, vraiment;
Je les ai! je connois le nom de votre amant;
Sans doute le rusé se sera, par finesse,
Introduit céans?

PAULINE.

Non, jusqu'ici notre adresse

N'a même pas osé s'en permettre l'espoir.
Nos lettres disent tout : vous n'avez qu'à les voir.
Le moyen, s'il vous plaît, qu'il eût franchi la porte?
Tout n'est-il pas fermé comme il faut ?

CLÉNARD.

Il n'importe.

PAULINE.

Ma chambre est à l'écart, et donne sur la cour:
Vous m'enfermez la nuit, et m'obsédez le jour...

CLÉNARD.

Pas assez ; puisqu'enfin l'on a pu me surprendre
A tel point, que j'ai peine encore à le comprendre.
Vous devez avoir pris des détours...

PAULINE.

Mais pas tant.
S'il ne faut que cela pour vous rendre content,
Je m'en vais vous le dire, et vous faire connoître
Qu'en dépit des argus, l'amour est toujours maître ;
Et que si vous avez quelque peu de raison,
Au lieu de me tenir au fond d'une prison,
Par de plus doux moyens vous chercherez à plaire ;
Et, pour l'objet qui plaît, que ne peut-on pas faire !
Un jour donc promenant, et pesant pas à pas
L'amour que vous avez, et que je n'avois pas ;
Dans un lieu solitaire, au fond des thuileries,
Un jeune homme interrompt mes tristes rêveries.
Il alloit, il venoit, et comme par hazard ;
Et ses yeux cependant surprenoient mon regard.
Dorothée à ce jeu n'entendoit pas finesse ;
Mais ma crainte, Monsieur, lui tenoit lieu d'adresse :
Et tout ce que je pus, en cette occasion,
Ce fut, entre elle et moi, la conversation
Que j'entamai d'abord sur un sujet d'histoire,
Très-contraire à l'amour, comme vous pouvez croire.
Dorothée, aussi-tôt, m'étala là-dessus
Des discours merveilleux, mais par malheur perdus :
Le moyen, s'il vous plaît, qu'elle fût entendue !
Le jeune homme attentif, ne perdoit pas de vue
Mes yeux, mes mouvemens, et ce je ne sais quoi,
Qui, doucement vers lui, m'attiroit malgré moi.
Hélas ! du coin de l'œil seulement, je vous jure ;
Je voyois son visage ; et quand par aventure,
Je voulois contenter ma curiosité,
Crainte que ce défaut ne me fût imputé,
J'avois soin, chaque fois que je tournois la tête ;
De trouver à cela quelque prétexte honnête :

Je reculois ma robe ; ou cherchois le mouchoir ;
L'éventail ou le gand que j'avois laissé choir.

CLÉNARD.

Vous ne savez donc pas que lorsqu'on se hazarde...

PAULINE.

Je sais bien, mais alors je n'y prenois pas garde.

CLÉNARD.

Il falloit s'en aller ; c'étoit fort mal agir.

PAULINE.

Que voulez-vous, Monsieur, j'y prenois du plaisir !

CLÉNARD.

Ce jeune homme, Pauline, avant votre imprudence,
Ne pensoit pas à vous peut-être, et....

PAULINE.

Patience.
Nous allons nous asseoir ; notre jeune homme alors
S'écarte un peu de nous ; je faisois mes efforts
Pour voir, sans regarder, s'il nous quittoit la place.
Mais, au bout d'un instant, tout près de nous il passe ;
Et je vois près de moi, sitôt qu'il est passé,
Un morceau de papier en peloton froissé :
Je m'en saisis bientôt, et sans que l'on me voie...
Ma bonne discouroit toujours ; et je déploie
Doucement, doucement, d'une main, à l'écart,
Le papier sur lequel, de regard en regard,
J'apperçois, tout au bas d'une adresse de lettre,
Je vous aime, au crayon, que l'on venoit d'y mettre.

CLÉNARD.

Ah ! petit scélérat !

PAULINE.

Et, s'il m'aimoit, pourquoi
Lui reprocheriez-vous d'être de bonne foi ?

CLÉNARD.

Maudit soient les amans ! que Dieu puisse confondre...

PAULINE *avec une adresse malicieuse.*

Je n'avois point d'adresse afin de lui répondre.
Vous jugez de ma peine, et qu'il me fallut bien,
Pour m'expliquer à lui, trouver quelque moyen.
En effet, le voyant revenir, je m'étonne,
Tout-à-coup, des discours que me tenoit ma bonne ;
J'en vante l'excellence, et lui dis assez haut,
Votre entretien me plaît, vous parlez comme il faut.
Et cependant j'observe une telle mesure,
Dans l'éloge entamé, que je sais le conclure,
Tout justement quand l'homme est vis-à-vis de nous
Par ceci : *qu'un seul mot de vous me semble doux* !
Par-tout où je serai, suivez-moi, je vous prie :

Et voilà Dorothée, éperdue, attendrie,
Qui, moitié par foiblesse et moitié par orgueil,
Met sa tête en mes bras, tandis que d'un coup-d'œil
Longuement prolongé vers mon homme en extase,
Je confirme à loisir le vrai sens de ma phrase.

CLÉNARD.

Et l'homme vous suivit?

PAULINE.

Mais il ne manqua pas.

CLENARD.

Vous le rencontriez sans cesse sur vos pas?

PAULINE.

Sans cesse.

CLÉNARD.

Et c'est ainsi que vous sûtes vous rendre
Les lettres qu'aujourd'hui je viens de vous surprendre?

PAULINE.

Oui vraiment.

CLÉNARD.

C'est assez: sachez donc mon dessein.
Je vous aime et prétends vous épouser demain.

PAULINE.

Il faut que j'y consente.

CLENARD.

Et c'est sur quoi je compte.

PAULINE.

Qui, vous? jamais! jamais!

CLENARD *avec un dépit colérique.*

Je veux que l'on m'affronte,
Si vous sortez d'ici sans ma sœur ou sans moi.
Ma sœur suivra vos pas, et vous suivrez sa loi:
Exprès, dans ma maison, pour cela je l'appelle;
Et Michel, mon Huissier, sera ma sentinelle.
Point de porte céans qui n'ait un double tour:
Et nous verrons, Pauline, enfin, si quelque jour,
Vous daignerez pour moi vous montrer plus traitable.
Pour Cléri, votre amant, cet objet tant aimable,
Je ne le connois pas; mais, je suis Procureur,
Mais je le connoîtrai; je jouerois de malheur
Si je ne trouvois pas quelque ressort honnête,
Pour occuper ailleurs et ses pas et sa tête!
Comptez-bien là-dessus, sans adieu!

(*Il sort très-agité.*)

SCENE II.

PAULINE *seule, avec énergie.*

Vains efforts,
Pour contraindre mon ame à de cruels accords.
J'aime Cléri : l'amour et l'honneur, tout m'engage
A résister toujours : j'en aurai le courage.
Je souffrirai sans doute, hélas ! dans mon ennui ;
Si du moins il savoit que je souffre pour lui !
Oh ! qu'il va s'alarmer de me voir renfermée !
De ne pas me trouver à l'heure accoutumée
De notre promenade !.... étrange évenement
Que Clénard ait surpris nos lettres !...
(*Elle tire une lettre de son sein.*)
Ah ! comment
Faire rendre à Cléri celle-ci ? quelle voie...
Il apprendroit mes maux, et tout ce qu'on emploie
Pour me tyranniser ; mais il sauroit sur-tout
Que pour me voir à lui, pour en venir à bout,
Je le seconderai, quoiqu'il puisse entreprendre.
Je n'ai pas de moyen.... eh bien, il faut l'attendre.

SCENE III.

PAULINE, CLÉNARD, LA SŒUR.

CLENARD *à Pauline.*

Rentrez dans votre chambre.

(*Pauline rentre doucement dans sa chambre, en passant devant Clénard qui la suit des yeux, et qui ne continue de parler qu'apres la sortie de sa pupille.*)

SCENE IV.

CLENARD, LA SŒUR.

CLENARD.

Oh ! çà, ma chère sœur ;
Vous m'avez entendu ?

LA SŒUR.

Mon rôle est su par cœur.

CLENARD.

Aussi bien, dites-moi, que vos nombreux proverbes ?

LA SŒUR

LA SŒUR.

Avec les vieux épis le glaneur fait ses gerbes :
Les proverbes sont bons, pour régler son devoir ;
Et qui veut se mirer, se regarde au miroir.

CLENARD.

Je vous ai mise au fait de l'humeur de Pauline.

LA SŒUR.

Fiez-vous à mes soins.

CLENARD.

Elle est adroite et fine.

LA SŒUR.

Je la mets à-pis-faire.

CLENARD.

Avec sévérité ;
Réduisez, comme il faut, cet esprit entêté ;
Et morigénez bien sa petite personne.

LA SŒUR.

Mon frère, commençons par être douce et bonne.
La femme est toujours foible, et qui veut l'attendrir ;
Doit flatter son humeur, et jamais ne l'aigrir.
La jeunesse répugne à des airs trop farouches :
Et c'est avec le miel qu'on attrape les mouches.

CLENARD.

Tout comme il vous plaira, pourvu...

LA SŒUR.

Je vous réponds
De la conduire au but proposé. Faites fonds
Sur ce que je vous dis.

CLENARD.

Pour sûreté complette ;
Je viens ; dès aujourd'hui, de faire maison nette ;
Et servante et valet, tout est hors de chez moi.
J'ai, depuis quinze jours, mes clercs chacun chez soi ;
Et je veux profiter de ce temps de vacances,
Pour conclure l'hymen qui fait mes espérances.
Au retour de mes clercs, nous pourvoirons à tout.
Ce zélé domestique, est tant de votre goût.
(*Ici Pauline sort de sa chambre, et reste à écouter jusqu'à la fin de la scène.*)
L'aurons-nous ?

LA SŒUR.

Nous l'aurons.

CLENARD.

Vous devez le connoître ?

LA SŒUR.

Sans doute. Et qui plus est, je connois fort son maître.
Brave homme, s'il en fut : tel maître, tel valet.

CLENARD.

Sur ce pied, je le prends. Ecrivez, s'il vous plaît,
Aujourd'hui, sans retard.

LA SŒUR.

Oui, oui, je vais écrire;
Pour qu'il vienne demain. Mais, j'avois à vous dire
Qu'un sexe, très-volage et fier de sa beauté,
Ne peut être réduit que par la vanité.
Pour captiver Pauline, efforcez-vous de plaire.
Par soi-même, à votre âge, on ne plaît point, mon frère!
Il faut donc la gagner! je le dirai toujours,
Qui veut ne pas blesser, fait patte de velours.
Toute femme, à l'excès, est folle de parure.
Contentez, sur ce point, son goût, je vous assure
D'un succès très-complet.

CLENARD.

Il ne lui manque rien.

LA SŒUR.

Il faut encor...

CLENARD.

Faut-il y dépenser mon bien?

LA SŒUR.

Vous en avez assez, elle en a davantage.

CLENARD.

Abus que tout cela! qu'elle soit douce, sage;
C'est la bonne parure.

LA SŒUR.

Idée et vieux propos.
Le siècle....

CLÉNARD.

Laissez-moi, je vous prie, en repos;
Veillez-la, gardez-la, c'est votre seule affaire.
Au surplus, sur ce point, afin de vous complaire,
Je vais faire appeller des marchands...

LA SŒUR.

La flatter...

CLENARD *appercevant Pauline qui écoutoit et s'enfuit.*

Tenez, la voyez-vous qui vient nous écouter?

(*Il va fermer la porte à la clef, qu'il vient remettre à sa sœur, qui passe à la droite.*)

Que cette clef toujours reste dans votre poche.

LA SŒUR.

Mon Dieu! qui marche droit ne craint point de reproche.

SCENE V.

LA SŒUR, CLENARD, MICHEL.

CLENARD.

ET vous aussi, Michel, aussi-bien que ma sœur;
Tenez tout bien fermé.

MICHEL, *la voix flûtée, le ton vif et l'intention malicieuse, comme dans tout le rôle.*

Peste! n'ayez pas peur.

CLENARD.

Je vous nourris, vous loge, et grace à moi, vous êtes
Huissier, et cette charge a des profits honnêtes:
Car si vous exploitez pour mon compte aujourd'hui,
Ce sera pour le vôtre, après ma mort.

MICHEL.

Oh! oui;
Rien n'est plus juste.

CLENARD.

Or donc, vous devez, je le pense,
Prendre mes intérêts en toute circonstance.

MICHEL.

C'est bien ce que je fais. J'ai découvert enfin
Ce que c'est que l'amant de Pauline.

CLENARD.

Il est fin;
Mon Michel! Quel homme est-ce?

MICHEL.

Il est!... il est le frère,
Propre frère, en un mot, de Madame Fougère!

CLENARD.

La femme de ce Peintre au fauxbourg Saint-Germain,
Contre qui j'ai sentence?... exécuté demain!

MICHEL.

Aujourd'hui.

CLENARD.

Sans retard, saisis, pour leur apprendre
A se trouver parens...

MICHEL *enchanté.*

Il faudra tout leur vendre.

CLENARD.

Tout, tout. Fais les exploits, vas, cours, cherche les gens!
Ah! vous ne rirez pas, et voici les sergens,
Mon cher Monsieur Cléry! secourez votre frère!
Voilà de la besogne, et j'en fais mon affaire.

(*A sa sœur.*)

Allons ; Michel ; je sors : écrivez, s'il vous plaît ;
Sans plus tarder, ma sœur, pour avoir ce valet.
Vous êtes seule ici ; seule ! prenez-y garde.

LA SŒUR.

Soyez sans embarras : tout cela me regarde.

(*Clénard sort avec Michel.*)

SCENE VI.

PAULINE, LA SŒUR.

LA SŒUR ; *elle va ouvrir la chambre de Pauline.*

(*Elles se font une révérence.*)

Venez, ma chère enfant ; ne vous alarmez pas.
Si mon frère m'appelle et m'attache à vos pas,
C'est un bonheur pour vous.

PAULINE.

Je l'espère, Madame.

LA SŒUR.

Vous avez ; mon enfant, mis le trouble en son ame.
Ne vous étonnez pas de son ton d'âpreté :
Méfiance est toujours mère de sûreté.
Je prétends modérer sa jalouse injustice ;
Et je veux, avant peu, que tout ceci finisse.

PAULINE.

Plût au ciel !

LA SŒUR.

Calmez-vous ; il faut lui pardonner.
Il vous aime beaucoup. Nous allons raisonner
De cela toutes deux. Vous voulez bien permettre
Que j'écrive, à la hâte, un petit mot de lettre ?

PAULINE.

Point de gêne avec moi.

LA SŒUR.

La lettre presse fort :
Je vais donc me hâter de l'écrire ; et d'abord
J'en charge à notre porte un commissionnaire,
Pour être tout à vous, au plus vîte, ma chère !

PAULINE.

Tant d'amitié m'honore !

LA SŒUR *va s'asseoir devant la table à écrire ; elle tire ses lunettes, Pauline la regarde.*

Ah ! ah ! vous regardez
Mes lunettes ?... Hélas ! mes yeux incommodés
Ne sont plus aussi beaux, aussi bons que les vôtres !

PAULINE.

Madame....

LA SŒUR.

Dans leur temps, ils en ont valu d'autres.

PAULINE.

Je crois (*se retirant vers un coin, à part.*
.... Si je pouvois profiter du moment,
Pour faire parvenir ma lettre à mon amant.
L'occasion est bonne et l'avis nécessaire.
Il pourroit faire entrer, ici, quelque émissaire,
Sous le nom des marchands que mande mon tuteur.
Par un second billet, je l'en instruis.... le cœur
Me bat! que faire? (*elle se hasarde à parler à sa duègne.*)
Eh! quoi vous ne pourriez écrire
Sans lunettes?

LA SŒUR.

Du tout, du tout, pas même lire.

PAULINE.

(*à part.*) (*haut.*)
Rencontre favorable!... Il est vraiment fâcheux!...
(*à part.*)
Le coup seroit hardi, mais il seroit heureux!
Amour! sois moi propice, et par mon stratagême,
Sur mon sort déplorable, éclaire ce que j'aime!

LA SŒUR, *finissant de plier sa lettre.*

J'ai fini.

(*à part.*) Hasardons.... (*s'approchant de la table.*)
Eh! mais, comment les yeux
Au moyen de ce verre?....

LA SŒUR.

On y voit beaucoup mieux.

PAULINE.

Puisque vous avez fait, permettez-moi, de grace,
D'essayer par moi-même. (*Elle prend les lunettes qu'elle porte gauchement d'une main à ses yeux.*)

LA SŒUR.

Il faut les mettre en place.

PAULINE *les mettant sur son nez.*

Comme cela?

LA SŒUR.

Bien!

PAULINE, *jettant un cri, laisse tomber par terre les lunettes dont les verres se brisent, elle les ramasse.*

Ah! les verres sont brisés!
Que j'en ai de regret! ah! madame, excusez....

LA SŒUR.

Ce n'est rien, mon enfant, c'est une bagatelle.

PAULINE *en les jettant à terre encore plus fort.*
Que je suis étourdie !

LA SŒUR.

Il faut, ma toute belle ;
A chaque âge son meuble. On se sert, voyez-vous ;
Toujours mal de celui qui n'est pas fait pour nous.
Mais envoyons ma lettre.

PAULINE,

retenant la sœur par la main, qui tient la lettre.

Oh ! la belle écriture !
Laissez ; laissez-moi voir. (*La vieille lui cède la lettre. Pauline l'échange contre celle destinée à son amant, et donne cette dernière à la vieille, qui la prend aveuglement, et va l'envoyer.*)
Quelle main libre et sûre !
Madame, qui verroit ce que vous écrivez,
Vous donneroit vingt ans de moins que vous n'avez.

LA SŒUR *enchantée.*

Elle est charmante ! (*Elle sort en trotant.*)

SCENE VII.

PAULINE *seule.*

O Ciel ! protège mon adresse !
Et que puisse ma lettre aller à son adresse !
Le messager ira la porter sans retard.
Cléri va tout savoir !... Oh ! comme il prendra part
A ma captivité ! comme il va, sans relâche,
Travailler à briser la chaîne qui m'attache !
Soyons bien attentive à tout ce qui viendra.
Je connois son esprit, il imaginera
Mille et mille moyens d'instruire sa Pauline,
De ce qu'il fait et pense, et de ce qu'il devine !
Il me dira combien lui sont chers nos amours.
Qu'il m'aime davantage, et m'aimera toujours !

SCENE VIII.

PAULINE, LA SŒUR.

LA SŒUR.

Mon billet est parti. Parlons un peu ma chère ;
De vos petits chagrins, et des soins de mon frère.
Les procès l'ont gâté : on heurle avec les loups ;
Mais je veux, avant peu, le mettre à vos genoux.

Je sais bien; sur ce point, tout ce qu'il se propose.
J'ai déjà, mon enfant, bien avancé la chose.

PAULINE.

Il gagnera bien plus, s'il veut s'en aviser,
A respecter mon cœur, qu'à le tyranniser.

LA SŒUR.

Vous ne savez donc pas que l'on est aux emplettes,
Et pour vous, mon bijou? les femmes sont coquettes.
Beauté cherche à paroître. Avouez, entre nous,
Qu'en voyant arriver étoffes et bijoux,
Vous sentirez un peu dissiper vos allarmes?
On ne veut pas cacher, mais embellir vos charmes.
Vous riez...?

PAULINE.

Oui, je ris de vos soins complaisans.

LA SŒUR.

Oh! je suis pour beaucoup dans ces nouveaux présens.
Profitez-en Pauline.

PAULINE.

Hélas! je vous proteste
Que j'y fais mes efforts. C'est tout ce qui me reste.

LA SŒUR.

Eh bien! voilà parler. Fantaisie, ou plaisir,
Lorsqu'en certains objets vous voudrez réussir;
Adressez-vous à moi.

PAULINE.

C'est bien là mon attente.

LA SŒUR.

Tout vous prospérera. Je ne suis pas méchante.

PAULINE.

Vous n'en avez pas l'air.

LA SŒUR.

Avec plaisir, je crois;
Vous me voyez ici près de vous.

PAULINE.

Un tel choix
Ranime mon espoir et calme mes souffrances.

SCENE IX.

PAULINE CLÉNARD, LA SŒUR.

CLENARD *vers l'escalier.*

Je ferai bien finir toutes ces conférences.

LA SŒUR.

Qu'avez-vous donc Clénard...? On voit,

CLENARD, *posant sa canne et son chapeau sur la table avec humeur et brusquerie.*

J'ai de l'humeur,
Je viens de découvrir une sourde rumeur.
Nous sommes harcelés par l'amant de la belle;
Et ce rusé serpent me trouble la cervelle.
Croiriez-vous que, déjà, parmi notre quartier,
Ce monsieur a couru chez gens de tout métier,
S'informant, avec soin, jugez de son audace,
De nous, de ma maison, et de ce qui s'y passe?
Ne sont-ils pas en ville, et seroient-ils aux champs?
Les valets, qui sont-ils? Sont-ils bons ou méchans?
Mademoiselle, au moins, n'est-elle pas malade?
Quand va-t-on au palais? Quand à la promenade?
N'est-il donc qu'une porte au logis de Clénard?
Ouvre-t-on de bonne heure, et se couche-t-on tard?
Enfin cent questions qui ne sont pas de mise,
Et qu'il faut aujourd'hui terminer sans remise.

LA SŒUR.

Mon frère, permettez...

CLENARD.

Préparez-vous, ma sœur,
Sans retard, je vous prie, à conduire en douceur
Ma pupille au couvent. Non pas, non pas au même
Qu'elle habitoit jadis. Avec un soin extrême,
Il faut, pour mieux agir, dépayser les gens,
Et laisser en défaut l'amour et ses agens.
Et tandis que Pauline ira dans sa clôture,
Ici nous donnerons un peu de tablature
A notre amant alerte. Il suffit; tout va bien,
Tout se prépare.

PAULINE.

Hélas! vous vous fâchez...

CLENARD.

De rien.
On prétend me duper; je cherche à me défendre.
Observez donc ceci, ma sœur; vous irez prendre
La voiture publique, où tout est disposé:
Et toutes deux ainsi, par ce moyen aisé,
Gagnant l'asyle sûr qu'indiquera ma lettre,
Vous tromperez les soins qu'on ose se permettre.

PAULINE.

N'est-ce donc pas assez d'être captive ici?...

CLENARD.

Vous reviendrez dans peu, n'ayez aucun souci.

LA SŒUR.

Eh bien! ma chère enfant, nous partirons ensemble.

CLENARD.

CLENARD.

Pauline ; obéissez: J'aurai soin qu'on rassemble
Mille petits plaisirs aux lieux où vous serez.
Recevez-en la preuve. Oui, vous emporterez
Quelques atours nouveaux, dont je vous fais hommage ;
Et qu'on doit apporter.

LA SŒUR *à Pauline.*

Vous voyez mon ouvrage:
Mes conseils sont suivis !

CLENARD.

Comment donc ! mes plaisirs
Sont de pouvoir toujours contenter ses desirs.

PAULINE.

Belle preuve, en effet, de cette complaisance ;
De me faire partir...

CLENARD.

Ce n'est que par prudence.

PAULINE.

Et pour quelque séjour désagréable ?... affreux ?...
Séjour d'ennui, sans doute ?... un climat rigoureux !
Peut-être ? où sans compter mes chagrins et la gêne ;
Avec des inconnus ?...

CLENARD.

Vous perdez votre peine.
Vous cherchez à savoir le nom de ce couvent ?
Vous ne le saurez pas.

PAULINE.

Non ?

CLENARD.

Non.

PAULINE.

Eh bien ! avant
Que je parte d'ici, vous m'ôterez la vie.

CLENARD.

Phœbus ! Phœbus !

PAULINE.

Faut-il que je sois asservie
A tant de cruauté !

CLENARD.

Par la grande raison
Que vous ne voulez pas quitter cette maison ;
Ou, pour m'expliquer mieux, qu'il vous est plus facile
De vous en échapper, en restant dans la ville;
Vous aurez la bonté de vous en exiler.
Les amans trouveront ensuite à qui parler.
Allons, plus de retard, ma sœur ; je vais écrire
Une lettre d'avis. Gardez-vous de lui dire

Où vous la conduisez. Là, mes instructions
Me répondront, et d'elle, et de ses actions.

LA SŒUR.

Cela vaut fait, mon frère, et n'ayez point d'ombrage.

CLENARD *tirant sa montre.*

Neuf heures maintenant! A midi, bon voyage!
(*Pauline rentre dans sa chambre. Clénard et la sœur sortent par l'autre porte.*)

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PAULINE *seule, sort de sa chambre, et court visiter la porte de sortie qu'elle trouve fermée.*

Que vais-je devenir? mon courage se perd,
Où va-t-on me mener? peut-être en un désert,
Dans un couvent du moins... cet aspect m'épouvante.
Je n'ai que deux argus, et là j'en aurai trente,
Et des plus vigilans, dont les uniques soins
Sont d'être, jour et nuit, les importuns témoins
Des moindres actions de leurs pauvres captives!
Si, pour ma liberté, j'y fais des tentatives,
Que d'obstacles cruels! Une triple prison,
Les caquets d'une amie, ou bien sa trahison;
Les murs, la tour, la grille et cent choses pareilles!...
L'ennui qui donne à tout des yeux et des oreilles:
Et la malice enfin qui suppose, tout bas,
Et tout ce que l'on fait, et ce qu'on ne fait pas...
D'y penser seulement le désespoir m'accable!...
Eh! qui donc apprendra ce départ déplorable
A mon amant?... Hélas! je ne sais où j'en suis.
(*Elle tire une lettre de sa poche.*)
Cette seconde lettre exprime mes ennuis!
Mais comment l'envoyer?... le temps presse... impossible!..
Impossible!... Jamais un coup aussi sensible
N'avoit frappé mon cœur. J'en perds le jugement...
Amour! ah! cette lettre encor pour mon amant!

SCENE II.

PAULINE, LA SŒUR.

LA SŒUR.

Tout est prêt. Je n'attends, pour fermer la valise,
Que la robe de goût, que mon frère a promise.

PAULINE.

Qu'il garde ses présens.

LA SŒUR.

Il faut prendre toujours.

Et qui refuse muse.

PAULINE.

O! le cruel recours

Que de pareils cadeaux ! Dans mon malheur...

LA SŒUR.

Pauline ;

Ce départ qui vous fâche...

PAULINE.

Hélas ! il me chagrine.

LA SŒUR.

Vous avez tort, je puis vous donner, au couvent ;

Bien plus de liberté qu'à Paris, et souvent...

PAULINE.

Quoi ! partir dès ce jour?

LA SŒUR.

Mais, je vous accompagne.

Vous verrez que la route et l'air de la campagne...

PAULINE.

Madame, employez-vous, de tout votre pouvoir,

Pour empêcher, du moins, que nous partions ce soir.

LA SŒUR.

Non, je dois à mon frère un zèle qu'il mérite.

On oblige deux fois, quand on oblige vîte.

PAULINE.

Mais, jusques à demain, si l'on differe...

LA SŒUR.

Un jour ?

Un jour peut amener quelque fâcheux retour.

Il faut partir.

PAULINE.

Eh bien !... je suis indisposée.

LA SŒUR.

Quoi ! sérieusement ?... Que vous êtes rusée !...

A moins que ce ne fut un mal grave et subit ;

En ce cas, il faudrott se mettre dans son lit :

Nous enverrions chercher le Médecin, ma chère ;

Nous ne vous quittons plus, alors, moi, ni mon frère ;

Nous aurons soin tous deux qu'il ne vous manque rien.

Toujours à vos côtés !...

PAULINE *l'interrompant.*

Non, je me porte bien.

Quel sort ! quel triste sort !... ah !

LA SŒUR.

Calmez donc votre ame;
Et songez que bientôt...

PAULINE.

Eh ! laissez-moi, Madame !

SCENE II.

PAULINE, LA SŒUR, CLÉNARD.

CLENARD.

JE rentrois ; deux Marchands ont couru sur mes pas ;
Je les avois mandés ; il attendent là-bas.
Ils ne savent quel choix il conviendroit de faire.
Ma foi ! je n'entends rien, ma sœur, à cette affaire.
Allez-y donc vous-même ; et là, modestement,
Choisissez une robe, ou quelque ajustement,
Qui convienne à Pauline.

LA SŒUR, *officieuse.*

Avec plaisir j'y vole.
Vous verrez, ma petite.

CLENARD.

Au moins, rien de frivole.

LA SŒUR.

Mon Dieu ! laissez-moi faire. (*Elle sort en trotant.*)

SCENE IV.

CLENARD, PAULINE.

CLENARD.

EH bien ! vous le voyez...
Je ne refuse rien ; je mets tout à vos pieds.

PAULINE *avec une fine hypocrisie.*

Et comment voulez-vous, en effet, que je croie
Aux tendres sentimens que votre cœur déploie,
Puisque vous vous privez de ce plaisir doux
De voir, d'entretenir, de sentir près de vous,
L'objet que vous aimez ? Votre zèle me flatte.
En libéralités, votre tendresse éclate !
Trop foible, trop crédule à tout ce que je voi,
Je ne sais qui me tient que je n'ajoute foi :
Mais, dans le même instant, avec ingratitude,
Vous allez m'envoyer dans quelque solitude !
Ah ! Dieu ! que l'art de plaire est bien peu votre fait !
Vous défaites bientôt ce que vous avez fait !

CLENARD.

Ma Pauline, pardon! tu verras, par la suite;
Que ton bonheur, lui seul, règle en tout ma conduite;
Mais je dois t'éloigner.

PAULINE.

Que m'importe après tout!
Pour la parure enfin, il est vrai, j'ai du goût,
Je ne m'en cache point. Votre subtile adresse
A bien su démêler ce que je vous confesse;
Et bientôt abusant de ma naïveté,
Vous avez, avec art, tenté ma vanité:
Que j'en ai du dépit! Maintenant que votre ame
A reconnu mon foible, et combien je suis femme:
Vous savez où trouver des armes contre moi:
Mais fort heureusement que je m'en apperçoi,
Et qu'enfin ma raison, à l'appui de l'absence,
Saura, contre vos soins, armer ma résistance;
Et qu'alors, maîtrisant ma folle ambition,
J'en repousserai mieux votre séduction.

CLENARD.

Ta colère me charme... Et si, pour éconduire
Cet amant, je pouvois...

PAULINE.

J'ai grand tort de vous dire
Toutes ces choses-là. J'enflamme votre espoir:
Et votre air satisfait me le fait assez voir.
Je ne suis qu'une sotte, et j'ai peu de malice.
Mais laissez qu'une fois, Monsieur, j'y réfléchisse
En toute liberté... vous verrez... vous verrez!...

CLENARD.

Eh bien, mon cher amour! si mes vœux déclarés...
(*On sonne bien fort.*) (*).
Est-ce déjà ma sœur qui sonne de la sorte?
Voyons.

SCENE V.

PAULINE *seule.*

Toujours, toujours, il est à cette porte
Pour en fermer l'entrée et pour en écarter
Quiconque s'y pourroit, par hazard, présenter
De la part de Cléri... Que n'a-t-il cette lettre!
Que pourrois-je tenter, pour la faire remettre?

(*) La sonnette d'un fort calibre est posée de façon que le fil-d'archal qui la fait mouvoir, arrive jusques au trou du souffleur. C'est le souffleur lui-même qui sonne et doit sonner chaque fois qu'il en est besoin dans le cours de la pièce.

Hélas ! j'ai beau rêver... Nul secours n'est ici...
Et mon autre message aura-t-il réussi ?
Mon tuteur qui revient... (*Elle cache sa 2e. lettre.*)

SCENE VI.

PAULINE, CLENARD.

CLENARD ; *il arrive avec transport, chargé de deux pièces d'étoffes. A mesure qu'il se tourne, on voit pendre aux pans de son habit un petit paquet de papier suspendu avec une épingle à crochet. Il étale les étoffes sur la table, et tourne un peu le dos au public.*

ADmire, ma Pauline,
Ces présens merveilleux, que mon cœur te destine.
Viens choisir à ton gré : la parure embellit.

PAULINE *à part.*

Ciel ! que vois-je ?... un papier qui tient à son habit.
Ah ! c'est de mon amant !.. ô finesse charmante !...
(*Haut, et s'approchant pour considérer les étoffes d'un œil, et le papier de l'autre.*)
Cette étoffe est fort belle, et j'en suis très-contente.

CLENARD.

Comment ! rien de plus fin ne peut être employé.
C'est de même par-tout, car j'ai tout déployé.
Ces marchands sont rusés ; ils ont tant de rubriques,
Que l'on est aisément dupe de leurs pratiques.

PAULINE *s'approchant de plus en plus de Clénard, et épiant le moment de se saisir du papier qui pend à son habit.*

Fort beau ! mais je voudrois un peu moins de beauté.
(*Là, elle se saisit du papier.*)
J'ai toujours eu du goût pour la simplicité.

CLENARD.

Ce goût est le meilleur ; mais cependant regarde...

PAULINE *qui d'une main à l'écart déploie le papier, s'écrie :*

C'est de lui !

CLENARD.

Que dis-tu ?

PAULINE.

Charmant !... je prends peu garde,
Alors que l'on me fait un généreux présent,
Si le choix des couleurs est neuf ou déplaisant.
J'estime seulement la main qui me le donne.

CLENARD.

Enfin, on peut choisir, on ne blesse personne.

PAULINE.

Eh bien! Monsieur, eh bien! agissez pour le mieux;
Et puisque vous m'offrez vos soins officieux,
Allez dire au marchand qu'avec beaucoup de joie
Mes yeux ont admiré les choses qu'il m'envoie;
Mais, qu'en mon embarras, il me fera plaisir
D'indiquer la couleur qu'il me faudra choisir,
Ou du noir, ou du verd, à lui je m'en rapporte.

CLENARD *faisant l'aimable.*

Je m'en vais, mot à mot, le lui dire à la porte.

SCENE VII.

PAULINE *seule; et suivant des yeux le tuteur, déploie la lettre qu'elle a reçue, et la lit avec joie et avidité.*

J'Ai reçu votre lettre: plus de repos pour moi que je ne vous aie parlé! J'ai attiré et je tiens votre gouvernante hors de la maison. Je profite du moment où je sais que vous êtes seule avec votre tuteur. A force de l'épier, j'ai découvert quels sont les marchands qu'il a mandés. J'ai gagné deux commis, et les supplée en cette qualité, en prenant toutefois la précaution de me déguiser, quoique Clénard ne m'ait jamais vu: il est bon qu'il n'ait aucune idée de ma personne, en cas qu'il me devint nécessaire de l'observer et de le suivre. Indiquez-moi précisément la porte de votre chambre; envoyez-moi l'empreinte de la clef sur la cire molle, préparée et collée au bas de mon billet.

(*Elle regarde le papier où est la cire molle, papier séparé de la lettre.*)

Agissez sans alarmes; je retiens votre tuteur. Quand vous aurez fini, laissez tomber un meuble. Amour pour la vie!

Cher amant! cher Cléri! comment ne pas t'aimer!
Que je serois ingrate! ah! tu dois présumer
Que Pauline est constante autant qu'elle est chérie!
Je t'aimerai toujours... oh!... amour pour la vie!
Faisons ce qu'il me dit, voilà tout ce qu'il faut...

(*Elle va prendre la clef de sa porte et tire l'empreinte.*)

Jaloux! dans tous les temps vous serez en défaut.
Cette empreinte est bien nette et faite avec adresse.
Un mot sur mon départ, un mot sur ma tendresse.

(*Elle prend une plume, écrit et prononce tout haut les phrases qu'elle écrit.*)

La porte de ma chambre dans le grand sallon... une grande

tache d'encre sur la serrure... N'oubliez pas que je pars dans une heure. Si j'ai ce malheur, j'écarterai mon tuteur autant que je le pourrai. Ma gouvernante est incorruptible, mais peu fine, vaine et flatteuse ; elle a la vue très-mauvaise. Voyez si, entre vous et moi, nous n'en pourrons pas tirer parti... J'aurai les yeux au guet d'ici à la diligence, et pendant toute la route : adieu ! pensez à moi... Amour pour la vie !

Ajoutons une épingle, et plions le paquet...

(*Elle tire une épingle de sa tête.*)

Fort bien ! Et maintenant grand bruit sur le parquet.

(*Elle renverse une table, et tient le paquet caché le long de sa juppe.*)

Le cœur me bat d'amour, d'espérance et de crainte !
Il arrive. Employons la douceur et la feinte !

SCENE VIII.

PAULINE, CLENARD.

CLENARD.

Quel est ce bruit, Pauline ?

PAULINE.

En me glissant par-là ;
Ma robe a renversé la table que voilà.

CLENARD *d'une confiance bête et joyeuse.*

Il faut choisir le verd, symbole d'espérance.
C'est l'avis du marchand.

PAULINE.

Que votre complaisance
Est extrême, Monsieur, de vous prêter ainsi
Aux bizarres desirs que je témoigne ici !
Je choisis donc le verd, reportez lui donc le reste...

(*Clénard va à la table reployer les étoffes ; Pauline le suit, le carressant.*)

Voilà beaucoup de soins ; mais je vous le proteste,
J'y prends tant d'intérêt, comme vous pouvez voir,
Que même vous aurez peine à le concevoir.

(*Ici elle attache l'épingle.*)

Ah ! vous n'aviez encor rien fait, je vous le jure,
D'aussi doux pour mon cœur, qu'en cette conjoncture.

CLENARD.

Tant mieux ! tant mieux ! mignone... oh ! nous serons d'accord.

(*A part, en s'en allant.*)

Flattons la vanité : ma sœur n'avoit pas tort. (*Il sort.*)

SCENE

SCENE IX.

PAULINE *seule, et après avoir suivi de l'œil son tuteur.*

JE conçois maintenant, comme on peut, sans scrupule
Et sans pitié, tromper un tyran ridicule !
Puisque Cléri sait tout, graces à ses tendres soins,
Au départ projetté je répugne un peu moins.
Que dis-je ? je serois chagrine, embarrassée,
Si Clénard s'avisoit de changer de pensée.
Et j'ai lieu d'espérer, avec grande raison,
Qu'aux champs, plus aisément que dans cette maison ;
Le moyen s'offrira de sortir d'esclavage.
Oui, partons promptement, et mettons en usage ;
Et toute mon adresse, et celle de l'amour,
Pour hâter ce voyage avant la fin du jour.

SCENE X.

PAULINE, CLENARD.

CLENARD.

JE reviens près de toi, chère petite femme ;
J'ai bien vu le plaisir que j'ai fait à ton ame.

PAULINE, *avec la plus grande finesse toute cette scène.*

Beaucoup assurément, et pour mieux vous prouver
Qu'avec de la douceur on peut me captiver,
Je consens à partir, et dans cette journée,
Pour la maison, Monsieur, que l'on ma destinée ;
Mais à condition qu'avant qu'il soit long-temps,
Vous me rappellerez près de vous.

CLENARD.

Je prétends...

PAULINE.

Je ne vous promets pas, dans mon obéissance,
D'étouffer mon amour : non, j'ai trop de constance ;
Ne vous en flattez pas ; mais je veux toutefois
Essayer aujourd'hui d'obéir à vos loix ;
Afin qu'ayant été digne une fois de plaire,
Vous n'ayez pas du moins de reproche à me faire.

CLENARD *presque séduit.*

Tu me remplis de joie ! et je puis espérer...
Tout ceci changera... J'ose t'en assurer...
Je voudrois bien ne pas t'éloigner, ma Pauline ;
Et, plus que tu ne crois, ce départ me chagrine...

Si tu me promettois de ne plus t'occuper
De ce fâcheux amant qui cherche à te tromper ;
Oui, je t'en avertis : si, loin de ta pensée,
Tu voulois rejetter cette flamme insensée,
Tu resterois ici ; mais, à ne rien cacher,
Il faudroit se contraindre, et ne pas se fâcher ;
Si, redoublant alors de soins, de vigilance,
J'exigeois que Pauline eût cette complaisance
D'être un peu sédentaire, et de ne plus sortir
Pendant un mois ou deux, on verroit s'amortir...

PAULINE.

Tout ce qu'il vous plaira, je suis prête à le faire.
Mais vous savez, Monsieur, combien je suis sincère ?
Oublier mon amour n'est pas en mon pouvoir !
Vous dites qu'il me trompe ?...

CLENARD.

Oui, je te ferai voir...

PAULINE.

Croyez qu'il n'en est rien ; et que, loin qu'il m'oublie,
Il n'est pas de moyen, de ruse, de folie,
Dont il ne soit capable, en sa fidélité,
Pour forcer ma prison. Oh ! c'est la vérité.
Vous le connoissez mal, s'il faut que je le dise,
Vous voyez à quel point je porte la franchise !

CLENARD.

Peste ! D'après cela, tu sens que ton départ
Me devient nécessaire, et plutôt que plus tard,
Tu vois bien ?...

PAULINE *très-finement.*

Ah ! je vois qu'une femme est craintive ;
Que, de ses sentimens, l'expression naïve,
Tourne toujours contre elle ; et que l'homme est enfin,
Ainsi que le plus fort, sans cesse le plus fin.

CLENARD *faisant l'avantageux.*

Moi fin ?... oh ! point du tout ; point du tout, je t'assure :
Tu ris, méchante ?... Allons, il faut, vers la voiture,
S'acheminer bientôt : vas donc tout préparer.

SCENE XI.

PAULINE, CLENARD, LA SŒUR.

CLENARD.

Vous venez à propos, ma sœur, sans différer...

LA SŒUR.

Peut-être mon retard, mon frère, vous irrite ?
Mais je n'ai pu venir, en vérité, plus vîte.

Ces marchands ont été si complaisans, si doux;
Ils m'ont tant déployé d'étoffes, de bijoux,
(*A Pauline.*)
Que j'en ai mal aux yeux... Vous allez voir, mon ange.

CLENARD.

Nous avons ce qu'il faut.

LA SŒUR.

Comment?

CLENARD.

Çà, qu'on s'arrange
Pour partir sur-le-champ. Tout ce qu'il vous faudra,
Suffit, c'est mon affaire, et l'on vous l'enverra.
Allez : voici Michel ; il faut que je lui parle.
(*Elles sortent.*)

SCENE XII.

CLENARD, MICHEL.

MICHEL *un dossier à la main, d'un ton clair et élevé; qu'il laisse tomber, et qu'il élève de nouveau à chaque phrase.*

LA sentence d'Eloy, celle d'Isaac Charle,
Je les mets de côté, sauf votre bon avis,
Afin que, sans retard, nos gens soient poursuivis.
Ce Fougère, le Peintre, et frère de notre homme,
Ne doit que mille francs; et loin d'avoir la somme,
Il feroit tout Paris, de quartier en quartier,
Qu'il ne trouveroit pas seulement un denier.
Monsieur Cléri, l'amant, a bien quelque fortune;
Mais peu : d'où je conclus que sa sœur importune,
La Madame Fougère à lui va recourir;
Et le voilà contraint d'aller et de courir
Pour ses seuls intérêts, et non pas pour vous nuire :
Heureux événement! car je dois vous instruire,
D'après l'avis secret de l'espion du coin,
Madame Vigilot, qui sait tout au besoin,
Que ce Monsieur Cléri rode et rode sans cesse
Autour de la maison : ainsi la chose presse.
J'ai fait commandement, daté d'hier; recors!...
Ah! si nous l'avions su, nous aurions eu un par corps.

CLENARD.

A l'ouvrage, Michel! esclandre! et point de grace!
(*D'un air de mystère, et se frottant les mains de joie et d'aise.*)
Fais-moi vîte avancer un carosse de place
Pour Pauline et ma sœur : elles vont au couvent!

MICHEL.

Fort bien !

CLENARD.

Il ne faut pas que quelqu'un en ait vent !

MICHEL.

Mal peste !

CLENARD.

Hors d'ici, personne s'en doute.
L'amoureux rodera, Pauline fera route,
Et puis le mariage, ou je suis bien attrapé.

MICHEL.

Et, hors nous ; un chacun va se voir attrapé...

(*Ils sortent gaiment.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

*Le Théâtre repréſente l'appartement de Fougère, conſiſtant en une ſeule pièce ; un lit dans le fond, des caiſſes en pied-d'eſtaux ſur les côtés, tout l'attirail d'un attelier de peinture mêlé avec les meubles, des plâtres, des eſquiſſes, des tableaux, des chevalets, un principal chevalet ſur le devant de la ſcène, à droite de l'acteur, chargé d'un tableau, repréſentant le combat ſingulier d'*Argant *et de* Tancrède *du* Taſſe *; à droite et à gauche, à terre et aux murs, des cuiraſſes, des caſques à viſière, des lances, des pertuiſanes, des boucliers, des gantelets, etc.*

SCENE PREMIERE.

FOUGERE *monté ſur une chaiſe, et occupé à peindre un tableau,* Madame FOUGERE.

Mad. FOUGERE *un exploit à la main, et après avoir quelque temps exprimé ſon chagrin, relatif à l'exploit et à l'inſouciance de ſon mari, par des mouvemens de dépit et d'impatience.*

LAiſſe là ta palette ; et dis ce qu'il faut faire ? Qu'allons-nous devenir ?

FOUGERE *enthouſiaſte et toujours enthouſiaſte.*

Paix ! Madame Fougère ;

Voilà, graces à vous, à l'humeur qui vous prend;
Dix fautes que je fais dans la barbe d'Argant.

Mad. FOUGERE.

Il s'agit bien de barbe, alors que, par brigades,
Les Huissiers vont saisir mon lit et tes croisades.

FOUGERE.

Saisir!

Mad. FOUGERE.

Eh! oui saisir!

FOUGERE.

Fi donc!

Mad. FOUGERE.

Vois ce papier!

FOUGERE.

Je l'ai lu.

Mad. FOUGERE.

Dès demain, on pille l'attelier.

FOUGERE.

Du respect pour les arts, ma femme, ou je me fâche!
A-t-on jamais saisi Rambrant ou le Carrache?
Apprenez que le Peintre, avec son chevalet,
Ne craint point les Huissiers de tout le Châtelet.
Ils porteroient la main au pinceau de l'artiste!
Ventrebleu!... Je le sais, par-tout l'abus existe.
On voit régner la fourbe et la perversité;
(*Il descend de sa chaise.*)
Mais nous n'en sommes pas à cette iniquité,
Qu'une vulgaire main, pour qui l'intérêt plaide,
M'arrache le combat d'Argant et de Tancrède!

Mad. FOUGERE.

Tu sauveras Tancrède, et l'on prendra mon lit.

FOUGERE.

Ah! je ne dis pas non. Il se peut.

Mad. FOUGERE.

Quel esprit!
Mais, Fougère, peux-tu rester ainsi tranquille?

FOUGERE.

Que ferois-je?

Mad. FOUGERE.

Eh! vas donc, cherche, parcours la ville,
Implore des amis, emprunte de l'argent.
Ou parle au procureur en ce besoin urgent.

FOUGERE.

Parler au procureur! me mêler de chicane?
Et frapper mon cerveau d'un mêlange profane
D'objets rappetissés, qui tiendroient étouffé,
Pendant plus d'un grand mois, mon génie échauffé?...
Ma femme, je ne puis, demandez autre chose.

Mad. FOUGERE.

Prends donc l'autre moyen qu'ici je te propose :
Vas trouver des amis ! emprunte de l'argent !

FOUGERE.

Ils n'en ont pas.

Mad. FOUGERE.

Fort bien ! et que dire au sergent ?

FOUGERE.

Qu'il attende.

Mad. FOUGERE.

Et quoi donc ?

FOUGERE.

La fin de ma bataille.

Mad. FOUGERE.

Lui ! le sergent ! attendre !

FOUGERE.

Eh ! bien donc qu'il s'en aille.

Mad. FOUGERE.

Peste ! de ton sang froid ! aussi voilà le fruit
De ton genre. Vraiment ! il donne un grand produit :
Que ne le quittes-tu ? Nous serions moins à plaindre.
C'est, pour nous enrichir, le portrait qu'il faut peindre ;
L'argent vous tombe alors. Laisse là tes Romains.
Ce barbouilleur, pour qui tu dessines les mains,
Et sans compter les bras, pour un écu la paire,
Tu le vois bien toi-même, il est riche, il prospère ;
Il a la bague au doigt, le fin cabriolet....

FOUGERE *avec indignation.*

Fi ! je ne voudrois pas en faire mon valet.

Mad. FOUGERE *outrée.*

Eh ! mais, tu n'en a pas de valet misérable !
Eh ! peins, peins nos bourgeois, et peins plutôt le diable ;
Et gagne de l'argent ; que t'en coûteroit-il ?
A peindre le portrait est-il quelque péril ?
On fait les hommes beaux, et les femmes jolies :
Et l'on profite ainsi de toutes les folies,
Et du tiers et du quart. Quand il faut vivre enfin ;
Il s'agit bien du genre, et d'y faire le fin ;
On peint qui l'on rencontre ; et vogue de la brosse !
Et pour les gens à pied, et les gens en carrosse !
A tout payant beau jeu ! L'on encadre, au besoin,
Son boucher, son hôtesse, et l'épicier du coin.

FOUGERE *redoublant d'indignation.*

Ventre-bleu ! rendez grace à l'amour conjugale,
Sans quoi vous paieriez cher cet indigne scandale !
L'avez-vous pu penser que ces nobles pinceaux,
Imprégnés du génie et du sang des héros,

A peindre de Phriné la mine grimacière ;
Avilissent leur touche et vigoureuse et fière ?
Moi ! colorer un fat de ces mêmes couleurs,
Qui rougirent le front d'Achille, en ses fureurs ?
Moi, le portrait !... Et vous, vous madame Fougère !
Je n'ai même pas fait le vôtre.... et tu m'es chère !
Vous préservent les dieux, en des soucis pareils,
D'offrir à votre époux ces perfides conseils !
Apprenez, qu'en portrait, mille opulentes faces,
Ne valent pas, madame, un muscle des Horaces....

(*Il figure de son bras le serment des Horaces du superbe tableau de M. David.*)

Tout est dit : je pardonne... allons, plus de courroux....
Je vais sortir.... je sors, et j'ai pitié de vous.

Mad. FOUGÈRE, *pendant les quatre premiers vers, elle lui met sa cravatte, l'habille, tandis que Fougère, occupé seulement de son tableau, y veut venir sans cesse, et saisit tous les instans où sa femme le quitte, pour retoucher, au crayon, le contour et les muscles de ses figures, etc.*

A la bonne heure ! écoute, il me vient une idée :
Tâche de voir Cléri : je suis persuadée
Que s'il a de l'argent, il nous en prêtera :
C'est un frère si bon ! Peut-être il en aura....
Ce sont trois cens écus, à-peu-près, qu'on demande,
Qu'il voie à les trouver.... qu'en dis-tu ? j'appréhende

(*Elle va prendre l'habit.*)

Qu'il ne soit pas en ville... Eh bien ! passe l'habit.
Voilà huit jours entiers qu'il n'a paru ; j'ai dit

(*Elle lui met sa perruque et lui donne son épée.*)

A la voisine Evrard d'observer si l'escorte
Venoit roder, alors je fermerois la porte,
Ferois-je bien ?... réponds... où vas-tu ?

FOUGÈRE *court à son tableau, prend sa palette, il peint.*

Paix ! moins fort.

(*Après le coup de pinceau donné.*)

Vois-tu ce trait dans l'œil ? c'est le coup de la mort :
Tancrède l'a tué.

Mad. FOUGÈRE.

Que le ciel te bénisse !
Allons, tiens.. ton chapeau... songe que la Justice
S'éveille du matin : tâche qu'avant la nuit,
Ta course, mon ami, produise quelque fruit.

Songe bien ; songe à tout ce que t'a dit ta femme.
Souviens-t'en, enrents-tu, passe chez cette dame...
(*Fougère sort dans l'admiration de son tableau.*)
(*Allant à la porte qu'elle laisse ouverte, et criant dans l'escalier.*)
Et mon frère sur-tout ! mon frère !

SCENE II.

Madame FOUGERE *seule.*

Dieu merci !
Il est dehors, pourvu qu'il ne revienne ici
Qu'avec les mille francs. Oh ! s'il savoit s'y prendre
Il trouveroit de l'or, et cela sans attendre.
Mais parlez d'intérêt avec lui, point d'accès ;
Il est fou de son art, fier comme un écossois !
C'est dommage pourtant, c'est un excellent homme...
N'entends-je pas du bruit ?... (*Grand bruit dans l'escalier.*)
Je crains... mais voyez comme
On vient... Ah ! les Huissiers..(*Elle court à la porte, la ferme et s'appuie dessus.*)
Je n'en puis plus... j'ai peur...
Est-ce ici ?... l'on s'arrête... (*On frappe à la porte.*) Ah !

SCENE III.

Madame FOUGERE, CLERI *en dehors.*

CLERI *en dehors.*

Ma sœur ! eh ! ma sœur.

Mad. FOUGERE *ranimée.*

C'est Cléri ; c'est mon frère !
(*Elle ouvre la porte.*)

CLERI *en entrant.*

Eh ! qu'avez-vous ?

Mad. FOUGERE *s'asseyant.*

Je tremble :
Je croyois qu'il montoit plusieurs hommes ensemble.
(*Elle se lève.*)
N'avez-vous pas trouvé Fougère sur vos pas ?
Il vous cherche.

CLERI.

Qui, moi ?

Mad. FOUGERE.

Si vous saviez, hélas !

Demain

Demain on nous saisit, et c'est pour cent pistoles.
Après cinquante écus, je n'ai pas deux oboles.
J'ai dit à mon mari de chercher à vous voir
Et de vous en parler, en lui donnant l'espoir
Que vous nous aideriez dans cette conjoncture.

CLERI.

Vous pouvez y compter. Ce soir, je vous assure;
Vous aurez ce qu'il faut; mais je puis, à mon tour,
Vous conjurer de rendre un service à l'amour,
A mon cœur, à l'objet le plus digne qu'on l'aime?

Mad. FOUGERE.

Eh! dieu, je vous chéris comme un autre moi-même!
Que faut-il? disposez de tout ce que je puis.

CLERI.

Imaginez, ma sœur, l'embarras où je suis.
J'aime, avec passion, une jeune personne,
Spirituelle, aimable, et belle autant que bonne;
Orpheline, mais riche, à peine ayant vingt ans.
Un tyran, son tuteur, l'opprime dès long-temps.
Il voudroit usurper sa main et sa fortune;
Il lui fait éprouver une gêne importune,
Affreuse, injuste; et moi qui me suis fait aimer
De cet aimable objet, et qui sais l'estimer,
J'ai juré de n'avoir jamais qu'elle pour femme;
Et le même serment est sorti de son ame.
Que vous dirai-je enfin? par un bonheur bien grand,
Je viens de l'arracher à son cruel tyran,
Et je ne sais à qui confier ce doux gage,
Ce dépôt précieux, avant mon mariage,
Si vous me refusez un asyle, en ce jour,
Pour cet objet tremblant et de crainte et d'amour!

Mad. FOUGERE.

Eh! qu'elle vienne vîte! où l'avez-vous laissée?

CLERI.

A la porte, en carosse.

Mad. FOUGERE *voulant sortir.*

Oh! je suis empressée...

CLERI *la retenant.*

Non, je vais la chercher: attendez un moment...

(*Il sort transporté.*)

SCENE IV.

Madame FOUGERE *seule.*

JE rends graces au sort de cet événement,
Qui m'offre le moyen de pouvoir reconnoître
La bonté que mon frère envers nous fait paroître.

La providence est grande ! et j'admire, en effet,
Comme le bien succède à tout le mal qu'on fait.

SCENE V.

PAULINE, Madame FOUGERE, CLERI.

CLERI *à Pauline.*

Vous êtes chez ma sœur ; ne craignez rien, Pauline :
(*Il la fait asseoir.*)
Calmez-vous. Là voilà cette chère orpheline,
Jusqu'à ce jour livrée à tant de déplaisir,
Et que je veux aimer jusqu'au dernier soupir !

Mad. FOUGERE.

On le mérite bien, quand on est aussi belle !
Je voudrois recevoir ici, Mademoiselle,
D'une manière digne, en tout, de ses attraits ;
Mais du luxe, en ce lieu, le bon cœur fait les frais.

PAULINE *très-oppressée.*

Je suis fort bien, Madame.

Mad. FOUGERE.

Elle est toute tremblante.

PAULINE *souriant.*

Oui, je suis fort émue.

Mad. FOUGERE.

Et bien intéressante !
Mon frère est honnête homme, il vous aime, et je puis
Vous promettre un bonheur plus grand que vos ennuis.

CLERI.

Ah ! je puis le jurer.

PAULINE *avec amour.*

Je le crois bien de même.

Mad. FOUGERE.

Mais ne craignez-vous rien, et par quel stratagême ?

CLERI.

Non, soyez sans frayeur ; et contre un seul jaloux,
Secret, amour, honneur et les loix sont pour nous.
Il seroit curieux, mais trop long de vous dire
Comment nous avons su nous parler, nous écrire,
Concerter nos projets, tandis qu'en sa maison,
Ce tuteur retenoit ma Pauline en prison.
L'espoir étoit éteint, et nos lettres surprises ;
Et, pour parer d'avance à d'autres entreprises,
Le tyran envoyoit, par un trait clandestin,
Pauline désolée, en un couvent lointain.
Une duegne étoit sa garde et sa compagne.
Je l'apprends ; elle part... Mais je suis en campagne !

Et, non loin du logis de ce tuteur rusé,
Voiture et gens, je vois tout fort bien disposé.
Je sais que ce carosse ira, sans qu'on le presse,
Au carosse public déposer ma maîtresse ;
Et je l'y vais attendre, avec quelque souci,
Faisant la guerre à l'œil dans un carosse aussi.
Celui de ma Paulina arrive enfin, s'arrête
En face du bureau. Cependant je m'apprête :
On ouvre une portière, et la vieille d'abord,
D'une heureuse lenteur cherche à prendre l'essor ;
De l'une et l'autre main s'appuie à gauche, à droite ;
Tandis que d'autre part, d'une main plus adroite,
J'ouvre une porte aussi, prends Pauline en mes bras ;
Et l'enferme avec moi, quand la vieille est en bas.
Figurez-vous sa mine après cette aventure ;
Je ne saurois vous peindre au juste sa figure,
Lorsqu'après avoir pris l'à-plomb sur le pavé,
Voulant chercher quelqu'un, elle n'a rien trouvé.
Mais je suis convaincu qu'à sa première plainte,
A ses premiers transports, nous étions hors d'atteinte ;
Et qu'une triple rue, entre la vieille et nous,
Nous avoit, pour jamais, dérobés aux jaloux.

Mad. FOUGERE *riant et se moquant de la deugne.*

Que dira le tuteur quand la vieille plaintive ?....

CLERI.

Qu'il s'emporte, s'il veut, hélas ! quoiqu'il arrive,
Il ne sauroit, le traître, expier aujourd'hui
Les tourmens que Pauline a soufferts près de lui !
Ce traître de Clénard...

Mad. FOUGERE *avec la plus vive surprise.*

Clénard, Clénard, mon frère ?

CLERI.

Quoi ! le connoissez-vous ?

Mad. FOUGERE.

Ah ! que trop le corsaire ;
Et son Huissier Michel : c'est lui qui nous poursuit.
Que vous me comblez d'aise !...

CLERI.

Ah ! que m'avez-vous dit ?

PAULINE *alarmée, se levant.*

Quoi ! Clénard et Michel !

Mad. FOUGERE.

Ils doivent, dès l'aurore,
Venir céans, mon frère.

CLERI *avec chaleur et agitation.*

Il en est temps encore.
Et je cours vous chercher leur objet capital,

Pour préserver vos yeux de cet aspect fatal.
Demeurez-là, Pauline, et soyez sans alarmes.
Veillez, ma chère sœur, veillez sur tant de charmes;
Rassurez sa belle ame... A l'instant, je reviens...
(*Il va pour sortir.*)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, LA VOISINE EVRARD

LA VOISINE *d'une voix étouffée et accourant.*

UN Huissier! des recors!

PAULINE, CLERI, Mad. FOUGERE.

Dieu!

LA VOISINE.

Je vous en préviens:
Ah! Madame Fougère, ils sont une vingtaine.
Les voilà dans l'allée, et vous êtes en peine.

Mad. FOUGERE *courant à la porte.*

Vîte, fermons la porte.

PAULINE *alarmée.*

Ah! Cléri! cher Cléri!
Le bonheur, avec vous, un instant m'a souri...

CLERI *affligé.*

Rassurez-vous, Pauline: ô ma tendre Pauline!

Mad. FOUGERE, *de la porte où elle épie, et cachant le trou de la serrure avec sa main, d'une voix étouffée.*

Paix!... Si l'on vient frapper, répondez, ma voisine.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, MICHEL *en dehors avec ses recors.*

(*On frappe.*)

LA VOISINE *émue.*

QUi va-là?

MICHEL *en dehors.*

Que l'on ouvre: ouvrez; de par le Roi!

PAULINE *effrayée et à demi-voix.*

C'est la voix de Michel: ah! je tremble d'effroi.

MICHEL *en dehors et frappant.*

De par le Roi! qu'on ouvre, ou j'enfonce la porte.

LA VOISINE.

Attendez un moment.

MICHEL *en dehors.*

Oh! nous avons main-forte.

CLERI *Furetant la chambre.*

Où nous mettre ? comment nous cacher à leurs yeux ?

Mad. FOUGERE *désespérée et à voix basse.*

Je n'ai que cette chambre.

PAULINE *de même.*

Oh ! mon cher Cléri !... dieux !...

CLERI *furetant de tous les côtés, se trouvant tout-à-coup inspiré.*

Il me vient une idée ! Endossons la cuirasse.
Ce casque bien fermé. Là, tous les deux en place,
Aux yeux de telles gens qui ne sont pas bien fins,
Vous nous ferez passer pour deux vrais mannequins.
(*à Pauline.*)
N'y consentez-vous pas ?

PAULINE *avec abandon.*

Oui, pourvu qu'on me cache.
Pourvu que de vos bras jamais on ne m'arrache.

MICHEL *en dehors et frappant.*

Ouvrirez-vous enfin ?

LA VOISNE *impatientée et faisant sonner sa poche.*

Ah ! je cherche les clefs...

CLERI *s'évertuant et s'habillant.*

Oh ! nous serons bientôt l'un et l'autre habillés.
(*Ici on habille Pauline d'un casque à visière, d'une cuirasse.*)

Mad. FOUGERE *aidant à Pauline.*

Otez votre croix d'or, dont le cœur fait en globe,
Pourroit bien vous blesser sous une telle robe.
Je la mets dans ma poche.

CLERI *à Pauline, douloureusement.*

Oh ! le cruel tracas !
Ma courageuse amie !

PAULINE *avec tendresse.*

Ah ! je ne me plains pas.

CLERI *voyant Pauline habillée.*

(*Michel frappe.*)
Bien, montez sur ce coffre, et ne bougez, Pauline.
(*A la voisine.*) (*La voisine va tournailler une clef dans la serrure.*)
Faites semblant d'ouvrir... Donnez ma javeline.
(*Il se campe sur un autre coffre.*)
Me voilà prêt. Allez : ouvrez-leur maintenant.

(*Madame Fougère ouvre ; Michel entre avec ses recors.*)

MICHEL *entrant, à Madame Fougere.*

Voilà bien du mystère. Après commandement,
Non compris tous les frais, payez-vous mille livres ?

Mad. FOUGERE.

Qui, moi ? je ne connois vos papiers ni vos livres. Attendez mon mari.

MICHEL *aux recors, en prenant place autour d'une table, et d'une voix de fausset.*

Verbal !... lit et bureaux...
Table... chaises... armoires... ottomane... tableaux...
(*Voyant les mannequins postiches.*)
Qu'est-ce donc, s'il vous plaît, que ces deux personnages ?

Mad. FOUGERE *avec humeur.*

Ce sont des mannequins vêtus.

MICHEL.

Pour quels usages ?

Mad. FOUGERE *de même.*

Oh ! je ne sais !

MICHEL.

Item, deux mannequins vêtus.
(*Il les observe.*)
Mâle et femelle, ainsi qu'ils sont chez Curtius.

Mad. FOUGERE.

Comment ! vous écrivez ces objets ?

MICHEL.

Qu'est-ce à dire ?
Si nous les saisissons, il faut bien les écrire.

Mad. FOUGERE.

Vous ne saisirez pas mes mannequins.

MICHEL *ricanant.*

Pourquoi ?
Je prétends emporter l'un et l'autre avec moi.

Mad. FOUGERE.

C'est ce qu'il faudra voir... arrive donc, Fougère !

SCENE VIII.

FOUGERE *arrivant avec précipitation, et ne faisant pas attention aux Huissiers, jette les yeux sur les mannequins, qui le remplissent d'indignation.*)

A Qui ces mannequins d'une école étrangère ?
Qui les a pu placer ainsi dans l'attelier ?
Me prend-on pour un sot, ou pour un écolier ?
Est-ce un tour qu'on me joue ? et croit-on que mes œuvres
Sentent le mannequin ? passe pour des manœuvres !
Que veut dire ceci, ma femme ? quel affront !

Mad. FOUGERE.

Ecoute donc, Fougere, et ne sois pas si prompt.
Oui, c'est un Peintre...

FOUGERE.

Un Peintre ! à moi pareille injure !
Jamais de mannequins, et toujours la nature !

Mad. FOUGERE.

Fort bien ! mais les Huissiers...

FOUGERE.

Il s'agit bien d'Huissier !
J'abandonne ces gens à leur triste métier ;
Et dans le clair-obscur de leur dédale infâme,
Je ne me mêle pas. L'essentiel, Madame,
C'est l'envoi que me fait un rival insolent ;
C'est l'outrage aux beaux arts, ainsi qu'à mon talent ;
Par ces deux mannequins ; ressource subalterne
D'un peintre de trumeaux, d'un peintre de taverne.
Ventre-bleu ! qu'à l'instant on ôte de mes yeux,
Et sans plus balancer, ce spectacle odieux.
Des mannequins !... à moi !

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, CLÉNARD.

CLENARD *avec véhémence.*

Michel ! eh ! vîte en ville !
Alerte ! alerte ! on vient d'enlever ma pupile.

MICHEL.

Que me dites-vous là ?

CLENARD *s'agitant avec violence.*

Je suis désespéré.
Dépêche ton verbal ; saisis, bon gré, malgré :
Sur les meubles dehors ! saisis gages ! séquestres !
Eh vîte ! ces tableaux, ces fantômes pédestres !

(*Tous les personnages prennent situation en s'agittant ; les recors courent sur les tableaux.*)

FOUGERE, *avec la plus grande colère, saisissant une arme qu'il met en avant sur les recors.*

Comment donc, mes tableaux ! Ignorez-vous la loi ?
Ventre-bleu ! le premier.... Portez hors de chez moi
Ces honteux mannequins ; à la bonne heure....

Mad. FOUGERE, *comme son mari, saisissant une arme qu'elle met en arrêt sur les recors.*

Arrête !
Touchez-y : vous verrez !

CLENARD *reculant ainsi que les recors.*

Ne perdez pas la tête.

MICHEL *à ses recors.*

Prenons les mannequins, nous sommes les plus forts....

(Ils courent sur les mannequins. Cléri saute en bas de son coffre, et met sur eux la lance en arrêt.)

Ah! le diable est céans!

CLENARD *avec force.*

Appellez vos renforts....

(Sur ce cri, un nombre égal de recors entre encore; et se jette dans la chambre. A ce bruit Pauline tombe en foiblesse.)

Mad. FOUGERE *allarmée.*

Elle tombe en foiblesse! Au secours ma voisine!

(Les deux femmes la secourent.)

Otons-lui donc ce casque. *(On lui ôte le casque.)*

MICHEL

s'élevant sur la pointe du pied, et d'un ton éperdu.

Ah! monsieur, c'est Pauline!

CLENARD, *hors de lui et vérifiant.*

Ma pupille! oui, c'est elle... emportez... emportez...

(Les recors environnent Pauline et l'emportent.)

Un carosse!... courons.

(L'escouade entraîne Pauline vers la porte)

CLERI *désespéré en criant.*

Malheureux! arrêtez!

(Allant à Fougère, qui, s'agitant comme un égaré, reçoit Cléri entre ses bras, et, ainsi acolé, fait avec lui deux ou trois pirouettes.)

A mon secours, Fougère!

FOUGERE *stupéfait et s'agitant.*

Eh! quels sont ces vacarmes?

Mad. FOUGERE *avec véhémence, et poussant son mari à secourir son frère, vient à son tour tomber dans les bras de Fougère, qui pirouette encore avec elle.)*

Au secours! c'est Cléri.

FOUGERE *à ce mot saisit une pertuisanne, en se démenant.*

Cléri! mon frère! aux armes!

(Il court sur le grouppe, se mêle avec les recors; le débat est pittoresque et chaud en allant vers la porte la toile tombe sur ce tableau.)

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

Même décoration qu'au premier et second actes. La cuirasse dont Pauline étoit vêtue est sur la table.

SCENE PREMIERE.

PAULINE *assise*, CLENARD, LA SŒUR

CLENARD.

J'Espère, cette fois, ma complaisante sœur;
Que vous renoncerez à vos plans de douceurs,
Et que vous me saurez garder mademoiselle,
D'un air et de façon à me répondre d'elle.

LA SŒUR.

Quoi! me tromper ainsi; moi qui l'aimai d'abord!
Certes, il n'est vraiment pire eau que l'eau qui dort.

CLENARD.

Enfermez ce corset, cette bisarre armure.
Vous aviez là, Pauline, une belle parure.
C'étoit une Pallas!... Je crois que cette nuit,
Notre amant consterné ne fera pas grand bruit.
Au demeurant, je veille et me tiens sur mes gardes.
Michel reste gardien des meubles et des hardes
Chez le peintre, il est vrai; mais je prendrai tel soin;
Que de tout autre argus nous n'aurons pas besoin.
Vous ne m'attendiez pas, heim! dans votre cachette?
Je vous ai bien surpris? L'alarme étoit complette:
Avouez?...

PAULINE.

Eh! monsieur, c'est assez de souffrir
Des traitemens si durs.... ah! laissez-moi mourir.

CLENARD.

Peste! il faut empêcher ce trépas déplorable;
Et puisque la rigueur à ce point vous accable,
Je prétends vous veiller toute la nuit.

PAULINE.

O dieu!
Vous verrai-je toujours devant moi?

CLENARD.

Dans ce lieu
Je resterai sur pied, j'en fais votre antichambre.
Vous irez cependant dormir dans votre chambre.
Mais je vous fais savoir au moins qu'auparavant

Nous irons; en dehors, clouer le contrevent;
Et qu'un bon cadenat que je m'en vais y mettre
En dedans, sauvera le saut par la fenêtre.

PAULINE.

Hélas! faut-il me voir traiter comme cela!

CLÉNARD.

Ah! vous y comptiez donc sur ce passage là?
Qui voudra me duper, trouvera de l'ouvrage.

LA SŒUR.

Avant que l'oiseau sorte, il faut fermer la cage.

CLENARD.

Ainsi dormez en paix : dormez, tout est prévu;
Bien rusé qui saura me prendre au dépourvu!
L'amant n'est plus à craindre : à tout il est un terme.
Il peut se présenter, je l'attends de pied ferme.
Quatre bons pistolets chargés, dans ce tiroir,
Attendent le premier qui viendra pour me voir... (*on sonne*)
Voyons.... quelque fripon! soit! de leur industrie,
Je m'amuse, à mon tour il est temps que je rie.

SCENE II.

PAULINE, LA SŒUR.

LA SŒUR. (*Elle range la chambre pendant la tirade; elle ôte la cuirasse qu'elle va placer dans une armoire vers la coulisse.*)

A cheval qui veut fuir, il ne faut d'éperon....
L'occasion, je sais, fait souvent le larron.
Mais à bon chat, bon rat.... J'étois bonne et je change....
Oui, qui se fait brebis, toujours le loup le mange....
Enfin bon averti, mon enfant, en vaut deux.
Suffit : péril prévu n'est plus si dangereux....
Le succès n'est pas sûr à faire un coup de tête.
Abus.... Avant le saint ne chaumons pas la fête.
Qui cherche le malheur, malheur trouve en amour;
Et voyageur de nuit se repose le jour.
Pour n'avoir plus d'amis, il suffit d'une faute;
Et l'on compte deux fois, quand on compte sans l'hôte.

SCENE III.

PAULINE LA SŒUR, CLÉNARD.

CLENARD.

C'Est un fort honnête homme, et non pas un fripon,
A qui je viens d'ouvrir; pour cela j'en réponds,

C'est notre conducteur, notre cocher de fiacre.
(*A Pauline, en lui donnant la croix.*)
Voilà votre croix d'or, toute en perles de nacre;
Que sur l'un des coussins, je le présume ainsi,
Vous avez oubliée en retournant ici.
Le cocher l'a trouvée en rangeant sa voiture,
Et vient la rapporter. Beau trait! je vous assure.

LA SŒUR.

Très-beau, très-beau!

CLENARD.

Fermons la porte que voici.
(*Il va fermer la porte de sortie.*)
J'ai vu, s'il m'en souvient, un cadenat ici.
(*Il va à la table.*)
Que j'aille le placer soudain, quoiqu'il arrive;
En dedans des volets de notre fugitive.
(*Il prend un cadenat et un marteau dans le tiroir.*)
Voilà tout ce qu'il faut: ma sœur, éclairez-moi.

SCENE IV.

PAULINE *seule.*

QUe dois-je imaginer de ce nouvel envoi?
Ma croix dans le carosse, oubliée ou perdue!
Mais je ne l'avois pas quand je suis revenue:
Et j'en avois chargé la sœur de mon amant
Quand on m'en dépouilla pour mon déguisement.
Il m'en souvient très-bien: ceci cache un mystère.
(*Elle tourne et retourne la croix; après avoir cherché quelque temps, elle fait sortir un papier du cœur de la croix en tirant le ruban.*)
Voyons... Ah! dans le globe un papier... Persévère
Amant ingénieux! comment t'y prendras-tu
Pour augmenter l'amour que pour toi j'ai conçu?
Jusqu'au choix du papier le plus fin, je le gage,
Pour qu'un écrit plus long me calmât davantage.
(*Elle lit.*)
Que je vous plains, ma Pauline! que je souffre! Soyez sans crainte: calmez-vous, calmez-vous...
(*Ici on entend le marteau de Clénard qui pose un cadenat.*)
Ayez l'air d'être vaincue par la persécution, et feignez de consentir à donner la main à votre tuteur. Pressez-le même d'envoyer chercher son Notaire; exigez-le absolument de lui: observez bien ce mot, à son Notaire, M. Preslon, ainsi que nous avons eu l'art de le savoir de Michel. Ceci est nécessaire à ce que je prépare; car les clercs de

ce Notaire sont précisément tous nouveaux, inconnus à Clénard, et c'est là-dessus que je fonde mon projet.

(*Elle tourne la feuille bien visiblement.*)

Pour raison essentielle, je dois vous avertir d'un très-important secret. Prenez bien garde à ceci. Ayez soin à l'instant même de...

(*Elle cache sa lettre dans son sein.*)

Ah! voici mes tyrans.

SCENE V.

PAULINE, CLENARD, LA SŒUR.

CLENARD *allant remettre le marteau dans le tiroir.*

Voilà qui va des mieux!
Et qui, de ce côté, ferme aux audacieux
Les moyens d'abuser encor de ma bonhommie.
Car, il faut l'avouer, ma tête est endormie.
Je suis simple, crédule et facile à duper;
Mon peu d'expérience invite à me tromper;
Et c'est folie à moi de croire même encore,
Que je vous garderai céans jusqu'à l'aurore.

PAULINE *feignant.*

Quittez, Monsieur, quittez ce langage cruel.
De quoi sert l'ironie en mon sort actuel!
C'en est fait, à vos soins mon ame s'abandonne.
Je ne cesserai point d'être soumise et bonne.
Mon ame est accablée, et c'est trop de tourment:
Je cède à mon destin. Hâtez-vous seulement.
Que ne puis-je, Monsieur, signer à l'heure même!
Tout seroit dit. Laissez à ma douleur extrême,
Le loisir d'éclater en paix et sans témoin.
Soyez content...

(*Elle prend un bougeoir sur la petite table, et rentre dans sa chambre.*)

SCENE VI.

CLENARD, LA SŒUR.

CLENARD.

Voyez, ma sœur, s'il est besoin
D'être doux, complaisant, pour gouverner les filles.
Il faut de la rigueur, le ton haut et des grilles.

C'est un foible animal. Caressez-le, il vous mord.
Voulez-vous l'asservir, enchaînez-le et bien fort.
Aussi fais-je.

LA SŒUR.

Une fois, Clénard, n'est pas coutume.
Et comme je l'ai lu dans un certain volume,
Le péril est bien grand entre époux sans amour!
Mari qu'on n'aime pas, le paira cher un jour!
Soyez fin, votre femme en rira, je vous jure:
Et bref, fin contre fin ne vaut rien pour doublure.

CLENARD.

Chansons que tout cela!

LA SŒUR.

Veillez, mais soyez doux.

CLENARD.

Oui, mêlez la douceur au fracas des verroux.
Bel accord! fin détour!

LA SŒUR.

Voici deux mots superbes!...

CLENARD.

Eh! mon Dieu! laissez-là vos éternels proverbes,
En un mot, comme en cent, je prétends l'épouser.
Mon intérêt le veut; et c'est trop s'abuser,
Que de prendre, entre nous, ici d'autres arbitres.
(*On entend casser les vîtres dans la chambre de Pauline.*)
L'entendez-vous, ma sœur, elle casse ses vîtres,
Du dépit de trouver le contrevent cloué.

LA SŒUR.

Je vais voir...

CLENARD.

Laissez donc. Bah! désespoir joué!
Allons dans notre cour y faire ma visite.
(*On sonne.*)
On sonne... Qu'est-ce encore? allez voir? allez vîte;
Je reste en faction.

SCENE VII.

CLENARD *seul.*

Quarante mille écus
En bon contrats. *Item*, et pour mes préciputs,
Un domaine en Bourgogne à redonner à ferme.
Car, Dieu merci! le bail approche de son terme;
Et je le doublerai, puisqu'un cruel hiver,

La grêle et deux procès ont porté loin du pair
Le fermier ; il faut donc qu'il reste et renouvelle.
Ses champs sont mes voisins... Je la lui garde belle !
De plus, dans les fauxbourgs, grand jardin et maison ;
Et je laisserois, moi, sans rime ni raison,
Echapper de mes mains ces biens de ma pupille !
Et Monsieur l'amoureux, par un hymen utile,
Seroit, en un clin-d'œil, maître de tout cela !
A ma barbe !... l'ami !... s'il vous plaît, halte-là?

SCENE VIII.

CLENARD, FOUGERE, LA SŒUR.

CLENARD.

QUe vois-je ? Osez-vous bien affronter ma colère ?
Que venez-vous chercher ici, Monsieur Fougère ?
C'est être bien hardi !

FOUGERE.

Comment donc bien hardi ?

CLENARD.

Oui, très-hardi, Monsieur, très-fort je vous le dis !
Après que vous avez enlevé ma pupille,
Venir effrontément jusqu'en mon domicile,
Pour essayer, sans doute, encor sur nouveaux frais...

FOUGERE.

Réprimez, s'il vous plaît, ces transports indiscrets.
On n'a rien enlevé ; c'est vous, Monsieur, vous-même,
Qui plutôt insultez à cette loi suprême,
Qui protège l'Artiste, et défend de toucher
Aux instrumens d'un art, qu'on ne doit approcher
Qu'avec ce grand respect que le génie imprime.
Outrager les talens ! c'est une audace, un crime,
Dont vous seriez puni, si je m'avillissois
A tremper mon pinceau dans l'encre des procès !

CLENARD.

Faites-le ce procès, et...

FOUGERE.

Vulgaire grimoire,
Que dédaigna toujours un vrai Peintre d'histoire !

CLENARD.

Que voulez-vous donc dire avec ces grands Phœbus ?
Fin de non-recevoir contre tous ces rébus.
Un Huissier saisit tout. Il auroit fort à faire,
Si chaque barbouilleur...

FOUGERE.

Ventrebleu !... moi !... Fougère ?...

Estimez-vous heureux d'éviter mon courroux,
Par l'immense distance établie entre nous.
J'en jure par Rubens ! votre action brutale,
Auroit trouvé son prix sans ce vaste intervale.

CLENARD.

Voilà qui va fort bien ; mais au fait, dites-moi ;
Que venez-vous chercher en ces lieux ? et pourquoi ?

FOUGERE.

Ne le savez-vous pas ?... pouvez-vous !... mais que dis-je ?
Je ne me flatte pas d'un semblable prodige !
Vous ignorez, sans doute, et ne concevez pas
Le sublime motif qui guide ici mes pas !
Dois-je m'en étonner ? et de pareilles ames
Peuvent-elles brûler de ces célestes flâmes,
Qu'allume dans nos cœurs le plus noble des arts ?

CLENARD.

Finissons, et laissant ces burlesques écarts...

FOUGERE *prenant un ton modéré, mais circonspect ; et d'un sérieux plaisant.*

Monsieur, en ramenant votre aimable pupille,
Vous avez avec elle, en quittant son asyle,
Emporté certain meuble, un meuble précieux,
Une cuirasse enfin qui doit être en ces lieux.

CLENARD *moqueur comme les sots.*

Une cuirasse ?... quoi !...

FOUGERE *exalté.*

La perte seroit grande !
Gardez-vous de nier ce que je redemande.
Son usage est trop noble... Eh ! quel sublime emploi !
Renaud, Tancrède, Argant, Clorinde, Godefroi,
En seront revêtus. Rendez-moi ma cuirasse.
N'outragez pas les arts, n'outragez pas le Tasse !...
On ne résiste point à ce nom éclatant !
Rendez-la moi, Monsieur, et je m'en vais content.
Ce meuble m'est sacré, sa valeur infinie,
C'est l'armure, en un mot, de la tendre Herminie...

CLENARD.

Ah ça, Monsieur le Peintre, appaisez votre feu.
Herminie ou *Sophie*, il m'importe fort peu :
De plus superbes noms n'obtiendroient point de grace.
Payez-moi, vous aurez après votre cuirasse.
Jusques-là, serviteur, je suis votre valet.

FOUGERE.

Payez-moi !... vil propos... honte du chevalet !...
Voilà pour les talens quelle est donc la balance !
Emules de Fougère, ornemens de la France !
Artistes dont la gloire émerveille les yeux,

Sous le plafond des Rois, sous le dôme des Dieux!
Voyez comme un écu, du moins dans votre bourse,
Peut arrêter un Peintre au milieu de sa course!
Payez-moi !...

CLENARD.

Payez-moi, je n'y sais que cela.

FOUGERE *résolument.*

Je vous paierai, Monsieur, je vous paie, et voilà
Un cautionnement?

(*Il lui remet une lettre sous enveloppe.*)

CLENARD.

De qui?

FOUGERE.

De mon beau-frère.
De Cléri, qui répond, s'engage et me libère.

(*Pendant que Clénard lit, Fougère regarde les tableaux qui sont au-dessus des portes, et les trouve mauvais.*)

CLENARD.

Voyons un peu ceci... comment donc? mais pas mal...

FOUGERE.

Vous croyez ce tableau peut-être original
De l'école romaine?... Ah! comme on estropie?...
Ne vous y trompez pas, ce n'est qu'une copie.

CLENARD *la lettre à la main et qu'il agite.*

Quoi! vous avez l'audace...

FOUGERE *lorgnant toujours les tableaux avec sa lunette.*

Oui, je vous le soutiens.

CLÉNARD.

Venir effrontément...

FOUGERE.

Pour tel je le maintiens.
Copie, archicopie.

CLENARD.

Et vous osez en face?

FOUGERE.

Si je l'ose?... voyez, mais observez de grace...

CLENARD.

Ecoutez bien vous-même; il s'agit....

FOUGERE.

Ventre-bleu!
Je m'y connois, vous dis-je, et je puis dire un peu.
Voyez ces tons de chair, arrangés par hachures;
Et les extrémités de toutes les figures,
Dont je sens qu'un copiste a taté les contours.
Bah! Suis-je un ignorant? Je le dirai toujours,
Copie à tout jamais, pastiche misérable!

CLENARD.

CLENARD.

Oh ! tu m'écouteras, barbouilleur détestable !

FOUGERE.

Qu'est-ce à dire ?

CLENARD.

Et c'est là le cautionnement
Que vous osez ici me donner en paiement ?

FOUGERE.

Oui, monsieur.

CLENARD.

Savez-vous ce qu'un tel écrit porte ?

FOUGERE.

Comment ?...

CLENARD.

Sortez, monsieur, regardez bien ma porte ;
Regardez-là, vous dis-je ? afin que désormais,
Vous ayez bien le soin de n'y plus rentrer.

FOUGERE.

Mais...

CLENARD.

Au reste, grand merci ! vous avez fait merveilles.

FOUGERE.

Quel discours ?...

CLENARD.

Ecoutez de toutes vos oreilles.

FOUGERE.

Vous perdez la raison.

CLENARD.

En effet. Dites-moi ;
En lisant cet écrit, il me semble, je croi,
Que votre répondant, Cléri, votre beau-frère ;
S'est bonnement servi de votre ministère
Pour un double message, et qu'il vous a remis
Une lettre, à coup sûr, pour un de ses amis ;
Et celle-ci pour moi ?

FOUGERE.

J'en conviens ; ma surprise...

CLENARD.

L'enveloppe changée entraîne une méprise.
J'ai la lettre à l'ami.

FOUGERE.

Se peut-il ?

CLENARD.

Et jugez ;
Par ce style amical, combien vous m'obligez ! (*il lit.*)

A l'ouverture de ma lettre, cher ami, renvoyez mon beau-frère, afin qu'il aille promptement terminer avec ce

traître de Clénard un arrangement dont le succès inquiète fort ma sœur....

FOUGERE.

O l'étourdi! Donnez que j'aille, sans attendre.

CLENARD.

Non, écoutez; ceci va bien plus vous surprendre.

(*il lit.*)

J'étois parvenu à faire tenir, par un cocher de fiacre, une lettre à Pauline, dans le cœur d'une croix d'or qu'elle avoit laissée chez ma sœur; j'y dressois un piège à Clénard. Pauline devoit avoir l'air de consentir à l'épouser, et le presser même d'envoyer chercher son notaire Prélon. Il ne s'agissoit plus alors que de gagner ce notaire, qui, en inscrivant mon nom dans un contrat au-lieu de celui du tuteur, eût forcé mon mariage; mais ce maudit garde-note a été inflexible, et j'ai renoncé à ce projet impraticable.

C'est dommage : vos plans étoient bien concertés.

FOUGERE.

La main sur la poitrine, et du plus grand sérieux. Je jure par l'honneur....

CLENARD.

Allons donc.... écoutez :

(*Ici Fougère atteste sa probité par des signes du côté de la sœur qui le rebute. Fougère témoigne par une pantomime de fierté et d'indignation, combien sa délicatesse est outragée.*)

(*Il lit.*) Venez, cher ami, me trouver au plutôt, afin de m'aider, et que vers le point du jour, je puisse pénétrer par le jardin que vous connoissez jusqu'à la fenêtre de Pauline. Il faut tout tenter. La demoiselle est riche et très-éprise; et, quoique je sois, comme vous le savez, fort peu amoureux de mademoiselle Pauline, il faut être assez raisonnable pour le paroître, et saisir les bonnes occasions. Tout à vous! CLÉRI.

Eh bien! qu'en dites-vous?...

FOUGERE.

Moi! je tombe des nues.

CLENARD.

Comme vous le voyez, vos peines sont perdues.

FOUGERE.

Je puis vous attester....

CLENARD.

Il suffit! en tout cas,
Je vous suis obligé; je ne vous en veux pas.
Au demeurant : sortez au plutôt, je vous prie.

FOUGERE.

Monsieur ; je suis confus de cette étourderie.

CLENARD.

Je le crois.

FOUGERE.

Mais, au reste, avec célérité ;
Je vais tout employer pour me voir acquitté :
Vous aurez votre argent avant que la nuit passe ;
Mais vous me remettrez, s'il vous plaît, ma cuirasse ?

CLENARD.

Allez. Pour me duper, unissez vos efforts !
Ma sœur, éclairez-nous, mettons Monsieur dehors.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLÉNARD *seul, une lettre à la main.*

Jouissons du plaisir de confondre l'ingrate.
(*Il ouvre la chambre de Pauline.*)
Pauline !

SCENE II.

PAULINE, CLENARD.

PAULINE.

Ma douleur apparemment vous flatte ;
Et vous prenez plaisir, sant doute, à m'accabler.

CLENARD.

Non, mon enfant, je veux plutôt vous consoler.

PAULINE *feignant.*

Épargnez-vous ces soins, ils me sont inutiles.
J'ai pris, dans mon malheur, des moyens plus faciles ;
Qu'on ne me parle plus d'amant ni de l'amour.
Oui, je renonce à tout, au bonheur sans retour ;
A moi-même, en un mot. N'écoutez que votre ame.
Vous voulez m'épouser ? Je serai votre femme :
Eh bien ! soit ; au plutôt terminez ce lien :
Et que, dans l'univers, je n'espère plus rien.

CLENARD.

Je suis émerveillé de te voir résignée.

PAULINE.

Résignée ? oui, Monsieur, et dès cette journée.

Ce soir ; et tout-à-l'heure, ici, dans ce sallon ;
Appellez le Notaire.

CLENARD.

O ciel !

PAULINE.

Monsieur Prélon
N'est-il pas, dites-moi ?...

CLENARD.

Lui-même, mon Notaire.

PAULINE.

Envoyez-le chercher, je le veux.

CLENARD.

Pour te plaire ;
J'y consens, ma Pauline. A ce que tu me dis,
Plus que je ne pensois, moi-même j'applaudis.
Ta résolution, tes pressantes instances
M'inspirent un projet et d'autres espérances !
Mieux que moi-même encor tu fais ce que je veux ;
Et je vais te servir au-delà de tes vœux...

(*Il va à la table, et prononce ce qu'il écrit.*)

Monsieur Prélon est prié de dresser, en quatre lignes ; une promesse de mariage entre Pauline d'Arlois et Christophe Clénard, et de l'apporter à signer sur-le-champ dans la maison de sondit serviteur. CLÉNARD.

N'est-ce pas à-peu-près ce qu'il faut que j'écrive ?

PAULINE.

Mais, oui ?

SCENE III.

PAULINE, CLÉNARD, LA SŒUR.

CLENARD.

Vite, ma sœur, toujours sur le qui vive.
Appellez le voisin Bertrand ; que, sans retard,
Il apporte à Prélon ce billet de ma part...

LA SŒUR.

Allons ! bon pied, bon œil !

SCENE IV.

CLENARD, PAULINE.

CLENARD.

Que je te remercie
De te voir de la sorte envers moi radoucie !

PAULINE.

Le sort en est jetté... je suis au désespoir.

CLENARD.

Après tant de faveur, tu me feras bien voir
La lettre que tantôt ici je t'ai remise.

PAULINE.

Quelle lettre ?

CLENARD.

Laissons cette feinte surprise.
Oui, je dis bien, la lettre enfermée, avec soin,
Dans le nœud de la croix. Il n'est donc pas besoin
De me rien déguiser. Je sais tout, j'ose attendre
Que, sans plus de façons, vous allez me la rendre.

PAULINE.

Je suis perdue !

CLENARD.

Allons, vîte, donnez-la moi.

PAULINE.

Ah ! Monsieur...

CLENARD.

Je le veux !

PAULINE.

Vous me glacez d'effroi !

CLENARD.

Ne me contraignez pas à trop de violence.

PAULINE ; *elle lui donne la moitié de la lettre qu'elle tire de sa poche.*

La voilà ! la voilà !... je n'ai plus d'espérance !
(*Clénard lit.*)
Jouissez de mes maux. Détenue en prison,
Victime d'un tyran, et de la trahison,
Ma douleur est au comble. Eh bien ! tremblez vous-même.
Oui, je voulois vous fuir pour être à ce que j'aime !
Et s'il faut renoncer au plus cher des amans,
Je saurai bien trouver la fin de mes tourmens !
Je veux... (*Elle court à la table.*)

CLENARD.

Quoi !

PAULINE.

Me tuer moi-même à votre vue.
Je vais...

CLENARD.

Arrêtez-vous !

PAULINE.

Il faut que je me tue ?

CLENARD.

Modérez-vous, vous dis-je, et voyez, en deux mots,

Quel amant vous avez, et quels sont ces complots!
De ses intentions connoissez, par lui-même,
Les sordides motifs, et jugez s'il vous aime!
C'est votre bien qu'il cherche; et moi, ma chère enfant;
Je veux te rendre heureuse, heureuse assurément.
(*Lui donnant la lettre qu'il a reçue par Fougère.*)
Tiens, tiens; lis ce billet: est-ce son écriture?

PAULINE.

Oui, ce l'est.

CLENARD.

A merveille! Est-ce sa signature?

PAULINE.

J'en conviens.

CLENARD *pendant que Pauline lit.*

Lis, Pauline: admire l'intérêt
Que je prends à ton sort; et combien, en secret,
Je veille à ton bonheur! Demandois-je autre chose?
J'ai voulu démêler le principe et la cause
Des soins de cet amant: que ne l'ai-je trouvé
Sincère, généreux, délicat, réservé?
Moi! blâmer de deux cœurs l'union fortunée!
Qu'avec plaisir, soudain, cette main l'eût signée!
Mais je suis circonspect! voilà comme aujourd'hui,
Un jeune cœur nous haït, quand nous veillons pour lui.
Qu'en dis-tu?

PAULINE *feignant l'indignation.*

Juste ciel!... à peine je respire!
A peine si j'en crois ce que je viens de lire...
Quelle ame!... quel amant!...

CLENARD.

Réfléchis sur cela:
Relis, relis cent fois la lettre que voilà.
Tu vois qu'il nous prépare encor quelque artifice;
Je vais pourvoir à tout. De ce petit service,
Me sais-tu quelque gré?

PAULINE.

Vous n'imaginez pas
Combien vous m'obligez!

CLENARD.

Bien!.. fort bien... tu verras!
Et tu n'es pas fâchée, en ce moment, ma chère,
Du billet que je viens d'écrire à mon Notaire!

PAULINE.

Mais, je ne sais Monsieur...

CLENARD.

Il est pour tout de bon
Celui-là... paix! suffit: lis, lis, bonne leçon!

SCENE V.

PAULINE *seule.*

Comme dans ses filets lui-même il s'embarrasse !
Ridicule vieillard, as-tu bien cette audace
De feindre, à mes regards, l'honneur, la bonne foi ;
Et d'outrager ainsi mon amant devant moi ?
Mais je suis prévenue, et mon cœur te pénètre !
(*Elle tire la demi-feuille de son sein.*)
Mais cette portion de sa seconde lettre
M'apprend, avec esprit, ce que j'en dois savoir ;
Et tu tiens seulement ce que tu devois voir.
De cette lettre enfin nous avons en partage,
Toi le premier feuillet, moi la seconde page !
(*Elle lit avec joie et complaisance, et comme pour s'en donner le plaisir.*)

Pour raison essentielle, je dois vous avertir d'un très-important secret ; prenez bien garde à ceci ; ayez soin, à l'instant même, de séparer l'une de l'autre, en les déchirant, les deux feuilles de cette lettre ; je veux vous faire surprendre le feuillet que vous venez de lire, livrez-le sans crainte, mais en feignant un très-grand désespoir ; exécutez néanmoins ce que je vous y recommande ; cachez bien ce feuillet-ci. Je suis dans le jardin voisin de votre fenêtre ; je n'en sortirai pas que je n'aie entendu le bruit de vos vîtres, que vous casserez d'un grand coup de flambeau, pour m'apprendre que vous aurez reçu celle-ci. De quelque part qu'un papier vous arrive, soit écrit ou blanc, faites-le chauffer, en le promenant d'assez près sur la flamme d'une bougie. Vous verrez paroître alors une écriture distincte sur le blanc du papier. C'est à cette écriture seule que vous devez ajouter foi. Adieu, amour pour la vie ?

Oh ! j'entends, j'entends bien maintenant tout ceci.
Essayons sur-le-champ ce dernier propos-ci.
(*Elle passe, sur la flamme de la bougie, la feuille blanche de la dernière lettre.*)
O ciel ! charmant ! charmant ! voilà les caractères !
Que les peines d'amour quelquefois nous sont chères !
(*Elle se laisse aller sur un fauteuil, et lit.*)

Plaignez-moi, Pauline, d'avoir été forcé de tracer les indignes expressions que vous venez de lire ; j'ai profité de la bonne naïveté de mon beau-frère pour faire tomber cette lettre dans les mains de votre tuteur. Si vous parvenez à faire mander Prélon pour un contrat, je suis aux aguets pour le savoir ; attendez-vous à me voir paroître, à l'instant, en

qualité de clerc de ce Notaire, j'aurai un contrat ; secondez-moi pour empêcher Clénard de le lire. J'ai un ami qui amusera le Notaire lui-même. Si je vous trouvois renfermée, et que l'occasion fût bonne, j'ai une clef conforme à l'empreinte que vous m'avez envoyée. Adieu, entendons-nous bien, et aimons-nous à jamais.

A jamais ! à jamais ! cher Cléri, viens, arrive :
Compte sur mon secours ! ton amante captive
Saura, n'en doute pas, démêler, dans tes yeux,
Des secrets de l'amour le but mystérieux !

(*On sonne.*)

(*Elle va à la porte.*)

C'est lui ! c'est mon amant qui revient, c'est lui-même !
J'entends sa voix ! ô dieu ! cachons mon trouble extrême.

(*Elle va s'asseoir.*)

SCENE VI.

PAULINE, CLENARD, CLERI, LA SŒUR.

CLENARD.

JE vous sai gré, Monsieur, de vous hâter ainsi ;
Et vous obligez fort Pauline que voici.

CLERI *saluant Pauline.*

C'est là votre pupille ?

CLENARD.

Elle-même.

CLERI.

On pardonne
L'adresse et les projets qu'une telle personne
Inspire à cet amant qui tantôt est venu
Solliciter nos soins d'un air très-ingénu.

CLENARD *étouffant les éclaircissemens.*

Bien ! c'est m'en dire assez. J'approuve votre zèle ;
Mais brisons-là. Pauline, à mes bontés fidèle,
Abjure enfin ses torts ; d'un éternel lien
Veut s'unir avec moi dès ce jour.

CLERI.

C'est fort bien.

CLENARD.

Avez-vous le contrat ?

CLERI.

Le contrat !... c'est-à-dire...

CLENARD.

Ou la minute enfin que vous venez d'écrire
A la hâte ?...

CLERI.

CLERI.

J'entends... mais je...

PAULINE *se levant.*

D'un tel secret
L'aveu, dans ce moment, ne peut être indiscret;
Et je sais tout, Monsieur, aussi bien que vous-même.
Je ne le cache point, dans mon dépit extrême,
Et pour quelque raison que vous m'épargnerez,
J'ai tourné vers Clénard mes vœux désespérés,
Et c'est de mon aveu que, sans autre misère,
Il vient, par un billet, d'appeller son Notaire;
Qui vous aura remis un contrat fait pour nous.
Pourquoi dissimuler? D'un instant de courroux
L'on profite bientôt... CLERI.

Excusez-moi, Madame;
Si j'ai...

PAULINE.

Ne cherchez point à ménager mon ame.
Hâtez-vous qu'à loisir je puisse enfin pleurer!

CLENARD *à Pauline.*

Allons, console-toi... (*à Cléri.*) Sans plus délibérer
Avez-vous le contrat?

CLERI.

Oui vraiment!

CLENARD.

Sans remise
Passez-le dans mes mains, il faut que je le lise.

CLERI *cherchant.*

Il pourroit arriver que l'on eût oublié?

PAULINE.

Quoi, Monsieur, sur-le-champ, vous voulez sans pitié?

CLENARD.

Paix! paix! ma chère enfant.

CLERI *tirant Clénard à part.*

Dites-donc; il me semble
Qu'elle et vous n'êtes pas des mieux d'accord ensemble?

CLENARD.

C'est un rien... vous savez... vous pourriez me servir;
Et lui persuader... CLERI.

Oh! je me sans ravir
De pouvoir en ceci, Monsieur, vous être utile.
Je comprends qu'un tuteur, épousant sa pupille...
Ensuite cet amant...

CLENARD.

C'est cela.... l'amitié... (*On sonne.*)
Comment! on sonne encor?... qu'il soit congédié,
Si c'est quelque importun. Allez, ma sœur.

SCENE VII.

PAULINE, CLENARD, CLERI.

CLENARD *à Cléri.*

JE gage
Que du frippon d'amant c'est encore un message !
Il est alerte, adroit !

CLERI.

Chut ! chut ! parlez donc bas ;
Sur-tout jamais de lui, vous n'y pensez donc pas ?

CLENARD.

Oui, vous avez raison.

CLERI.

Petits soins, air tranquille ;
Occupé d'elle seule, elle est encor pupille.

SCENE VIII.

PAULINE, CLENARD, GUITARD, LA SŒUR ; CLERI.

CLENARD *brusquement.*

QUel est cet homme là ? Monsieur, que voulez-vous ?
Votre nom, s'il vous plaît, vîte, dépêchons-nous !

GUITARD.

Un accueil aussi brusque a lieu de me surprendre.

CLENARD.

Il se peut ; mais au fait : votre nom, sans attendre.

GUITARD.

Clerc de Monsieur Prélon, je me nomme Guitard.

CLENARD.

Comment donc ! que dit-il ?...

CLERI *passant entre Guitard et Clénard.*

Vous venez un peu tard ;
Mon cher Monsieur Cléri ; ce coup-ci votre adresse
Ne réussira pas.

CLENARD.

Quelle scélératesse !
Cléri !

CLERI.

Lui-même.

CLENARD.

Il ose affronter mon courroux ;
Et venir à mes yeux...

CLERI.

Monsieur, retirez-vous:
Il n'est pas délicat ni de la bienséance...

GUITARD.

Mais, Messieurs, je vous prie, un moment d'audience:

CLENARD.

Je n'ai rien à savoir.

CLERI.

Vous êtes reconnu.

GUITARD.

Laissez-moi dire au moins pourquoi je suis venu;
Et combien on se trompe.

PAULINE *passant à côté de Guitard.*

Allez, ame sordide,
Il n'est d'autre trompeur ici que vous, perfide!
Cruel! toi que j'aimois!

GUITARD.

Vous m'aimiez?

PAULINE.

Cet ingrat!
Il en doute!

CLERI.

On n'est pas, ma foi, plus scélérat.

CLENARD.

Fi, Monsieur, il n'est plus d'amour ni d'hyménée:
Vous vous êtes joué de cette infortunée;
Mais cet objet touchant de votre trahison
Ne vous est pas connu....

GUITARD,

Vous avez bien raison.
J'en conviens mille fois; qui vous dit le contraire?
Mais du moins permettez....

PAULINE.

Eh! quel aveu sincère
De votre bouche, ingrat, pourroit encor sortir!
La lettre à votre ami suffit pour démentir
Tous ces vains sentimens que vous allez, sans doute,
M'étaler; mais sachez qu'il n'est rien que j'écoute.

GUITARD.

La lettre à mon ami? comment! qui vous a dit?...

CLERI *l'interrompant.*

Voyez son embarras, et comme il se trahit?

GUITARD.

En quoi donc me trahir?

CLERI *passant à Guitard.*

Votre attente est déçue.

GUITARD.

De grace ; sur ceci jetez un peu la vue.

(*Cléri laisse tomber une clef.*)

Et vous serez au fait ; car j'aurois beau crier.....

CLERI.

Reprenez votre clef, qu'en tirant ce papier
Vous laissez tomber...

GUITARD.

Moi, ma clef ?

CLERI.

De votre poche.

PAULINE.

Ah ! dussé-je encourir le plus cruel reproche,
Monsieur, gardez la clef, qu'on la rende à Clénard.
Elle ouvre cette porte ; et je le dis sans fard,
C'est moi qui, trop long-temps, par la gêne contrainte ;
Aux mains de ce perfide en ai livré l'empreinte.
Essayez-la, Monsieur, et qu'il soit confondu.

CLENARD.

Elle ouvre : ô trahison !...

GUITARD.

Je veux être pendu ;
Si je...

CLENARD.

Sortez, Monsieur.

GUITARD.

Non, le diable m'emporte ;
Et vous saurez avant qu'ici je vous apporte...

CLERI.

Nous en savons assez, fuyez, et promptement.

CLENARD *allant à Guitard.*

Mais, que nous diroit-il ?

PAULINE *retenant Clénard.*

Si, sans retardement ;
Cet homme, loin de moi, ne s'enfuit tout-à-l'heure ;
Vous me percez le cœur, il faudra que je me tue !
Je sens que sa présence accroît mon désespoir :
Je ne réponds de rien, tant qu'il faudra le voir.

CLENARD.

Allons, retirez-vous, retirez-vous, vous dis-je.

GUITARD.

Ah çà, plaisantez-vous ? avez-vous la vertige ?

CLERI. (*A Clénard.*)

Ne vous exposez point. Monsieur, c'est trop d'éclat.

GUITARD.

Quand le diable y seroit, je viens pour ce contrat.

CLERI.

Un contrat ? c'est fort bien. Allez donc ; je le garde.
J'en réponds.

GUITARD.

Mais, morbleu !

CLENARD.

Qu'on appelle la garde ;
S'il ne veut pas sortir.

CLERI.

Soyez plus circonspect.
Quand Monsieur est chez lui, la raison, le respect,
Tout veut que vous sortiez d'ici sans résistance,
Quitte à vous éclaircir suivant la circonstance,
Autre part ou chez vous ; allez, et croyez-moi...

GUITARD.

Mais, comment !

CLERI.

Ah ! c'est trop, allez donc.

GUITARD.

Sur ma foi ;
Vous êtes en démence ; oui tous, tant que vous êtes,
Allez au diable, tous !

CLERI *le poussant dehors.*

Propos mal-honnêtes,
Et qu'on n'écoute pas.

CLENARD.

Suivez, suivez, ma sœur ;
Et fermez.

SCENE IX.

PAULINE, CLENARD, CLERI.

CLENARD.

Mais plus loin pousse-t-on la noirceur ?
Vous l'avez bien surpris dans le soin qui l'occupe.
Là-propos est heureux : j'aurois été sa dupe.

CLERI.

Jugez-en par l'écrit, le contrat prétendu
Qu'il offroit, pour excuse, en se voyant perdu.

CLERI *lisant.*

« Entre le sieur Louis Cléri, étudiant en droit, et De-
» moiselle Pauline Darlois, fille minure, ect. et du con-
» sentement du sieur Clénard, son tuteur. »

A merveille : sa trame étoit fort bien ourdie.

CLERI.

Voici la véritable, et qui le congédie.

CLENARD *lisant.*

Entre le sieur Christophe Clénard, et Demoiselle, etc. etc.
Voilà ce qu'il me faut.

CLERI *mettant le contrat sur la table.*

Voulez-vous à l'instant
Signer et tout finir.

CLENARD.

Oui-dà, j'en suis content.

CLERI.

Invitez donc, Monsieur, votre aimable future.

(*Pendant que Clénard prie Pauline, il échange le contrat de Clénard contre le sien.*)

CLENARD.

Ma Pauline, veux-tu donner ta signature ?

PAULINE.

Eh quoi ! déjà, Monsieur.

CLENARD.

Je t'en prie.

PAULINE.

Oh ! je crains.

CLENARD.

Ma chère enfant, tes jours seront purs et sereins.
Va, tu seras heureuse.

PAULINE.

En ce moment, sans doute ;
Vous me le promettez !

CLENARD.

Et pour toujours ; écoute ;
Je veux....

CLERI.

Mademoiselle, allons, à la hâte, un seul mot.

CLÉNARD.

Viens, viens. (*Clénard signe, et Pauline après lui.*)

CLERI.

Vite, signez ; qu'elle signe aussi-tôt.
Bien, Pauline, après vous, au gré de votre envie,
Je signe le bonheur pour toute votre vie.

CLENARD.

Comment, vous emportez le contrat ?

CLERI.

Je le dois.

CLENARD.

J'aurai soin de pourvoir, Monsieur, à tous vos droits.

CLERI.

Je l'espère, et je vais sur-le-champ vous apprendre
Ceux qu'effectivemunt je peux ici prétendre.

SCENE X et dernière.

LES PRÉCÉDENS, MICHEL, FOUGERE, Madame FOUGERE.

CLENARD.

Comment ! c'est toi, Michel, et quel motif urgent ?

MICHEL.

Oh ! le motif est bon !

FOUGERE.

Voici tout votre argent.

Mad. FOUGERE *mettant un sac sur la table.*

Comptez-bien ce sac là, ce sont vos cent pistoles.
Nous avons des amis ; et sans plus de paroles,
Donnez-moi ma quittance ; il faut se dégager.
Mon frère a tout payé pour vous faire enrager.
C'est un cœur celui-là ! quelle tendresse d'ame !
Et vous lui refusez...

FOUGERE.

Allons, cessez, Madame ;
Et vous ne devez pas vous compromettre ainsi.
Votre frère, il est vrai, mérite... Eh ! le voici :
Cléri, viens dans mes bras, que ma reconnoissance...

Mad. FOUGERE.

Mon frère !...

CLENARD.

Lui, Cléri ? Ciel ! trahison, vengeance !

CLERI.

Point de bruit, s'il vous plaît, Monsieur. Je suis Cléri ;
Mademoiselle est libre. et je suis son mari.
Vous venez de signer ces vérités charmantes.

CLÉNARD.

Quoi ! vos ruses pourroient...

CLERI.

Elles sont innocentes ;
Quand leur but est d'unir la jeunesse et l'amour,
D'échapper aux tyrans, de punir à son tour
Un tuteur inhumain et de ses biens avide :
L'intérêt l'animoit, la tendresse nous guide.

CLENARD.

Comment se pourroit-il ?

CLERI.

Voilà votre contrat :
J'ai le mien. Soyez calme, ou faites un éclat ;
Prenez ou bien ou mal cette heureuse aventure ;

Nous opposons la loi, l'amour et la nature
A votre vain dépit ; et souvenez-vous bien
Que vous nous redevez le compte d'un grand bien ;
Et que suivant le ton dont vous prendrez la chose,
J'établirai mes droits, et je me le propose.

(*Il passe à côté de Pauline.*)

CLENARD.

Je tombe de mon haut !

PAULINE.

C'est un bonheur pour vous,
Monsieur, de n'être pas aujourd'hui mon époux.
Que dis-je ? ce lien étoit même impossible.
Je connois bien votre ame, et la mienne est sensible.

Mad. FOUGERE.

Ah ! que j'en suis ravie, embrassez-moi, ma sœur.

FOUGERE *regardant Clénard avec ses lunettes.*

Voyez-vous sur son front la honte et la fureur.
J'en saisirois l'effet. si ma noble manière
Pouvoit se rabaisser au genre de Ténière.

CLENARD.

Allons, d'un fait certain me voilà convaincu ;
L'homme le plus adroit, eût-il même vécu
Cinquante ans, renommé par sa haute prudence,
D'un siècle tout entier eût-il l'expérience,
S'il veut se mettre en tête, et s'avise, en un mot,
De garder une femme, il ne sera qu'un sot.
Allez ; et puissiez-vous, suivant mon espérance,
En vous donnant la main préparer ma vengeance.
Ils étoient deux contre un ; car, sans cela, je crois...

LA SŒUR.

Mon frère, on ne court pas deux lièvres à la fois.

FIN.

LE COLLATÉRAL

OU

L'AMOUR ET L'INTÉRET

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS.

Le Prix eſt de trente ſols.

LE COLLATÉRAL

OU

L'AMOUR ET L'INTÉRÊT

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

Par P. F. N. FABRE D'EGLANTINE,

Repréſentée ſur le Théâtre de Monſieur au palais des Tuileries, le 26 Mai 1789, & repriſe au Théâtre Français, rue de Richelieu, le 27 Octobre 1791.

Il veut les biens de tous & le bonheur d'aucun;
Ennemis, ou parens avides, c'eſt tout un.
COLLATÉRAL, act. II. ſc. 10.

A PARIS,

Chez L. F. PRAULT, Imprimeur du Roi quai des Auguſtins, à l'Immortalité.

1791.

PERSONNAGES.

JULIE, jeune Veuve, femme ſenſible, tendre, mais jalouſe. ambitieuſe & violente.

FORLIS, Frère de Julie, homme adroit, ſouple & intéreſſé.

BEAUCHÊNE, Amant de Julie, homme ſenſible, délicat, mais naïf, franc & abſolument étranger à la duplicité des gens du monde.

DORMOND, vieux garçon, avare & borné.

LISBETH, Fille de chambre de Julie, vive, alerte & fine.

ZACHARIN, Valet de chambre de Beauchêne, garçon plaiſant, ingambe, attaché à ſon maître & ayant reçu une certaine éducation.

Un LAQUAIS.

La Scene eſt dans une ville de province & ſe paſſe dans un ſalon de la maiſon de Julie. Deux portes latérales dont l'une eſt la porte qui va ſur l'eſcalier du côté du Roi, l'autre eſt l'appartement de Dormond du côté de la Reine. Porte de fond qui va dans l'intérieur; ſur le côté gauche de l'Acteur & vers l'avant ſcene une table couverte d'une écritoire, papier, &c.

L'AMOUR ET L'INTÉRÊT,

COMÉDIE.

EN TROIS ACTES ET EN VERS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JULIE, LISBETH.

JULIE, *entre à pas lents et réfléchissant. Lisbeth la suit de loin.*

Tu me suis!

LISBETH.

Je vous suis.

JULIE.

Vainement.

LISBETH.

Abus!

JULIE.

Ah!....

Tiens, ma chère Lisbeth, quand une idée est là,
(*Elle indique sa tête.*)
Amour, raison, conseil, ni louange, ni blâme,
Rien ne peut l'en ôter. En un mot, je suis.....

LISBETH.

Femme.

JULIE.

Oh! femme, tu dis bien; oui, femme à tout tenter,
Tout, tout, Lisbeth, plutôt que de me rétracter.

LISBETH.

Vous vous retracterez.

JULIE.

Moi! moi?

LISBETH.

Vous-même.

JULIE.

Écoute:
Ne vas pas me fâcher.

LISBETH.

Plût au ciel!

JULIE.

Quoi?

LISBETH.

Sans doute,
Je prétends vous fâcher, vous en avez besoin.
De l'humeur, est-ce assez? il faut aller plus loin;

Il faut de la colère; une querelle extrême.
Je connois bien mon sexe; oh! très bien; et moi-même,
En vingt occasions, j'ai, madame, éprouvé,
Qu'un dépit sans cela n'est jamais achevé.

JULIE.

Ce n'est point le dépit qui m'anime, ma chère,
C'est l'honneur, la fierté d'un noble caractère.
Du dépit, moi? non, non. Que tu me connois mal!
Beauchêne est inconstant! cela m'est fort égal.
Crois-tu qu'il m'en souvienne, et que je le regrette?
Mais ma gloire est blessée, et je te le répète,
Je prétends me venger, et lui faire bien voir,
Qu'il est d'autres maris, et qu'on peut en avoir.

LISBETH.

La vengeance est aisée.

JULIE.

Ajoute nécessaire.

LISBETH.

Oui, d'accord. Mais pourquoi prendre un sexagénaire?

JULIE.

Pour mieux faire sentir à mon perfide amant
Ma haine et mon mépris.

LISBETH.

C'est un rafinement?

JULIE.

Oui, Lisbeth; conçois-tu quelle sera sa honte,

De se voir préférer un vieillard?

LISBETH.

A bon compte,
Il vous demeurera ce vieillard?

JULIE.

Hé bien! soit.
Il m'aime.

LISBETH.

Ah! quel amant!

JULIE.

Très complaisant.

LISBETH.

Très froid.
Jaloux, sans contredit, grondeur; d'une avarice!
Qui l'a rendu fameux; ignorant! par caprice.
D'une sottise!... Non, je suis sûre, entre nous,
Que cet homme, jamais, ne sera votre époux.

JULIE.

Il le sera.

LISBETH.

Point, point.

JULIE.

Tu verras.

LISBETH.

Bagatelle!

JULIE, *affirmativement.*

Lisbeth, il le sera. Quoi donc, un infidèle,
Sans en être puni, devant moi, sous mes yeux,
M'aura fait un affront?... Hé! quel trait odieux!

LISBETH.

Est-ce un crime, après tout?

JULIE.

La plus mortelle injure;
Et si tu l'apprenois.....

LISBETH.

Mais je sais l'aventure;
J'étois ici témoin.....

JULIE.

Non, non.

LISBETH.

Pardonnez-moi,
Madame; un jour il vient.....

JULIE, *se souvenant, et avec négligence.*

Oui, j'étois avec toi,
Lisbeth.

LISBETH.

Il vous annonce un bal, chez la baronne;
Bal masqué, très brillant, c'est le soir qu'on le donne;
Il vous invite, et même avec un air charmant,
Il mêle en ses propos un petit compliment,

Qui ne vous déplaît point. Malgré sa vive instance,
Vous refusez d'aller....

JULIE.

Je n'aime pas la danse.

LISBETH.

Tendrement il insiste, et n'obtient qu'un refus,
Si précis et si net, qu'il en étoit confus.

JULIE.

Qui? lui! confus? grimace! et pure hypocrisie.
Quoi donc, en me quittant, plein de sa fantaisie,
N'alla-t-il pas au bal?

LISBETH.

Il étoit invité;
Pourquoi le soupçonner d'une infidélité?
Et par quelle raison, vous mettre dans la tête,
Que pour d'autres amours il courût à la fête?

JULIE, *dépitée.*

Ah! ta sécurité, vraiment, me pousse à bout;
J'étois moi-même au bal, puisqu'il faut dire tout.

LISBETH, *étonnée.*

Qui? vous, madame?

JULIE.

Oui, moi; tu me crus chez Mélite?
Je feignis, il est vrai, de lui rendre visite,
Et chez elle, en effet; d'abord je me rendis.

Mais toutes deux, ensuite, et d'un commun avis,
Pour mieux nous assurer de ce que je soupçonne,
Nous courons, sous le masque, au bal de la baronne.
Tu croirois que Beauchêne, inquiet, hors de lui,
De mon absence, au moins, éprouvoit quelqu'ennui?
Point du tout; gai, joyeux... en un mot, plus aimable
Qu'il ne le fut jamais avec moi...

LISBETH.

Comment, diable!
Je l'ai vu si timide auprès de vous.

JULIE.

Lisbeth,
Tu n'en as pas d'idée; il rioit, babilloit;
L'air libre, l'esprit vif, une aisance imprévue,
Une adresse..... qu'en lui je n'avois jamais vue;
Et s'il faut t'avouer ma honte et mes regrets,
Je le trouvois encor plein de grâce et d'attraits.

LISBETH.

Le fripon!

JULIE.

Mais pour qui cette métamorphose?
Je ne fus pas longtems, sans en trouver la cause.
Hortense étoit au bal, à quatre pas de moi;
On la prétend jolie, et je ne sais pourquoi.
Comment la trouves-tu? tu la connois.

LISBETH, *d'une ambiguité tirant sur le mépris.*

Madame?....

JULIE.

Deux grands yeux.....

LISBETH, *de meme.*

Assez beaux...

JULIE, *vivement.*

Oui; froids, muets; point d'âme.
Aucune expression jamais dans le regard.

LISBETH, *de même.*

Elle est fort blanche...

JULIE.

On l'est, grace au secours de l'art.
Une bouche boudeuse...

LISBETH, *de même.*

On la diroit vermeille;
Mais...

JULIE, *vivement.*

Mais, il n'en est rien. Qu'une femme pareille
Passe pour être belle; il le faut avouer,
Les hommes ont toujours un foible pour louer.
Ce que j'en dis au moins n'est pas par jalousie.
Quoi qu'il en soit, enfin, mon âme fut saisie,
Quand j'apperçus Beauchêne auprès de cet objet.
Ah! si tu l'avois vu! figure-toi, Lisbeth,
Que le perfide n'eut des yeux que pour Hortense;
Il la suivoit par-tout, à sa place, à la danse;

Adresse à l'occuper, zèle à la prévenir,
Petits soins..... tous ces riens, qu'on ne peut définir;
Le traître employoit tout. Sa cruelle finesse
Savoit de dix rivaux garantir sa maîtresse;
Ils se parloient tout bas, l'un, l'autre, tour à tour,
Épioient dans leurs yeux les signes de l'amour;
Et l'on eût dit à voir Hortense triomphante,
Qu'elle avoit deviné que j'étois là présente.
Je ne pus endurer les affronts d'un ingrat,
Et je sortis enfin, de crainte d'un éclat.
Après ce tour affreux, j'hésiterois encore
A me venger, Lisbeth, d'un homme que j'abhorre!
Non, non; dès aujourd'hui, j'épouserai Dormond.

LISBETH.

Si l'autre épouse Hortense?...

JULIE.

A lui permis.

LISBETH.

L'affront
Seroit double.

JULIE.

Non pas; Hortense est sans fortune;
Non que Beauchêne, au moins, ait l'âme assez commune
Pour chercher la richesse aux dépens de son cœur;
Je lui rends bien justice; il est homme d'honneur:
Le sentiment le touche, et non pas l'opulence,
Et je ne doute pas qu'il ne choisisse Hortense;

Mais c'est où je l'attends.

LISBETH.

Je n'entends pas ceci.

JULIE.

La vengeance d'un jour suffiroit-elle ici?
Dormond, mon vieux futur.....

LISBETH, *vivement, d'un air mémoratif.*

Mais Hortense est sa nièce,
Si je ne me trompe?

JULIE, *avec joie.*

Oui vraiment.

LISBETH.

La bonne pièce!

JULIE.

Il est riche, et ne peut, s'il demeure garçon,
Laisser après sa mort, les biens de sa maison,
Qu'à ma rivale; elle est sa plus proche héritière.
Je déshériterai le couple téméraire.
Hortense et son époux verront, par ce traité,
Si l'on doit se jouer de ma simplicité;
Cette femme est légère, et sa coquetterie
Le punira d'abord de sa bizarrerie.
C'est peu; l'amour se calme, et cette passion,
Après un certain tems, cède à l'ambition.
Et peut-être qu'alors les soucis du ménage,
Pourront au repentir ramener mon volage.

Je suis veuve, opulente, et maîtresse de moi;
Un autre aura le bien, que je gardois pour toi,
Perfide! et j'aurai su te ravir par avance,
Amour, amitié, biens..... et jusqu'à l'espérance.

LISBETH.

Qu'une femme s'entend à venger son orgueil!
Le projet est bien vu. Mais je crains un écueil.

JULIE.

Quoi?

LISBETH.

Vous aimez encor.

JULIE.

Moi! j'aime!

LISBETH.

A la folie.

JULIE, *d'une affirmation affectée.*

Beauchêne n'est plus rien, dans le cœur de Julie,
Je t'assure.

LISBETH.

Passons. De tout ce grand courroux,
Une bonne moitié ne provient que de vous;
Je le vois assez. Mais l'autre moitié, je gage,
Vous vient de votre frère.

JULIE, *avec toute confiance.*

Oh! point; quel avantage!...

LISBETH.

Vous êtes riche. Il voit de loin lui, loin des siens,
Sans espoir de retour, s'échapper tous vos biens,
Si l'amour et l'hymen vous rendoient à Beauchêne.
Qu'avec le vieux Dormond pareil nœud vous enchaîne,
Et c'est un contrepied qui comble son espoir.

JULIE, *de même.*

Combien tu lui fais tort! il est aisé de voir
Qu'il n'exista jamais, Lisbeth, un meilleur frère;
Plus complaisant, plus doux... tu te trompes, ma chère.

LISBETH, *avec dissimulation.*

Il se peut.

JULIE.

Le voici.

LISBETH, *à part, tandis que Julie s'avance vers Forlis.*

Je ne m'abuse pas.
Mais je te guetterai!... chut!...

SCENE II.

JULIE, LISBETH, FORLIS.

FORLIS.

J'allois de ce pas,
Avec l'ami Dormond, terminer notre affaire.

JULIE, *avec aise.*

Oui? fort bien!

FORLIS.

Mais avant d'aller chez le notaire,
J'ai, par précaution, voulu vous consulter,
Ma sœur, et s'il falloit ne rien précipiter. . .

JULIE, *à Lisbeth, à part.*

(*Haut.*)

Tu vois, Lisbeth? Forlis, terminez, sans remise,
Dans ce jour; je l'approuve, et je vous autorise
En tout. Faites; allez.

LISBETH, *finement, comme dans tout le rôle.*

Prenez-y garde, au moins!
N'engagez pas un frère à de funestes soins.
Monsieur vous parle juste, et trop d'impatience,
Comme vous le voyez, alarme sa prudence.
C'est votre intérêt seul qui le guide.

FORLIS, *avec hypocrisie, comme dans tout le rôle.*

Tu voi,
Lisbeth! oui, son bonheur est ma suprême loi.
J'embrasse aveuglément tout ce qui peut lui plaire.
Elle épouse Dormond! j'approuve cette affaire;
Son esprit y démêle un sort avantageux;
J'admire sa prudence, et souscris à ses vœux.

JULIE, *séduite.*

Vous m'enchantez, Forlis; ah! combien je vous aime!

FORLIS.

Ma sœur!

LISBETH.

Quoi! c'est aussi, monsieur, votre système,
Que qui possède biens, jeunesse, esprit, beauté,
Doit prendre un vieux mari pour sa félicité!

FORLIS.

On ne le croiroit pas, d'abord. Ce mariage
Semble choquer l'esprit, asservi par l'usage.
Tout cherche la jeunesse, on ne sait qu'imiter.
Mais pour peu qu'à son plan l'on veuille s'arrêter,
On trouve qu'en effet, la raison, la sagesse,
Le confirment au fonds. Ma sœur est sa maîtresse.....
Mais elle approuve un nœud, qu'elle trouve assorti.
Ses motifs, ses raisons, de prendre un tel parti,
Sont les fruits précieux, il faut qu'on en convienne,
De sa sagacité, bien plus que de la mienne.

On n'imagine pas; non!... soit dit entre nous,
Quel but, quel prix charmant, sont cachés là-dessous.
Vous m'entendez, Julie?

JULIE, *vivement.*

A merveille, et d'avance
Je jouis des effets qui suivront ma vengeance.

FORLIS, *saisissant la pensée de sa sœur avec une précaution avide.*

Vous figurez-vous bien la honte et les remords
D'un ingrat? il jouit maintenant! mais alors...!
Alors qu'un nœud formel aura vengé Julie,
Je veux le voir confus, déplorant sa folie.
Je me fais un tableau, piquant, délicieux,
D'Hortense, qui déja d'un œil ambitieux,
De ce pauvre Dormond convoitoit l'héritage,
Pour couronner de fleurs un amant trop volage!
Sa stupéfaction, au récit de vos nœuds,
Déja me réjouit.

JULIE, *méchamment.*

C'est bien ce que je veux.

FORLIS.

Je la vois. Ah! quel coup! quel tour!... c'est pour se pendre.

JULIE, *transportée.*

Ah! vous me ravissez! et je souffre d'attendre.

LISBETH.

Mais pour punir autrui, faut-il donc s'immoler,
Madame? Et vous, monsieur....

JULIE, *avec un dépit excessif.*

Si je peux l'accabler
De regrets et d'affronts; cette femme orgueilleuse,
Il n'importe comment, je serai trop heureuse.

FORLIS.

Quoi! Lisbeth! pensez-y; vous n'examinez pas
A quel excès l'amour, la fierté, les appas,
Les vertus de ma sœur,... et son honneur lui-même,
Sont blessés en ceci; je suis frère, je l'aime,
Et je ne peux cacher le déplaisir amer
Que j'en ressens pour elle. Eh quoi! n'est-il pas clair
Que la voilà, d'abord, lâchement abusée,
La dupe d'un ingrat..... l'objet de sa risée!
Et par où, je vous prie, a-t-elle mérité
Ce traitement affreux! par sa sincérité!
Par ce pur sentiment, qui la tint asservie
A Beauchêne!

JULIE, *émue.*

Ah! combien je l'aimois!

FORLIS, *voyant son imprudence, renforce sa voix & la séducion.*

De sa vie!
Dites, ma sœur, peut-elle oublier ses mépris!

LISBETH.

Quel mépris!

FORLIS.

Fi, Lisbeth!... dans les cœurs trop aigris

Il

Il ne faut pas jetter un surcroît d'amertume.
Mais des torts de Beauchêne on feroit un volume.
Et pour qui trahit-il Julie en ce moment?
Pour Hortense, un objet commun, sans agrément;
Par ce bizarre choix veut-il donc faire entendre,
Qu'aux charmes de ma sœur il est dur de se rendre?
Car, après tout, voilà ce qu'on en peut penser.

JULIE.

Sans doute, et si l'on peut à ce point m'offenser,
Si Beauchêne triomphe.....

FORLIS.

Et que Julie endure,
Sans en paroître émue, une pareille injure,
Dans la ville, chacun, à son aise pourra,
Des affronts qu'on nous fait penser ce qu'il voudra.

JULIE.

Comment donc, on diroit... que ne peut-on pas dire?
Ainsi de tous côtés j'apprêterois à rire?
Non, mon frère, courez, et sans plus d'examen
Allez avec Dormond conclure mon hymen.

FORLIS.

J'y vole.

JULIE.

Vengeons-nous de qui nous humilie.

FORLIS.

J'ai quelque chose encore à vous dire, Julie,
Mais en secret.

JULIE.

Venez. Je m'abandonne à vous.

Je respire ; et déja je sens tout mon courroux
Se changer en plaisir. Que l'ingrat se désole!
Cet avenir charmant me flatte et me console.

(*Ils sortent, Forlis donne la main à sa sœur.*)

SCENE III.

LISBETH, *seule.*

Ah! qu'on dit bien de nous, ce qu'on a toujours dit.
Voulez vous d'une femme assujétir l'esprit?
Intéressez l'orgueil : piquez-le sans mesure.
Jeune, vieille, jolie, ou laide, je vous jure,
Elle en sera la dupe et vous la conduirez,
Avec cette arme-là par-tout où vous voudrez.
Ce rusé de Forlis, avec quelle finesse,
Il conduit, à son but, ma crédule maitresse!
Il convoite son bien pour lui, pour ses enfans,
Il l'engloutit d'avance : et voilà les parens.
Comment empêcherois-je un si sot mariage?
Tout vient de ce bon frère, et Beauchêne, je gage,
Que depuis trois grands jours on ne veut plus revoir,
Peut-être en ce moment se livre au désespoir.
Car il aime Julie, et ce prétendu crime,
Dont l'une est en courroux et que l'autre envenime,
N'est qu'une bagatelle, à coup sûr. Mais l'orgueil,
Sur ces matières là, voit tout de mauvais œil.
Que faire? le Forlis ne la perd pas de vüe...
L'autre n'ose venir... ah! ciel! elle est perdue!...
S'ils pouvoient se revoir... s'expliquer...

SCENE IV.

LISBETH, ZACHARIN, *déguisé en coureur.*

LISBETH, *regardant vers le fond.*

Mais je voi.....

Qu'est-ce ? qui cherchez-vous ?

ZACHARIN.

C'est toi même.

LISBETH, *bien aise.*

Ah c'est toi!

Zacharin? quoi c'est toi?

ZACHARIN.

Vraiment oui... c'est le diable,

Pour entrer céans.

LISBETH.

Quoi?

ZACHARIN.

Ce portier détestable

M'a vingt fois éconduit.

LISBETH.

Mais quel acoûtrement!

Te voilà donc coureur ?

ZACHARIN.

Coureur ? pour un moment,
Qu'est-ce donc que ceci ? que le diable m'emporte
Si j'y puis rien comprendre. On refuse la porte
Au Chevalier Beauchêne, on la refuse à moi ;
On nous boude, on nous chasse, et d'un pareil renvoi...

LISBETH.

Tout est rompu, mon cher, tout est brouillé.

ZACHARIN.

La cause ?

LISBETH.

La cause ? tu la sais, toi.

ZACHARIN.

Pas la moindre chose.

LISBETH.

Quel conte !

ZACHARIN.

Non d'honneur ! je ne m'en doute pas.
(*Il épie à droite et à gauche.*)

LISBETH, *avec impatience.*

Mais que veut dire donc, tout cet air d'embarras ?...
Que viens-tu faire ici ? pourquoi cet équipage ?
Que veux-tu ? que faut-il ? et quel est ton message ?
A quoi pense Beauchêne ? où se tient-il ? au fait :
Instruis-moi, qu'a-t-il fait ? ou que n'a-t-il pas fait ?

ZACHARIN.

Eh bon Dieu ! doucement. Entendons-nous, ma chère,

Je te rendrai raison sans trouble, ni mistère.
Mais faut-il, mot à mot répondre à tout cela?

LISBETH.

Oui, dépêche, voyons.

ZACHARIN.

Regarde un peu par là.
Je soupçonne qu'ici l'on pourroit nous surprendre:
Et je crains.....

LISBETH, *précipitant.*

On n'est pas si pressé de descendre.
Nos gens sont en affaire.

ZACHARIN.

A merveille, Lisbeth.

LISBETH.

Ça parle. Si l'on vient, zeste! en ce cabinet.

ZACHARIN.

Fort bien. Écoute-moi.

LISBETH.

Je t'écoute.

ZACHARIN.

Ma belle,
M'aimes-tu toujours bien? m'es-tu toujours fidelle?

LISBETH.

Oh! Finis donc.

ZACHARIN.

Non pas, s'il vous plaît, vois-tu bien.
Si tu ne n'aimes plus, je ne dirai plus rien,
C'est là le premier fait que mon maître m'ordonne
De savoir avant tout. Ainsi réponds, friponne.

LISBETH.

Si je ne t'aimais pas, me verroit-on ainsi
Prendre tout l'intérêt que je prends à ceci ?

ZACHARIN.

Bon cela ! je vais donc me fier à ton zèle
Mon maître est désolé.

LISBETH.

Ce n'est qu'un infidelle;
Il aime Hortense.

ZACHARIN.

Lui !

LISBETH.

Quelqu'un bien averti
Me l'a dit

ZACHARIN.

Mon enfant, ce quelqu'un a menti,
Mon maître aime Julie, et n'aime qu'elle au monde;
J'en réponds corps pour corps, s'il faut que j'en réponde.
Mais ce n'est pas à nous à débattre cela,
Ils s'expliqueront bien, tous deux, sur ce point là.
Depuis trois jours entiers, on nous voit dans la rüe,

Tantôt lui, tantôt moi, faire le pied de grüe,
On nous a refusé l'accès de ce logis,

LISBETH.

Par quel ordre?

ZACHARIN.

Néant.

LISBETH, *à elle-même sans à parte.*

C'est ce Monsieur Forlis.

ZACHARIN.

Voici le plus fatal. Le bruit court par la ville
Que demain ta maîtresse épouse un imbécille.
Un vieillard, un Dormond; est-il vrai, dis?

LISBETH.

Que trop!

ZACHARIN.

Bruit facheux, tu le sais, va toujours le galop.
Mon maître en est instruit, il crie, il se démène.
Il gémit, il s'agite, il court à perdre haleine.
Dieu sait! dans quel tracas il a passé la nuit!
Ce matin je dormais. Tout-a-coup, avec bruit,
Le voilà qui m'éveille et tempête de sorte,
Que j'ai cru que le diable avoit forcé ma porte. —
« Hola! hé! Zacharin?... misérable! tu dors?—
» Hé Monsieur!....qu'est-ce?... quoi? — Vite, debout et sors.
» Où faut-il donc aller? — Chez elle, chez Julie,
» Que je sache, à la fin, si l'ingrate m'oublie. —
» Mais le portier, Monsieur.... —Qu'importe le portier?

» Ne saurois-tu jouer un tour de ton métier ?
» Qu'un valet sans esprit est un meuble incommode ! —
» J'ai de l'esprit, Monsieur, et du plus à la mode.
» J'ai vu, j'ai lu, je sais même un peu de latin.
» Mais pour forçer la garde il faut être un lutin.
» Ce portier... — ne sais-tu l'enivrer, imbécille? —
» Quatre louis, Monsieur, l'ont-ils rendu facile?
» Il les a refusés, de votre main, morbleu...
» S'il pouvoit... attendez... oui vraiment... et pour peu...
» Rassurez-vous, Monsieur, j'entrerai, patience... —
» Alors chez un ami je cours en diligence,
» J'endosse cet habit. Je viens me mettre au guet;
» Et dès que j'apperçois s'entrouvrir le guichet
» Lestement je m'élance et monte quatre-à-quatre,
» En laissant après moi le portier se débattre.
» Et me voici, chargé de ce billet pressant
» Qu'il faut à ta maîtresse apporter à l'instant.

LISBETH.

Je n'avois donc pas tort, l'intérêt et la ruse
Environnent Julie ; on l'obsède, on l'abuse ;
On écarte Beauchêne afin de mieux couvrir
Le piège où ma maîtresse est portée à courir.
Non, non, j'aime Beauchêne, aussi bien que Julie,
J'aime aussi Zacharin. Une seule folie
Rendrait, tout à la fois, quatre amans malheureux,
Et je veux l'empêcher. J'ai le cœur généreux.

ZACHARIN.

C'est bien dit.

LISBETH.

Donne-moi le billet de ton maître.
Vas le trouver; dis-lui qu'il vienne.

ZACHARIN.

Mais peut-être....

LISBETH.

Qu'il vienne. Ne crains rien, souviens-toi de ceci;
Qu'il se trouve à la porte et prêt d'entrer ici
A dix heures un quart de l'horloge voisine,
Je tiendrai, moi, la porte; et je serais peu fine,
Si dans ce moment-là le portier attrapé,
N'était, pour me complaire, autre part occupé.
C'est peu de chose. Cours; que rien ne te retarde.

ZACHARIN, *allant et revenant.*

Adieu donc!... un baiser?...

LISBETH.

Hé! vas, je te le garde.

(*Zacharin sort lestement.*)

SCENE V.

LISBETH, *seule tenant la lettre.*

Voici qui va tenter et le cœur et l'esprit.
Je suis embarrassée. Ouvrirai-je l'écrit?
Je voudrais bien forcer ma maîtresse à le lire.
Mon excuse sera le zèle qui m'inspire.

(*Elle va ouvrir et s'arrête.*)

Doucement! ce point-ci me paroît chatouilleux;
L'amour est indulgent, le dépit pointilleux,
Souvent l'humeur punit, ce que le cœur pardonne.

(*Elle réfléchit.*)

Hé! qui sait, après tout, si l'écrit qu'on me donne
Est d'un style amoureux, ou fier ou courroucé?
L'embarras seroit grand... n'ouvrons pas... bien pensé.
Car au fait, il est clair, quoi qu'on y puisse dire,
Qu'on n'est pas sans amour, si l'on daigne le lire.

SCENE VI.

JULIE, LISBETH.

JULIE.

Ah! je n'en aurai pas enfin, le démenti.
Me voilà satisfaite.

LISBETH.

Et l'on s'est repenti
Plus d'une fois, d'avoir voulu se satisfaire.

JULIE.

Oh! je ne le crains pas; tout est dit. A mon frère
J'ai remis les papiers et les titres qu'il faut,
Pour finir. La faiblesse est un triste défaut

Dont les femmes devrait être bien corrigées,
On ne les verrait pas si souvent outragées.

LISBETH.

C'en est donc fait, Madame.

JULIE.

Oui : ne t'ai-je pas dit
Que Forlis est muni des papiers?

LISBETH.

Il suffit;
Je n'ai donc pas besoin, je crois de vous remettre
Ceux que j'ai?

JULIE.

Des papiers? toi?

LISBETH.

Sans doute, une lettre.

JULIE.

Une lettre? de qui?

LISBETH, *donnant la lettre.*

Voyez de quelle part.

JULIE.

Ah! je vois, mon enfant, elle arrive trop tard;
Je m'embarrasse peu de pareilles lectures.
Tu la lui renverras. (*Elle l'offre.*)

LISBETH, *se dispensant de la prendre.*

Pourquoi? dans les ruptures

La politesse veut que l'on se dise adieu,
Entre aimer et haïr n'est-il pas un milieu?
Il est certains égards que Beauchêne respecte;
Lisez, vous verrez.

JULIE.

Non, la lettre m'est suspecte.

LISBETH.

Elle n'est pas de lui, peut-être.

JULIE.

Ah! le bon trait.
Je connais l'écriture ainsi que le cachet,
Et vois la fermeté d'un cœur que l'on courrouce,
Sans une émotion involontaire et douce,
Je ne revoyais point ces caractères-là,
Je les vois d'un sang froid... d'un cœur... Tiens, la voilà.
(*Elle la donne.*)

LISBETH.

Vous ne la lirez point?

JULIE.

Non vraiment.

LISBETH.

Je suis sure
Qu'il vous fait ses adieux tout-à-fait.

JULIE.

Je te jure
Qu'il n'en est rien, Lisbeth. Sa vanité gémit;
Son amour-propre souffre, et son orgueil frémit.

Lui? faire ses adieux? vas c'est tout le contraire,
Ma résolution fait du bruit, elle opère.
Il voudrait m'abuser, mensonges superflus,
D'un homme humilié, que mon cœur n'aime plus.

LISBETH.

Comment, vous penseriez...?

JULIE.

(*Elle reprend la lettre.*)

Mais vois donc, je te prie.
Donne-la moi. S'il faut, dans une brouillerie
S'acquitter des égards que l'on se doit toujours,
Un ou deux complimens, aussi menteurs que courts
Suffisent pour cela.

LISBETH.

J'en conviens.

JULIE, *élevant et tournant la lettre.*

Mais observe
Que les pages, ici, sont pleines, sans réserve.
Il en dit long, ma chère! et l'on devine assés
Qu'il voudrait ralentir des projets avancés.
Indigne politique! aux hommes trop commune,
De deux ou trois côtés, ils tentent la fortune,
Et s'embarrassent peu dès lors qu'ils ont choisi,
Des plaintives douleurs dont un cœur est saisi.

LISBETH.

Il en est qui briguant des cœurs, tels que les nôtres,
S'en moquent. Mais Beauchêne.

JULIE.

Il est comme les autres.
Et je gagerais bien, que voyant ce qu'il perd,
Que dans sa trahison se voyant découvert;
Car il ne peut douter, après l'estravagance,
Et tout l'éclat des soins rendus à son Hortense,
Que je n'en sois instruite, et qu'ils sont le motif
De mon hymen subit, autant que décisif.
Je gagerois, te dis-je, à ne pas m'y méprendre,
Que par des faux fuyans il cherche à me surprendre.
Mais si j'ai les yeux bons, j'ai le cœur délicat,
Je ne suis ni le fait, ni le jouet d'un fat.

LISBETH.

Peut-être dans ses torts....

JULIE, *complaisamment.*

Si j'étais curieuse
De lire son billet, je suis un peu rieuse;
Ce seroit pour savoir de quel air, de quel front
Il ose s'excuser. Car affront pour affront,
Je le persiflerais d'une telle manière,
Que j'aurois le plaisir de rire la dernière.
Je m'attends, qu'il étale ici mal-à-propos
Des regrets...

LISBETH.

Ah! voyons!

JULIE, *tournant la lettre dans le sens qui faut l'ouvrir.*

Tu verras de grands mots.
Il me dit que...

SCENE VII.

JULIE, LISBETH, FORLIS.

FORLIS, *entrant précipitament.*

Ma sœur.

LISBETH, *à part.*

Ciel!

FORLIS.

Un peu d'indulgence
Si mon retard s'oppose à votre impatience.
Mais j'éclaircis un fait. Un valet bien osé,
Le hardi Zacharin, en coureur déguisé,
A forcé notre porte ; on m'en a fait des plaintes.
Pour qui donc, s'il vous plaît tant d'audace et de feintes?
Est-ce pour vous, Lisbeth?

JULIE.

En voici la raison,
Mon frère; cette lettre, assez hors de saison,
Par ce valet, je crois, vient d'être ici portée.

LISBETH, *franchement et sans rumeur.*

Il est vrai.

JULIE.

Je la tiens, encore cachetée.

FORLIS, *ricanant.*

De la part de Beauchêne ?

JULIE, *riant.*

Oui, Forlis.

FORLIS, *de même.*

Le bon tour!

JULIE.

Il s'excuse à coup sûr de son nouvel amour.
(*Avec emphase.*)
Moi! vous tromper, Madame?... ah Dieu! moi, que je change!
« Hélas!... ciel! grands Dieux... du Phœbus.

FORLIS, *prenant la main de Julie.*

Comme un Ange!

JULIE, *avec joye.*

Il sait tous mes projets.

FORLIS.

Déja.

JULIE.

Mais je le crois,
Le voilà tout confus de perdre ainsi ses droits.
Cela pique, Forlis; son repentir commence.

FORLIS, *avec une force maligne.*

Attendez-vous de même au désespoir d'Hortense.

JULIE.

Ah! je n'en doute pas.

FORLIS,

FORLIS, *vivement.*

Voulez-vous les navrer ?

(*Il dérobe la lettre.*)

Donnez-moi cette lettre, et sans délibérer,
A ce petit Monsieur, en sa propre demeure,
Je la fais reporter moi-même en un quart d'heure.
Il apprendra l'état que l'on fait de son cœur;
Que l'on peut s'en passer; et je prétends, ma sœur,

(*Préparant le dernier vers et appuyant dessus.*)

Qu'un dépit orgueilleux à tel point le possède,
Qu'Hortense à ses regards en va paraître laide.

JULIE, *avec joye.*

Oui, vous avez raison, dépêchez.

FORLIS.

Est-ce tout?
Oh! oh! couple charmant! vous n'êtes pas au bout.

JULIE, *extasiée.*

Que je dois vous aimer, Forlis, pour tant de zèle.

FORLIS. *baisant la main de sa sœur.*

Une sœur, comme vous, que ne fait-on pour elle!

(*Il profite de ce qu'il tient la main pour entraîner sa sœur dans son appartement; et dit en s'en allant.*)

Je vais expédier le billet doucereux.

(*Ils sortent.*)

SCENE VIII.

LISBETH, *seule.*

Malicieux parent, et flatteur dangereux !
Beauchêne va venir, et j'ose me promettre
Que vous n'en ferez pas ainsi que de la lettre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FORLIS, DORMOND.

FORLIS.

Pourquoi tant de façon? vous ne me gênez pas.
Si vous logiez, mon cher, à vingt ou trente pas,
Votre discrétion seroit juste et civile.
Mais non, votre maison est fort loin hors la ville ;
J'ai mis assez de tems même à m'y transporter.
(*S'inclinant.*)
Le retour, avec vous, s'écoule sans compter.

DORMOND.

Vous êtes obligeant.

FORLIS.

Je suis vrai, rien ne presse;
Il ne faut pas ainsi, Dormond, par politesse,
Pour revenir demain, s'en retourner ce soir;
Vous resterez ici; j'ai pour vous recevoir,
Un bel appartement : plus de cérémonie,
Et changeons de propos, vous avez vu Julie.
Ses appas, dites-moi, vous semblent-ils toujour,

Comme par le passé, dignes de votre amour ?

DORMOND.

Je la trouve charmante, et si le mariage
Paraissoit au public, ridicule à mon âge,
On n'aura qu'à la voir, pour demeurer d'accord
Que tout vieux, que je suis, je n'ai pas si grand tort.

FORLIS.

Mais vous n'êtes pas vieux.

DORMOND, *s'en faisant accroire.*

Hé! sans fanfaronades...

FORLIS.

Vous vous portez fort bien : les vieux sont les malades.

DORMOND.

Je suis de votre avis. Vous croyez donc, mon cher,
Que je plais à Julie?

FORLIS.

Il n'est rien de plus clair,
Puisqu'elle vous épouse; et d'ailleurs, moi je trouve,
Que l'accueil qu'elle vient de vous faire le prouve.

DORMOND.

Elle a certain air gai mêlé de sérieux,
Une grâce!...

FORLIS.

Du sens, qui vaut encore mieux.

DORMOND.

Sans doute. Et je lui crois beaucoup de prud'homie.

FORLIS.

Je vous réponds....

DORMOND.

De l'ordre et de l'économie.

FORLIS.

Vous en serez surpris.

DORMOND.

C'est un grand point, cela;
La meilleure vertu, sans doute, est celle-là.
Je suis resté garçon, par une crainte sage,
De mettre une prodigue au sein de mon ménage.
C'est le commun fléau des maris que je vois,
Châtiment mérité, bien digne de leur choix!
Convenez, qu'aujourd'hui, c'est une chose étrange,
De voir, comme en six mois, une femme dérange
La meilleure maison. A peine a-t-on signé,
Qu'il faut pour sa parure un trésor consigné.
De modes, tout-à-coup, la maison est remplie,
Ce sont mille chiffons, emblêmes de folie.
Il en est pour les champs, pour la ville et la cour,
Pour le soir, le matin, pour chaque heure du jour.
On se consoleroit d'une seule dépense,
Mais six fois, par quartier, l'emplette recommence.
Je n'aime point cela.

FORLIS.

Je vous approuve fort.

DORMOND.

Le meuble le meilleur, c'est un bon coffre fort,

Le luxe est ruineux ; et de plus on s'affiche.

FORLIS.

Ma sœur est modérée, et d'ailleurs elle est riche.

DORMOND, *avec joye.*

Je passe un peu pour l'être, et nos bien réunis,
Vont, en s'accumulant, de produits sur produits,
Être pour nos enfans une mine féconde.

FORLIS.

Leurs droits entre vos mains seront le mieux du monde.
Puissent des héritiers vous réjouir dans peu !
Cependant si l'hymen nous trompait en ce vœu.
Vous estimez ma sœur, et vous l'aimez, je pense,
Assez, pour lui prouver en cette circonstance
Qu'elle est de votre cœur l'objet le plus chéri,
Et que le don des biens suit le cœur du mari ?

DORMOND.

Comment l'entendez-vous, en supposant sans doute,
Que je meure avant elle et sans enfants ?

FORLIS.

Il coûte.

Il répugne, je sais, à des cœurs délicats,
D'entrer dans ce détails d'intérêt.

DORMOND.

Pourquoi pas ?

La prudence le veut ; et j'aime assez à prendre
Ces précautions-là. Le tout est de s'entendre.

S'il arrive, qu'enfin, je sois sans successeur,
Ou, j'assure, après moi, mes biens à votre sœur.
Elle fera pour nous, je crois, la même chose.

FORLIS.

Quoi! vous l'exigeriez?

DORMOND.

Comment! si je dispose...

FORLIS.

Mais ce n'est plus de même.

DORMOND.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

FORLIS.

Ma sœur est jeune et doit...

DORMOND.

Je suis votre valet.
Oui, jeune; la santé brille sur son visage,
Mais je me porte bien, et l'on meurt à tout âge.

FORLIS.

Daignez considérer.

DORMOND.

Ah! je vous vois venir;
Vous préparez de loin vos plans pour l'avenir:
Vous êtes jeune encor.

FORLIS.

Rejettez cette idée,

Peut-être mes enfans, la font croire fondée.
Mais, en vérité, non. Je vous jure, ma foi,
Que je pense à ma sœur, ici, bien plus qu'à moi.
L'amour qu'elle vous porte, et la douce franchise,
Qui la font vous choisir sans regret, ni surprise,
Méritent bien Dormond, que sans nul déplaisir,
Elle puisse du moins entrevoir l'avenir.
Et quoi que sans projet, mais libre en apparence,
Reposer les soucis sur un peu d'espérance.

DORMOND.

Vous raisonnez fort bien, je comprends tout cela...

FORLIS, *débitant vite sous la main.*

Au reste n'allez point vous figurer par-là,
Que si par un malheur, la sensible Julie,
Perdait en vous, Dormond, le bonheur de sa vie,
Doublement riche alors, elle voulût jamais,
Par de nouveaux liens profaner vos bienfaits.
Votre nom respecté, dont elle ferait gloire,
En elle honorerait toujours votre mémoire.
Et c'est le premier point, qu'avec un noble éclat,
Elle m'a bien prescrit de porter au contrat.

DORMOND.

J'entends bien...

FORLIS.

Et d'ailleurs, qu'est-ce qui vous afflige,
Et de quoi s'agit-il? dès demain sans litige,
Sans compter de l'hymen les soins et la douceur,

De ses biens vous serez presque le possesseur.
Vous en partagerez tout le tems de la vie,
Les droits et les produits ainsi que la régie.
Car si ma digne sœur m'admet entre vous deux,
C'est une forme, un rien. Tout n'en ira que mieux.

DORMOND.

Je n'ai pas trop compris encore cette clause
Dont vous m'avez parlé.

FORLIS, *glissant.*

Le conseil. Peu de chose.

DORMOMD.

D'accord, mais...

FORLIS.

Prend-on garde à ces riens, entre nous,
Quand la fortune est grande! immense? Oubliez-vous
Les rares qualités d'une femme charmante!
Que vous êtes heureux! Adieu! c'est trop d'attente;
Allez, je vous en prie, en mon appartement,
Jusques à mon retour reposer un moment.

(*Appuyant avec mystère.*)

Ma sœur vaque à des soins qu'il ne faut pas distraire;
Pour finir au plutôt, je vais chez le Notaire.

(*Il sort.*)

SCENE II.

DORMOND, *seul, réfléchissant.*

Mes parens, inconnus, me donnent peu de soin,
Une petite niéce, ici, mais d'assez loin.
Il est bien vrai, je suis presque seul. Mais j'existe,
Tout riche que je suis, il seroit assez triste,
En cas d'événement, d'abandonner un jour
Des biens que je devrais posséder sans retour.
L'habitude d'avoir un bien, double sa perte,
Hum!... Pour être jolie, un peu plus jeune, alerte,
Une femme en prend droit d'exiger tout de nous;
Cette coutume est sotte et nous sommes des fous.
Quoi! pour quelques attraits... il est vrai que Julie,
N'en manque pas, elle est séduisante et jolie;
Et l'on n'est pas fâché, pour si vieux que l'on soit,
D'être avec une belle et sous un même toît.
Cela ragaillardit; et la seule pensée
M'en tient en ce moment la tête embarrassée.
Il faut voir.

SCENE III.

DORMOND, LISBETH.

LISBETH.

C'est ici qu'est votre appartement.
Monsieur, si vous vouliez.

DORMOND.

C'est vous, apparamment,
Qui servez ma future?

LISBETH.

Oui, Monsieur... on m'ordonne
De vous loger céans.

DORMOND.

Un moment.

LISBETH, *feignant d'écouter.*

On me sonne,
Je crois; voulez-vous bien entrer?

DORMOND.

Mais je voudrais
Savoir un peu de vous...

LISBETH.

Monsieur, je ne pourrois
Répondre sur le champ d'une façon très-claire,

A chaque question que vous pourriez me faire.
On m'appelle, on m'attend. Daignez entrer ici,
Reposez-vous. Bientôt vous serez éclairci
Sur tout ce que pour moi, vous desirez d'apprendre.
Je suis à vous, Monsieur.

DORMOND.

Je pourrai vous attendre?

LISBETH, *le poussant.*

Vous le pouvez.

DORMOND.

Je compte en effet sur vos soins.

LISBETH.

Comptez-y.

DORMOND.

Vous verrez.

LISBETH.

Suffit; je vous rejoins.

(*Elle le pousse dans l'appartement et le ferme.*)

SCENE IV.

LE CHEVALIER DE BEAUCHÊNE, LISBETH.

LISBETH, *appellant à la porte par laquelle elle vient d'entrer.*

Hé! Monsieur de Beauchêne, entrez.

(*Il entre.*)

Suis-je capable?
Je viens de séquestrer le rival vénérable.
Hem! pour vous introduire ai-je usé de détour.

BEAUCHÊNE.

Que ne vous dois-je pas?

LISBETH.

Songez à votre amour.
Vous n'avez qu'un instant. Les choses sont poussées
Presque à l'extrémité.

BEAUCHÊNE.

Mille et mille pensées
N'ont pu, jusqu'à présent, me faire concevoir
La cause de ceci?

LISBETH.

Vous devez le savoir.
Ce sont vos liaisons, avec la belle Hortense.

BEAUCHÊNE.

Mes liaisons?

LISBETH.

Sans doute ; au bal, à cette danse,
Votre amour fut visible, et toujours sur ses pas...

BEAUCHÊNE.

Mais comment?...

LISBETH, *tranchant.*

L'aimez-vous, ne me le cachez pas?
Hortense....

BEAUCHÊNE.

Moi, l'aimer? non, d'honneur, je vous jure;
Je la vis dans ce bal, elle a de la figure,
Des graces, de l'éclat. Par un hasard heureux,
Quand on se voit admis dans un cercle nombreux,
Où, de chaque côté, la beauté vous appelle,
Il est très-naturel de choisir la plus belle.
Voilà tout.

LISBETH, *finement.*

Rien de plus?

BEAUCHÊNE, *sérieusement.*

Rien de plus.

LISBETH.

Je vous crois,
N'épuisez pas ici vos raisons, et vos droits.
Ah! Monsieur, préparez toute votre éloquence,

Pour combattre Julie et la vaincre. Je pense,
A ne vous rien cacher, qu'il en est grand besoin;
Elle est outrée. Oh! ça, vous serez sans témoin.
Je vais user d'adresse et la faire descendre;
Attendez.

SCÈNE V.

BEAUCHÊNE, *seul.*

C'est donc là cette femme si tendre.
Ah! Julie, est-ce ainsi qu'au plus léger soupçon,
D'une ame dégagée et sans autre façon,
Vous séparez de vous l'amant qui vous adore?
C'est une dureté que j'ignorois encore.
Moi, qui croyois Julie, un trésor de douceur,
L'indulgente bonté semblait guider son cœur,
Et voilà que d'un rien, armant sa jalousie,
Elle peut... sexe ingrat! tout n'est que fantaisie,
Qu'amusement frivole, et caprice en vos goûts.
Quoi, Julie! ah! je sens qu'un généreux courroux,
Presque autant que l'amour me possède et m'agite,
Mais j'entends. La voici.

(*Il se range vers le fonds, de manière que Julie puisse avancer sans le voir.*)

SCENE VI.

JULIE, BEAUCHÊNE.

JULIE, *à elle-même.*

Qu'elle est cette visite?
Je ne vois point.

BEAUCHÊNE.

C'est moi, Madame.
(*Julie veut sortir.*)
Vous fuyez!
(*Il tombe à ses pieds.*)
Écoutez-moi, de grace, ou je meurs à vos pieds.

JULIE, *voulant s'échapper.*

Inutiles éclats, Monsieur. Je vous en prie,
Que je sorte.

BEAUCHÊNE, *s'opposant décidément à son passage.*

Non non. C'est une barbarie;
Et dussé-je encourir votre éternel mépris,
Vous ne sortirez point sans m'avoir tout appris.

JULIE, *faisant encore mine de sortir.*

User de violence? ah! Monsieur, je me flatte,
Que de quelques égards

BEAUCHÊNE, *hors de lui.*

Je brave tout, ingrate.

Il faut que je vous parle; il le faut. Mon respect

(*Julie va se jetter dans un fauteuil.*)

Ne peut être aujourdhui, méconnu, ni suspect;
Mais on ne traite pas un amant de la sorte,
Sans lui dire, après tout, le but qui nous y porte.
Et par quelle raison m'abandonner ainsi!
Moi, fidèle et constant! moi, qui jusques ici!....

JULIE.

Je n'ai de compte à rendre à personne.

BEAUCHÊNE.

Parjure!

JULIE.

Sur-tout à ceux qui font un jeu de l'imposture.

BEAUCHÊNE.

De quelle fausseté, pouvez-vous m'accuser?

JULIE.

Je vous accuse! moi!.... vous pouvez disposer,
Monsieur, de votre cœur, de vos soins admirables,
Faire choix de plaisirs, de beautés agréables,
Et si ce n'est assez d'un cœur, pour votre amour,
A vingt objets charmans faire bien votre cour,
De succès en succès étendre votre gloire,
Vous en êtes le maître; et vous pouvez bien croire
Que je n'en prendrai pas le plus faible souci,
Et que j'ai mis bon ordre enfin à tout ceci.

BEAUCHÊNE.

Dans mon étonnement je ne sais plus que dire,
De grace, ouvrez les yeux. Tout concourt à détruire
Les injustes soupçons que vous pouvez former.
Est-ce Hortense, en un mot, qui peut vous alarmer?

JULIE, *vivement.*

Point d'explication.

BEAUCHÊNE.

On aura cru sans doute.

JULIE. *se levant d'impatience.*

Finissons, s'il vous plaît, Monsieur.

BEAUCHÊNE.

Mais, on écoute,
On entend, tout au moins, les gens.

JULIE. *avec force.*

Je n'entends rien.

BEAUCHÊNE.

De me justifier laissez-moi le moyen.

JULIE.

Je ne m'occupe point d'une chose inutile,
Impossible d'ailleurs.

BEAUCHÊNE.

Ah! rien n'est plus facile
De vous prouver qu'Hortense...

JULIE, *avec hauteur.*

Encor? c'en est assez.
Et voilà trop de fois que vous me prononcez
Un nom, qu'avec plaisir, selon toute apparence,
Vous avez à la bouche, et qui déja m'offense.
Et pourquoi, s'il vous plaît, me le prononcez-vous?
Si je n'ai nul motif de me mettre en courroux,
Vous êtes bien pressé, pour soulager votre âme,
De venir me parler toujours de cette femme;
Vous en parlai-je, moi? Comment! qui vous a dit
Qu'un aussi mince objet occupe mon esprit?
Que j'y pensai jamais? M'en croyez-vous jalouse?
Jalouse moi? Non, non, qu'Hortense vous épouse,
Elle doit profiter du phœnix des amans.
C'est le moins qu'elle doive à vos transports charmans.
Il serait imprudent et mal, à cette Hortense,
De ne pas vous payer de ce ton d'élégance,
De cette grace enfin, qu'avec facilité
Vous savez déployer, monsieur, à son côté.

BEAUCHÊNE.

Hé! juste ciel! qui peut, avec autant d'adresse,
A force de mensonge aigrir votre tendresse?
De tant de faussetés, qui peut donc me noircir?

JULIE, *ironiquement.*

S'il était important de vous en éclaircir,
On pourroit vous nommer des témoins véridiques,
Mais j'y prends peu de part. Vos succès magnifiques

Doivent vous consoler, monsieur; il est prouvé
Qu'Hortense a fait de vous un galant achevé;
Vous avez le grand air, l'excellente méthode,
Le bon ton; vous allez devenir à la mode.

BEAUCHÊNE.

Eh! madame, cessez...

JULIE, *de même.*

Comment donc! savez-vous
Que votre adresse, au bal, vous a fait des jaloux!

BEAUCHÊNE.

A quoi bon?

JULIE, *de même.*

Il n'est rien, en effet, qui balance
Cette vivacité que vous inspire Hortense.

BEAUCHÊNE.

Cette vivacité!...

JULIE, *de même*

Ce n'est plus, je le voi,
Ce timide maintien, qu'on avoit, avec moi;
C'est mieux, c'est l'art de plaire... et vous êtes aimable.

BEAUCHÊNE.

Ah!

JULIE, *amérement.*

Quoique, si j'en crois le récit véritable,

Il est clair que vos airs, vos soins mystérieux
Et vos prétentions qui frappèrent les yeux
De tous les gens du bal, restèrent sans louange,
Et qu'on vous y trouva d'un ridicule étrange.

BEAUCHÊNE, *piqué.*

Continuez, madame; allez encor plus loin,
Tout vous devient permis. Mais il n'est pas besoin,
Pour excuser sa faute, alors qu'on m'abandonne,
De ridiculiser mon cœur et ma personne.
Je me connois fort bien, et je ferai l'aveu
Que j'ai mille côtés à vous donner beau jeu;
Quand votre esprit voudra s'égayer sur mon compte,
Et je le souffrirai sans dépit et sans honte;
Mais, madame, pourquoi prendre tous ces détours,
Quand pour vous dégager, par des moyens plus courts,
Vous n'avez, seulement, qu'à le vouloir, et dire:
C'est qu'il me plaît ainsi; cela doit me suffire,
Et cela me suffit.

JULIE, *sèchement.*

On ne peut mieux parler.

BEAUCHÊNE, *intérieurement outré.*

Une chose, du moins, pourra me consoler,
C'est que dans cet éclat, qui soudain nous sépare,
Si le public malin trouve quelqu'un bizarre,
Ce ne sera pas moi.

JULIE, *s'emportant.*

Ce ne sera pas vous?

BEAUCHÊNE, *avec une force sourde et craintive.*

Non, bien certainement.

JULIE, *hors d'elle-même.*

Vous doublez mon courroux.
Et qui sera-ce donc? puisqu'il faut que j'éclate
Si non l'homme inconstant, dont l'ame fausse, ingrate,
Qui me jura cent fois un amour éternel,

(*La parenthèse bien marquée par une inflexion de voix et un débit rapide.*)

(Presque au jour d'en former le lien solemnel,
A peine en me quittant, et sous mes yeux encore,
Oui, sous mes yeux, monsieur, jugez si je l'ignore,
J'étais moi-même au bal; soyez bien stupéfait,)
Va répéter ailleurs le serment qu'il m'a fait.
Ce ne sera pas vous, qui sans foi, ni prudence,
Osez me préférer votre sublime Hortense?
En esprit, en appas, il le faut avouer,
Sans doute elle l'emporte, et je dois la louer,
Puisqu'enfin c'est à vous, monsieur, que je m'adresse.

(*D'un trait de sentiment.*)

Mais, m'eût-elle jamais égalée en tendresse?
Vous le savez trop bien. Car enfin, sans vouloir
De ma fortune immense, ici me prévaloir,
Je vous la donnais toute, et mon âme fidele
Déja se complaisait à vous faire par elle,
Un chemin aux honneurs, qui me paraissait dus,

Autant, qu'à votre nom, peut-être à vos vertus.
Cette idée était chère à mon âme attendrie ;
Je pleure au souvenir de cette duperie ;
Et vous me trahissez ? Et d'après cet éclat,
Vous n'êtes pas bizarre ? ajoutez donc ingrat !
Oui sans doute, et de tout, monsieur, le plus perfide.
Aussi n'écoutant plus qu'une vengeance avide,
Oui, je romps avec vous, pour jamais : et demain
A Dormond sans retour je vais donner ma main.
Qu'Hortense vous épouse, épousez cette belle,
Que je n'entende plus parler de vous ni d'elle.
Je n'examine point ce qu' il peut m'en coûter,
Mais je serai vengée ; et j'ose m'en flatter.

BEAUCHÊNE, *avec tendresse.*

Vous me charmez, Julie, en me faisant outrage.
J'aurais pu vous trahir ? moi, parjure, ou volage ?
Rendez plus de justice au cœur de votre amant ;
Il n'est pas un seul jour, un heure, un seul moment,
Où, près et loin de vous, en son inquietude,
Mon âme ne se fasse une douce habitude
De se peindre vos traits, votre amour, vos bontés ;
En voilà donc les fruits ? qu'ils sont peu mérités !
Je sollicite en vain mon cœur et ma mémoire,
Je cherche, et ne vois pas ce qu'il vous plaît de croire.
Près d'Hortense, il est vrai, fixé, mais par hasard,
Dans mes soins prétendus, je n'ai mis pour ma part
Que ces civilités que l'usage commande.

JULIE, *l'interrompant.*

Ah! l'excuse est trop faible, et l'insulte trop grande,
Pour votre part, monsieur, dites-vous? ah je voi,
C'est elle qui vous aime, et vous, de bonne foi,
Fidèle cependant à la sotte Julie,
Que vous quittez et qui sans doute a la folie
D'élancer de son cœur sa pensée après vous,
Vous, dis-je, pour jouir d'un passe-tems plus doux,
Vous venez assiéger une élégante dame,
Qui vous aime, et cela par pure bonté d'ame.
Et vous appelleriez simple civilités
Ces regards, ces transports . . . !

BEAUCHÊNE.

Ah! Julie! arrêtez.

JULIE, *fort émue.*

Oui, finissons, monsieur; en effet je suis bonne
D'éclaircir des objets, que je vous abandonne;
Je dois me défier de mes propres arrêts;
Peut-être il suffiroit de vos seuls intérêts.
Exposez avec l'art que vous avez, perfide,
Pour émouvoir mon cœur trop faible et trop timide.

BEAUCHÊNE, *affectuesement.*

Eh! daignez l'écouter, ce tendre cœur.

JULIE, *s'éloignant et le montrant du doigt.*

Non, non,

Voyez, avec quel art, attaquant ma raison,
Il cherche à me surprendre.

SCENE VII.

JULIE, BEAUCHÊNE, FORLIS.

JULIE.

Arrivez donc, mon frere,
Vous venez à propos.

FORLIS, *étudiant la situation.*

Troublai-je le mystère?
Je donnai vos papiers, ma sœur, et ...

JULIE.

Vous voyez?

FORLIS.

Un racommodement peut-être.

JULIE, *fière de se sentir encore résistante.*

Vous croyez?
Accordez-moi, Forlis, un peu de caractère.
Ah! je n'ai point changé de pensée, et j'espère
Accomplir jusqu'au bout ce que j'ai résolu.

BEAUCHÊNE, *à Forlis.*

Empêchez ce malheur, monsieur, si j'ai déplu,
Si ma faute, excusable autant qu'involontaire.

FORLIS, *embarrassé.*

J'y consens, volontiers, mon cher; mais comment faire?
Vous avez outragé ma sœur...

BEAUCHÊNE, *vivement.*

Plutôt la mort,
Que d'avoir ce dessein.

FORLIS.

Allons, vous avez tort,
Nous savons là-dessus les mille et mille excuses
Des parjures amants, leurs détours et leurs ruses;
Mais au fait: je sais tout, vous avez tort.

BEAUCHÊNE.

Eh bien!
J'ai tort, puisqu'il le faut...

FORLIS.

Puisqu'il le faut... un rien,
Un simple badinage... oui-dà! qui veut vous croire,
Ne trouve dans vos tours que des sujets de gloire!

(*Avec scélératesse.*)

Mais réfléchissez bien... le cœur!... je ne veux pas
Exciter entre vous quelque fâcheux débats;
Mais vos nouveaux projets ont fort mauvaise grace.
Il n'est qu'un esprit faux, frivole, un cœur de glace,
Qui puisse préférer Hortense...

BEAUCHÊNE, *indigné.*

Ah ! préférer ?

FORLIS.

Oh ! voilà comme ils sont ; toujours prêts à jurer
Un amour délicat. . . les croirez-vous ? sottise ;
Celle précisément que leur bouche méprise,
Est le secret objet de leur plus tendre amour.

BEAUCHÊNE.

La pure vérité. . .

FORLIS, *d'une bonté malicieuse.*

Là, soyez sans détour,
Excusez, si je viens éventer le mystère ;
Mais avant d'être ami, Beauchêne, je suis frère.
Convenez que dix fois, vous-même m'avez dit,
(*Appliant du geste et de l'accent.*)
Qu'Hortense était charmante, un prodige d'esprit ;
Que de la ville, enfin, c'était la plus jolie,
Pleine de goût, de grâce, une femme accomplie !

BEAUCHÊNE, *avec la chaleur et l'aveuglement de la franchise.*

Et c'est, précisément, cette naïveté
Que j'ai mise à parler ainsi de sa beauté,
Devant vous, frère, ami, protecteur de Julie,
Qui doit vous rassurer. Quelle étrange folie ! . . .

FORLIS, *à sa sœur.*

Il s'en tirera bien.

BEAUCHÊNE, *avec un dépit candide et animé.*

Au prix de tout mon sang,
Non, je ne puis cesser d'être sincère et franc.
Hortense, dites-vous, est celle que j'adore,
Et bien! je conviendrai, je dirai même encore,
Avec mille autre gens, et qui ne pensent pas,
Qu'Hortense est en effet, un prodige d'appas,
Que son esprit est vif, son caractère aimable,
Sa conversation gaie, amusante, aimable;
Qu'elle a d'aussi beaux yeux qu'on puisse les avoir;
Même j'ajouterai, que chez Verseuil, un soir,
Ils firent l'entretien d'un assemblée entière,
Que sa bouche est la rose; et s'il ne faut rien taire...

JULIE, *coupant net avec un dépit concentré.*

Nous la connaissons tous fort bien. Mais vous, monsieur,
Qui n'avez pas encore admiré cette fleur
D'assez près, pour en faire une digne peinture,
Allez, sous ses regards terminer l'avanture;
Ce bel enthousiasme est un feu précieux,
Qu'il ne faut pas, longtems, dérober à ses yeux.

(*Avec hauteur.*)

C'est mon avis, mon ordre, et vous pouvez le prendre
Ce jour même; pourtant, vous voudrez bien me rendre
Mon portrait; c'en est trop, je ne puis lui souffrir

Une comparaison qu'il ne peut soutenir.

(*Elle sort.*)

BEAUCHENE, *éperdu, courant après elle.*

Eh! grand dieu!

SCENE VIII.

FORLIS, BEAUCHÊNE.

FORLIS, *arrêtant Beauchêne.*

Restez donc. Vous êtes fou sans doute?
Sont-ce là des détails qu'une maîtresse écoute?
Je voulais arranger les choses comme il faut,
Vous avez tout gâté.

BEAUCHÊNE, *avec chaleur.*

Mais c'est donc un défaut
Que la sincérité? Je lui prouvais qu'Hortense,
Malgré tout ses attraits, n'a pu faire.

FORLIS.

Imprudence!
Après ce dernier trait, vous seriez mal venu.

BEAUCHÊNE.

Un cœur plein de franchise est-il donc méconnu?
Quels caprices affreux!...

FORLIS.

Ha! ha! mon cher, les femmes...
Avez-vous vu quelqu'un qui connût bien leurs âmes?
Je vais voir cependant ma sœur... mais, croyez-moi,
Consolez-vous d'avance. (*Il sort.*)

SCENE IX.

BEAUCHÊNE, *seul.*

Après ce que je voi,
Que faire? que résoudre?... ah! fuyons la cruelle...
Mais, que dis-je?... je l'aime!... et ne puis aimer qu'elle.
Hé! dieu! peut-elle ainsi me tourmenter?

SCENE X.

BEAUCHÊNE, LISBETH.

LISBETH, *accourant avec reproche.*

Comment?
Avez-vous donc, monsieur, perdu le jugement?
D'appaiser une femme, est-ce là la maniere?

BEAUCHÊNE.

Je suis perdu, Lisbeth;... cette âme vaine et fière,

Si vous saviez...

LISBETH.

Je sais tout. Julie en courroux
Dit, répète, redit vos discours, d'après vous,
Et de quoi, s'il vous plaît, devant votre maîtresse,
Vous avisez-vous donc de répéter sans cesse
Qu'Hortense est jolie?

BEAUCHENE, *dépité.*

Ah!

LISBETH, *lestement, le détail débité.*

Vous ne savez donc pas
Que tout amant nous est moins cher que nos appas;
Que devant sa maîtresse, un homme adroit ravale
Toute femme quelconque, et sur-tout sa rivale?
Souvenez-vous en bien, afin que de vos jours
Vous n'y retombiez plus; que si par des détours,
Ou par distraction, par humeur, par caprice,
Ou par attachement, ou même par justice,
Celle que vous aimez vous soutient par hasard
Qu'une telle est jolie, et que de votre part,
Il faille en convenir, afin de lui complaire,
Dites... oui; mais d'un air qui ne soit pas sincère,
Et soyez attentif à la combattre après,
Pour pouvoir finement détailler tous les traits.
C'est dans ce détail-là qu'un esprit fin éclate,
A chaque trait, un... mais... et puis le coup de patte,

Si bien, qu'au bout du compte, il demeure avéré
Que cette beauté-là n'est point à votre gré;
Qu'elle peut éblouir... mais qu'au fonds elle est laide;
Et vous verrez, alors, votre amante qui cède,
Qui sans trop dire non, supporte sans ennui,
De se voir embellir de la laideur d'autrui;
Et voilà justement comme on mène les femmes.

BEAUCHÊNE.

Mais il fallait au moins lui dire...

LISBETH, *d'un air absolu.*

Dans nos âmes
Il faut lire un peu mieux. Oui, je vous soutiens, moi,
Qu'Hortense est laide, affreuse et ridicule en soi,
Et que si, pour jolie, on la tient dans la ville,
La ville en a menti. Qu'il est bien difficile
De faire un tel aveu, seul ou devant témoins?
Chacun sait bien qu'en dire, et n'en pense pas moins.

BEAUCHÊNE.

En vain son frère et moi, nous lui faisions entendre...

LISBETH.

Que dites-vous, son frere? ah! gardez-vous d'attendre
Qu'il veuille vous servir; il est précisément
L'auteur, le boute-feu de tout ce changement.

BEAUCHÊNE, *etonné.*

Ah! que m'apprenez-vous?

LISBETH,

LISBETH, *allongeant le mot fourbe.*

C'est un fourbe, à tout faire,
Pour embarquer sa sœur dans un lien contraire;
Il veut les biens de tous, et le bonheur d'aucun;
Ennemis, ou parens avides, c'est tout un.

BEAUCHÊNE.

En effet, et je vois...

LISBETH.

Tandis qu'il vous retarde,
Sachez dissimuler; et sur-tout prenez-garde
Qu'il ne soupçonne pas ce que je vous apprends.
C'est un point nécessaire au parti que je prends.
Car il faut vous tirer de l'abîme où vous êtes,
Et j'ai bien pressenti qu'en de telles tempêtes,
Nous pourrions bien d'abord échouer; c'en est fait,
J'ai, pour mieux réussir, certain petit projet,
Mais il faut de l'argent; en avez-vous?

BEAUCHÊNE.

Non, guère;
Vous pouvez disposer de cent louis.

LISBETH.

Misère!
Il nous en faut cinq cents, au moins.

BEAUCHÊNE, *alarmé.*

Où les trouver?

LISBETH, *riant paisiblement.*

Oh! nous les trouverons sans beaucoup y rêver,
Chez quelqu'un qui les a.

BEAUCHÊNE.

Qui donc?

LISBETH.

Forlis lui-même;
Jouez bien le dépit, une colère extrême,
Que vous voulez partir, et que sans le besoin
De douze mille francs, vous seriez déja loin:
Il vous les prêtera, j'en réponds.

BEAUCHÊNE.

L'apparence?

LISBETH.

Essayez, vous verrez. Le voici qui s'avance.
(*Forlis paroît.*)
(*Feignant.*)
Adieu donc pour toujours, monsieur, et puissiez-vous
Parmi les étrangers, trouver un sort plus doux.

BEAUCHÊNE, *entrant dans le même sens.*

Adieu, ne me nommez jamais devant Julie.

LISBETH.

Ah! les absens ont tort; bientôt on les oublie.

(*Elle sort, et feignant d'être surprise de voir Forlis, affecte de cacher cette surprise marquée, par une révérence coulée, mais respectueuse.*)

SCENE XI.

BEAUCHÊNE, FORLIS.

FORLIS.

Que dit-elle donc là?

BEAUCHÊNE.

La vérité, Forlis;
Je lui viens d'expliquer le parti que j'ai pris,
Votre sœur me dégage à force d'injustices.
Fatigué de rebuts, lassé de ses caprices,
A de folles douleurs, c'est trop m'abandonner,
Et j'ai fait le projet soudain de m'éloigner.

FORLIS.

C'est penser sagement. Ma sœur crie et s'emporte;
J'ai souffert de vous voir maltraiter de la sorte;
De sa mauvaise humeur, j'ai bientôt eu ma part.
Que vous êtes heureux!... A quand votre départ?

BEAUCHÊNE.

Je projettais d'abord d'aller à la campagne,
Mais j'ai, vous le savez, un oncle en Allemagne,
Qui, depuis peu de tems, pour la dixième fois,
M'a prié de l'aller trouver dans quelque mois;
Il me parle beaucoup d'un sort qu'il me ménage.
Ma foi! je ne veux pas retarder davantage.

Quoi ! ne trouvez-vous point ce voyage à propos
Pour ma délicatesse ?

FORLIS.

Et pour votre repos.

BEAUCHÊNE.

Votre sœur connaîtra, par cette longue absence,
Quelle était son erreur sur le compte d'Hortense,
Et je serai vengé par le long repentir
Qui pourra l'obsèder.

FORLIS.

A ne vous point mentir,
Cette vengeance est noble, et fine et delicate ;
C'est par ses propres pleurs qu'on punit une ingrate.

BEAUCHÊNE.

Je pars dans les huits jours : et tant pis ! si demain
J'avais ce qu'il me faut, je serais en chemin.

FORLIS, *avec une curiosité avide.*

Quoi donc ?

BEAUCHÊNE, *dégagé.*

Cinq cents louis.

FORLIS, *empressé.*

Fort à votre service ;
Ils sont ici.

BEAUCHÊNE, *avec ravissement et l'embrassant.*

Mon cher ! j'accepte un bon office.

Adieu, Julie! adieu, nous voilà séparés.

FORLIS, *qui a fouillé son porte-feuille, donne des billets de caisse ou de change.*

Les voici.

BEAUCHÊNE, *visant à la table où est l'écritoire.*

Mon billet.

FORLIS.

Bon! vous me l'enverrez.

BEAUCHÊNE.

Je vous suis obligé.

FORLIS.

C'est une bagatelle.

Demain?

BEAUCHÊNE, *joyeux.*

De grand matin.

SCÈNE XII.

BEAUCHÊNE, FORLIS, LISBETH.

LISBETH, *à Forlis.*

Madame vous apelle, Monsieur.

FORLIS.

J'y vais... Beauchêne, adieu; joie, et plaisir.

(*Ils s'embrassent.*)

Vous m'écrirez.

BEAUCHÊNE.

Sans doute, et c'est bien mon desir.

(*Forlis sort.*)

SCENE XIII.

BEAUCHÊNE, LISBETH.

BEAUCHÊNE, *enchanté.*

Au devant de mes vœux il a couru lui-même.

LISBETH.

De vous voir déja loin, son envie est extrême.

BEAUCHÊNE, *montrant les billets.*

J'ai douze mille francs.

LISBETH.

Changez-les tous en or.

BEAUCHÊNE.

Pourquoi?

LISBETH.

Vous le saurez... Tenez, prenez encor
Ce papier.

(*Elle lui donne un papier ployé.*)

BEAUCHÊNE.

Qu'est-ce donc?

LISBETH, *confidemment et spécifiant bien.*

Cest un petit mémoire,
Certaine instruction, barbouillée en grimoire.
Cest de ma main, n'importe, et vous le lirez bien.
Faites ce que j'y dis; sur-tout n'omettez rien;
Et le succès suivra, j'ose vous le promettre.
Adieu! séparons-nous. On nous guette peut-être;
Ne perdez point de tems; et qu'il ne soit pas dit
Qu'un amant s'est perdu, faute d'un peu d'esprit.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORMOND, LISBETH.

(Sortent tous les deux de l'appartement de Dormond.)

DORMOND.

Votre maîtresse est-elle à tel point occupée
Qu'on ne la puisse voir?

LISBETH.

Ou je suis fort trompée,
Ou rien ne l'empêchoit...

DORMOND.

On ne dit pas cela.
Forlis prétend...

LISBETH.

Je vois ce qu'il entend par-là.

DORMOND.

Où donc est-il?

LISBETH.

Il vient de sortir toute-à-l'heure.

DORMOND.

Il est chez le Notaire.

LISBETH.

En sa propre demeure ?
Oh ! c'est un homme exact, qui voit tout par ses yeux.

DORMOND.

Il croit m'y prendre ; mais s'il voit bien, je vois mieux.

LISBETH.

Quoi ? donner tous vos biens, sans avoir en échange
Les biens de votre femme !

DORMOND.

Oui, vraiment. Il arrange
Le contrat de la sorte.

LISBETH.

Ah ! voilà donc le nœud !
Aux calculs d'intérêt, je me connais fort peu ;
Mais si je puis juger de ce que j'entends dire,
A cet accord, monsieur, il vous faudra souscrire ;
Car c'est un parti pris de vous y résigner,
Tant bien que mal, avant que l'on veuille signer.
Ne me trahissez pas au moins.

DORMOND.

Soyez tranquille ;
Autant qu'il le croirait, je ne suis pas docile ;
Et si je me résous à la donation,
Je prendrai pour ma part même précaution.

LISBETH.

Vous aurez un refus.

DORMOND.

Est-il dit, je vous prie,
Que je doive mourir le premier?

LISBETH.

Je parie
Que vous vivrez encor cinquante ans.

DORMOND.

Je ferai
Pour vivre encore plus, tout ce que je pourrai.

LISBETH.

Une femme, ma foi, vous ira bien.

DORMOND.

Je pense
Que j'aurai quelque part à votre confidence.

LISBETH.

Parlez-moi; je voudrais en tout vous prévenir.

DORMOND.

Fort bien; en tems et lieu, je sais m'en souvenir.

LISBETH, *finement.*

Je le crois.

DORMOND.

Dites-moi, si depuis son veuvage,
Julie a le cœur libre?

LISBETH, *minaudant.*

Ah! monsieur, ce langage...

DORMOND.

Parlez, ne craignez rien.

LISBETH.

Oui, vous irez après,
Trop pointilleux, peut-être, éventer des secrets.

DORMOND.

Je garde tout pour moi.

LISBETH, *malicieusement.*

Je suis trop babillarde,
Et vous en abusez. Vainement, j'y prends garde,
Vous êtes si malin, que vous semblez prévoir
Tout ce que je suis prête à vous faire savoir.

DORMOND.

Oh! la gentille enfant! Eh bien? votre maîtresse
A-t-elle eu quelqu'amant?

LISBETH, *péniblement.*

A-peu-près; la tendresse
Ne peut rester oisive.

DORMOND.

Et ce galant chéri,
Quel est-il?

LISBETH.

Peu de chose.

DORMOND, *d'un air réfléchi.*

Oh!

LISBETH.

Qu'il vienne un mari,
Vous verrez que l'amant sera mis à la porte.

DORMOND.

Elle l'a donc encor!

LISBETH.

Oui, Monsieur.

DORMOND.

De la sorte,
Il est bien étonnant, qu'il ne l'épouse pas.

LISBETH.

Fi donc; il n'est pas riche.

DORMOND

Ah! ah!

LISBETH.

Ce dernier pas
Veut des précautions, que l'intérêt conseille;
Et vous vous trouverez là, pour ce point, à merveille.

DORMOND.

Ah! je me trouve là? Pour veiller les amours
J'espère bien vraiment de m'y trouver toujours;
Je ne suis pas d'humeur à souffrir qu'en ménage.

LISBETH.

Ne vous alarmez pas, ce n'est qu'un badinage.

DORMOND.

Ah! tout doux, s'il vous plaît; je prétends que chez moi.

LISBETH.

Vous avez bien raison.

SCENE II.

DORMOND, LISBETH, ZACHARIN,(*)

déguisé en médecin élégant et à la mode.

DORMOND.

Sur ce pied-là, ma foi.

LISBETH, *vers le fonds.*

Que demande monsieur?

(*Elle s'approche, et reconnaît Zacharin.*)

ZACHARIN.

Ah! secondez mon zéle!
On m'a dit là-dedans, ma belle demoiselle,
Qu'ici, je trouverais monsieur Dormond.

(*) l'Acteur peut donner à ce travertissement le caractère qu'il jugera le plus convenable à son genre de plaisanterie et à ses moyens. Mais dans tous les cas, beaucoup de gaîté.

LISBETH.

Oui-da!
Le voici.

ZACHARIN, *allant les bras ouverts à Dormond.*

Des bonheurs, que le ciel m'accorda,
Le bonheur le plus grand, le plus doux, le plus rare,
C'est de vous embrasser, monsieur, et je déclare
Qu'il ne m'est arrivé, je le jure, d'honneur,
Rien qui soit plus heureux, que ce rare bonheur.

DORMOND.

Monsieur, pardonnez moi... si ma reconnaissance.

ZACHARIN.

Je voudrais vous parler, monsieur, en confidence,
Et je viens près de vous, d'un vrai zèle animé,
Pour une affaire d'or, dont vous serez charmé.

DORMOND.

Pour une affaire *d'or*! je ne puis m'en défendre,
Et me voilà, monsieur, tout prêt à vous entendre.

(*Il avance des siéges et s'empresse autour de Zacharin pour le faire asseoir. A quoi celui-ci répond par des façons comiques; ce qui ménage l'a parte suivant.*)

LISBETH, *à part.*

Zacharin fait des mieux; il a fort bien compris
Le sens de mon billet; et le vieillard est pris.

(*haut.*)

Pour qu'on ne trouble pas vos importans mystères,

Je vais donner par-tout les ordres nécesaires.

ZACHARIN.

Ce sera fort bien fait.

(Lisbeth sort et fait mine d'applaudir de ses mains, en souriant à Zacharin, qui d'abord s'oubliant, fait aussi des mines à Lisbeth; mais comme Dormond qui les entrevoit se retourne, Zacharin, par une transition subite, fait une révérence très cérémonieuse à Lisbeth, qui ne manque pas d'en faire autant. Ce doit être l'effet d'un instant.

SCENE III.

DORMOND, ZACHARIN.

Ils sont assis face à face.

ZACHARIN, *après une préparation comique.*

Vous avez entendu
Parler d'un médecin, que vous n'avez pas vu,
Arrivé depuis peu? grand ami d'Hypocrate?
Fameux pour le poumon, autant que pour la rate?
Très couru dans la ville et nommé Tamarin?

DORMOND, *avec la confiance de la bêtise.*

J'en ai beaucoup ouï parler, et mon chagrin
Fut de ne pas le voir, lors de ma sciatique;
On m'en a fait toujours un récit magnifique;
Car les bons médecins sont rares.

ZACHARIN.

Oui, ma foi;
Eh bien! cet homme-là, ce Tamarin, c'est moi.

DORMOND, *se levant.*

Je suis ravi, monsieur.....

ZACHARIN, *le faisant rasseoir.*

Restez donc, point de gêne,
Et venons au sujet, qui près de vous m'amène.

DORMOND.

Un instant, je vous prie, et puisque je vous vois,
Dites-nous comment va, ma tante de Gerbois;
C'est vous qui la traitez; elle est à sa campagne;
Cette terre est fort belle.

ZACHARIN, *embarrassé.*

Un pays de Cocagne;
Mais nous en parlerons, monsieur, une autre fois.

DORMOND, *insistant à mains jointes.*

De grace, s'il vous plaît! ma tante de Gerbois.
(*Avec intérêt.*)
Je dois en hériter... Pardonnez mon instance;
Mais la nature parle.

ZACHARIN, *d'abord cherchant avec embarras, et puis d'un air tranchant.*

Elle... a l'intermittence;

Ce qui, vous savez bien, nous annonce d'abord
Dans trois jours l'agonie et dans quatre la mort.

DORMOND, *d'une joie involontaire.*

Serait-il bien possible?

ZACHARIN.

A cinq jours l'héritage.

DORMOND.

La bonne femme! hélas!

ZACHARIN.

Ah! vraiment, son grand âge.

DORMOND.

Mais pas si grand, monsieur; car quoique son neveu,
J'ai dix ans de plus qu'elle.

ZACHARIN, *embarrassé.*

Oui,... oui; mais c'est un jeu
Pour vous que ces dix ans; vraiment est-il quelqu'autre
Qui fît comparaison de sa vie à la vôtre?
Et ces tempéramens... inégaux en tous points,
Font qu'un tel est âgé, quand un autre l'est moins.
Vous n'avez donc pas lu mon traité de phosphores?

DORMOND, *bonnement.*

Non, Monsieur, je lis peu.

ZACHARIN.

Tant mieux! les météores

Sont propices toujours aux gens qui lisent peu;
Mais venons à l'objet qui m'amène en ce lieu.

(*D'un ton fort sérieux.*)

Je vous connais, monsieur, on ne peut davantage,
Pour un homme sensé, réglé, prudent et sage,
Et vous m'êtes si bien présent, que tous les yeux,
Tous, dans cent ans d'ici, ne vous verraient pas mieux.
Sur vos principes sûrs, madame votre tante
M'a si bien affermi, d'une façon... probante,
Que les sages de Grèce, à vous les comparer,
Me semblaient, tous les sept, de vrais fous à murer.

DORMOND.

Cet éloge pompeux, que j'écoute et j'admire...

ZACHARIN.

Ah! ce serait bien pis, si je voulais l'écrire!
Pour n'en pas dire trop, je vais changer de ton.
Le bruit s'est répandu que ce nouveau Caton,
Ce Dormond si prudent allait prendre une femme,
(*Il se serre le cœur avec une grande affection de douleur.*)
Vous n'imaginez pas le chagrin de mon ame,
Lorsque j'entends parler d'un mariage... quoi?
Je n'y saurais que faire, et c'est plus fort que moi.
C'est mon faible, Monsieur, et je vous le confie;
Mais c'est là l'élixir de la Philosophie.
Une noce? esclavage... et c'est monsieur Dormond
Que pousse à ce lien quelque malin démon.
C'est un absurde bruit, que l'on vient de répandre,

Et vous mentez, disais-je, à qui voulait l'entendre.

DORMOND.

Il pourrait arriver.

ZACHARIN, *preste.*

Un moment, s'il vous plaît,
Et vous allez juger, quel énorme soufflet
J'ai donné sans retard à la clameur publique.

(*Pérorant d'une façon méprisante et mutine.*)

Je propose un pari, bien sonnant, authentique,
A quiconque voudra, d'un air affirmatif,
Soutenir cet hymen réel et positif.
Voilà mille louis, qu'à l'instant je dépose,
Ai-je dit.

DORMOND, *d'un air alarmé.*

Attendez.

ZACHARIN, *d'abandon.*

Mon dieu! sûr d'une chose,
Au lieu de n'avancer que mille piéces d'or,
J'en mettrais, les ayant, un million encor.

DORMOND, *en transe sur l'argent.*

Et l'a-t-on accepté, ce pari?

ZACHARIN.

La dispute
Etait vive, à tel point, qu'en moins d'une minute,

Je vois tomber l'argent de vingt côtés divers.
Et mes mille louis sont tenus et couverts.

DORMOND, *tout-à-fait alarmé sur cette perte, se leve en la déplorant.*

Mais vos mille louis sont perdus, je vous jure.

ZACHARIN, *avec un froid de suffisance, et preste en se levant.*

Ils ne le seront pas; et je vous en assure.
Et vous ne savez point, monsieur, vous-même assez
Ce que vous allez faire... Hé bien! moi, je le sais.

(*Calculant.*)

Je perds mille louis, si Dormond se marie;
Mais il n'en sera rien, puisque je le parie,
Et que mettant le gain en deux parts, aujourd'hui,
J'en garde pour moi l'une, et que l'autre est pour lui.

DORMOND, *avec l'aspect de l'avarice, et ouvrant déja les mains.*

Quoi! douze mille francs me tombent en partage
Si je veux renoncer aux nœuds du mariage!

ZACHARIN.

Ne vous pressez pas tant. Dormond par ce pari
N'est pas toujours exclu du titre de mari;
Dans un an, dans six mois, il peut, s'il le souhaite,
Former à son loisir le lien qu'il projette.

Il suffit qu'aujourd'hui son hymen prétendu,
Sous l'ombre d'un refus demeure suspendu.

(*Il tire un papier écrit, qu'il donne à lire à Dormond.*)

Qu'il en signe l'aveu, sans regret, ni reproche.

(*Il tire de l'or qu'il pose sur la table.*)

Et voilà cinq rouleaux qu'il mettra dans sa poche.

DORMOND, *fixant de près l'or avec avidité.*

Cinq cens louis en or?

ZACHARIN, *versant un rouleau d'espèces.*

Les voilà bien frappés.

DORMOND, *trépignant de convoitise.*

En effet, les voilà?

ZACHARIN.

Mes vœux, sont-ils trompés?

(*Il amène Dormond au milieu du théatre, et peint ce qui suit.*)

Or, voici maintenant, ce que vous allez faire.

(*Il le tourne à droite, l'air renfrogné.*)

Vous voyez là l'hymen et monsieur son confrère;
Vous m'entendez fort bien; les plaisirs à l'écart,
Le diable à vos côtés; les galans autre part.

(*Il le tourne à gauche.*)

Et de ce côté-ci, vous voyez sur la table
De cinq cents louis d'or l'assemblage agréable,
Et qui vous garderont toute fidélité.
Vous ne balancez pas à choisir ce côté?
Hem! n'est-ce pas ainsi que Dormond se résigne?

DORMOND, *avec joie.*

Sans contredit.

ZACHARIN, *laconiquement, montrant le papier et l'or.*

Signez, prenez.

DORMOND, *se jettant des deux bras sur l'or.*

Je prends, je signe.

(*Il signe, et remet le papier.*)

ZACHARIN.

Tout est dit, vous devez, monsieur, dans l'avenir,
De Gaspard Tamarin garder le souvenir.
Il vient de vous sauver plus d'une maladie.

(*D'un air sombre et terrible.*)

L'hymen est à votre âge... une encyclopédie
De maux et de tourmens.

DORMOND.

Je le crois comme vous.

ZACHARIN, *lestement.*

Tant qu'on n'a pas de femme, on n'en est pas jaloux.

DORMOND, *bêtement.*

Il est vrai.

ZACHARIN.

Vous voyez quel intérêt m'anime.

(*Il lui tâte le pouls.*)

Au reste, en vous quittant, voici votre régime.
Dans une heure, au plus tard, regagnez vos foyers,
Ayez bien l'œil à tout, à la cave, aux greniers.
Entassez vos écus. Gardez-vous d'une femme
Comme de la vipère... ou de l'hyppopotame.
Jugez! vous comprenez, le bien que je vous veux;
Mangez toujours pour un; pour un, jamais pour deux.
Comptez bien votre argent: c'est un bon exercice,
Et vous ne sentirez jamais de maléfice.
Adieu, monsieur.

(*Il s'esquive.*)

SCENE IV.

DORMOND, *seul.*

Adieu! cet homme, sans mentir,
Raisonne bien. Allons, je n'ai plus qu'à partir;
La fortune a vraiment des causes inconnues.
Voilà cinq cents louis qui me tombent des nues,
D'autant plus précieux que leur charmant pouvoir

Empêche un pas de clerc, que je faisais ce soir.
Point de biens à donner, point de galant à craindre,
Et de l'argent bien franc! Je n'ai point à me plaindre.
Je retourne plus gai, que je n'étais venu.

SCÈNE V.

DORMOND, LISBETH.

LISBETH, *accourant.*

Hé bien! ce monsieur-là, vous était-il connu?
Vous a-t-il apporté d'excellentes nouvelles?

DORMOND

Oh! charmantes!

LISBETH.

Tant mieux! monsieur, quelles sont-elles?

DORMOND, *s'en allant.*

Vous les saurez bientôt; car j'ai pris mon parti.
Je vous suis obligé de m'avoir averti
De l'amant... Ce service aura sa récompense;

(*Il cherche dans sa poche et tire sa montre qu'il élève à ses yeux pour voir l'heure qu'il est.*)

Recevez mes adieux et ma reconnoissance.

Il sort

SCENE VI.

LISBETH, *seule.*

Le voila qui s'en va. Bon, *vivat!* tout va bien,
Et notre faux docteur ne s'est trompé sur rien,
Je le vois. Le fripon a de l'esprit. Julie
A pris un air dolent et de mélancolie
Qui, si je ne me trompe, indique clairement
Qu'elle n'entrevoit plus sa vengeance gaîment;
Le naturel reprend, en l'absence du frère.
Pour celui-là le cœur ne l'embarrasse guère;
Convoiter, envahir, voilà son seul état.
Il me semble le voir courbé sur un contrat,
Entre le garde-note et la sombre avarice,
Calculant, combinant avec son artifice,
Les quand, les si, les mais, et tous ces mots fripons,
Qui, suivant qu'on les place, y sont fatals ou bons.
Ah! combien j'en ai vu de ces gens à rapine
Chez mon oncle autrefois; j'en savais la routine

(*Elle jette ces deux derniers vers en pirouettant pour une fausse sortie.*)

Dieu me pardonne! là, je crois avoir reçu
Plus de malice encor, que je n'en aurais eu.
Ah! voici ma maîtresse.

SCENE VII.

JULIE, LISBETH.

JULIE.

Eh quoi! tout m'abandonne!
Qu'est devenu mon frère?

LISBETH.

Eh! madame, il griffonne
Le contrat desiré, qui vous unit ce soir
Au cher monsieur Dormond.

JULIE.

Il ne se fait pas voir,
Cet homme-là? Comment! depuis son arrivée
A peine a-t-il paru. Quel sort! être privée
(*avec humeur.*)
Ainsi de tout le monde à la fois. Mais vous,
Qu'avez-vous donc à faire aujourd'hui de plus doux,
Dites, mademoiselle? et quel est votre ouvrage
Pour ne pouvoir rester dans ma chambre?

LISBETH, *à part.*

Elle enrage.

(*haut.*)
J'avais... il me fallait.

JULIE, *la contrefaisant.*

J'avais... il me fallait...

Une autrefois, restez avec moi, s'il vous plaît.
Quoi! quand j'ai de l'humeur, c'est alors qu'on me quitte!

LISBETH, *malignement.*

Madame, j'ignorais que l'on est prêt si vite
La veille d'une noce.

JULIE, *ricannant de dépit.*

Et pourquoi pas ce jour
Comme un autre?

LISBETH.

Eh mais! c'est que l'amour.

JULIE.

Il s'agit bien d'amour. Il me fait peu d'envie,
Le tourment, le fléau, le poison de la vie!

LISBETH, *d'une pitié affectée.*

Je le prevoyais bien, que cet hymen subit
Vous donnerait bientôt des chagrins.

JULIE, *avec l'emportement de l'humeur.*

Quel esprit,
Mais où prenez-vous donc que ce nœud me chagrine?
Eh bien! sachez de moi, vous qui faites la fine,
Que je ne change point; que plus fort que jamais,
Je tiens, à cet hymen, comme à tous mes projets;
Je voudrais seulement que la chose fût faite,
Et qu'on n'en parlât plus.

LISBETH, *avec une complaisance maligne.*

Madame, je souhaite
Ce lien comme vous, puisqu'il vous fait plaisir,
Et l'on fait toujours bien, quand on suit son desir.
Vous avez rebuté Beauchêne ? eh bien, madame,
Il est doux d'obéir au penchant de son ame ;
Il ne vous plaisait plus, il mérite son sort,
Et qui n'est plus aimé, sans doute a toujours tort.

JULIE, *presque avec sentiment.*

Et voilà comme il faut compter sur vos idées !
Mes plaintes, ce matin, étaient très mal fondées ;
Vous défendiez Beauchêne, et d'un ton caressant
Vous le disiez fidéle, il était innocent.
Ce n'est pas que je veuille excuser son outrage ;
Je le vois aussi traître, et même davantage.
Mais vous ! quelle raison vous porte à le blâmer ?
Quoi ! dans le même jour, chérir, mésestimer
Le même homme ? Après tout, vous a-t-il offensée ?
Certes, votre souplesse étonne ma pensée ;
Votre esprit près de moi se fait grand tort par-là,
Et devais-je de vous jamais penser cela ?

LISBETH.

Mais mon esprit, ici, ne blâme, ni n'approuve ;
Je me conforme au tems, c'est mon sort, et je trouve
Que ce seraient des soins indiscrets, superflus.
D'appuyer un amant que vous ne verrez plus.
Quoi ! ne l'avez-vous pas banni de votre vue ?

JULIE.

Je l'ai dû; je l'ai fait.

LISBETH.

Cette perte imprévue
A fait prendre à Beauchêne un violent parti.
Ne vous l'a-t-on pas dit?

JULIE.

Quoi donc?

LISBETH.

Il est parti.

JULIE, *affectée malgré elle.*

Parti?... pour quel endroit?... Comment! pour la campagne

LISBETH, *comme sans intérêt.*

Ah! bien plus loin, madame; il court en Allemagne.
Votre frère a reçu ses adieux d'amitié.

JULIE.

Il ne m'en a rien dit.

LISBETH, *indifféremment.*

Il l'a donc oublié,
Ainsi qu'un prêt d'argent, pour faire le voyage;
Cinq cents louis.

JULIE, *étourdie du coup.*

Comment? eh quoi! mais quelle rage
A Forlis, de prêter dès l'abord son argent.
Cet homme officieux!

LISBETH.

C'est qu'il est obligeant.

JULIE, *de l'humeur.*

Obligeant! Ah! ce frère est d'une maladresse!...
C'est qu'il me compromet, moi, ma délicatesse.
Pourquoi lui prêtons-nous, dira-t-on? quel sujet?
Cela peut faire tort, et dans plus d'un objet.
Vraiment je suis outrée! et je...

(*Elle voit un laquais, et l'apostrophe vivement.*)

SCENE VIII.

JULIE, LISBETH, UN LAQUAIS.

JULIE, *au laquais, vivement.*

Qu'est-ce!

LE LAQUAIS.

Une lettre
Pour madame.

JULIE, *la saisissant avec avidité, regarde l'écriture.*

(*Après l'avoir vu avec froideur.*)
Voyons... Et qui la fait remettre?

LE LAQUAIS.

Monsieur Dormond lui-même; il part, il est parti.

JULIE, *à Lisbeth.*

Dormond part?

LISBETH.

Qu'en sait-il? peut-être il est sorti
Pour affaires.

JULIE, *au laquais.*

Allez... voyons donc cette épitre.

(*Le laquais sort.*)

SCENE IX.

JULIE, LISBETH.

LISBETH, *à part, tandis que Julie lit la lettre.*

Elle y va rencontrer bien un autre chapitre,
Si je ne me trompe.

JULIE, *immobile d'étonnement, après avoir lu.*

Ah! par exemple, voilà
Des traits inattendus... tiens, Lisbeth, lis cela.

LISBETH, *prend la lettre et lit avec une expression fine et piquante.*

« Vous êtes fort aimable, madame, mais je ne puis
» profiter aujourd'hui de l'honneur que vous voulez
» me faire. J'ai fait quelques réflexions sur le ma-
» riage, et j'ai senti qu'il fallait que j'en fisse encore,
» au moins, pendant six mois, avant de me résoudre
» à vous épouser. Je m'en retourne avec l'espérance

» que vous m'accorderez ce délai et que vous ne m'en
» voudrez pas. *DORMOND.*

(*Lisbeth s'incline, ayant l'air de ne savoir que dire.*)

JULIE, *après une pause, débite le premier vers avec une humeur concentrée, et ensuite éclate jusqu'au désespoir.*

Eprouva-t-on jamais plus de bizarrerie?
C'est affront sur affront; mais, dis moi, je te prie,
Qu'a-t-on fait à cet homme? et qu'a-t-il? et pourquoi
Ne plus se souvenir de mon bien, ni de moi?
On me trompe, on me fuit, on part, on me refuse;
Un vieillard me rejette, un jeune homme m'abuse.
Je suis donc haïssable, affreuse, et je ne peux
D'un homme, quel qu'il soit, captiver donc les vœux.
Ah! Lisbeth! qu'est ceci? je suis désesperée.

LISBETH.

Ce Dormond est un fou... sa tête est égarée.

JULIE.

Cet homme qui s'enfuit, comme s'il avoit peur
Qu'on ne voulût par force assujétir son cœur;
Cet imbécille-là!...

LISBETH.

Les époux de la sorte
Sont aisés à trouver; ainsi, que vous importe?

JULIE, *dépitée à l'excès.*

Vous voyez bien que non. Ne me parlez jamais
Ni d'amant, ni d'époux, ni d'hymen; désormais

Je

Je les prends en horreur... Ah! quelle vie affreuse!
Je sens... je perds l'esprit... que je suis malheureuse!

(*Elle tombe dans un fauteuil.*)

SCENE X.

JULIE, LISBETH, UN LAQUAIS.

(*Annonçant haut et distinctement.*)

UN LAQUAIS

Monsieur le chevalier de Beauchêne.

JULIE, *frappée.*

Qui?... lui;
Tu le disais bien loin, Lisbeth!

LISBETH.

C'est qu'aujourd'hui;
Peut-être, il a voulu terminer quelqu'affaire;
Il partira demain, j'en suis sûre, et j'espère
Que sans doute, venant prendre congé de vous,
Il pourra vous parler.

JULIE, *embarrassée.*

Crois-tu donc, entre nous,
Que je doive le voir?

LISBETH.

Et comment s'en défendre,
Madame? n'a-t-il pas un portrait à vous rendre?
Il l'apporte.

JULIE.

En effet, je l'ai redemandé
Moi-même. Son aspect ne peut être éludé
(*Haut, au laquais.*)
Qu'il entre.

SCENE XI.

JULIE, *assise*, LISBETH, BEAUCHÊNE.

BEAUCHÊNE, *respectueusement à Julie.*

Pardonnez, si contre une défense,
J'ose encore une fois vous offrir ma présence,
Madame. Mais je dois vous remettre un portrait,
Il faut vous obéir, et je crois indiscret,
Incivil même, alors qu'on rend un pareil gage,
De se servir d'un tiers pour remplir ce message.
Les présens de l'amour, toujours mystérieux,
Sacrés, ne doivent pas tomber sous tous les yeux.
Un portrait doit toujours, dès lors qu'on le rappelle,
Rentrer exempt d'affronts dans les mains du modèle.
A quelque triste accueil qu'il puisse s'exposer,
Jamais un galant-homme a-t-il su refuser

A ce respect qui doit survivre à la tendresse,
Le soin le plus léger de la délicatesse ?
Le voici, ce portrait. J'aurais, jusqu'au trépas
Conservé tendrement ce chef-d'œuvre d'appas!
On ne m'eût arraché ce bien qu'avec la vie.
D'un charme, cependant, cette perte est suivie,
Et vous seule, madame, avez eu le secret
De me le faire perdre avec moins de regret.

(*Il rend le portrait.*)

JULIE, *émue.*

Tant mieux! monsieur! tant mieux. Non pas que je craignisse
Que ce fût là pour vous un fort grand sacrifice;
Mais puisqu'avec plaisir vous vous en séparez,
Je dois m'en savoir gré, quand vous m'en assurez.
J'aime à vous voir du moins convenir sans scrupule
Que ma sévérité n'était pas ridicule.

BEAUCHÊNE.

Madame, en tout ceci je prends peu garde à moi;
Vos seules volontés doivent servir de loi,
Et l'éloge, ou le blâme, auraient mauvaise grace;
Me taire est mon devoir.

JULIE, *se levant de dépit.*

Vous oserez en face
Me soutenir encor....

BEAUCHÊNE, *se retranchant.*

Ne renouvellons pas,
Madame, s'il vous plaît, d'inutiles débats;

(*un peu ému.*)

Vous m'avez délaissé, pour en choisir un autre,
Et je prends mon parti, quand vous prenez le vôtre.

JULIE, *piquée.*

C'est très bien fait à vous. Je n'ai jamais douté
Que vous ne changeassiez avec facilité,
Et j'admire beaucoup cette philosophie.

BEAUCHÊNE, *un peu déconcerté.*

Je pourrais la combattre, et...

JULIE, *vivement.*

Je vous en défie.
Je vous ai démêlé. J'ai fort bien reconnu
Cette affectation d'un amour ingenu
Qui vous aurait jugé d'après votre air timide,
D'après cette douceur, qui souvent nous décide,
Et vous savez fort bien, monsieur, par quel attrait
L'esprit, enveloppé d'un embarras discret,
Fut un piège toujours pour la femme sensible!
Qui vous aurait jugé sur ce dehors flexible,
En eût été la dupe, et se serait flatté
De voir en vous l'amour dans sa sincérité.
Mais je vois clair.

BEAUCHÊNE, *simplement.*

Madame, à quoi bon ces reproches?
D'un esprit délié je crains trop les approches,

Et ces détours subtils dont vous m'embellissez,
Contre votre candeur ne m'arment point assez.
Je dirai seulement que j'ignore l'usage
De ces masques trompeurs que votre œil envisage;
Je suis simple et sans art; je ne vous ai fait voir
Que moi-même en un mot. Mais vous devez savoir
Qu'à force de ruser en ce siècle d'adresse,
Le naturel bien franc est l'art de la finesse.

JULIE.

(*A elle-même.*)

Oh! monstre!... eh bien, monsieur, puisque vous m'étalez
Tant de candeur, d'où vient que vous dissimulez?
Pourquoi feindre un départ, aujourd'hui, je vous prie?

BEAUCHÊNE, *tout-à-fait déconcerté.*

Ce départ.

LISBETH, *promptement.*

Ce n'est point une supercherie.
J'ai vu, je suis témoin.

JULIE, *preste.*

Qui vous parle, Lisbeth?

BEAUCHÊNE, *cherchant à se ravoir.*

Je vois bien qu'il est tems que je parte en effet,
Ma présence vous blesse et vous aigrit, madame.
Adieu!

(*Il fait un pas, Julie deux, en disant vivement.*)

JULIE.

Vous ai-je dit un mot de cela?

(*Prenant un air qu'elle veut rendre ironique.*)

L'ame
De vos projets, Hortense, approuve ce départ?

BEAUCHÊNE, *fait un mouvement violent, comme s'il voulait se débarrasser de toute feinte, et s'abandonne à sa pure franchise avec chaleur et sentiment.*)

Je n'y sais point chercher tant de ruse ni d'art,
Et pour ne rien cacher de la vérité pure.

LISBETH, *vivement, à part.*

Le maladroit! il va se trahir.

BEAUCHÊNE, *n'ayant que repris haleine.*

Oui, je jure,
Mon voyage fût-il certain ou simulé,
Qu'on me verra bientôt de ces lieux exilé,
Puisqu'enfin, il est vrai, que je vous ai perdue.

(*Avec force.*)

Je vous aime, Julie, et mon ame éperdue
Ne voit point de climat qui soit trop écarté
Pour trouver le repos que vous m'avez ôté.
Que cela vous suffise, allez, lorsque la haine,
En dépit de mon cœur, aujourd'hui vous entraîne
Dans de nouveaux liens; ne vous informez pas
Si je pars, en quels lieux je porterai mes pas;

Ma douleur vous plaît-elle? attendez mon absence
Pour savourer en paix votre injuste vengeance.
Il est aussi trop dur, trop cruel, de chercher
De chimériques torts pour me les reprocher!
C'est le comble des maux, de demeurer en butte
A la main qu'on chérit et qui nous persécute.
Donnez là cette main, et laissez à mes yeux
La liberté de fuir un hymen odieux.

(*Il s'éloigne.*)

JULIE, *émue, embarassée, à Lisbeth.*

Tu disais bien; il part.

LISBETH, *à demi-voix.*

Faut-il que je l'arrête?

JULIE, *à demi-voix, avec amour, impatience et honte.*

Hé!... qui vous en empêche?...

LISBETH, *courant au fond, à Beauchêne.*

Hé! vous perdez la tête!
Cet hymen n'a pas lieu.

BEAUCHÊNE, *n'osant feindre.*

Comment! que dites-vous?
Parlez.

LISBETH.

On ne veut pas de Dormond pour époux.
Revenez.

(*Elle le ramène, lui fait des signes de la main et de l'œil, et lui indique de s'approcher de Julie.*)

BEAUCHÊNE, *s'approchant de Julie avec timidité.*

Dois-je croire une telle nouvelle ?
Vous... n'accomplissez pas cette union cruelle ?

JULIE, *tendrement, avec vivacité.*

Si vous extravaguez, est-ce ma faute ?

BEAUCHÊNE, *de même.*

Eh quoi !
N'alliez-vous pas, ce soir engager votre foi !

JULIE, *avec une extrême émotion.*

Fait-on,... tout ce qu'on dit ?

BEAUCHÊNE, *avec une tendre vivacité.*

Non, non. Hé bien, madame,
Rétractez donc aussi mon exil ; je réclame
Pour moi, pour votre amant, cette même raison
Qui garantit vos jours d'un éternel poison,
D'un mariage affreux, indigne de Julie.

(*Avec sentiment.*)

Ah ! madame, croyez, et je vous en supplie,
Croyez que dans ce jour, ma plus vive douleur,
Était de voir en proie à jamais au malheur
Celle que la nature orna de tant de charmes.

LISBETH, *à part.*

Fort bien !

BEAUCHÊNE.

Pour écarter les chagrins, les alarmes

De son ame sensible et de son front charmant,
Où l'amour tant de fois, sourit à votre amant,
Je n'excuserai point ce qu'on croit condamnable;
Mais je fus imprudent, jamais, jamais, coupable.

(Julie se laisse aller dans un fauteuil, Beauchêne tombe à ses genoux.

Prononcez ma Julie.

LISBETH, *riant à côté de Julie.*

Allons, madame, il faut
Pardonner aux amans toujours quelque défaut.
Il vous aime.

JULIE, *avec une douce fermeté.*

Beauchêne, avec pleine assurance,
Croirai-je que jamais vous n'aimâtes Hortense?

BEAUCHÊNE.

L'honneur fait le serment! et désormais mes yeux,
En elle ne verront qu'un objet odieux.

JULIE, *vaincue, donne sa main.*

Il suffit, (*Elle se leve; et donne son portrait.*)
Reprenez.

BEAUCHÊNE, *ravi, baise la main de Julie avec transport.*

Eh quoi! l'on me pardonne!

JULIE.

Eh bien! tu vois, Lisbeth.

LISBETH.

Ah! vous êtes trop bonne.

SCENE XII & derniere.

JULIE, LISBETH, BEAUCHÊNE, FORLIS.

(*Par sa position, Lisbeth cache Beauchêne.*)

FORLIS.

Enfin, grace aux lenteurs d'un notaire éternel,
J'arrive seulement, ma sœur, l'ennui mortel!

(*Lisbeth passe.*)

Voici votre contrat. Comment! c'est vous, Beauchêne?
Ah! je vois... le portrait... Bon! rendez-le sans peine.

(*Un peu bas.*) (*A sa sœur, de même.*)

Du courage, morbleu! Ferme, de la fierté;
Allons... me faudra-t-il dissoudre le traité?
Donnez-moi ce portrait.

BEAUCHÊNE, *avec transport.*

Ah! jamais! de la vie.

FORLIS.

Qu'est-ce à dire?

LISBETH, *à Forlis.*

Monsieur, il a bien eu l'envie
De le rendre.

FORLIS.

Comment?

LISBETH.

Et même il l'a rendu.

FORLIS.

Il l'a rendu? quoi!...

LISBETH.

Mais par un mal entendu,
Ou peut-être à dessein on le lui rend encore.

FORLIS.

Qui? ma sœur?

LISBETH.

Oui, vraiment, elle-même.

FORLIS.

J'ignore
(*Il s'approche de Julie.*)
Ce que peut désigner. Ma sœur?...

JULIE, *levant ses yeux pleins d'amour et de honte.*

Mon frère.

FORLIS.

Eh quoi!
Accorder...

JULIE, *avec une douce honté.*

Son pardon.

FORLIS, *embarrassé.*

Son pardon ?

LISBETH, *vivement.*

Oui, ma foi!
Le raccommodement est fini. Quel dommage!
Deux minutes plutôt, vous l'auriez vu.

FORLIS, *se mordant les lèvres, à part.*

J'enrage.

(*Haut*)

Ma sœur... j'en suis charmé.

JULIE, *avec abandon.*

Nous nous aimons toujours?

BEAUCHÊNE, *malignement à Forlis.*

Ah! félicitez-moi du plus beau de mes jours!

FORLIS, *toujours plus déchiré, jusqu'à la fin en ricannant.*

Je vous en félicite... assurément.

JULIE, *se jettant au cou de Forlis.*

Mon frere!
Ah! que je vous sais gré de ce transport sincére!

LISBETH, *à Forlis.*

La paix et l'union, c'est bien satisfaisant.

N'est-il pas vrai, monsieur?

FORLIS.

Sans doute... c'est plaisant,
Vous êtes donc d'accord... tout-à-fait?

JULIE.

Ah! sans doute.

FORLIS.

Mais Dormond va trouver....

LISBETH.

Oh bon! il est en route;
Il est parti.

FORLIS.

Parti?... comment!... l'original!
Au reste, il a bien fait.

BEAUCHÊNE.

Le départ d'un rival
C'est à ce frère cher que je le dois, Julie

FORLIS, *vivement.*

Et comment donc cela?...

JULIE.

Comment?

BEAUCHÊNE.

Une folie,
Madame; pardonnez à l'innocent détour
Que nous ont suggéré l'avarice et l'amour;

Lisez donc cet accord, où Dormond vous refuse.

A Forlis.

Le trait vous charmera; que l'amitie m'excuse.
Un faux pari... voyez.

(*Il donne le papier, que Julie et Forlis lisent avec empressement, et pendant ce tems, Beauchêne dit à Lisbeth en confidence.*)

BEAUCHÊNE.

Vous, ma chère Lisbeth,
Croyez que je rendrai votre bonheur complet.

LISBETH.

Ah! monsieur, je le crois.

JULIE, *éclatant de rire.*

L'aventure est plaisante.
Comprenez-vous, Forlis?

FORLIS.

L'idée est excellente.

BEAUCHÊNE, *à Julie.*

Me la pardonnez-vous?

JULIE, *levant les yeux et posant le papier sur son cœur.*

Ah! vous me ravissez!

BEAUCHÊNE.

Vous comprenez comment les faits se sont passés;

Les douze mille francs de ce marché comique,
Il me les a prêtés avec un cœur unique.
Ce bon frère.

JULIE.

O bonheur!

LISBETH.

Charmant! en vérité.

FORLIS.

Je ne me suis pas fait prier!

BEAUCHÊNE.

Que de bonté!
Ah! ma reconnaissance en doit être éternelle.
Allons, pour m'acquitter, que sa main fraternelle
Nous conduise à l'autel, pour qu'il puisse à loisir
Sourire à notre hymen, et doubler mon plaisir.

Fin du troisième et dernier Acte.

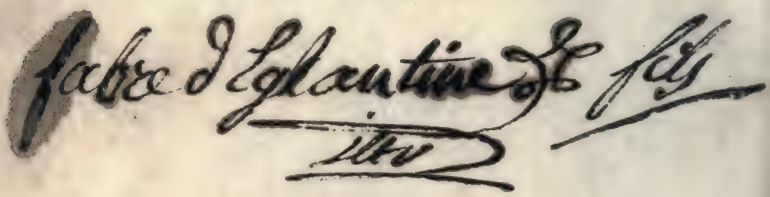
LES
PRÉCEPTEURS,
COMÉDIE.

Se trouve

A Paris, chez BELIN, Libraire, rue Jacques, n.° 22.

Prix, { 1 franc 50 centimes pour Paris ;
2 fr., franc de port, pour les Départemens ;
50 centimes pour la gravure de l'Auteur, à part.

IL sera usé de toute la rigueur des lois pour poursuivre tout contrefacteur de la Comédie des *Précepteurs :* les exemplaires sortis des presses de l'Imprimerie de la République, qui seront mis en vente, devront être revêtus de ma signature FABRE D'ÉGLANTINE fils.



LES
PRÉCEPTEURS,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES ET EN VERS,

OUVRAGE POSTHUME

DE P. F. N. FABRE D'ÉGLANTINE;

Représentée pour la première fois,

SUR LE THÉÂTRE FRANÇAIS DE LA RÉPUBLIQUE,

Le 1.er Jour complém.re de l'an 7.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE LA RÉPUBLIQUE.
Frimaire an VIII.

CARACTÈRES ET COULEURS

DES RÔLES.

ARAMINTE. Femme à prétention, un peu ardente, jamais triste, jamais dolente, mais minaudière : femme ayant un fonds de bon naturel, mais esclave et dupe de tout ce qui promet des jouissances artificielles et promptes; sentimentale par tempérament, et passionnée par manie du sentiment; d'un ton noble, élégant; mais facile, aisé : femme crédule et bonne, et n'oubliant rien pour rendre ridicule tout ce que la nature lui a départi de bon et de louable.

ALEXIS. Enfant charmant, gai, franc, libre, plein des grâces que donne la nature; privé de celles de l'art, et des convenances sociales; hardi, mais doux, simple; fortement empreint de cette fierté mâle que donne le genre d'éducation qu'il reçoit; mais, avec cela, d'une naïveté, d'une confiance extrêmes : tout est sentiment chez lui, joie, douleur, plaisir, souffrance, privation, jouissance, espérance, désespoir; c'est l'enfant de la nature.

JULES. Enfant gâté par l'éducation; malicieux, gourmand, absolu, poltron; se ressentant, dans le ton, de la fréquentation des valets; faux, menteur, insolent, effronté, mauvais sujet autant qu'un enfant le peut être.

DAMIS. Marin brusque, d'une franchise qui va jusqu'à la grossièreté; mais au fond, homme plein de raison, de jugement et d'expérience; colère, emporté, mais bon; avec cela sensible. Son ton est de vouloir toujours se modérer

quand la passion l'anime, et de n'en éclater que plus vivement après les premiers efforts. Ce genre doit avoir une couleur comique.

ARISTE. Honnête homme, sensible, plein d'esprit et de génie; philosophe profond; vrai sage; sans folie, mais assez gai; observateur; sans ménagement pour tout ce qui est fausseté et corruption, ce qui le rend caustique, amer même; il doit alors, par respect pour lui-même, adoucir le piquant de la raillerie, par une diction noble, et propre à ne pas donner prise à son adversaire: sensible et plein de feu pour tout ce qui est bon et beau, il a une grande élévation d'ame, le ton sévère, mais aimable dans sa nature.

TIMANTE. Homme pervers, méchant, ayant de l'esprit; connoissant les travers du siècle sur ce qu'on appelle *esprit*, et s'en servant avec goût à son avantage; souple, flatteur, mais toujours avec malignité; sensuel, et en conséquence facile à se laisser dominer par ses passions; malicieux, mais perdant la tête aisément, soit par vanité, soit par l'effet de l'imagination. La couleur de ce personnage est, dans le personnel, une propreté serrée et coquette; dans les manières, une élégance à prétention; et dans l'accent, le parler pointu quand il est fourbe, et l'amertume quand il est hors de lui, même de l'insolence.

CHRISALDE. Homme plein de probité et de franchise; bon, honnête, simple, sans beaucoup de lumières, croyant, mais un franc Parisien; honnête homme, chaleureux, et plaisant à la parisienne.

LUCRÈCE. Femme d'esprit, expérimentée, fine, adroite, corrompue; ayant reçu une double éducation: celle de l'enfance, qui paroît dans son style lorsqu'elle est seule et

point sur ses gardes; cette éducation est négligée, populaire, et même triviale quelquefois. Lorsqu'elle prend garde à elle, sa diction est plus épurée, plus recherchée, son ton plus décent. Elle est un des principaux personnages de la pièce, et ce qu'on appelle une femme de tête, toujours douée d'une grande présence d'esprit : en conséquence, ce rôle doit être joué avec une manière nette, tranchante, gracieuse et fortement sentie.

JACQUETTE. Bonne servante parisienne, ancienne et familière dans la maison; ayant ses prétentions, et frappée en conséquence, non de ce qui est bon, mais de ce qui plaît; habitude du pays parisien.

UN COMMISSAIRE. Homme de pratique; homme à prévention, et se donnant carrière en conséquence : du reste, le style, le ton, l'importance et la souplesse des agens de ce genre; peureux, ainsi que ses satellites; malicieux et stupide.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
ARAMINTE, *veuve, mère d'Alexis*..	la C.ne THENARD.
ALEXIS, *fils d'Araminte, élève d'Ariste, et âgé de douze ans*.....	la C.ne VANHOVE.
JULES, *neveu d'Araminte, élève de Timante, et âgé de onze ans*.....	la C.ne MARS cadette.
DAMIS, *frère d'Araminte, ancien marin*.....	le C.en GRANDMENIL.
ARISTE, *précepteur d'Alexis*.....	le C.en BATISTE aîné.
TIMANTE, *précepteur de Jules*....	le C.en DAMAS.
CHRISALDE, *ami d'Ariste*.....	le C.en CAUMONT.
LUCRÈCE, *femme de compagnie et de chambre d'Araminte*.....	la C.ne DEVIENNE.
JACQUETTE, *servante de Chrisalde*.	la C.ne LACHASSAIGNE.
Un COMMISSAIRE.....	le C.en BERVILLE.
Quatre Hommes *de la force publique*. BEAUPRÉ, *valet d'Araminte*.....	Personnages muets.

La scène est à Paris, et se passe, aux premier, deuxième, troisième et cinquième actes, chez *Araminte*, et au quatrième acte, chez *Chrisalde*. L'action commence à six heures du matin, et finit à minuit; époque du tiers de l'hiver.

LES PRÉCEPTEURS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon. Sur le côté gauche de l'acteur, est une cheminée où se voit un feu allumé; sur le même côté, une table de déjeûné, couverte des choses détaillées dans la première scène ; sur le côté droit de l'acteur, est une table en bureau à tiroir, et garnie : une pendule sonnante.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCRÈCE *seule.*

LA crême au bain-marie, et café de Moka,
Le sucre, les biscuits, et puis le Malaga;
Encor, dans ce flacon, un reste d'Alicante:
C'est fort bien; tout est prêt; il peut venir, Timante.
Elle s'assied.
Je crois que celui-ci ne me trompera pas.
Quand on voit défiler ses ans et ses appas,
Il faut faire une fin, clorre ses aventures,
Et, pour dernier succès, prendre bien ses mesures.

Avec cet homme-ci je n'ai rien à risquer;
Bien qu'il ait de l'adresse et sache se masquer,
Il a du bon. Il est aimable et jeune encore.
Le desir du bien-être en tout sens le dévore :
Rien n'est plus naturel; il cherche à se caser;
Mais plutôt pour jouir, que pour thésauriser;
Car il est sensuel comme un homme d'église.
Pas de mal à cela : l'esprit de mignardise
Rend l'homme dépendant de la femme, au logis,
Et monsieur se dorlote, alors que je régis.
Ceux qui ne savent pas le but qu'il se propose,
Et qui prennent au grave et toujours mal la chose,
Peut-être trouveroient Timante un peu méchant,
Un peu fourbe, coquin. Distinguons le penchant,
D'une seule action et du projet qu'il forme;
Quand le but en est bon, prend-on garde à la forme !
Et je l'aide bien, moi, dans ce projet caché !
Mais il doit m'épouser; c'est là notre marché.
Peut-on se marier sans un peu de fortune !
Mille autres en ont tant ! il nous en faut bien une.
Faute d'un petit sort, faudra-t-il séparer
Deux cœurs faits l'un pour l'autre, et qui vont s'adorer !
[Je ne sais s'il a tort, ou si mon cœur m'abuse,
Mais mon intention me rassure et l'excuse.
Je l'aime, il m'aime : eh bien ! l'amour n'est pas proscrit;
Et s'il est fourbe un peu, c'est qu'il a de l'esprit. *]

* Ces vers, renfermés entre deux crochets, ont été supprimés, à la représentation, par les artistes : c'est ainsi qu'ils seront désignés dorénavant.

La pendule sonne, Lucrèce se lève.

Voilà six heures. Bon ! nous aurons, ce me semble,
Une bonne heure, au moins, à demeurer ensemble
Avant que le grand jour ait remplacé la nuit.
Le voici; je l'entends.

SCÈNE II.

LUCRÈCE. TIMANTE *arrive par une petite porte dite* porte masquée : *il est en robe-de-chambre de piqué, et en pantoufles; il s'éclaire avec une petite lanterne sourde, qu'il éteint en entrant.*

LUCRÈCE, *à voix sourde.*

Ne faites pas de bruit.
Fermez tout doucement, bien doucement la porte.

TIMANTE, *de même.*

Le plus profond silence est toute mon escorte.
Sur la pointe des pieds, j'arrive, et me voilà.
Ma Lucrèce, bon jour !

LUCRÈCE, *du bout des lèvres, avec privauté, le* bon jour.

Bon jour ! mettez-vous là;
Là, dans cette bergère.

TIMANTE.

Il fait un froid du diable !

LUCRÈCE.

Approchez-vous du feu; j'avancerai la table.

TIMANTE.

Comment donc ! c'est charmant !

LUCRÈCE.

Un déjeûné d'ami !

TIMANTE.

Mais, pour le préparer, vous n'avez pas dormi.
Ce n'est pas à vos yeux du moins qu'on le présume,
Car vous êtes plus fraîche encor que de coutume.

LUCRÈCE.

Avez-vous toujours froid ?

TIMANTE.

Je me réchauffe un peu.
Savez-vous qu'il est dur de se lever sans feu !
Par la bise qu'il fait ! il gèle à pierre fendre !
Et sans compter qu'il faut une heure pour se rendre
De ce corps-de-logis, tout au fond de la cour,
Dans celui-ci.

LUCRÈCE.

Elle s'assied vis-à-vis de Timante. Ils déjeûnent.

Vraiment ! plaignez-vous donc !

TIMANTE.

L'amour
Ne se plaint pas ; mais, moi, je me plains d'une chose.

LUCRÈCE.

C'est !

TIMANTE.

D'avoir, sans qu'on puisse en deviner la cause,

Préféré ce salon pour notre rendez-vous.
J'aime mieux votre chambre.

LUCRÈCE.

Oui!

TIMANTE.

L'air en est plus doux.
Comme elle est plus petite, on est plus solitaire;
On est plus rapproché, plus couvert du mystère:
Elle est simple, mais propre; un parfum gracieux,
Certain je ne sais quoi de plus délicieux,
Y charme tout ensemble et le cœur et la vue.

LUCRÈCE.

Ici, je ne crains pas de visite imprévue,
Ou, c'est-à-dire, moins. Je sais ce que je fais.

TIMANTE.

Votre chambre pourtant a de certains attraits....

LUCRÈCE.

Cela se pouvoit-il! Il faut de la prudence.
Malgré vos pas discrets, malgré votre silence,
On vous eût entendu: j'ai là plus d'un voisin.

TIMANTE.

Allons, je me résigne.

LUCRÈCE.

Et le petit cousin!

TIMANTE.

Il dort.

LUCRÈCE.

Et vous n'avez été vu de personne !

TIMANTE.

De personne. Mon dieu ! le patron, la patrone,
Partis hier tous deux pour aller à Passy,
Et me laissant tout seul avec Jules ici,
Vous vous figurez bien, sans en être étonnée,
Que leurs gens dormiront la grasse matinée.

LUCRÈCE.

C'est ce que j'ai pensé, monsieur, bien avant vous.
Aurois-je, sans cela, risqué ce rendez-vous!

TIMANTE.

Eh ! bien, profitons-en pour notre grande affaire.
Convenons bien ici de ce qu'il nous faut faire.

LUCRÈCE.

Voyons.

Ils repoussent la table ; et là, finissant le déjeûné, ils se rapprochent entre eux, et assis.

TIMANTE.

Notre projet se renferme en deux points,
Qu'il nous faut mettre à fin sans tiers et sans témoins :
Expulser de céans le précepteur Ariste,
Et faire avoir sa place à mon frère Philiste ;
Le reste ira de suite. Or, le point capital,
C'est le congé.

LUCRÈCE.

Fort bien !

TIMANTE.

Cet homme est un brutal,
Qui masque son humeur du nom de philosophe.
Araminte, déjà, n'aime pas cette étoffe ;
Et mon frère plaira.

LUCRÈCE.

Mais vous deviez aussi
Lui mander de venir à la hâte.....

TIMANTE, *tirant une lettre de sa poche.*

Voici
Ma lettre très-expresse, et de plus instructive.

LUCRÈCE.

Lisez.

TIMANTE.

Vous allez voir. Soyez bien attentive.

Il lit.

« VOUS avez dû pressentir, mon frère, par mes deux der-
» nières lettres, que le sort que je vous ménage est des plus
» importans pour vous et pour moi. Il falloit, avant tout, être
» sûr de votre assentiment, tel que votre réponse me le promet :
» je n'ai donc pas dû d'abord vous donner le mot de l'énigme. »

à Lucrèce.

Vous vous rappelez bien ce que vous avez lu !
Mon style fut discret.

LUCRÈCE.

C'est ce qui m'en a plu.

TIMANTE.

Il lit.

« Je vais m'expliquer aujourd'hui ; vous mettre bien au fait, » et à même, par des détails, de vous présenter ici, tel qu'il » faut qu'on vous y voie. Deux familles habitent cette maison, » mais séparées d'habitudes, de biens, d'appartemens, et » presque d'affection, quoique les chefs de l'une et de l'autre » soient frère et sœur. Je suis précepteur d'un fils unique de » onze à douze ans, nommé *Jules*, dans l'une de ces familles, » dont il n'est pas nécessaire que je vous dise maintenant autre » chose, sinon que mes patrons époux, M. et M.me *Gérante*, » sont deux imbécilles que l'on mène par le nez. Le chef » de l'autre famille est une jeune veuve de trente-six ans, à » ce qu'elle dit, mais de quarante-cinq, à mon avis.... »

LUCRÈCE.

Sans craindre de mentir, mettez la cinquantaine.
J'en ai, moi, trente-quatre, et je suis bien certaine....

TIMANTE.

Que le rapprochement serait peu hasardeux,
Si je comptois vingt ans à mettre entre vous deux.

Il lit.

« Cette veuve, qui ne l'est que depuis quinze mois, a » cinquante mille écus de rente. Cette espèce de beauté, » remplaçant celle qui lui manque, lui aurait déjà procuré, » sans mes précautions, et lui procureroit avant peu, malgré » mes soins, de nombreux soupirans, et bientôt un mari, » contre mon gré et nos intérêts, si vous ne vous hâtiez de » venir l'épouser vous-même pour votre avantage et pour le » nôtre. J'ai dit le nôtre, parce qu'une personne de cette » maison, nommée *Lucrèce*, qui m'intéresse infiniment et

» à juste titre, est de moitié dans ce projet de mariage, ainsi » que dans mes soins; et je lui communiquerai la présente. »

à Lucrèce.

Mon indiscrétion vous paroît-elle un crime !
Je n'ai pu lui cacher combien je vous estime.
Parler de ce qu'on aime est une volupté.

LUCRÈCE.

Fait-on taire toujours sa sensibilité !

TIMANTE.

Il lit.

« Araminte (ainsi se nomme votre prétendue), Araminte » est une personne passablement ridicule. Comme les ap- » proches entre elle et vous sont d'une conséquence majeure, » je dois vous dire quelque chose de son caractère. »

LUCRÈCE.

Voyons, de ce tableau je suis fort curieuse.

TIMANTE.

Vous êtes trop bon juge et trop fine rieuse,
Pour ne vous pas laisser tout l'honneur du portrait.
De vos sarcasmes donc, vous allez voir l'extrait.

Il lit.

« Araminte a de grandes prétentions sur le cœur des hommes. » Je ne vous dirai pas précisément quel en est le motif, si » c'est vanité ou autre chose, ou tous les deux ensemble; » mais elle appelle cela du sentiment : vous serez donc très- » sentimental. Elle a, selon l'expression de quelqu'un, elle » a moins que de l'esprit, et pas tout-à-fait de la bêtise : » ce qui produit un terme moyen, qui vous annonce des

» conceptions sans jugemens, des jugemens sans idées, et une » admiration complète pour les fadaises et pour les fadeurs. »

à Lucrèce.

Vous voyez en ceci plutôt délicatesse
Qu'intention de nuire.

LUCRÈCE.

Employer son adresse
A caresser les gens, loin de les gendarmer,
C'est pure bonté d'ame, et qu'on ne peut blâmer.

TIMANTE.

Il lit.

« Elle est enfin superstitieuse à l'excès; par conséquent cré- » dule; elle n'oublie rien d'un songe; les présages la font » trembler, ou la rendent folle de joie, et les sorciers pos- » sèdent sa confiance et son estime : il ne vous sera pas difficile » de l'être; et vous vous garderez, sur-tout, d'arriver ici un » *vendredi*, ou le 13 du mois. »

LUCRÈCE.

Fort bien, tous ces détails et ces routes prescrites!
Philiste n'auroit pas tout l'esprit que vous dites,
Qu'il ne peut s'égarer; et j'aime vos pinceaux.

TIMANTE.

C'est, vulgairement dit, lui mâcher les morceaux.
Si je m'étends un peu, c'est qu'il faut, ce me semble,
Qu'un plan bien concerté dans un point se rassemble,
Afin que tous les fils et leurs divers rapports,
Venant à se mouvoir, soient conçus sans efforts.

Bientôt le mouvement, quand la machine joue,
En est bien plus rapide : il file ; il se dénoue ;
Et l'on n'a pas besoin d'attendre, à chaque pas,
Qu'on vous vienne expliquer ce qu'on ne connoît pas.
Mon frère a de l'esprit, mais peu de prévoyance.
Je finis par un mot que je crois d'importance.

Il lit.

« Vous serez installé chez votre future, en qualité de précepteur de son fils unique Alexis, âgé de douze ans. Vous remplacerez un certain Ariste, une espèce de sauvage qui déplaît. Il a fait l'éducation de son élève à la campagne, c'est sa manie. Araminte, par nos conseils, a voulu voir son fils, et nous l'avons attiré auprès d'elle depuis quinze ou vingt jours avec le pédagogue. Il parle de retourner aux champs ; mais comptez qu'il partira seul, et avant peu. Hâtez-vous donc, &c. »

A Lucrèce.

Le reste se rapporte à nos conventions ;
Et sans être exigeans dans nos prétentions,
Je lui dis que mes vœux, comme votre espérance,
Taxent son mariage et sa reconnoissance
A douze mille écus de rente.

LUCRÈCE.

C'est le moins.

Faites partir la lettre.

TIMANTE.

A midi.

Il remet sa lettre dans sa poche.

LUCRÈCE.

Tous nos soins
Doivent être tournés maintenant contre Ariste.
Damis, son protecteur, vieux marin, humoriste,
Et frère d'Araminte, est toujours son appui;
Il n'est pas de brutal au monde égal à lui.
Il faudroit lui fermer la porte.

TIMANTE.

Idée heureuse!
Mais vous, de votre part, finement doucereuse,
Achevez, avec soin, ce que j'ai commencé.
Déjà, depuis dix jours, sans paroître empressé,
J'ai jeté des desirs dans le cœur d'Araminte.
J'ai parlé de mon frère; elle a reçu l'atteinte.
Sur le même sujet, d'un air fort ingénu,
Pas à pas mon discours est souvent revenu.
Quand j'ai vu que le trait avoit passé l'écorce,
J'ai, d'un peu plus de charme, assaisonné l'amorce:
Il est jeune —Quoi! jeune! —et bien bâti.— Bien fait!—
Ces petits mots tout bas ont produit leur effet.
Puis, les dons de l'esprit...! du cœur...! une belle ame...!
Du sentiment! sur-tout, ont éveillé la dame;
Si bien que d'elle-même, hier, presqu'en tremblant,
Elle m'en a parlé, sans en faire semblant.
Il faut, à votre tour, saisissant la matière,
Lui....

LUCRÈCE.

Non pas, s'il vous plaît; je resterai derrière.

J'ai fort bien remarqué ce que vous dites-là ;
Mais je dois observer, et ne pas voir cela ;
N'avoir de ce secret aucune connoissance.
Il ne tiendroit qu'à moi d'entrer en confidence :
On l'a reçu le trait ; il a percé le cœur !
Ce cœur bat ! il se gonfle ! et Philiste est vainqueur.
Il n'est pas temps, je crois, de secourir la belle ;
Laissons gémir encor la tendre tourterelle !
Laissez-moi faire, allez....

TIMANTE.

Tout est donc entendu !...

LUCRÈCE.

Allons, retirez-vous : on vous croira perdu,
Si quelqu'un, par hasard, monte dans votre chambre.
Eh ! mon dieu ! que j'appelle ici, de l'antichambre,
Balthasar ou Germain... Des bouquets !... des bouquets !
Je l'avois oublié.

TIMANTE.

Quoi !....

LUCRÈCE.

Des fleurs, par paquets ;
La fête d'Araminte, aujourd'hui. Votre élève,
Jules, sera-t-il prêt ! Allez donc, qu'il se lève.
Les fleurs ! le compliment !...

TIMANTE, *souriant.*

Soyez sans embarras :

J'ai, depuis quinze jours, la fête sur les bras.
Tout est prêt. Sans adieu.

Il sort par la petite porte par où il est arrivé.

SCÈNE III.

LUCRÈCE *seule.*

Ne laissons nulle trace
Du petit tête-à-tête.

Elle renferme la table entière, couverte du déjeûner, dans un petit réduit voisin ; elle va ensuite ouvrir les volets des croisées.

Oh ! comme le temps passe !
Il est déjà grand jour.

SCÈNE IV.

LUCRÈCE, ALEXIS *en dehors.*

ALEXIS, *en dehors, criant.*

Hé ! quelqu'un ! quel pays !

LUCRÈCE.

Qu'est-ce donc que cela ! Bon dieu ! c'est Alexis.

ALEXIS, *de même.*

On ne trouve personne. Ils dorment tous.

LUCRÈCE.

Mais qu'est-ce !

Alexis entre.

Qu'a-t-il donc ! qu'avez-vous !...

ALEXIS.

Ah ! vous voilà, Lucrèce !
Depuis plus d'un quart-d'heure on me laisse crier.
On dort à l'entresol, on dort chez le portier :
Personne dans la cour ! personne à la cuisine !
Voyez ! le jour grandit, il s'avance, il chemine ;
Il sera déjà tard quand nous serons aux champs.
Donnez-moi donc du pain ; du pain ! car les marchands,
Comme ici, dorment tous, à coup sûr, dans la ville.
Du pain ! dépêchez-vous.

LUCRÈCE.

Eh ! rien n'est si facile.

Elle sonne.

Vous allez en avoir ; allons, apaisez-vous :
Vous voyez que je sonne ; au moins, un peu plus doux !

SCÈNE V.

ALEXIS, LUCRÈCE, BEAUPRÉ.

LUCRÈCE *à Beaupré qui entre.*

Allez chercher du pain.

ALEXIS.

Du pain ! eh vîte ! eh vîte !

LUCRÈCE, *comme Beaupré sort.*

Un moment : vous allez en avoir tout de suite.

SCÈNE VI.

LUCRÈCE, ALEXIS.

LUCRÈCE.

Vous avez donc bien faim !

ALEXIS.

C'est pour mon déjeûné.
Je l'emporte avec moi. Quand on s'est promené,
Trouve-t-on à manger là-bas dans la campagne !

LUCRÈCE.

Vous allez sortir !

ALEXIS.

Oui. Chrisalde m'accompagne ;
L'ami de mon ami, qui, dès le point du jour,
Est venu me chercher. Nous allons faire un tour
Dans les champs, dans les bois.

LUCRÈCE.

Mais vous perdez la tête :
Par ce froid ! sur la neige !

ALEXIS.

Oui, vraiment ! double fête !
On sent alors craquer la neige sous ses pieds ;
Cric, crac ! on voit sa trace et fumer ses souliers.

Mais

Mais ce n'est pas cela : je vais cueillir, moi-même,
Un bouquet pour maman.

LUCRÈCE.

La folie est extrême :
Des bouquets sur la neige !

ALEXIS.

Oui !

LUCRÈCE.

Vous l'avez rêvé.

ALEXIS.

Rêvé ! plus de cent fois j'en ai déjà trouvé.
Mais le pain ne vient pas : ce pain ! quelle souffrance !
Je m'en vais....

LUCRÈCE.

Attendez, et prenez patience.
L'ami de votre ami, qu'est-il donc devenu ?

ALEXIS.

Dans notre chambre, en haut. Depuis qu'il est venu,
Une heure....

LUCRÈCE.

Le portier a donc ouvert la porte ?

ALEXIS.

Le portier ! qui dormoit, et d'une bonne sorte !
Moi, je ne dormois pas. Chrisalde frappe un coup,
Puis deux, puis trois, puis quatre, et puis après beaucoup.
Je saute de mon lit, je descends chez le traître :

Il ronfloit ! de mon poing j'ai cassé sa fenêtre ;
J'ai tiré le cordon, et Chrisalde est entré.

SCÈNE VII.

ALEXIS, LUCRÈCE. BEAUPRÉ *portant un gros morceau de pain.*

ALEXIS, *prenant le pain, qu'il empoche à la hâte.*

Ah ! bon, voilà du pain ! Merci, merci, Beaupré.

Il sort en sautant. Beaupré sort aussi.

SCÈNE VIII.

LUCRÈCE *seule.*

Mais, a-t-on jamais vu pareille fantaisie !
C'est qu'il va s'enrhumer, prendre une pleurésie !
L'empêcher de sortir ! c'est un petit démon
Qui n'auroit écouté ni crainte, ni sermon.
Au reste, ce trait-ci pourra nous être utile ;
Et bientôt nous verrons de quel air, de quel style,
Araminte, apprenant cette licence-là,
Va gourmander Ariste.... Eh ! mon dieu ! la voilà !

SCÈNE IX.

ARAMINTE, *en robe du matin.* LUCRÈCE.

LUCRÈCE.

Comment! c'est vous, madame! eh quoi! de si bonne heure!
Vous trouveriez-vous mal! mon cœur bat, ou je meure!

ARAMINTE, *avec assez de gaieté.*

Non, je me porte bien.

LUCRÈCE.

Ah, bon!

ARAMINTE.

Mais j'ai voulu
Abandonner mon lit plutôt qu'il n'eût fallu,
Me lever, pour ne pas me rendormir encore.

LUCRÈCE.

Pourquoi donc! quelque rêve!...

ARAMINTE.

Ah! Lucrèce, j'ignore
Ce que cela veut dire, et pourquoi tout ceci;
Mais, je te l'avouerai, j'en ai le cœur transi;
J'ai fait un rêve affreux, un rêve épouvantable.

LUCRÈCE.

O mon Dieu!

ARAMINTE.

Des rochers!... une auberge!... une table!...

LUCRÈCE, *vivement.*

Avez-vous mangé !

ARAMINTE.

Non.... non, je n'ai pas mangé.

LUCRÈCE.

Ah ! tant mieux.

ARAMINTE.

Tout-à-coup, cela s'est mélangé.
C'étoit tout plein d'objets que je ne saurois dire,
Une confusion comme dans un délire :
Après, j'ai vu venir, le long d'un grand chemin,
Une chaise de poste et des chevaux de main.

LUCRÈCE.

Avez-vous rêvé d'eau ?

ARAMINTE.

Mais... je crois qu'oui.

LUCRÈCE.

Bourbeuse !

ARAMINTE.

Attends... attends... non pas; très-claire et poissonneuse :
Car j'ai vu des poissons; il m'en souvient très-bien.

LUCRÈCE.

Bon signe, les poissons !.... cela ne sera rien.

ARAMINTE.

Tu crois ?.... Il m'a semblé qu'un bruit m'a réveillée.

LUCRÈCE.

Pour le bruit, il est vrai : l'énigme est débrouillée ;
Il n'étoit pas du rêve.

ARAMINTE.

Eh ! comment donc ? comment ?

LUCRÈCE.

Alexis en a fait assez passablement.

ARAMINTE.

Alexis ?

LUCRÈCE.

Alexis. Où pensez-vous, madame,
Qu'il soit en ce moment ?

ARAMINTE.

Dans son lit.

LUCRÈCE.

Sur mon ame !
Il n'a pas les pieds chauds ; car il est à courir
Tout à travers des champs.

ARAMINTE.

Mais c'est pour en mourir !
Il falloit l'empêcher....

LUCRÈCE.

En ai-je été maîtresse !

ARAMINTE.

Dans les champs !

LUCRÈCE.

Il y va déployer son adresse
A bien faire craquer la neige sous ses pieds,
A voir tracer ses pas et fumer ses souliers :
C'est ainsi qu'il m'a peint ses douces jouissances.
Et voilà le beau fruit des sottes complaisances
Du précepteur Ariste; ou plutôt, disons mieux,
Voilà de ses leçons le fruit pernicieux.

ARAMINTE.

Cet homme me déplaît, il faut que je l'avoue.

LUCRÈCE.

Comment donc ! un pédant ! qui fait toujours la moue,
Un franc original, bizarre, singulier,
Qui tranche du docteur en son particulier !

ARAMINTE.

Que l'on ne voit jamais, ainsi que je l'observe,
Et qui tient sa présence et mon fils en réserve.
N'as-tu pas remarqué que, depuis son séjour,
Il n'est jamais venu pour me faire sa cour !
Je veux bien que l'étude et les soins qu'il se donne,
Le tiennent écarté souvent de ma personne;
Mais encore, l'on prend quelque intérêt aux gens;
On peut leur adresser quelques mots obligeans.

LUCRÈCE.

Lui ! c'est un impoli; grossier, brutal, fantasque :
De bien d'autres défauts c'est là souvent le masque.
Je ne vous dirai point ce que j'en crois tout bas :

D'abord, c'est que ceci ne me regarde pas.
Que bien que, comme vous, je sois scandalisée
De vous voir, par ce fat, à-peu-près méprisée,
Il faut se souvenir de ce mot d'un grand sens :
C'est qu'il ne faut jamais mal parler des absens.
Mais, si j'étois de vous, je renverrois cet homme ;
Je lui ferois compter une assez forte somme,
Pour adoucir la chose et finir les clameurs ;
Et je prendrois quelqu'un de probité, de mœurs,
Doux, complaisant, poli, mais sur-tout respectable,
Quelque honnête vieillard, bien posé, vénérable....

ARAMINTE.

Non, mon enfant ; non, non, je n'aime pas les vieux :
Ce seroit encor pis ; ils sont disgracieux.
Il faut des jeunes gens pour élever l'enfance ;
Et contre tes conseils, si j'étois sans défense,
Si je me décidois au parti de changer,
Je voudrois éviter l'un et l'autre danger :
Je prendrois un jeune homme.

LUCRÈCE.

Un jeune! à la bonne heure.
Votre idée, en effet, me paroît la meilleure.
Comme vous l'avez dit, les enfans, toujours gais,
N'aiment pas à se voir sans cesse harangués.
Prêcher est, en effet, le fort de la vieillesse.
Les enfans aiment mieux quelqu'un qui les caresse,
Qui badine, folâtre avec eux quelquefois.

Va donc pour un jeune homme ! et j'y donne ma voix :
Même, je le voudrois bien fait, de beau visage.

ARAMINTE.

D'abord que l'on fait tant que d'en prendre à cet âge,
On préfère un bel homme : à mérites égaux,
On n'est pas obligé de choisir des magots.

LUCRÈCE.

Non, vraiment ; et d'ailleurs, c'est qu'il est ordinaire
Que des gens bien tournés, le goût, le caractère
Soit de paroître en tout aimables, séduisans.
La nature leur fit les plus heureux présens ;
[Ils ont beaucoup de soin d'en relever les charmes.
Complaisans, toujours prêts à vous rendre les armes,
Prévenans, gracieux, dociles, délicats....
Tel se montre un bel homme, et j'en fais un grand cas.]
Voilà ce qu'il vous faut, et non pas un sauvage,
Qui jamais ne vous cherche et ne vous envisage.
[Il est vrai, son état est d'être précepteur ;
Mais il est d'autres soins dont on est amateur :
De ce qu'il faut au fils expliquer la grammaire,
S'ensuit-il qu'on ne puisse approcher de la mère !]

ARAMINTE.

Moi, Lucrèce ; sur-tout dans ma position :
Car, hors toi, je n'ai pas de consolation.

LUCRÈCE.

Eh bien ! décidez-vous.

ARAMINTE.

J'en serois fort tentée ;
Mais, par bien des raisons, je me vois arrêtée.
Je ne puis concevoir, par quel art séducteur,
Il se fait que mon fils chérit son précepteur :
Mais enfin, je le vois, de cet enfant que j'aime,
L'amitié, pour Ariste, est poussée à l'extrême.
Je tremble que mon cœur n'ait à se reprocher
La douleur de mon fils, si j'allois l'arracher
A l'ami qu'en riant, soit erreur, soit jeunesse,
Avec tant de candeur, son petit cœur caresse.
Pur effet, diras-tu, de sa naïveté !
Il se peut ; mais enfin, le coup seroit porté.
Autant j'aime mon fils, autant j'en suis aimée ;
De son affliction je serois alarmée.
Ce n'est pas cependant....

LUCRÈCE.

Mon dieu ! que c'est bien vous !
Dès l'instant qu'il vous faut prendre un peu de courroux,
Voilà, du sentiment, l'émotion si tendre
Qui s'oppose au parti que vous ne savez prendre.
Vous blâmé-je ! non, non ; moi, que vous connoissez,
Je vous trouve adorable, et vous m'attendrissez.
Méditons, cependant, sur votre inquiétude :
L'amitié des enfans, qu'est-ce ! pure habitude ;
Vive et foible comme eux, tel est le cœur humain ;
Aujourd'hui désolés, et consolés demain.

ARAMINTE.

Je le crois ; aussi bien ce motif, quoique grave,
N'est pas le plus puissant, ni ma plus forte entrave.

LUCRÈCE.

Quel autre ! Je ne vois....

ARAMINTE, *impatiemment.*

C'est mon frère Damis.

LUCRÈCE.

Votre frère ! Il est vrai qu'au rang de ses amis,
Son caprice, ou son goût daigne compter Ariste ;
Mais, est-ce une raison !...

ARAMINTE.

Oh ! tiens, cela m'attriste.
Je vois déjà mon frère emporté, tout en feu ;
Lui qui, s'il aime Ariste, aime plus son neveu ;
Tu le sais, pour mon fils, son penchant, sa tendresse,
Tiennent de la folie, et cela m'intéresse.
Je le vois, dis-je, armé de toute sa fureur,
Blâmer ce changement, et le taxer d'erreur.
C'est lui qui, près de nous, plaça cet hypocondre :
Quand il viendra crier, qu'aurai-je à lui répondre !
Il m'obsède ; il m'ennuie, à ne te point mentir ;
J'attends, dès son abord, l'instant qu'il va sortir :
Mais, avec tout cela, mon ame le redoute.
Si je le traite mal, j'éprouve qu'il m'en coûte ;
Si je le traite bien, j'en garde de l'humeur :
Est-ce mon maudit foible, ou plutôt sa clameur !

Explique-moi cela ; car enfin, de ce frère,
Je voudrois m'affranchir, et je crains le contraire.

LUCRÈCE.

Moi, madame, mon zèle est peut-être indiscret ;
Mais c'est lui seul qui parle, et non mon intérêt.
Il doit peu m'importer qu'Ariste parte ou reste ;
C'est une vérité qui saute aux yeux de reste.
[Je voulois le bonheur d'une mère et d'un fils ;
Mais vous y renoncez pour complaire à Damis.
Que dirai-je à cela ! Qu'il me paroît étrange
Que, par l'ordre d'un frère, en ce lieu tout s'arrange.]
Je vois un fils unique, et qui seroit charmant,
Qu'un imbécille élève, et je ne sais comment ;
[A qui l'on n'apprend rien qu'à folâtrer sans cesse ;
Qui n'a maintien ni goût, grâce ni politesse ;
Mais à qui l'on permet, comme utile leçon,
De courir sur la neige, ainsi qu'un polisson.]
Je vois qu'en remplaçant ce précepteur bizarre,
Par un autre plus sage, et d'un mérite rare,
Jeune, beau, bien tourné, comme nous l'avions dit,
C'est un double avantage ici qu'on vous prédit.
L'enfant auroit un maître au gré de votre envie ;
Vous, un ami prudent, le charme de la vie !
Quelqu'un à qui parler, une société,
Un conseil que l'on prend, selon l'utilité ;
Un homme.... un homme, enfin, qui dise une parole ;
Qui tantôt vous égaie, et tantôt vous console.

Mais votre frère est là qui pourroit l'empêcher :
Il faut changer d'avis, de peur de le fâcher ;
Et quand ce qui vous plaît, ce qui vous est utile,
Est la chose du monde enfin la plus facile,
Il faut y renoncer, et tout cela pour rien.
Si madame le veut, ma foi ! je le veux bien.

ARAMINTE.

Je suis de ton avis. Que tu prends mal les choses,
Lucrèce !...

LUCRÈCE, *le ton serré.*

Ariste vient.

SCÈNE X.

ARAMINTE, LUCRÈCE, ARISTE.

ARISTE, *avec une fermeté noble, mais simple.*

Pour de très-justes causes,
Je trouve qu'il est bon que votre fils et moi,
Nous quittions ce séjour. L'habitude a sa loi.
Chaque éducation, madame, est un système,
Qu'on commence en un sens, et qu'on finit de même.
Il importe beaucoup....

ARAMINTE.

Je ne vois, d'une part,
Nulle raison, monsieur, pour souffrir ce départ.
Ensuite, il me paroît fort extraordinaire
Qu'on veuille séparer un fils d'avec sa mère.

ARISTE.

Ne vous séparez point, et venez avec nous ;
Le bienfait sera double, il en sera plus doux.
Vous verrez sous vos yeux croître votre espérance.
Mais je dois vous le dire, avec persévérance,
Paris me contrarie ; il me faut un endroit
Qui soit en même temps plus vaste, et plus étroit :
Vaste pour la nature, étroit avec les hommes.
Trop d'artifice et d'art règne aux lieux où nous sommes :
Rien de simple, de vrai, de pur, de naturel,
Ne s'y montre à mes yeux ; cet état est cruel.
Il faut de mon élève établir les idées ;
Mais sur quoi, s'il vous plaît, seront-elles fondées ?
Madame, pardonnez ; un peu trop ingénu,
Je vous parle peut-être un langage inconnu ;
Mais c'est ainsi pourtant qu'il faut que je m'exprime.

LUCRÈCE.

Parlez à votre mode ; il n'est point là de crime.
Que l'on comprenne, ou non, vos sublimes discours,
Madame, à la nature ayant aussi recours,
Vous annonce, par moi, qu'elle veut, qu'elle ordonne,
Qu'un fils qu'elle chérit jamais ne l'abandonne :
Elle reste à Paris ; son fils y restera.
Vous ferez là-dessus tout ce qu'il vous plaira.

ARISTE.

Ah ! madame, voyez....

ARAMINTE.

Que faut-il que je voie !
Qu'un fils idolâtré, qui fait toute ma joie,
Pour faire, par vos soins, plus ou moins de progrès,
Aille s'ensevelir dans le fond des forêts !
Je veux qu'il reste ici, le voir, qu'il m'accompagne.
Que pourra-t-il, de grâce, apprendre à la campagne !
Je n'y suis pas deux jours, sans en mourir d'ennui.
Courez, si vous voulez, dans Paris avec lui.
Ici, bien mieux qu'aux champs, il est, ne vous déplaise,
De quoi le divertir, et l'instruire à son aise :
A de grossiers ébats c'est assez l'exercer.
Ce dont il a besoin, c'est d'un maître à danser ;
Non d'herbes et de foin : qu'en feroit-il, Ariste !
Sera-t-il jardinier ! sera-t-il herboriste !
S'il veut voir le feuillage, au Cours il en verra ;
Des troupeaux, des bergers ! menez-le à l'Opéra.
Mais, parmi les plaisirs, dont votre goût l'assiége,
Qu'il n'aille plus sauter le matin sur la neige.
Vous m'entendez, je crois ! il est temps de finir.

Elle sort avec Lucrèce.

ARISTE.

O mon pauvre Alexis ! que vas-tu devenir !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARISTE *seul.*

Je n'augure pas mieux d'une autre tentative :
Risquons-la cependant. O ! quelle perspective !
A qui va-t-on, bon dieu ! confier cet enfant !
Absurde préjugé ! je te vois triomphant
Encore plus d'un jour ! A travers ma tristesse,
A travers le dégoût que tout ceci me laisse,
Un rire de pitié m'échappe, malgré moi,
A l'aspect, trop plaisant, des erreurs que je voi.
L'un prétend que son fils devienne un jour un homme,
Un homme à surpasser tous les héros de Rome;
Et pour justifier cette prétention,
Un esclave, un valet fait l'éducation.
[D'un précoce génie admirant les prémices,
L'autre veut qu'à vingt ans, gouvernant les comices,
Son fils soit un Gracchus, un Varron; et voilà
Qu'un sot, en attendant, instruit ce Varron-là.]
Ici, c'est un enfant courbé sur cent volumes,
Qui, n'ayant point assez de mains, d'encre, de plumes,
Pour boucher son cerveau des sottises d'autrui,
Ne pourra plus penser désormais d'après lui.

Là, j'en rencontre un autre en qui, de la nature,
Brillent la répartie et la lumière pure ;
Bientôt, armé d'un fouet, par le droit du plus fort,
Un pédant convaincu lui montre qu'il a tort.
[Plus loin, c'est un marmot, triste et mélancolique,
Que tel docteur instruit, par sa métaphysique,
Comment l'homme est né libre ; et le marmot dolent
Ne peut sortir, hélas ! pour jouer au volant.]
Un autre vient me dire, à force de routine,
Qu'Ispahan est en Perse, et Pékin à la Chine ;
Et le pauvre innocent, à cent pas du manoir,
Se croit au bout du monde ; il est au désespoir.
Enfin, entre mes mains, tombe un enfant aimable,
D'un naturel heureux, humain, sensible, affable ;
Mais fier, impétueux jusqu'à la passion,
Plein de grâce, d'esprit, d'imagination,
Enfin parfait:... et tels ils seroient tous, peut-être,
Si la nature seule étoit leur premier maître :
Voici qu'on me l'arrache, et qu'on veut le forcer
De rester à Paris, pour apprendre à danser.
Peut-être est-ce un dépit, un caprice éphémère !
Essayons, s'il se peut, de ramener la mère.

SCÈNE II.

ARISTE, CHRISALDE.

ARISTE.

Comment ! c'est vous, Chrisalde !

CHRISALDE.

On vous cherche par-tout.
Des bosquets de Mont-rouge on a touché le bout :
Nous voilà revenus. Un froid ! un temps superbe !
Nous avons des bouquets ; c'est-à-dire, de l'herbe.
Il les trouve charmans.... Il a, par-ci, par-là,
Trouvé certaine plante. — Ah ! Chrisalde, en voilà !
En voilà ! — De quoi donc ? — Quoi ! de la perce-neige !
Voyez, la belle fleur ! — Le drôle de manége
Que l'allure et le jeu de cet aimable enfant !
Il vous saute un fossé ! leste ! allez, comme un fan.
Il est vif, curieux ; rien n'échappe à sa vue :
Le plus petit buisson, il le passe en revue :
Son esprit et son corps n'ont jamais de repos ;
Aussi, comme il s'exerce ! et comme il est dispos !
Un gros morceau de pain, qu'il avoit dans sa poche,
Dévoré dans l'instant : c'étoit de la brioche !
Et, de son chapeau rond, formant un gobelet,
Il vous a bu de l'eau, tout comme on boit du lait.
Mais vous avez l'air triste.

ARISTE.

Et j'ai sujet de l'être.

CHRISALDE.

Qu'est-il donc arrivé ?

ARISTE.

L'on va m'ôter, peut-être,
Alexis avant peu.

CHRISALDE.

Que veut dire ceci ?

ARISTE.

Je ne sais ce que c'est; mais je déplais ici.

CHRISALDE.

Et que leur faut-il donc ? ils sont bien difficiles.
Leur faut-il des coquins, ou bien des imbécilles ?

ARISTE.

Faute de vrais motifs, de torts à m'imputer,
On cherche des détours, on veut me dégoûter :
Et même, en ce moment, quand mon esprit ramasse
Nombre de petits faits, et tout ce qui se passe,
J'aperçois clairement où l'on veut en venir.

CHRISALDE.

Écoutez, après tout. Si l'on croit vous punir,
On se trompe fort.

ARISTE.

Oui : je suis exempt de blâme;

On ne peut me punir ;... mais on me perce l'ame.

CHRISALDE.

Diantre ! un petit moment ! voici du sérieux.
Qu'est-ce qu'on vous a fait ?

ARISTE.

D'un air impérieux,
Et d'un ton de mépris, même de réprimande,
On vient de repousser une juste demande :
Le sens en est risible, et ne m'outrage pas ;
Mais je vois approcher l'attaque pas à pas.
Déjà, dans la maison, depuis mon arrivée,
Tout m'annonce ou me montre une haine privée :
Je n'en puis démêler la cause ni l'auteur.
Il est, vous le savez, un autre précepteur
Dans le même logis, dans la même famille :
C'est un de ces mentors dont l'espèce fourmille ;
Instituteurs charmans, adroits et déliés,
Dont l'unique devoir, qui les tienne liés,
Est de s'embarrasser, sans répugnance aucune,
De leur élève peu, beaucoup de leur fortune.
Enjoliver l'enfant, dont ils se sont munis,
De quelque gentillesse et d'un peu de vernis :
C'est tout ce qu'il leur faut. Du reste, leur souplesse
Ne tend qu'à plaire au maître, ainsi qu'à la maîtresse ;
Et de là, parcourant la maison en entier,
Leur adulation descend chez le portier :
Il n'est pas, quelquefois, jusqu'au chien de madame,

Qui n'éprouve, en leurs bras, la bonté de leur ame.
Soit donc que ce mentor m'en veuille, sans raison;
Soit qu'en effet je perde à la comparaison;
Qu'à l'un de ses pareils on destine ma place,
Il n'est de pauvretés, d'insulte, de grimace,
Dont je ne sois l'objet, et presque à tout moment,
A table, dans mes soins, dans mon ameublement:
Même de plats valets, dont l'aspect me soulève,
Dont je n'ai pas besoin, non plus que mon élève,
Qui viennent tour-à-tour, d'un air malicieux,
Me faire quelque pièce en gens officieux.

CHRISALDE.

Et vous ne quittez pas une maison pareille!
En disant à la mère, et non pas à l'oreille,
Mais bien distinctement, et du ton le plus haut:
« Ce ne sont pas des gens comme moi qu'il vous faut;
» Madame, il vous faut des.... Adieu! voilà la porte;
» Mais si j'y rentre plus, que le diable m'emporte! »
Voilà ce qu'il faut dire, et comme je le dis.

ARISTE.

Et l'enfant! et l'enfant!

CHRISALDE.

O les parens maudits!

ARISTE.

C'est lui qui souffriroit.

CHRISALDE.

La pauvre créature !

ARISTE.

Je ne vois que lui seul.

CHRISALDE.

L'amitié, la nature,
Cette mère, mon cher, ne les connoît donc pas ?

ARISTE.

Elle croit....

CHRISALDE.

Voulez-vous que j'aille de ce pas
Lui dire quatre mots, à ma façon, sans rire ?

ARISTE.

Eh ! que lui diriez-vous, si...?

CHRISALDE.

Comment ! que lui dire ?

ARISTE.

Mais....

CHRISALDE.

Que pour son enfant, rien n'est essentiel
Comme un bon précepteur, rare présent du ciel !
Que vous aimez son fils, bien plus qu'elle ne l'aime....
Et lui qui, ce matin, en parlant de vous-même,
Me disoit : « Il est bien malade, mon ami ! »
D'un petit air charmant, comme s'il eût gémi.
Oh ! cela me fait mal ! il faut que je m'en aille ;

Car je ferois du bruit, peut-être rien qui vaille ;
Et je veux mieux agir. Je reviendrai vous voir.
Voici quelqu'un, d'ailleurs : adieu ! jusqu'au revoir.

Il sort.

SCÈNE III.

ARISTE, LUCRÈCE.

ARISTE.

Peut-on voir Araminte !

LUCRÈCE.

Elle est prête à descendre.
Mais je ne pense pas qu'on puisse vous entendre :
L'heure n'est pas propice. Un soin plus gai, plus doux,
Maintenant nous occupe.

SCÈNE IV.

ARISTE, LUCRÈCE, TIMANTE.

TIMANTE, *à Lucrèce.*

Eh bien ! commençons-nous !
Jule est impatient d'apporter son hommage
Aux genoux de sa tante, et....

LUCRÈCE.

Ce seroit dommage
Que, dans un tel espoir, il se trouvât déçu.

Vous pouvez l'amener, il sera bien reçu;
Lui, son bouquet, ses vers, l'acteur et le poète.

TIMANTE.

Que son ardeur, au moins, ne soit pas indiscrète.
Son cousin Alexis a droit de primauté,
Et je cède à monsieur toute la nouveauté.

ARISTE.

A moi, monsieur ! de quoi me parlez-vous, de grâce !

TIMANTE.

De la fête du jour.

ARISTE.

Moi ! que je m'embarrasse
D'environner d'apprêt et d'affectation
La chose la plus simple et son intention !
Je ne m'entremets pas où suffit la nature.

TIMANTE.

L'arbrisseau le plus sain a besoin de culture.
Voici l'occasion de prouver nos travaux.
Votre élève, je crois, ne craint pas de rivaux;
Si vous l'avez instruit qu'aujourd'hui c'est la fête
De sa mère, et qu'il doit venir....

ARISTE.

Je vous arrête.
Je ne l'ai point instruit de tout cela.

TIMANTE.

Comment !...
Cela n'est pas possible. Et je crains franchement

De prendre au sérieux ce qu'il vous plaît de dire.

LUCRÈCE.

Prenez-le au sérieux ; monsieur ne sait pas rire.

TIMANTE.

S'il avoit oublié....

ARISTE.

Soyez sans embarras ;
Dès long-temps j'ai pris soin qu'il ne l'oubliât pas.

TIMANTE.

C'est un point différent.

ARISTE.

Très-différent.

TIMANTE.

Sans doute
Sa Muse a rencontré la vôtre sur sa route !

ARISTE.

J'ignore absolument ce voyage entrepris,
Ainsi que le chemin que sa Muse auroit pris.

TIMANTE.

L'usage cependant....

ARISTE.

Il est vrai, c'est l'usage.
Mais Alexis, monsieur, n'est pas un personnage :
C'est un enfant sans art, trop naïf pour cela,
Trop simple pour toucher à ces merveilles-là.
Ce qu'il sent, l'exprimer d'une ame franche et bonne,

C'est tout à quoi s'étend sa petite personne ;
Et non pas à chercher ma Muse, comme ici
Vous me faites l'honneur de m'en croire une aussi.

TIMANTE.

Malgré l'opinion que vous montrez, je pense
Que l'on peut embellir la petite éloquence
D'un élève ingénu....

ARISTE.

Je ne l'empêche en rien,
L'ingénuité ! peste ! embellissez-la bien.

TIMANTE.

Lorsque ma politesse en efforts se consume,
Je ne sais pas pourquoi votre ton d'amertume.

ARISTE.

Je ne sais pas pourquoi, n'ayant point de discords,
Votre civilité se consume en efforts.

TIMANTE.

C'est recevoir fort mal mes soins, ma déférence.

ARISTE.

C'est fort bien recevoir ce dont on vous dispense.

TIMANTE.

Savez-vous qu'un tel ton n'a jamais réussi !
Que lorsqu'on me caresse, on vous déteste ici !

ARISTE.

Savez-vous, de tel sens que la faveur circule,
Que, sans titres acquise, elle est fort ridicule !

TIMANTE.

De ce que vous portez, en guise de trousseau,
Dans la maison des gens, le fatras de Rousseau,
Et que vous y singez cet ennuyeux apôtre,
Pensez-vous nous duper, et valoir plus qu'un autre ?

ARISTE.

De ce que vous versez le fiel et le mépris
Sur l'homme de génie, et raillez ses écrits,
Pensez-vous l'empêcher de vivre d'âge en âge,
Et qu'il en vaudra moins, comme vous davantage !

LUCRÈCE.

Finissez, s'il vous plaît, cette altercation.

TIMANTE, *outré.*

Pour conduire avec gloire une éducation,
Et sans y faire entrer votre sotte manie,
On peut avoir aussi ses talens, son génie.
Je prouverai, du moins, qu'en sortant de mes mains,
Mon élève pourra vivre avec les humains;
Dans leur société pratiquer l'art de plaire;
Des usages reçus savoir le formulaire;
Et, sans être un pédant de mœurs ni de savoir,
Se montrer comme il faut, enfin se faire voir.

ARISTE.

Je ne conteste point l'espoir de votre élève;
Je vous rends bien justice; et, pour peu que j'achève,
Vous verrez que je suis très-d'accord avec vous,
Et que vous avez tort de vous mettre en courroux.

Votre élève, en effet, sera ce que vous dites.
Exempt de ces travers, de ces vertus maudites,
Que le monde agréable abhorre avec raison :
Ses dons seront meilleurs, et sans comparaison.
Trop de fierté dans l'ame est le fait d'un sauvage :
Il aura de l'orgueil ; cela sied davantage.
La vulgaire bonté n'est qu'un poids importun :
Il sera méprisant ; cela sort du commun.
La liberté pour lui ne seroit qu'une entrave :
Ses délices seront d'être un brillant esclave.
Des élans du génie il fera peu de cas ;
Mais il dira des riens qui seront délicats.
Il sera sans vigueur ; mais il aura des grâces.
Nul feu, nul sentiment ; mais, d'aimables grimaces.
Il sera faux, mais doux ; louangeur, mais loué ;
Perfide, mais adroit ; méchant, mais enjoué.
Il sera donc parfait, si je sais bien le prendre.
Plus de bruit : vous voyez qu'il n'est que de s'entendre.

Il sort.

SCÈNE V.

LUCRÈCE, TIMANTE.

TIMANTE, *hors de lui.*

Est-on plus insolent !

LUCRÈCE.

Pourquoi lui parlez-vous ?

On porte aux gens qu'on hait secrétement ses coups;
Mais point de démêlé. S'il faut qu'on les rencontre,
Alors jamais à nu notre ame ne se montre,
Et l'on ne jouit pas avant le temps prescrit.
Vous venez d'être, ici, dupe de votre esprit.
Le plus fort est toujours celui qui dissimule.

TIMANTE, *méchamment.*

J'ai tort.

LUCRÈCE.

Madame vient; allez donc chercher Jule.

Il sort.

SCÈNE VI.

ARAMINTE, LUCRÈCE.

LUCRÈCE.

Déjà! votre toilette a duré peu de temps.
Vous êtes à ravir! vous n'avez pas vingt ans.
Ah!....

ARAMINTE.

Me trouves-tu bien?

LUCRÈCE.

Je vous trouve divine,
Le teint plein de fraîcheur et l'œillade assassine.

ARAMINTE.

J'ai fait l'essai de l'eau.

LUCRÈCE.

De mon eau de miélat!
Je ne m'étonne plus aussi de tant d'éclat.

SCÈNE VII.

ARAMINTE, ALEXIS, LUCRÈCE.

ALEXIS.

Il embrasse Araminte.

Bon jour! bon jour, maman! Et vous et votre fête,
J'ai toute la nuit eu ces deux objets en tête:
Oh! bien toute la nuit, car je n'ai pas dormi.
Voici votre bouquet.

ARAMINTE, *embrassant son fils et recevant le bouquet.*

C'est fort bien, mon ami.
Je vous suis obligée.

LUCRÈCE.

Est-ce là la merveille,
Qui dès le grand matin vous pousse et vous éveille!
Voilà donc ce bouquet fameux!

ALEXIS.

Il est joli!
Qu'en dites-vous, Lucrèce?

LUCRÈCE.

Il faut être poli.
Je le trouve charmant.

ALEXIS.

Vous avez l'air de rire.
Mon bouquet est très-beau ; maman peut vous le dire.
C'est de la perce-neige, admirable en couleur,
Une vraie hyacinthe, une charmante fleur:
La première sur-tout qu'on trouve à la campagne.
Elle plaît, car toujours le beau temps l'accompagne.
N'est-il pas vrai, maman, que cette fleur vous plaît!

ARAMINTE.

Beaucoup, mon fils, beaucoup. Mais c'est fort mal, fort laid,
D'aller courir les champs quand le froid est extrême.

ALEXIS.

Il me falloit des fleurs et les cueillir moi-même.

LUCRÈCE.

Voici votre cousin qui s'approche à son tour.

SCÈNE VIII.

ARAMINTE, ALEXIS, LUCRÈCE. JULES, *portant un beau bouquet de fleurs artificielles.* TIMANTE.

LUCRÈCE.

O comme il est gentil ! galant ! c'est un Amour.
Asseyez-vous, Madame.

TIMANTE.

Abordez votre tante.
Allons, le geste libre et la voix éclatante.

JULES, *avec toute l'affectation ordinaire aux enfans que l'on a dressés à la déclamation, et la voix de deux tons au-dessus de l'unisson de l'enfance.*

Pour célébrer le plus beau jour,
Et de Paphos la déesse adorable,
Porté sur l'aile de l'Amour,
Mon cœur, pour vous faire sa cour,
Vient vous raconter une fable.

La ROSE *et le* RUBAN.

Riche de ses boutons tout fraîchement venus,
La Rose, un jour, eut l'envie
De venir passer sa vie
Sur l'aimable sein de Vénus.
Là, je verrai, disoit-elle, les Grâces,
Les Ris, les Jeux qui marchent sur ses traces.
Alors, s'adressant au Ruban:
De tes doux nœuds serre-moi, lui dit-elle,
Et conduis-moi vers la plus belle.

(Ici l'enfant change le ton doucereux et sentimental qu'on l'a instruit à prendre.)

Si l'Amour sourit à mon plan,
Bientôt, envoyé par l'Aurore,
Viendra, je crois, mon frère le Zéphir,
A la déesse que j'adore,
Porter le souffle du desir;
Puis des guirlandes du plaisir
Nous enlacer toutes les deux encore.

(Autre changement de ton, plus marqué que le precédent.)

Ce bouquet-ci confirmera

Ce que ma fable a pu vous dire.
C'est le sentiment qui m'inspire ;
C'est Vénus qui me sourira.

LUCRÈCE.

Bravo ! Jules, bravo !

JULES, *à Timante.*

Là, je n'ai pas manqué !

ARAMINTE, *embrassant Jules avec ivresse.*

Lucrèce ! il est charmant !

LUCRÈCE.

Sage, bien appliqué.

ARAMINTE.

Voyez-vous, Alexis ! le cousin vous fait honte.
Il a de moins que vous près d'un an, de bon compte :
Vous ne m'avez jamais rien dit comme cela.

LUCRÈCE.

Ah ! ce n'est pas à lui que ce reproche-là
Doit s'adresser, madame ; Alexis est docile :
S'il étoit mieux instruit, il seroit plus habile.
Laissons cela, d'ailleurs, et voyons les cadeaux.

Elle remet les cadeaux à Araminte, et déploie un paquet qui renferme un petit volume précieux.

ARAMINTE.

Jules, vous m'avez dit des vers qui sont fort beaux,
Une fable : et voici celles de *La Fontaine*

Dont

Dont je vous fais présent.

LUCRÈCE, *à Jules.*

Monsieur, prenez la peine
De regarder ce livre. Eh bien! est-ce un trésor!
Les coins et les crochets, la garniture d'or!
Ayez-en bien du soin.

JULES.

Bien obligé, ma tante.

ARAMINTE.

Mon fils, quoique de vous je sois fort peu contente,
Voilà, pour votre part, un cornet de bonbons.

Alexis reçoit tristement les bonbons, que Jules convoite de l'œil.

LUCRÈCE.

Venez vous amuser, mes bons amis, allons.

Elle les emmène.

SCÈNE IX.

ARAMINTE, TIMANTE.

ARAMINTE.

Timante, votre fable est belle et délicate;
Et je n'ose en parler, tant son style me flatte.

TIMANTE.

Enchanté qu'elle ait pu vous plaire et vous toucher.

ARAMINTE.

Malgré le voile adroit qui sembloit vous cacher,

J'ai reconnu vos soins.

TIMANTE.

Oh! bon: plaisanterie!

ARAMINTE.

J'ai compris en entier toute l'allégorie;
Et, sans être Venus, on éprouve un desir
De voir autour de soi paroître le Zéphir.

TIMANTE, *grimaçant le badinage.*

Oui, vous m'avez compris.

ARAMINTE.

Qu'en dites-vous, Timante?
Au reste, je le dis; cette fable charmante,
Et le stupide état où mon fils s'est montré,
Me décideroient fort à le voir délivré
De son plat pédagogue, ennuyeux, inutile,
Et qui, je le vois bien, n'est qu'un franc imbécille.

TIMANTE.

Votre coup-d'œil est sûr, et je n'ajoute rien.

ARAMINTE, *minaudant.*

Vous m'avez proposé votre frère: fort bien....
Je crois à ses talens, ainsi qu'à ses lumières....

TIMANTE.

Avant qu'il soit un mois, de ton et de manières,
Grâce à de nouveaux soins, Alexis changera;
Et ces soins, avec vous, on les partagera.
Quand on vante son frère, on paroît ridicule.

ARAMINTE.

Pourquoi ! c'est d'un bon cœur.

TIMANTE.

Mais, je ne dissimule
En aucune façon. C'est pure vérité :
J'en ai moins dit de lui qu'il n'en a mérité.

ARAMINTE.

Je le crois. Mais un point m'arrête et m'embarrasse.

TIMANTE.

Quoi, madame !

ARAMINTE.

Son âge. Il a.... Combien, de grâce,
M'avez-vous dit !

TIMANTE.

Trente ans.

ARAMINTE.

Vous ajoutiez aussi....

TIMANTE.

Je n'ai fait son portrait guère qu'en raccourci....

ARAMINTE.

Qu'il étoit assez bien de taille et de figure :
Ces qualités toujours sont d'un très-bon augure.
Mais jeune ! si bien fait ! n'est-ce pas un danger !
Je craindrois, pour mon fils, un précepteur léger,
Inconstant dans ses goûts, évaporé, frivole....

TIMANTE.

Quand on fut malheureux, cette fièvre s'envole.
Oui, madame; au hasard de paroître indiscret,
Et puisqu'il faut tout dire, apprenez son secret.
Il aima; mais aima! comme on n'aime plus guère;
Et le choix d'un jeune homme est moins bon que sincère.
Il fut trahi. « Trahi, dit-il, par un objet
» De vingt ans, tout au plus! et sans aucun sujet!
» Allons; plus de lien : ce sexe est né volage. »
Il a tenu parole : et, si son cœur s'engage,
C'est par un choix sensé qu'il reprendra des fers.
Vous n'imaginez pas les maux qu'il a soufferts!

ARAMINTE.

O le pauvre garçon! son état m'intéresse.

TIMANTE.

Jugez, par ce trait seul, du fond de sa sagesse,
Et si, pour le futile, il peut avoir des yeux.
Il a l'esprit ardent, mais le cœur sérieux.

ARAMINTE.

C'est le premier des biens qu'une tête sensée.

SCÈNE X.

ARAMINTE, TIMANTE, DAMIS.

DAMIS.

Je viens pour vous parler d'une affaire pressée,
Ma sœur; je vous demande un moment d'entretien,

Tête-à-tête ; après quoi je m'en vais.

(Voyant que Timante salue et se retire.)

C'est fort bien.

SCÈNE XI.

ARAMINTE, DAMIS.

ARAMINTE.

Hé bien ! qu'est-ce, Damis !

DAMIS.

Connoissez-vous Ariste !

ARAMINTE.

Pourquoi cette demande ! Oui : c'est un homme triste,
Un sauvage, un hibou ; que l'on ne voit....

DAMIS.

Fort bien.
Ce que vous chantez-là ne dit, ne prouve rien.
Connoissez-vous Ariste, encore un coup, madame !

ARAMINTE.

De telles questions....

DAMIS.

Connoissez-vous son ame !
Ses principes, ses mœurs, ses vertus, son esprit,
Ce qu'il dit, pense, fait et tout ce qu'il écrit !
Non ; non : je vous dis non : criant à pleine tête ;
Vous n'en connoissez rien : vous êtes une bête.

ARAMINTE.

Qu'est-ce à dire, mon frère?...

DAMIS.

Écoutez-moi, ma sœur;
Je file encor le câble, et j'y vais en douceur:
Mais, corbleu! gardez-vous de me mettre en colère!
Je demeure d'accord qu'Ariste, pour vous plaire,
N'aura pas tous les jours croisé votre chemin,
Pour vous trouver charmante et vous baiser la main.
Mais considérez donc, ma sœur, ma très-aînée,
Ma folle, ma très-folle et ma très-surannée,
Dussé-je vous fâcher, mais la chose est ainsi,
Que ce n'est pas pour vous que cet homme est ici;
Mais bien pour votre fils, pour mon neveu, que j'aime...

ARAMINTE.

Comment donc! m'insulter...!

DAMIS.

Mon sang-froid est extrême,
Ma sœur; et bien à tort vous vous fâchez souvent.
Si je forçois de voile, ainsi que j'ai bon vent,
Je pourrois, sans effort, vous en dire bien d'autres.
Par exemple, ma sœur, quels travers sont les vôtres,
Vous dirois-je! et pourquoi se fait-il, s'il vous plaît,
Que, dans votre maison, il n'est point de valet,
Sans doute, de vos airs, méprisable copiste,
Qui ne se fasse un jeu de narguer mon Ariste!
N'avez-vous pas de honte! et seriez-vous aussi

De ces mauvais parens, d'un esprit rétréci,
Qui, comme un serviteur, traitent sans conséquence
Le respectable ami qui cultive l'enfance
De leur fils, sous leurs yeux, au sein de leur maison;
Qui remplit leur devoir; qui, pour cette raison,
Et par le prix sacré de cette nourriture,
Est plus méritant qu'eux aux yeux de la nature!
Ariste a tous les droits de la paternité.
Mépriser un tel homme, est une indignité;
Un excès punissable, une horreur, un scandale.
Où sont-ils ces valets! qu'on leur donne la cale!
Le boulet aux deux pieds! à la mer ces coquins!
Et qu'ils aillent servir de pâture aux requins!
Corbleu! vous allez voir de quoi je suis capable!...

ARAMINTE.

Etes-vous fou, mon frère! Oh! quel bruit effroyable!
Laissez-moi.... que je fuie un tel emportement.

Elle s'enfuit.

DAMIS.

Fuyez vous embosser dans votre appartement:
Vous n'échapperez pas; vous aurez la bordée.
Allez....

SCÈNE XII.

DAMIS, ALEXIS.

ALEXIS, *courant après son oncle qu'il retient par son habit.*

C'est vous, mon oncle ! Oh ! j'en avois l'idée.
Eh ! vîte, embrassez-moi.

DAMIS.

Te voilà, mon garçon !
Oui, baise-moi, bien fort. Je te quitte....

ALEXIS.

Chanson !
Restez encor un peu ; que je vous parle.

DAMIS.

Laisse ;
Nous nous verrons tantôt.

ALEXIS.

Un moment, rien ne presse.

DAMIS.

Eh si ! je suis pressé.

ALEXIS.

Je le suis plus que vous.

DAMIS.

Ce petit coquin-là va me mettre en courroux !

ALEXIS.

Tenez, vous savez bien qu'un jour vous me promîtes
Quelque chose.... de beau, suivant ce que vous dites ;

Vous ne voulûtes pas alors me mettre au fait :
Dites-moi maintenant, mon oncle, ce que c'est,
Et je vous laisse aller.

DAMIS.

O le petit espiègle !
Hé ! bien, c'est un cheval.

ALEXIS.

Un cheval !

DAMIS.

Bien en règle.

ALEXIS.

Et pas de bois ! vivant !

DAMIS.

Et qui galopera.

ALEXIS.

Que je vous baise, donc !

(Damis s'évade à la faveur de la joie d'Alexis ; celui-ci contrefait alors le galop du cheval, et parcourt la scène. Damis suit sa sœur.)

Patatra !... patatra !...

SCÈNE XIII.

ALEXIS, JULES.

JULES.

Comme tu cours tout seul ! quelle mouche te pique !

ALEXIS, *transporté.*

Jules, je vais avoir un cheval magnifique !
Un cheval véritable ! un superbe animal !

JULES.

Tu sais donc, mon cousin, te tenir à cheval !

ALEXIS.

Comment ! si je le sais ! dans la grande prairie,
Déjà cinq à six fois, jusqu'à la laiterie,
A cheval j'ai couru : même d'un pistolet,
En courant, j'ai tiré sur le blanc, s'il vous plaît :
Pan ! pan !

JULES.

Un pistolet ! mais un pistolet tue.
Et tu n'avois pas peur ?

ALEXIS.

Pas plus qu'une statue
Je ne bouge, cousin, quand le coup part. Moi, peur !

JULES.

Je ne m'y fierois pas, car c'est un attrapeur.

ALEXIS.

Qu'il me tarde d'avoir mon cheval ! qu'il me tarde !

JULES.

Voilà bien des présens, au moins, quand j'y regarde :
Un superbe cheval ! ... ce matin des bonbons ! ...

ALEXIS.

Des bonbons ! belle chose !

JULES.

Et, dis-moi, sont-ils bons?

ALEXIS.

Le cornet est encor tout entier dans ma poche :
Je n'en ai pas goûté seulement. C'est reproche,
Et non pas un cadeau, cela : je l'ai senti.
Pour toi, c'est différent.

JULES.

Mon livre est bien genti!

ALEXIS.

Fais-le-moi voir.

JULES.

Écoute, Alexis :... sans rien dire,
Veux-tu changer!

ALEXIS.

Changer! pour tout de bon?

JULES.

Sans rire.
Donne-moi ton cornet, et mon livre est à toi :
Veux-tu!

ALEXIS, *donnant les bonbons à Jules.*

Si je le veux! oui, vraiment! je le croi!
Tiens, voilà les bonbons.

JULES *donne à Alexis le livre qu'il a reçu de sa tante : il doit être enveloppé d'une feuille de papier écrit, de manière qu'il faille défaire le paquet pour lire le livre.*

Voilà mon livre.

ALEXIS, *ivre de joie.*

Donne.

JULES.

Mets-le dans ta poche.

ALEXIS, *mettant le livre dans sa poche avec transport.*

Oui.

JULES.

Ne le montre à personne.

ALEXIS.

Non, non.

JULES.

Cache-le bien, au moins.

ALEXIS.

Certainement.

JULES.

Vois-tu, c'est qu'on diroit que je suis un gourmand.

Ils sortent joyeux, l'un d'un côté, l'autre de l'autre; et Jules en entamant les bonbons.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCRÈCE, *seule.*

CETTE humeur d'Araminte est extraordinaire.
Elle, avec moi, toujours facile et débonnaire,
D'où vient son air discret, ce regard sérieux
Que je n'avois jamais aperçu dans ses yeux?
Que veut dire ceci? Damis a fait tapage.
Notre Ariste a porté quelque plainte, je gage,
A ce cher protecteur; et lui, peu courtisan,
Aura traité sa sœur comme il traite un forban.
Je n'en suis pas fâchée; il faut une rupture;
Seroit-ce ce débat? seroit-ce la nature,
Qu'on auroit fait jouer, qui lui trouble l'esprit?
Non, ce n'est pas cela: car le frère l'aigrit.
La nature, après tout, ne lui fait nul reproche.
Hum!... Je soupçonne ici quelque anguille sous roche.
Mais ne seroit-ce pas l'imagination
Qui trotte et qui la tient en agitation,
Sur le beau précepteur proposé par Timante?
Le moment décisif approche et la tourmente;
Le frère que l'on craint, l'amant qu'on entrevoit,
Le bonheur qu'on desire et le bruit qu'on prévoit:

Cette opposition la travaille et la mine.....
Oui, oui, voilà le nœud, du moins je l'imagine.

SCÈNE II.

LUCRÈCE, TIMANTE.

TIMANTE.

Lucrèce !

LUCRÈCE.

Qu'avez-vous ?

TIMANTE.

Oh ! nous sommes perdus !

LUCRÈCE.

Qu'est-il donc arrivé !

TIMANTE.

Tous mes sens.... confondus....

LUCRÈCE.

Rassurez-vous, allons; au fait, point de mystère.

TIMANTE.

L'écrit de ce matin, cette lettre à mon frère,
Je ne la trouve plus; elle a disparu.

LUCRÈCE.

Ciel !

TIMANTE.

Malheureux !

LUCRÈCE.

Du sang-froid; voilà l'essentiel.

Cette lettre, d'abord, où donc l'aviez-vous mise ?

TIMANTE.

Sous le carton en feuille, et c'est là qu'on l'a prise.

LUCRÈCE.

Quel carton ?

TIMANTE.

Mais le mien, et dont le tapis vert,
Qui couvre mon bureau, se trouve recouvert ;
Et sous lequel toujours on glisse son ouvrage :
Oui, c'est là qu'on a pris cette lettre. J'enrage !

LUCRÈCE.

Vous pesterez demain : est-il temps de crier ?
Avez-vous fait recherche ?...

TIMANTE.

Oui, papier par papier.
Vous pouvez bien juger de mon exactitude,
Par le genre et l'excès de mon inquiétude,
Lorsqu'allant, sans soupçon, cacheter mon paquet,
J'ai trouvé tout-à-coup que la lettre manquoit.
On l'a prise, vous dis-je.

LUCRÈCE.

Est-il, en votre absence,
Monté quelqu'un chez vous ?

TIMANTE.

Pas plus qu'en ma présence :
Lorsque je suis sorti, j'ai toujours pris ma clé ;

Personne n'est venu, tout vu, tout calculé.
Personne.... exceptez-en Jule, et ce ne peut être
Que lui qui m'ait joué ce tour; ce petit traître!

LUCRÈCE.

Quoi! vous soupçonnez Jule!

TIMANTE.

Et pas d'autre que lui.

LUCRÈCE.

Allez-le moi chercher.... Non. Il vous auroit fui.

Elle sonne.

Restez; et calmez-vous, en attendant qu'il vienne.

SCÈNE III.

LUCRÈCE, TIMANTE, BEAUPRÉ.

LUCRÈCE.

Cherchez Jules, Beaupré; qu'à l'instant on l'amène.

Beaupré sort.

SCÈNE IV.

LUCRÈCE, TIMANTE.

LUCRÈCE.

Plus je médite, et moins je devine pourquoi
Cet enfant auroit pu prendre....

TIMANTE.

TIMANTE.

Que sais-je, moi !
Pour jouer,... déranger,... pour faire une malice.
C'est un enfant maudit qui me met au supplice,
Qui brouille, brise, rompt tout ce qu'il peut saisir;
Qui se fait du désordre un suprême plaisir.

LUCRÈCE.

Voyons : en supposant qu'il eût pris cette lettre,
Qu'en auroit-il pu faire !

TIMANTE.

Eh ! que sais-je ! la mettre....

LUCRÈCE.

Savez-vous, dites-moi, si depuis ce matin
Il a passé céans !

TIMANTE.

Je le crois.... Ah ! lutin !
Petit sot !... reviens-y.... Je promets, si tu l'oses....
A quoi pensez-vous donc !

LUCRÈCE.

Je pense à bien des choses.
Voici Jules. Tâchez, vous qui savez les faits,
De le sonder.

SCÈNE V.

LUCRÈCE, TIMANTE, JULES.

TIMANTE *va prendre Jules par la main, et l'amène en sa présence, avec cette passion et cet air qui veut être imposant, usités par les pédagogues. Jules est fort intrigué, mais déterminé.*

Monsieur!... voilà donc les effets
De mes sages leçons et de mes remontrances!
Avez-vous donc sitôt oublié mes défenses?

JULES.

Comment donc!

TIMANTE.

Est-ce ainsi que vous m'obéissez!

JULES.

Qu'est-ce donc que jai fait!

TIMANTE.

Fi! monsieur, rougissez.
Je vous ai défendu mille fois, petit diable!
De toucher aux papiers que je mets sur ma table;
Cependant c'est en vain que je vous l'ai prêché.
M'avez-vous obéi?

JULES.

Je n'en ai pas touché.

TIMANTE.

Comment! vous ajoutez encore le mensonge....

JULES.

Qui vous dit que je mens !

TIMANTE.

J'aurois passé l'éponge
Sur le vol du papier : mais mentir devant moi !

JULES.

Je ne mens pas, monsieur; je n'ai rien pris; rien.

TIMANTE.

Quoi !
Sous ce large carton, qui fait le porte-feuille,
Vous n'avez pas pris, vous, un papier ! une feuille !

JULES.

Non, je ne l'ai pas prise, et je dois le savoir.

TIMANTE, *se fouillant.*

Ah ! menteur effronté ! le fouet te fera voir....

JULES, *courant se retrancher derrière Lucrèce.*

Oui ! si vous me touchez j'appellerai ma tante.

TIMANTE, *un pas sur Jules, avec colère.*

Petit scélérat !

JULES, *à pleine gorge.*

Ma t....

LUCRÈCE, *mettant sa main sur la bouche de Jules.*

Laissez-le donc, Timante.
Vous avez tort d'agir de la sorte avec lui.
Un garçon raisonnable ! et si sage aujourd'hui !
Qui nous a récité sa fable comme un ange !

Le fouetter ! ah que non ! le cas seroit étrange.

JULES.

Qu'il vienne me fouetter ! oh ! je ne le crains pas.
S'il vient, je lui mordrai les jambes et les bras.

LUCRÈCE *s'assied.*

Paix ! paix ! viens, mon ami, mon Jules, mon bon homme !
C'est que tu l'as fâché ; je vais te dire comme.
C'est pour le gros mensonge. Écoute, mon chaton,
Tu l'as pris, ce papier, tantôt, sous le carton ;
Tu l'as pris, mon ami ; ne va pas t'en défendre,
Car c'est moi, vois-tu bien, moi, qui te l'ai vu prendre :
Ce n'est pas un grand mal. Quant à ton précepteur,
Il faut lui faire voir que tu n'es pas menteur :
Tu lui vas avouer les choses toutes pures ;
Et je te donnerai, moi, de ces confitures,
Si brillantes de sucre, et dont tu fais grand cas ;
Heim ! Pour te faire voir que, moi, je ne mens pas,

(Elle tire une petite boîte de confitures sèches du tiroir du bureau près duquel elle est assise.)

Tiens, regarde la boîte ; et tu l'auras entière,
Si tu veux te montrer bien sage, à ma prière.
Allons, dis-lui bien tout, bien tout de point en point.

A Timante.

Vous allez voir, monsieur, que Jules ne ment point.

TIMANTE.

Quand ?...

LUCRÈCE.

Non pas, s'il vous plaît; c'est moi qui l'interroge.
Quand!... quand!... c'étoit tantôt. Avoit-il là l'horloge,
Pour vous dire à quelle heure! Il l'a pris ce matin,
Le papier: n'est-ce pas!

JULES, *sans parler, fait un signe de tête pour dire* oui.

LUCRÈCE. *

Étoit-il en latin!

JULES.

Je n'en sais rien.

LUCRÈCE.

Comment! tu vois de l'écriture,
Et toi, si curieux, tu n'en fais pas lecture!

JULES.

Non, je ne l'ai pas lu.

LUCRÈCE.

Vous voyez qu'il dit tout.

TIMANTE.

Quas-tu fait du papier!... Allons,... va jusqu'au bout.
A qui l'as-tu fait voir!

JULES.

A personne.

TIMANTE.

A ta tante!

* Il est inutile d'écrire la pantomime et le jeu muet entre Lucrèce et Timante pendant cet interrogatoire; il est assez sensible, et les acteurs intelligens doivent assez se l'imaginer.

JULES.

Non.

LUCRÈCE.

Qu'en as-tu donc fait !... Oh ! que je suis contente
De lui ! Tiens, baise-moi.... Parle : qu'en as-tu fait !

JULES, *après une petite pause, et avec plus d'assurance que les précédentes réponses.*

Une petite barque.

LUCRÈCE.

Une barque ! parfait !
C'étoit pour s'amuser, et non pas pour mal faire.
Qu'as-tu fait de la barque !... Allons,... dis ton affaire ;
Dis !...

JULES.

Je l'ai fait voguer au jet-d'eau du jardin.

LUCRÈCE.

Étois-tu seul !

JULES.

Oui.

LUCRÈCE.

Puis, enfin ?...

JULES.

Et puis, enfin....
La barque s'est noyée.

LUCRÈCE.

Écoute, je te prie :

Ce que tu me dis-là, ce n'est point menterie ?
C'est la vérité pure !

JULES.

Oui.

LUCRÈCE.

Timante, à présent
Qu'il n'est plus un menteur, je lui fais ce présent ;
Je lui donne la boîte ; et, puisqu'il est si sage,
Il faut lui pardonner encore davantage,
Et ne jamais parler de ce qui s'est passé,
N'en rien dire à personne ; il a tout confessé.
Je l'exige de vous.

TIMANTE.

Vous êtes complaisante....

LUCRÈCE.

A personne, à personne, et sur-tout à sa tante.

TIMANTE.

Allons, je le promets.

LUCRÈCE.

Souvenez-vous-en bien.
Vois-tu, mon bon ami, que nous n'en dirons rien.
Va, va te divertir.

Jules sort, et regarde, avec des yeux méchans, son précepteur, à mesure qu'il s'en va. Il entame cependant déjà les confitures, et quand il est un peu loin, il fait des grimaces à Timante. Il doit néanmoins aller d'un pas rapide.

SCÈNE VI.

LUCRÈCE, TIMANTE.

LUCRÈCE.

Avec soin et remarque,
Allez vîte au jardin, et repêchez la barque.

Timante y vole.

SCÈNE VII.

LUCRÈCE *seule.*

Nous sommes plus heureux que je ne l'aurois cru.
Oui, l'enfant m'a dit vrai : rien, rien n'aura paru.
Comme une bagatelle, indigne, en apparence,
D'attacher nos regards avec persévérance,
Peut renverser, soudain, à notre œil étonné,
Le plan le plus secret et le mieux combiné !
L'esprit supérieur mène à la réussite :
Mais les minutieux ont aussi leur mérite.
Tout ceci m'avertit qu'il faut se dépêcher,
Et parvenir au but, au hasard de broncher.
La fortune nous rit, mais elle auroit son terme.
Guettons son bon moment, et saisissons-le ferme.

SCÈNE VIII.

ARAMINTE, LUCRÈCE.

LUCRÈCE. *En tournant la scène, elle voit entrer Araminte, et s'arrête. Celle-ci descend la scène en réfléchissant.*

(A voix moyenne, en se retirant vers son coin, et reculant ensuite.)

Laissons-la commencer, car des gens soucieux,
Toujours le premier mot est un mot précieux.

ARAMINTE.

Le chagrin me poursuit; ne suis-je pas à plaindre!
Ceux que j'aurois aimés sont ceux qu'il me faut craindre.

LUCRÈCE, *en arrière, à voix moyenne.*

De qui veut-elle donc parler! est-ce de nous!

ARAMINTE.

Un acharnement!...

LUCRÈCE.

C'est de Damis en courroux.

ARAMINTE.

Une fausse tendresse! un intérêt barbare!...

LUCRÈCE, *de même.*

Oh! que dit-elle là!

(Elle prend sa résolution, et s'avance.)

Quelle douleur s'empare
Ainsi de vous, madame! avez-vous!...

ARAMINTE.

Du chagrin.

LUCRÈCE.

Tant pis, il faut le vaincre et prendre un front serein.
J'ai bien vu tout-à-l'heure, avec quelques alarmes,
Votre air; oui, vous aviez comme un besoin de larmes.
J'ai voulu respecter votre état douloureux;
Mais on peut y porter quelque remède heureux.

SCÈNE IX.

ARAMINTE, LUCRÈCE, TIMANTE.

LUCRÈCE, *allant au-devant de Timante.*

Timante, pardonnez, madame est dans la peine;
Je crains qu'en ce moment votre aspect ne la gêne....

TIMANTE, *bas à Lucrèce.*

L'eau du vivier est trouble, ainsi je n'ai pu voir....

LUCRÈCE, *bas à Timante.*

Allez, retirez-vous : je m'en vais tout savoir,
Tout finir, s'il se peut. *(Très-haut.)* Ainsi, je vous en prie....

TIMANTE, *très-haut.*

Je sors, au désespoir de mon étourderie.

SCÈNE X.

ARAMINTE, LUCRÈCE.

LUCRÈCE.

Allons, madame, allons; il faut prendre sur soi;
Ne pas tout écouter. Aisément je conçoi
Que Damis en ces lieux, attiré par Ariste,
Aura, plus que jamais, tranché du moraliste.
Comme à son ordinaire, impétueux, grossier,
Portant tête de bronze avec un cœur d'acier,
Il n'a pas dû manquer d'exciter la tempête,
Et de pousser à bout votre ame et votre tête?

ARAMINTE.

Il m'a mise, en effet, au supplice. Damis
M'a dit ce que jamais mes plus grands ennemis
N'auroient osé me dire, et je perds patience.
Mais ce n'est pas là tout. Je fais l'expérience,
Qu'il est des maux plus grands et des chagrins secrets
Que je n'attendois pas.

LUCRÈCE.

Par des soins indiscrets....
Je n'ose.... Mais souvent un mal imaginaire....

ARAMINTE.

Non, le fait est réel, très-extraordinaire.
Et j'en ai trop la preuve.

LUCRÈCE.

Oh !... quel mal inconnu ?...
Un dommage, peut-être, à vos biens survenu !

ARAMINTE, *avec un demi-sourire, que Lucrèce étudie et saisit.*

Non, de la vérité, Lucrèce, tu t'écartes.

LUCRÈCE, *vivement.*

Voulons-nous la savoir ? — Je vais tirer les cartes,
Et les tirer pour vous : le grand, le double jeu !
Dites !

ARAMINTE, *avec avidité.*

Je le veux bien. J'y donne mon aveu.
Oui, tu m'y fais penser : tire-les moi, Lucrèce.

LUCRÈCE.

Pendant les vers suivans, elle approche une table, prend des cartes ; Araminte s'assied vis-à-vis d'elle, à l'un des coins de la table, après avoir aidé Lucrèce dans ses apprêts.

Voilà le vrai moyen de sortir de détresse.
D'une ou d'autre façon il faut savoir son sort.
Il est clair que notre ame a bien plus de ressort
Pour supporter le mal, quand on sait qu'il arrive ;
Comme, pour le parer, elle est bien plus active.
Attend-on le bonheur ! d'avance on en jouit ;
A mesure qu'il vient, le cœur se réjouit.
C'est un état charmant, d'une douceur extrême !
Et l'espoir du plaisir, vaut le plaisir lui-même.
J'emploîrai tous mes soins, tout mon art, ce coup-ci.

Un mêlé, dont l'effet m'a toujours réussi,
C'est celui-là.... * Tenez.... soufflez dessus, madame.

Araminte souffle sur les cartes.

Bon! vous avez, au moins, soufflé du fond de l'ame!

ARAMINTE.

Oh! oui, je t'en réponds.

LUCRÈCE, *assise vis-à-vis d'Araminte, ramasse les cartes, et ensuite les tire avec tout le prestige usité dans cette espèce de charlatanerie trop commune.*

Doucement! car je dois
Aviser que le jeu n'échappe entre mes doigts:
Cela porte malheur, et le sort se débauche.
Fort bien.... nous y voilà. Coupez,... de la main gauche.
Comment faut-il vous prendre! en trèfle ou bien en cœur!

ARAMINTE.

En cœur! en cœur!

LUCRÈCE.

Allons: en cœur; c'est le vainqueur.

ARAMINTE.

Comme pour désigner l'ami de la pensée,
Je choisis le valet.

* Ce mêlé se fait en prenant le jeu de cartes dans sa main, le jeu en dessous: on courbe le jeu entier en demi-cercle dans sa main; et par le moyen de l'élasticité des cartes, en faisant légèrement céder la pointe des doigts, on laisse échapper le jeu, qui vole alors avec vîtesse, une carte après l'autre, sur la table où on lance le jeu.

LUCRÈCE.

La mode renversée.
Bien d'autres ont aussi cette habitude-là.
Bruit.... nouvelles.... caquets....

ARAMINTE, *voyant sortir le valet de cœur, selon les règles de cette cartonomancie, marque de la joie. Sa crédulité se manifeste de même dans le reste de la scène, par le rire, la tristesse, l'indiscrétion ou la colère, &c.*

Le voilà! le voilà!

LUCRÈCE.

Bon!... fort bon!... mais très-bon!... Eh mon dieu, sur quelle herbe
Avez-vous donc marché? Le jeu sera superbe!

ARAMINTE.

Ah! me voilà sortie.... Un homme de barreau!...
Valet et sept de trèfle!... et puis l'as de carreau.

LUCRÈCE.

N'avez-vous pas reçu.... quelque avis.... ou message?

ARAMINTE.

Non.

LUCRÈCE.

De lettre... secrète?... ou bien...

ARAMINTE.

Pas davantage.

LUCRÈCE.

Ou.... de quelque.... papier vous auroit-on fait part?

ARAMINTE.

Du tout, du tout.

LUCRÈCE.

Du tout ! Alors c'est un départ....
Oui,... vous avez dit vrai, rien reçu... Bonne affaire !
A part. *Haut.*
Je respire !... Voyons. A présent, je vais faire
L'assemblage du jeu par les extrémités,
Et puis, de trois en trois, lier les vérités.
Mon explication produira des merveilles :
Écoutez-moi bien.

ARAMINTE.

Oh ! de toutes mes oreilles.

LUCRÈCE, *comme lisant sur les cartes.*

Un homme, — d'assez loin, — de tout point bien pourvu, —
Dont vous savez le nom, — que vous n'avez pas vu, —
Qui doit venir chez vous, — nuit et jour vous occupe. —
Et vous, — femme sensée, — et qui n'êtes pas dupe, —
Vous réfléchissez fort, — pour connoître et savoir
Si, — dans votre maison, — il le faut recevoir. —
Cet homme a de l'esprit ; — il a l'ame sensible....

ARAMINTE.

Lucrèce !... que dis-tu ?... Cela n'est pas possible....
Incroyable !... Mais.... mais tu me coupes la voix.

LUCRÈCE.

Mais, madame, après tout, je dis ce que je vois.

ARAMINTE.

Tu le vois !

LUCRÈCE.

Le voilà : valet de cœur, la dame :
Voilà votre maison. Rien n'est plus clair, madame.

ARAMINTE.

Et je l'aurai chez moi !

LUCRÈCE.

Mon dieu ! s'il y viendra !
Dix de carreau ; voyage. As de trèfle ; il plaira.

ARAMINTE.

Oh !... Son âge ? pour voir si....

LUCRÈCE.

Vous serez contente.
Un, deux, trois, dix de cœur ; trois fois dix font bien trente.
Il a trente ans.

ARAMINTE.

Eh bien ! voilà du merveilleux.

LUCRÈCE.

Laissez-moi donc finir.

ARAMINTE.

Parle.

LUCRÈCE.

Un homme orgueilleux.
Le voyez-vous en noir ? chagrinant et caustique ;
Derrière lui le sept, devant lui l'as de pique :
Cet homme fait obstacle, et paroît empêcher
Que le valet de cœur ne vous puisse approcher....

ARAMINTE.

ARAMINTE.

Tous ses efforts seront inutiles, j'espère.

LUCRÈCE.

Voyez-vous maintenant, en carreau, ce grand-père,
Cette tête à perruque, et qui fait le moqueur,
Qui vient tourner le dos au bon valet de cœur !

ARAMINTE.

Ah ! je le reconnois : c'est mon frère en personne.

LUCRÈCE.

En trèfle, près de vous, une femme.... elle est bonne :
La voilà bien, qui suit vos pas de bonne foi,
Et qui veille sur vous....

ARAMINTE.

Eh ! mon enfant ! c'est toi.
Tu ne te connois pas !

LUCRÈCE.

Moi, madame !

ARAMINTE, *se levant ivre de joie, et sautant au cou de Lucrèce, qui se lève ensuite.*

Toi-même !
Oui, Lucrèce, c'est toi : je te chéris, je t'aime ;
Et, pour te le prouver, je vais, de bout en bout,
T'ouvrir mon cœur, mon ame, enfin te dire tout ;
Car, aussi bien, avec les cartes, tu devines
Les secrets les plus grands, les choses les plus fines.
Je dois te l'avouer, cet homme de trente ans,

On me l'a proposé, depuis assez long-temps,
Pour remplacer Ariste; et l'offre m'a tentée.
Mais aussi, d'autre part, mon ame est tourmentée.
Je redoute mon frère et le qu'en dira-t-on;
Car tu n'as pas tout dit : c'est un jeune Caton
Que cet homme, il est vrai, réservé, raisonnable;
Mais il est beau, bien fait, spirituel, aimable.
Je me faisois scrupule, à ne te rien céler,
Par un semblable choix, d'apprêter à parler.
Je sentois franchement qu'on diroit, dans le monde,
Que sur quelque projet un pareil choix se fonde;
Qu'un précepteur si jeune a l'air d'un favori,
Qui pourroit, avant peu, devenir un mari.
Propos bien ridicule ! et méchanceté pure !
Car je n'y pense pas, Lucrèce, je t'assure :
C'est l'intérêt d'un fils que je prends, non le mien.
Mais, que veux-tu ! mon cœur s'effarouche d'un rien;
Et cette anxiété prouve bien, sans réplique,
Que l'on m'accuseroit, à tort, de politique.
Voilà le vrai motif de mes chagrins secrets.
D'un côté les brocards, de l'autre les regrets :
Qui faut-il, en ceci, que mon cœur satisfasse !
Ou le monde, ou mon fils ! que faut-il que je fasse !

LUCRÈCE.

Avant de vous répondre, attendez un moment,
Que je revienne, au moins, de mon étonnement.
Eh bien ! après cela, que l'on dise aux joueuses,

Qu'en leur tirant le sort, les cartes sont menteuses !
J'ai donc tout deviné !

ARAMINTE.

Mot à mot, mon enfant !

LUCRÈCE.

Çà, de quoi s'agit-il ! votre cœur se défend !
Je ne vous parle point d'Ariste, ni du frère,
Parce qu'à dire vrai, ce n'est qu'une misère ;
Et que vous n'avez plus qu'à bénir le hasard,
Qui va vous délivrer d'un sot et d'un bavard.
Mais nous avons le monde et le public qui jase :
Eh ! laissez-le parler. D'ailleurs, ceci se gaze
Par la chose elle-même ; et qu'il soit séducteur,
Qu'il soit beau, le jeune homme est toujours précepteur.

ARAMINTE.

Ce n'est que sur ce pied, Lucrèce, qu'il m'occupe.

LUCRÈCE.

Que ce soit sur un autre : eh ! vous êtes trop dupe.
Vraiment ! vous allez voir, pour les caquets d'autrui,
Qu'il faudra bonnement se priver d'un appui,
Lorsque, fort à propos, la fortune nous l'offre !
Ce seroit justement l'avare sur son coffre,
Qui, de peur de ruine, hésite d'y toucher.
S'il vous aime, cet homme, irez-vous l'empêcher ?...

ARAMINTE, *minaudant.*

Un peu trop lestement de son cœur tu disposes.

Dans les cartes, je crois, tu n'as pas vu ces choses.

LUCRÈCE.

Non, mais je puis les voir dans ce que vous valez :
Le voilà fort à plaindre ! Eh bien ! si vous voulez,
Je parie avec vous mes gages d'une année,
Qu'il n'échappera pas à cette destinée.
Dès le premier abord, présentez-vous à lui,
Telle que vous voilà, belle comme aujourd'hui,
Et je suis caution qu'il en aura dans l'aîle.
Est-ce précisément parce qu'on la voit belle,
Que l'on aime une femme ! Eh non ! je vous le di ;
Non, un homme à trente ans n'est pas un étourdi :
Il sait apprécier les qualités solides.
Pensez-vous que bientôt, avec des yeux avides,
Il ne remarque pas cette grâce de choix,
Que vous avez en tout, jusques au bout des doigts !
Cet esprit qui répand, sous des termes frivoles,
Le charme et la raison dans toutes vos paroles ?
De votre douce humeur l'aimable égalité !
Et ce fonds précieux de sensibilité,
Où, pour peu qu'un jeune homme ait l'ame vive et tendre,
Il ne manque jamais, croyez-moi, de se prendre !
Il verra tout cela, notre cher précepteur.

ARAMINTE.

Ce n'est là qu'un roman, mais il est enchanteur.
Et ce qu'avec plaisir j'y vois de bon service,
C'est que tu sais m'aimer et me rendre justice.

LUCRÈCE.

[Si je vous aime ! moi ! N'est-il pas bien aisé,
Dans ce même projet dont nous avons causé,
De s'en apercevoir ! Sur votre long veuvage,
Calculant son crédit, fondant son avantage,
A ma place toute autre auroit fait ses efforts
Pour noircir un jeune homme et le tenir dehors;
Mais ce n'est pas ainsi que je conduis ma barque.

ARAMINTE.

A te dire le vrai, j'en ai fait la remarque.]

LUCRÈCE.

Oui, je vous aime trop pour ne pas seconder
Votre cœur et le sort qui veut vous accorder
La fin de votre ennui, par le départ d'Ariste;
Par l'absence d'un frère, une paix qui subsiste;
Et par un choix nouveau, le bonheur d'Alexis:
Car ce n'est, après tout, que de votre cher fils,
Madame, qu'il s'agit.

ARAMINTE, *vivement.*

Oui, c'est ma grande affaire.
Sur un doux avenir on aime à satisfaire
Sa curiosité; mais cela n'est pas clair,
Et ce ne sont souvent que des rêves en l'air.

LUCRÈCE.

Il n'est pas défendu de battre la campagne.
On ne fait pas la guerre aux châteaux en Espagne.
Le temps amène tout; mais on est averti.

Vous voilà décidée : il faut prendre un parti.

ARAMINTE.

Que faire !

LUCRÈCE.

Renvoyer Ariste tout-à-l'heure.

ARAMINTE.

Lucrèce, sur-le-champ !

LUCRÈCE.

Voulez-vous qu'il demeure !

ARAMINTE.

Que le ciel m'en préserve !

LUCRÈCE.

Eh bien ! forcez la main :
Profitez de ce jour ; c'est vendredi demain.

ARAMINTE.

Juste ciel ! dès ce soir qu'il s'en aille bien vîte.

LUCRÈCE.

Deux lignes de bonne encre, et vous en voilà quitte.

(Elle va écrire elle-même au bureau, et prononce le billet lentement et à haute voix.)

« DES raisons puissantes, monsieur, me forcent à confier à » une autre personne que vous, l'éducation de mon fils ; vous » êtes, aujourd'hui même, libre de vous retirer avec l'assurance » de ma parfaite estime. »

Signez cela, madame, et commencez à voir
Qu'on a de la vigueur quand on veut en avoir ;

Qu'une femme qui cède est toujours affligée.
Avouez qu'à présent vous voilà soulagée !

ARAMINTE.

Oui, je suis satisfaite, et c'étoit trop foiblir.

LUCRÈCE.

Et ne voyez-vous pas votre espoir s'embellir !

ARAMINTE.

Il est vrai, je m'y livre avec plus d'assurance.

LUCRÈCE.

Je vais faire passer, sans autre conférence,
Le congé très-succinct à notre loup-garou,
Pour qu'il parte à l'instant, et regagne son trou.

ARAMINTE.

Fais comme tu voudras ; mais reviens, je te prie,
Me trouver dans ma chambre.

LUCRÈCE.

Oui ! quelque jaserie !

ARAMINTE.

Non, non, chose importante, et que je t'apprendrai.
Je ne t'ai pas tout dit.

LUCRÈCE.

Oui dà ! je reviendrai.
Peut-on ne pas aimer, madame, à vous entendre,
Vous qui parlez si bien, et d'une voix si tendre !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Le théâtre représente une chambre de l'appartement de Chrisalde, meublée simplement. Un secrétaire est ouvert, et laisse voir une paire de pistolets. Au lever du rideau, Ariste est à côté d'une table, sur laquelle il est appuyé des deux coudes.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARISTE, CHRISALDE; JACQUETTE, *en dehors.*

CHRISALDE, *criant à l'une des portes qui donne dans l'intérieur.*

ARRIVEZ donc, Jacquette, arrivez !

JACQUETTE, *en dehors.*

Elle entre en prononçant les vers suivans.

On y va.
Mon dieu ! jamais trop tard Jacquette n'arriva.
Et ne diroit-on pas, à votre humeur grondeuse,
A vos cris, que je suis ou sourde ou paresseuse !
Je n'ai point ces défauts, et chacun le sait bien.

CHRISALDE.

Je le crois : mais un fait dont chacun ne sait rien,

Excepté moi pourtant, c'est que la faim me presse,
Que je n'ai pas dîné; qu'il faut, avec prestesse,
Qu'un soupé pour nous deux soit par vous préparé.

JACQUETTE.

Vous ne soupez jamais.

CHRISALDE.

Eh bien ! je dînerai.

JACQUETTE.

Que ne m'avez-vous dit cela plutôt ! Instruite....

CHRISALDE.

J'arrive dans l'instant. Pouvois-je aller plus vîte ?

JACQUETTE.

Mais monsieur votre ami, qui croque le marmot
Depuis long-temps, pouvoit m'en dire un petit mot.
Comment faire à présent ! et rien dans ma cuisine ;
Puis à l'heure qu'il est : ah mon dieu ! quelle épine !

CHRISALDE.

Allons, faites toujours, et comme vous pourrez.

JACQUETTE.

Eh ! vous en aurez plus que vous n'en mangerez.
C'est bien moi qu'embarrasse une chose pareille !

CHRISALDE.

Eh bien ! tant mieux, tant mieux; allez donc ; va, ma vieille.

Elle sort.

SCÈNE II.

ARISTE, CHRISALDE.

CHRISALDE.

Votre pressentiment n'étoit pas sans raison :
Mais vous êtes chez moi comme en votre maison ;
Restez-y seulement au gré de mon envie,
Et vous n'en sortirez, mon cher, de votre vie.
De ces gens, après tout, avez-vous donc besoin !
Vous n'êtes pas fort riche, et vous en êtes loin ;
Mais votre avoir suffit pour vous passer des autres.
Quand on a des talens, d'ailleurs, tels que les vôtres,
On a cet avantage, impérissable et beau,
De porter sa fortune au fond de son cerveau ;
Et d'en pouvoir offrir, selon les conjonctures,
Le bilan glorieux jusqu'aux races futures.

ARISTE.

Tant d'estime est touchante et douce à recueillir ;
Mais votre opinion ne peut m'enorgueillir :
Je ne m'en attribue, ou bien je n'en réclame,
Que ce qui peut tenir à la fierté de l'ame.
Oui, certes, je pourrai le dire avec orgueil,
Seul je me suis suffi de l'enfance au cercueil.
Mais s'agit-il ici de biens, ni de fortune !
Il s'agit d'Alexis.

CHRISALDE.

Quoi ! sans raison aucune,

Et sans autre propos, ou brusque, ou préparé,
D'avec ce cher enfant on vous a séparé !
Qu'en ce moment, sans doute, il a versé de larmes !

ARISTE.

On a craint que ses pleurs ne m'offrissent des armes :
On n'a donc pas manqué, jusqu'après mon départ,
De l'éloigner de moi, de le garder à part,
Et de mettre le comble à tant d'ingratitude,
En se faisant un jeu de mon inquiétude.

CHRISALDE.

Quoi ! vous êtes parti sans le voir !

ARISTE.

Sans le voir.

CHRISALDE.

Que va-t-il devenir, quand il va tout savoir !

ARISTE.

Vous imaginez bien, par ce préliminaire,
Que ceux qui l'ont soustrait ont la marche ordinaire ;
L'imposture, à coup sûr, ne leur manquera pas :
Dans tel ou tel endroit j'aurai porté mes pas ;
Demain je reviendrai ; demain, autre mensonge :
De jour en jour ainsi son erreur se prolonge.
Confiant comme il est, il ne faut pas user
De tant de ruse et d'art, mon cher, pour l'abuser.

CHRISALDE.

O le pauvre innocent !... les autres, quelles ames !
Comment se permet-on ces procédés infames !

ARISTE.

Je ne vous parle point des affronts dégoûtans
Que l'on a cru me faire à travers tout le temps
Qu'a duré mon départ, pour le hâter, sans doute;
Des mauvais quolibets parsemés sur ma route;
Des mines, des rebus : oui, j'ai vu tout cela,
Mais sans émotion; ma douleur étoit là.

CHRISALDE.

Quel ramas de pervers ! Si vous m'en voulez croire,
Vous bannirez ces gens loin de votre mémoire,
Eux tous et leur maison; vous n'y penserez plus.

ARISTE.

Distinguons, mon ami : j'ai jugé superflus
Des efforts, des délais, toute objection forte,
Pour suspendre l'effet d'un congé de la sorte;
J'ai cru de la raison et de ma dignité,
De ne point éluder la juste autorité
D'une mère qui croit très-bien faire, peut-être;
Et je suis donc sorti. Mais je ne suis pas maître
D'abandonner ainsi l'ame, le cœur, l'esprit,
Le corps, la destinée enfin qui me sourit,
D'un enfant enchanteur, de si belle espérance,
Et que dépraveroient le vice et l'ignorance.

CHRISALDE.

Je ne vous comprends point... Comment! vous prétendez...

ARISTE.

Damis me reste encore, et mes vœux sont fondés.

Tout en vous attendant ici, je viens d'écrire.
Damis, en ce moment, est peut-être à me lire :
Il ouvrira les yeux de sa sœur dans l'instant.

CHRISALDE.

Mais je l'ai vu tantôt ; pourquoi tardoit-il tant !

ARISTE.

Sept ans entiers de soins n'auront pas ce salaire.
Alexis reviendra sous ma main tutélaire.

CHRISALDE.

Mais vous n'y pensez pas, mon brave et cher ami !
Ou, jusqu'à ce moment, je n'ai vu qu'à demi.
Quoi ! malgré tant d'horreurs lors de votre retraite,
Et l'indigne façon dont je vois qu'on vous traite ;
Après tous les mépris évidens et complets
De toute une maison, tant maîtres que valets,
D'y remettre les pieds, il vous reste l'envie !
Plutôt que d'y rentrer, moi, je perdrois la vie ;
Et je tiendrois mon rang, pour les bien avertir
Que l'on sent ce qu'on vaut, s'ils n'ont pu le sentir.

ARISTE.

Chrisalde, je le sais, nos mœurs et nos usages
Permettent cet orgueil aux hommes les plus sages :
[Un mauvais traitement engage leur honneur ;
Et l'amour-propre alors, habile raisonneur,
Avec joie établit, comme règle commune,
Que le prix d'un affront doit être la rancune.]
Je n'examine pas si c'est un préjugé.

Si mon premier devoir me crioit, « sois vengé, »
Ma haine auroit beau jeu dans cette brouillerie ;
Mais je ne la sens point, et mon devoir me crie :
« Sauve, sauve Alexis d'un désastre complet ! »
Et que me fait, à moi, la morgue d'un valet !
Est-il un sentiment que pour lui je possède,
Si ce n'est la pitié pour un mal sans remède !
De quel ressentiment armerai-je mon cœur
Contre une mère foible, en proie à son erreur,
Qui, de très-bonne foi, cherchant les meilleurs maîtres
Pour donner à son fils des notions champêtres,
Veut qu'on lui fasse voir, par des moyens aisés,
Des troupeaux de carton et des pâtres frisés !
Prétendre me venger, seroit une chimère :
Punirai-je Alexis des erreurs de sa mère !

CHRISALDE.

Non pas, certes, l'enfant ; mais la mère, très-fort.
Ariste, à vous entendre, on diroit que j'ai tort ;
Mais je vois votre outrage, il m'indigne, il m'accable.
Je vous le dis, je suis rancuneux comme un diable,
Et vous en penserez tout ce qu'il vous plaira ;
Mais je tiendrois rigueur. L'enfant en patira :
C'est un malheur pour lui ; mais tant pis pour la mère :
Sa douleur, quelque jour, en sera plus amère.
Du reste, vous aurez perdu sept ans de soins :
Voilà tout, et peut-être un bon sujet de moins.

ARISTE.

Un bon sujet de moins ! Que venez-vous de dire !
Pour vous désabuser, ce mot seul doit suffire.
Seroit-ce donc si peu qu'un bon sujet de moins !
De leur grand nombre, ami, vos yeux sont-ils témoins !
Ces hommes précieux, véritablement hommes,
Les voit-on fourmiller dans le siècle où nous sommes !
Dans le besoin pressant, où s'en trouve l'État,
Savez-vous ce qu'un homme, un seul, est en état
D'y produire de bien, quand la bonne culture
A versé dans son cœur l'amour de la nature !
Oh ! comment en tracer l'effet avantageux !

(Il prend Chrisalde par la main, et, par son air, sa chaleur, son attitude, appelle sa forte attention.)

Pour n'y vivre que d'herbe ou d'insectes fangeux,
Supposez-vous jeté dans une île déserte,
Quand vous venez à faire, un jour, la découverte,
Dans la poche ou les plis de votre vêtement,
D'un grain de blé, d'un seul.... O quel ravissement !
Quel espoir tout-à-coup élargit vos idées !
Que vos plaines déjà vous semblent fécondées !
Comme vous abritez, dans le creux de la main,
Ce trésor qui pourroit suffire au genre humain !
Avec quel saint amour vous préparez la terre,
A qui vous confiez ce germe salutaire !
Comme vous épiez, sur le sol accroupi,
Sa pointe de verdure où doit naître l'épi !

Avec quels soins prudens, quand son tuyau s'élève,
D'une eau pure et de sel vous nourrissez sa sève !
Comme à tous ses progrès, attentif et présent,
Vous écartez de lui tout voisin malfaisant !
L'épi mûrit enfin ; et ce seul grain fertile,
De ses nombreux enfans couvre bientôt votre île.
Instruit par la nature et par la vérité,
Tel croissoit Alexis pour la postérité.

CHRISALDE.

Ma foi ! que voulez-vous, mon cher, que je réponde!
Je vous donne raison, ainsi que tout le monde....

SCÈNE III.

ARISTE, CHRISALDE, JACQUETTE.

JACQUETTE.

Près du feu, mon soupé, bien chaud et recouvert,
Se repose un moment. J'ai dressé le couvert
Dans le petit salon, où le poêle se hâte ;
Vous serez là, tous deux, comme des coqs en pâte.
Donnez-vous patience encor quelques instans,
Que l'on ait apporté les choses que j'attends.

CHRISALDE.

Faites votre ménage, on attendra, ma vieille.

JACQUETTE, *hargneuse.*

Ma vieille ! je n'ai plus que ce mot dans l'oreille.
Vieille ! pourquoi vouloir me donner ce renom !

Vieille

Vieille n'est, après tout, mon âge ni mon nom.

CHRISALDE.

Eh bien ! ma jeune, allez, et point de fâcherie.

JACQUETTE.

Et, vous-même, êtes-vous bien jeune, je vous prie ?
Eh mon dieu ! que de gens nomment les autres vieux,
Pour déguiser leur âge, et n'en valent pas mieux.

On sonne.

CHRISALDE.

Qui sonne ainsi ! Jacquette, allez voir à la porte.

JACQUETTE.

Bon ! je sais ce que c'est, et ce que l'on m'apporte.

(On sonne plus fort.)

Allez vous mettre à table, il est temps. Que de bruit !

Elle va ouvrir.

CHRISALDE.

Venez, il faut songer à bien passer la nuit,
Et ne pas se livrer à la mélancolie.

Il prend Ariste par la main pour l'emmener, et lui fait tourner la scène.

JACQUETTE, *en dehors et très-haut.*

Sans doute, il est ici : quel feu ! quelle folie !

SCÈNE IV.

ARISTE, CHRISALDE, JACQUETTE, ALEXIS.

ALEXIS, *accourant dans les bras d'Ariste.*

Ah ! mon ami, c'est vous !

ARISTE.

Alexis !

ALEXIS.

Je vous vois !
Je ne vous quitte plus, mon ami, cette fois.
Mais embrassez-moi donc, bien fort.

ARISTE.

Enfant aimable !

CHRISALDE.

Et moi donc !

ALEXIS. *Il embrasse Chrisalde.*

Vous aussi, Chrisalde..... Misérable !
J'ai bien cru que jamais je ne pourrois trouver
La rue et la maison.

ARISTE.

Je vous vois arriver,
J'y reconnois l'effet d'une amitié bien vive :
Mais au moins, dites-moi comment la chose arrive.

ALEXIS.

Comment ! la chose est bien facile à concevoir.
J'étois déjà resté trois heures sans vous voir,

Quand je suis remonté. Je vous cherche; personne.
Où donc est mon ami!... Je cours.... je questionne....
L'un me dit : « Je ne sais; » l'autre, « Il va revenir. »
Lucrèce, qui vouloit en bas me retenir,
M'a dit que vous étiez parti pour la campagne,
Pour aller me chercher ce beau cheval d'Espagne,
Que mon oncle Damis m'a promis ce matin.
Pourquoi partir sans moi! Mais voici qu'Augustin....
Vous savez, mon ami, ce bon vieux domestique,
Et que vous aimez tant, qui parle de musique,
Dont les autres, toujours, se moquent méchamment!
Augustin, je le vois : c'est qu'il pleuroit, vraiment!
Je lui parle de vous; et ce pauvre bon-homme
M'a dit comment la chose étoit venue, et comme
Vous étiez renvoyé pour toujours, pour toujours!
Que je ne vous verrois jamais, plus de mes jours.

Il pleure à chaudes larmes.

ARISTE.

Alexis!

CHRISALDE.

Tu le vois; ne pleure pas, mon ange.

JACQUETTE.

Mon dieu! le brave enfant! quel esprit! c'est étrange!

ALEXIS.

Jugez de mon chagrin de me trouver sans vous!
Je vais prier maman et Lucrèce, enfin tous :
Personne ne m'écoute; et maman et Lucrèce,

Et puis Timante aussi disent que rien ne presse.
Eh bien ! que fais-je alors ! Je m'imaginois bien
Que vous seriez ici : je m'échappe, et je vien.
Je savois la maison et le nom de la rue,
Et me voilà courant. Mais la nuit est venue ;
Je me suis égaré ; mon chemin s'effaçoit :
Je m'en informois bien au monde qui passoit :
L'un me disoit à gauche, et puis un autre à droite....

JACQUETTE.

Il doit être abymé ; le voyez-vous, tout moite !

ALEXIS, *avec gaieté, et joyeux de ce qu'il va dire.*

Écoutez, écoutez ! comme, plus je marchois,
Moins je trouvois la rue et ce que je cherchois,
Je me suis avisé d'une bien bonne chose ;
Si je vous ai trouvé, ma boussole en est cause.
(Il tire sa boussole.)
Ma boussole aujourd'hui m'a conduit à ravir.
Nous trouvâmes, au champ, comme il faut s'en servir.
Ma boussole, ce soir, m'est venue à l'idée :
Vous allez voir comment ma marche s'est guidée.
Maman loge au midi ; Chrisalde, juste au nord,
Aux deux bouts de Paris. Bien, je pose d'abord,
Sur le bout d'une borne, au premier réverbère,
Ma boussole qui tourne : et voyez ma colère ;
C'étoit tout au rebours que s'adressoient mes pas :
Chrisalde loge ici ; moi, j'allois par là-bas.
Je change de chemin. De ruelle en ruelle,

Je consulte l'aiguille, et je vais droit comme elle ;
Si bien qu'en cette rue, enfin, je suis venu :
Au bout de quatre pas, je me suis reconnu ;
J'ai découvert bientôt cette maison sans peine,
Et je suis arrivé, mon ami, hors d'haleine.

CHRISALDE.

Quel enfant ! Alexis, mon ange, mon bijou !
Que je t'embrasse : allons, viens me sauter au cou.

JACQUETTE.

Quelle charmante langue !... ah !... ah !... c'est un prodige !

ALEXIS, *à Ariste.*

Qu'avez-vous mon ami ! qu'est-ce qui vous afflige ?

ARISTE.

Quel mélange de peine et de sentimens doux !

ALEXIS.

A propos, avec moi j'ai pris tous mes bijoux
Pour vous les apporter.

(Il va les poser l'un après l'autre, en vidant ses poches sur une table, de l'autre côté de la scène.)

Les voilà, sans réserve.
Tout ce que je possède est à vous.

CHRISALDE.

Mais j'observe
Votre silence, Ariste, et votre air entrepris :
Comment ! de tout cela vous n'êtes pas surpris ?
Émerveillé ?

ARISTE.

Pourquoi ! la nature est si bonne !
Tout ce qu'il fait est simple, et n'a rien qui m'étonne.
Il s'agit maintenant d'autre chose. Alexis !

(Alexis, appelé, finit et quitte la table ; il vient à son ami, qui s'assied et le prend près de lui en continuant.)

Oui, nous nous aimons bien !

ALEXIS.

Bien !

ARISTE.

Vos sens sont rassis,
Instruisez-moi d'un fait.

ALEXIS.

De quoi ?

ARISTE.

Seule, à cette heure,
Que fait maman ?

ALEXIS.

Maman ?

ARISTE.

Oui.

ALEXIS.

Je crois qu'elle pleure.

ARISTE.

Et pourquoi pleure-t-elle ?

ALEXIS.

A cause, mon ami,
Qu'elle me croit perdu, peut-être.

ARISTE.

J'ai gémi
De me voir loin de vous; beaucoup gémi, sans doute.
Je sens ce qu'à maman votre éloignement coûte :
Vous le sentez aussi. Mais je n'ignorois pas
En quel lieu vous étiez, où s'adressoient vos pas;
Et maman n'en sait rien : vous jugez de ses larmes ?

ALEXIS.

Oui, mon ami.

ARISTE.

Qui peut terminer ses alarmes !

ALEXIS.

Moi, mon ami.

ARISTE.

Comment !

ALEXIS, *vivement.*

Vous viendrez avec moi,
Si ce soir je retourne à la maison : sans quoi,
Je ne peux me résoudre à m'y laisser conduire.

ARISTE.

Je ne sais qu'en penser. Mais je dois vous instruire
Que, moi, j'aime beaucoup ma bonne mère aussi;
Que si de mon absence elle pleuroit ici,

Et qu'en votre maison, où nous serions ensemble,
Vous me disiez alors, mon ami, qu'il vous semble
Honnête, bon, humain que je reste avec vous,
Plutôt que de venir embrasser les genoux
De ma pauvre maman souffrante et malheureuse,
Je croirois, Alexis, votre amitié trompeuse :
Mais je vous connois trop, pour qu'en un cas pareil,
Alexis pût jamais me donner ce conseil.

ALEXIS, *vivement.*

Oh non !

ARISTE.

Vous l'attendez cependant de moi-même !
Alexis, quand je sens à quel point je vous aime,
Il m'est bien douloureux aujourd'hui d'éprouver

(Il se lève.)

Que vous n'en croyez rien : et c'est me le prouver.

ALEXIS.

Non, non ; vous vous trompez, mon ami, je l'assure :
Je crois que vous m'aimez.

ARISTE.

Cette erreur m'est bien dure !

ALEXIS.

Oh ! soyez sans courroux !

ARISTE.

Mon cœur en est touché.

ALEXIS.

J'aime mieux être mort que de vous voir fâché.

CHRISALDE, *prenant Alexis.*

Ne l'affligez donc pas, Ariste, je vous prie.
Ne pleure pas, mon fils; c'est par plaisanterie.

ARISTE, *à demi-voix.*

Jacquette, une voiture à l'instant, s'il vous plaît.

JACQUETTE.

On sonne.

La place est à deux pas. Ah! voici mon poulet.

Elle va ouvrir.

ALEXIS, *suppliant.*

Voulez-vous, mon ami, qu'Alexis vous embrasse?

Ariste serre Alexis dans ses bras, avec attendrissement.

SCÈNE V.

ARISTE, CHRISALDE, ALEXIS, JACQUETTE, un COMMISSAIRE avec quatre hommes.

CHRISALDE.

Qu'est-ce donc que ceci? Messieurs, à qui, de grâce,
En voulez-vous?

LE COMMISSAIRE, *à Chrisalde.*

Ariste: est-ce-là votre nom?

ARISTE.

C'est le mien. Que faut-il?

LE COMMISSAIRE.

Ah ! c'est le vôtre ! bon !
N'est-ce pas Alexis que cet enfant s'appelle ?

ALEXIS.

Oui, je m'appelle ainsi.

LE COMMISSAIRE.

Je prends sous ma tutelle
Le susdit Alexis, trouvé dans cet endroit,
Pour, après, par mes mains, le rendre à qui de droit.
Et quant à vous, Ariste, il faut me suivre.

CHRISALDE.

Peste !
Tout doucement, monsieur, l'erreur est manifeste.

ALEXIS.

Quoi donc !

ARISTE.

Vous suivre, moi ! Quelle en est la raison ?

LE COMMISSAIRE.

Enlever un enfant du sein de sa maison,
Pour l'attirer ici ; le tromper ! le séduire !
N'est-ce rien, selon vous ! On a su nous instruire....

ARISTE.

Je n'ai point attiré cet enfant. Je suis prêt....

ALEXIS.

Je suis venu tout seul ; mon ami l'ignoroit.

ARISTE.

Je suis prêt, je vous dis, si vous voulez m'entendre....

LE COMMISSAIRE.

Ce n'est pas moi, monsieur, à qui vous devez rendre
Compte de tout ceci. Venez....

ALEXIS.

Où voulez-vous
Mener mon bon ami!

LE COMMISSAIRE.

Là, mon petit, tout doux....

CHRISALDE.

Mais si c'est en prison que vous menez Ariste,
Moi, je le cautionne.

ALEXIS, *épouvanté.*

En prison!

LE COMMISSAIRE.

Je persiste....

ALEXIS, *hors de lui.*

En prison! en prison!!... mon ami!... qu'est ceci!
Non, non, il n'ira pas....

(Il vole vers le secrétaire, prend un pistolet, et venant servir de rempart à Ariste, il met en arrêt le commissaire, le tout en un clin d'œil. Le commissaire et ses gens ont peur.)

Monsieur, sortez d'ici,
Ou sinon je vous tue.

ARISTE, *relevant le pistolet.*

Alexis!

CHRISALDE *le désarme et tire Alexis à côté.*

Comment diable!
Sais-tu qu'il est chargé? paix! paix!

ALEXIS.

O misérable!
Qu'a-t-il fait, mon ami, pour aller en prison?

CHRISALDE, *calmant Alexis.*

Il n'ira pas, crois-moi; mon fils, de la raison!

ARISTE, *au commissaire.*

Sur tout ceci, monsieur, recevez mon excuse;
C'est un enfant....

LE COMMISSAIRE.

Fort bien! est-ce ainsi qu'il s'amuse?

ARISTE.

Si vous étiez au fait, vous verriez, comme moi,
Que la nature, ici, l'emporte sur la loi,
Par le vif sentiment même de la justice.
Il se sent opprimé, non pas sur un indice,
Mais il en a la preuve entière dans son cœur,
Et ce n'est pas à lui qu'appartient son erreur.
Quoi qu'il en soit, suivez l'ordre qu'on vous impose,
Et chez le magistrat, avant toute autre chose,
Veuillez bien me mener.

LE COMMISSAIRE.

L'ordre le dit ainsi.

ARISTE.

Vous, Chrisalde, restez ; ne sortez pas d'ici ;
Peut-être que Damis pourroit s'y rendre encore.
A Alexis.
Adieu, mon bon ami.

ALEXIS, *désolé et noyé de larmes.*

Viendrez-vous !

ARISTE.

Je l'ignore.
Terminez de maman les regrets douloureux.
Il embrasse encore Alexis, et le quitte.

ALEXIS, *emmené par le commissaire.*

Mon ami !... mon ami !... que je suis malheureux !
Jacquette éclaire, sans sortir, le groupe qui sort.

SCÈNE VI.

CHRISALDE, JACQUETTE.

JACQUETTE.

Qu'est-ce donc que ceci, monsieur !

CHRISALDE.

C'est une rage
Qui poursuit, des humains, le meilleur, le plus sage.

JACQUETTE.

Savez-vous que j'ai craint que, pour dernier malheur,
On ne vous emmenât !

CHRISALDE.

Qui, moi ?

JACQUETTE.

J'en avois peur.

CHRISALDE.

Ma foi ! c'étoit de droit pour l'un comme pour l'autre.

JACQUETTE.

Mais, sur ce cher enfant, quelle idée est la vôtre ?
Avouez qu'on n'est pas plus charmant que cela.

CHRISALDE.

C'est un ange du ciel.

JACQUETTE.

Ses bijoux, que voilà,
Qu'il porte à son ami, d'un air tout plein de grâce.

CHRISALDE.

Il faut les renvoyer.

JACQUETTE.

Oui.

CHRISALDE.

Que je les ramasse.
Un petit nécessaire !... un porte-crayon d'or !...
La bonne créature !... et puis sa montre encor !
Qu'est-ce que ce paquet ?... un livre... quelque étrenne...

JACQUETTE.

Bien garni d'or par-tout.

CHRISALDE.

« *Fables de la Fontaine.* »

Reployons...

(Il s'arrête au papier qui enveloppoit le livre.)

Qu'est ceci !... diable !... lisons...

JACQUETTE.

Ce soir,

Ariste viendra-t-il ? comptez-vous le revoir ?
Mais, à propos, monsieur, votre faim qui repose ;
Le soupé, maintenant, ne vaudra plus grand'chose.
Voulez-vous que je dresse une table en ce lieu ?
Vous mangerez toujours en attendant....

CHRISALDE, *avec le cri de l'effroi.*

Oh ! dieu !!!

Il va de côté et d'autre chercher sa canne et son chapeau, avec la rapidité et l'étourdissement d'un homme égaré, et finit par sauter hors de la porte, et puis les escaliers.

JACQUETTE, *éperdue.*

Eh ! monsieur, qu'avez-vous ? qu'est-ce qui vous arrive ?
Où courez-vous !... hélas !... je suis toute craintive....
Qu'est-ce !... quoi donc !... comment !... quelle confusion !..
Va-t-on recommencer la révolution !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

La scène est chez Araminte. Le théâtre comme aux trois premiers actes.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARAMINTE, LUCRÈCE, TIMANTE.

LUCRÈCE.

VOYEZ que je n'ai pas un esprit à rebours,
Que j'ai bien deviné.

ARAMINTE.

Tu devines toujours.
Que ne vous dois-je pas, Timante !

TIMANTE.

A moi, madame ?
J'ai suivi le penchant le plus doux de mon ame.
Servir de votre cœur la sensibilité,
C'est le charme du mien et ma moralité.

ARAMINTE.

On a donc découvert mon fils auprès d'Ariste ?

TIMANTE.

Justement, chez Chrisalde.

LUCRÈCE.

LUCRÈCE.

Il faut donc qu'à la piste
Cet enfant ait suivi son maudit précepteur.

TIMANTE.

Heureux d'être choisi pour son libérateur,
Je me suis acquitté de cette bagatelle
Avec tous les soins dus à l'amour maternelle.
D'abord, au magistrat, homme sensible et doux,
J'ai, sans peine, inspiré de l'intérêt pour vous.
J'ai peint, comme il falloit, cette amitié factice
Entre Ariste et l'enfant ; et, grâce à sa justice,
Au moyen de son ordre, un commissaire actif
A bientôt retrouvé le petit fugitif.
Vous allez le revoir : il vient ; il est en route.

LUCRÈCE.

J'entends une voiture.

TIMANTE.

Il arrive, sans doute.

Lucrèce sort.

SCÈNE II.

ARAMINTE, TIMANTE.

ARAMINTE.

Il n'a quitté mes bras qu'à la chute du jour :
Vous n'imaginez pas combien, à son retour,
J'éprouve de plaisir.

TIMANTE.

Sans peine, on l'imagine.
Hors du commun votre ame a pris son origine;
D'un élément plus tendre elle émane, à coup sûr:
Elle a je ne sais quoi de céleste, de pur;
Le feu du sentiment s'y lie et la compose,
Comme un parfum exquis se marie à la rose;
Et son effusion n'est qu'amour et bonté,
Qui se répand sur tout avec suavité.

ARAMINTE.

Que vous vous exprimez avec délicatesse!

SCÈNE III.

ARAMINTE, TIMANTE, LUCRÈCE, ALEXIS.

LUCRÈCE.

Voici le déserteur.

ALEXIS, *courant à sa mère, et l'embrassant.*

Calmez votre tristesse;
Ne pleurez plus, maman, je reviens près de vous.
Vous m'avez cru perdu, sans doute!

ARAMINTE.

Mon courroux
Ne veut point éclater, mon fils: je vous pardonne.
Cependant, s'en aller sans consulter personne....

ALEXIS.

Maman, je n'avois garde; on m'auroit retenu.

ARAMINTE.

On eût bien fait.

ALEXIS.

Comment serois-je parvenu
A revoir mon ami !

ARAMINTE.

Quoi ! votre ami ! J'approuve
L'amitié, si l'on veut, que votre cœur éprouve
Pour votre précepteur, tant que, dans ma maison,
De vous livrer à lui, je crois avoir raison ;
Mais quand je le renvoie et que j'en prends un autre,
Vous n'êtes son ami pas plus que lui le vôtre :
Et si vous l'ignorez, c'est moi qui vous l'apprends.

ALEXIS.

Cela ne se peut point : ce sont des ignorans
Qui vous ont dit cela, maman ; il est sensible
Que vous voulez m'apprendre une chose impossible.

ARAMINTE.

Comment ! que dites-vous ?

TIMANTE.

Alexis ! vous manquez
De respect à maman.

ALEXIS.

Qui ! moi ! Vous vous moquez.
Je manque de respect à maman ! Au contraire,
Je l'instruis d'une chose, et d'une chose claire ;

Car maman est trompée, et le seroit toujours,
Si je n'en disois rien. Oui, maman ; de mes jours
Je ne pourrai cesser d'être l'ami d'Ariste,
Non plus que lui le mien. Il est triste, moi triste :
Nous sommes bien chagrins l'un de l'autre éloignés !
Oh ! qu'il revienne ici tout de suite ! Plaignez
Ce pauvre bon ami, qui m'appelle à toute heure !
Plaignez votre Alexis, qui gémit et qui pleure !

Alexis, suffoqué par ses larmes, erre de désespoir, et va les verser dans un coin, où il se jette dans un fauteuil.

LUCRÈCE.

On l'a fort bien instruit.

TIMANTE.

C'est un tour concerté.

LUCRÈCE.

Un jeu fait à la main, et qu'il a répété.

ARAMINTE, *voulant retenir ses larmes.*

Je l'imagine bien : oui, la chose est visible.

LUCRÈCE.

Vous pleurez !... la bonté !

TIMANTE.

Madame est trop sensible.

LUCRÈCE.

Vous n'êtes pas, au moins, dupe de tout ceci !

TIMANTE.

Madame a trop d'esprit....

ARAMINTE.

Tu peux le croire ainsi.

ALEXIS, *revenant à sa mère.*

Vous le voudrez, maman, n'est-ce pas, qu'il revienne !
Vous causeriez sa mort, vous causeriez la mienne,
S'il falloit, tous les deux, ne jamais nous revoir.

ARAMINTE.

Votre mère, mon fils, mieux que vous doit savoir
Tout ce qui vous convient. Soyez sage, docile :
Si vous aimiez Ariste, il vous sera facile
D'aimer encore plus un autre précepteur.

ALEXIS, *avec alarme et impétuosité.*

Non, je n'en veux point d'autre....

Dans son désespoir, il va encore se jeter sur un autre siége.

LUCRÈCE.

Ici, perce l'auteur ;
Et voilà le grand point recommandé d'avance.

TIMANTE.

Ce cri subit, lui seul, prouve la connivence.

ALEXIS.

Non, je n'en veux point d'autre, ou je mourrai d'ennui.
Un autre ! est-il possible !... Oh ! je ne veux que lui.
(Avec chaleur.)
Maman ! si vous saviez comme mon ami m'aime !
Sa tendresse pour moi, sa complaisance extrême !
Demandé-je une chose ; il sourit à mes vœux :

Je fais ce qu'il me dit, et lui, ce que je veux.
Jamais il ne se fâche : et sur tout plein de choses,
Si nous voulons savoir pourquoi, pour quelles causes,
Tout ceci, tout cela, pour nous ou pour autrui,
C'est lui qui me l'explique, ou je l'explique à lui ;
Et nous nous accordons tous les deux à merveille !
Le matin, s'il m'embrasse, ou si, moi, je l'éveille,
Il me demande alors quel seroit mon desir :
Toujours il le veut bien ; toujours c'est du plaisir.
Non, je n'en veux point d'autre. O bon monsieur Timante !
Parlez un peu pour moi ; faites qu'on me contente ;
Priez : vous n'avez pas, Timante, un cœur d'airain ;
Si Jules vous manquoit, vous auriez du chagrin....

TIMANTE.

Certainement... je veux...

ALEXIS.

Oh oui ! votre ame est bonne ;
Et vous, Lucrèce aussi : que maman vîte ordonne
Que l'on aille chercher mon ami, sur-le-champ.
Si vous saviez sa peine ! à moins d'être un méchant,
On ne pourroit la voir sans pleurer. Je vous prie
Que, par votre bonté, maman soit attendrie ;
Priez, parlez pour moi !...

LUCRÈCE.

Mon enfant, calmez-vous.
Écoutez, écoutez ! maman est en courroux.
Déserter la maison et nous mettre en alarmes,

De sa bonne maman faire couler les larmes,
Voilà de quoi vous rendre et docile et confus :
Cela mérite bien quelque peu de refus ;
Mais tout s'apaisera : laissez, laissez-moi faire ;
Venez ; j'arrangerai comme il faut cette affaire.

ALEXIS.

Vous parlerez pour nous ?

LUCRÈCE.

Oui.

ALEXIS.

Quand ?

LUCRÈCE.

Je parlerai.

ALEXIS.

Ce soir ?

LUCRÈCE.

Peut-être.

ALEXIS.

Oh !!! oh ! que je vous aimerai !

LUCRÈCE.

Venez avec moi. Mais sur-tout de la sagesse.

ALEXIS.

Tout ce que l'on voudra, je le ferai, Lucrèce.

LUCRÈCE *prend Alexis par la main.*

Venez.

ALEXIS, *plein d'espoir, court à sa mère.*

Embrassez-moi, maman ; chère maman.

Il se laisse emmener par Lucrèce ; et, se tournant vers sa mère, il la supplie de la tête en s'éloignant.

SCÈNE IV.

ARAMINTE, TIMANTE.

TIMANTE.

Madame, quand je vois l'effet d'un tel roman,
Cette discrétion, dont mon ame se pique,
Doit s'éclipser devant votre intérêt unique.
Je n'examine plus qu'il s'agit d'appeler
Mon frère, et qu'il faudroit, moi-même, n'en parler,
De telle intimité que son bonheur me touche,
Qu'autant qu'il vous plairoit de m'en ouvrir la bouche ;
Mais je vois le danger....

ARAMINTE.

Et je le vois pressant.

TIMANTE.

Votre fils intéresse ; un baume caressant
Doit couler, sans délai, sur sa tendre blessure.
Il faut un esprit sage, autant qu'une main sure,
Pour calmer avec art ce pauvre petit cœur.
Tant léger soit le mal, il n'y faut de longueur ;
Et je me trompe fort, ou mon frère, madame,
Va subjuguer, charmer en peu cette jeune ame,

Qui n'a soif, après tout, dans son affliction,
Que d'un cercle éternel de dissipation.

ARAMINTE.

Je suis de votre avis. Eh bien ! il faut écrire.

TIMANTE.

A vos ordres, madame, il est doux de souscrire;
Vos vœux, en peu de jours, seront tous satisfaits.

ARAMINTE.

Ah! je compte vos soins comme autant de bienfaits.

TIMANTE.

Il ne s'agira plus, dans ce court intervalle,
Que de donner le change à l'amitié rivale;
Et l'on commence même à l'y bien disposer.
Je crois que sur Lucrèce on peut s'en reposer.

ARAMINTE.

Oui, sans doute : il n'est pas de meilleure personne.

TIMANTE.

Mais si j'ai le tact juste et la vue assez bonne,
Je lui trouve pour vous un grand attachement,
Délicat dans ses soins, par sa gaîté charmant,
Et digne à tous égards de votre confiance.

ARAMINTE.

Elle l'a toute entière; et par expérience,
J'assure que mon cœur n'a pu la mieux placer,
Et la lui gardera, sans jamais se lasser.

SCÈNE V.

ARAMINTE, LUCRÈCE, TIMANTE.

LUCRÈCE.

Ah! madame, voici monsieur Damis.

ARAMINTE.

Mon frère!

LUCRÈCE.

Il traverse la cour.

ARAMINTE.

Ah! je me désespère!
Voici de nouveaux trains.... Ah! ne me quittez pas.

LUCRÈCE.

Mais, vous, cessez plutôt de marcher de ce pas.
Quittez cette foiblesse, et prenez un ton ferme.
Est-il le maître, ici? tout doit avoir son terme.
S'il le fut, c'est le mal : soyez-le, c'est le bien.
Le bruit n'est que du bruit : allez, ne craignez rien :
S'il en fait un peu trop, faites-en davantage,
Et toujours au-dessus tenez-vous d'un étage.
Je vous seconderai; me le permettez-vous?

ARAMINTE.

Lucrèce, volontiers; je t'en prie.

TIMANTE.

Entre nous,
Si mon petit secours pouvoit vous être utile....

ARAMINTE.

Vous de même, Timante.

TIMANTE.

Il verra de mon style.

LUCRÈCE.

Prenez courage : allons; vos droits sont en commun;
Vous allez voir beau jeu, nous voilà trois contre un.

SCÈNE VI.

ARAMINTE, LUCRÈCE, TIMANTE, DAMIS.

DAMIS.

Me voici, chère sœur, avec mon clabaudage :
Pour la seconde fois, je viens à l'abordage;
Mais ce coup-ci, j'espère, au jour de mes falots,
Remorquer ma frégate et couler les brûlots.

ARAMINTE.

Je soupçonne, à-peu-près, tout ce qui vous attire.
Mais, une bonne fois, je veux bien vous le dire :
Mon frère, un bon parent n'est jamais indiscret.
A quoi bon des conseils écoutés à regret!
Je n'ai pu les goûter, ni les mettre en pratique;
J'ai mes raisons aussi, comme ma politique.

DAMIS.

Peste! vous être brave, et voilà parler clair.

LUCRÈCE.

On ne vous dit pas tout : on vous a trouvé l'air
Trop peu persuasif, comme un peu trop farouche;
La raison n'est raison qu'autant qu'elle nous touche:
Rien n'est plus fatigant qu'un éternel censeur.
Voilà ce que disoit à l'instant votre sœur.

DAMIS, *avec une fureur comprimée, et voilée d'un rire sardonique.*

Ma sœur disoit cela!

TIMANTE.

Dans les mêmes paroles.
Elle a même ajouté, qu'il n'est d'autres écoles,
Pour une tendre mère, ayant un bon esprit,
Que le fond de son cœur, où tout se trouve écrit;
Que c'est là son principe et sa règle finale.
Telle est de votre sœur la phrase originale.

DAMIS, *de même.*

La phrase de ma sœur!

ARAMINTE.

Oui, j'ai pris cet essor.

LUCRÈCE.

Elle a même dit plus.

DAMIS, *de même.*

Elle a plus dit encor!

LUCRÈCE.

Elle a dit que sur mer, pour conduire une flotte,
Vous pourriez être habile à choisir un pilote;

Mais qu'un bon précepteur, au gré de son desir,
Étoit vraiment sur terre autre chose à choisir.

DAMIS, *de même.*

Ah ! ah !

TIMANTE.

Que d'un vaisseau toujours le capitaine
Est le maître par qui toute chose s'y mène ;
Par la grande raison et la suprême loi,
Qui veulent que chacun soit le maître chez soi.

DAMIS, *de même.*

Ma sœur a-t-elle dit quelque autre chose encore ?

LUCRÈCE.

Je ne le crois pas bien.

TIMANTE.

Le reste, je l'ignore.

DAMIS, *de même, jusqu'à ce qu'il éclate.*

Eh bien ! sur cette mer, dans ce même vaisseau,
Soit que l'onde en courroux s'élevât en monceau,
Soit que calme, immobile, amenant la bonace,
Elle me contraignît à demeurer en place ;
Et que la patience alors fût sous les cieux,
Ce qu'un sage marin peut rencontrer de mieux,
J'atteste bien qu'alors, en tourmente, en demeure,
Je n'en eus jamais tant que depuis un quart-d'heure !
Corbleu ! ! ! !...

ARAMINTE.

Damis ! Damis ! vos outrageans discours,

Ainsi que vos fureurs, vont reprendre leur cours ;
Mais au premier éclat de votre humeur bourrue,
Je cours me renfermer, et j'en puis être crue.

DAMIS, *amèrement.*

Là ! là ! mon Araminte ! et n'allez pas d'abord
Vous renfermer chez vous : je revire de bord.
Nous allons vous prouver qu'on n'est pas mal-habile
A dompter à propos un mouvement de bile ;
Et que sur le motif qui me conduit ici,
Vous avez pris le change et pris trop de souci.
Çà, voyons ; ne peut-on parler sans amertume ?
Vous avez méprisé, selon votre coutume,
Mes sincères avis. Ariste est renvoyé ;
Votre esprit en cela ne s'est point fourvoyé :
Vous avez vos raisons qui sont belles et bonnes.
Mon neveu, votre fils, qui s'attache aux personnes
Dont il se sent chéri, secouru, caressé,
Pleure son précepteur : mais c'est un insensé,
Un enfant, un morveux, qui n'est que ridicule.
Mais vous, tête sensée ! et femme qui calcule !
Ce que vous avez fait, est donc évidemment
Très-bien, très-beau, très-bon, admirable, charmant !
Loin de vous en blâmer, j'approuve cette affaire,
Et serois très-fâché qu'elle fût à refaire.

ARAMINTE.

Ah ! vous voulez railler !

DAMIS.

Mon dessein n'est pas tel.
Je ne suis pas plaisant, moi, de mon naturel.
Or donc, comme les gens dont la vertu foncière
Fut de briller toujours par la judiciaire,
(Comme vous, par exemple, il faut vous en vanter)
Sont, dans les cas pressans, des gens à consulter;
Sur un cas tout nouveau, qui brusquement m'arrive,
Avant d'entrer chez vous, la date est fraîche et vive,
De votre part, ma sœur, je voudrois un conseil.

ARAMINTE.

Mais il ne s'est rien vu, je pense, de pareil....
Comment!... vous seroit-il arrivé quelque chose?

DAMIS.

En bref, voici le fait. En un lieu, je suppose,
Qui peut m'intéresser, où j'attache mon cœur,
Deux pendards effrontés, par des coups de longueur,
Trament de mes amis la honte et la ruine.
L'un est un franc coquin; et l'autre, une coquine:
J'en ai la preuve sûre; et je voudrois savoir
Ce qu'il me faudra faire au moment de les voir;
Si ma bouche taira ce que j'en puis connoître,
Ou si je les ferai sauter par la fenêtre.
Qu'en dites-vous, Timante!

TIMANTE.

Eh!... vous êtes pressant!...

DAMIS.

Vous, Lucrèce?

LUCRÈCE.

Ceci.... devient embarrassant....

DAMIS.

Oui, très-embarrassant. Mais un cas difficile,
Il faut le trancher net; jamais je ne vacile,
C'est mon tic : et je vais, pour sortir d'embarras,
Vous casser à tous deux les jambes et les bras.

Il lève la canne.

LUCRÈCE.

Monsieur!

TIMANTE.

Monsieur!

ARAMINTE, *arrêtant son frère.*

Mon frère!... êtes-vous en démence?

DAMIS.

Ah! couple de fripons!...

ARAMINTE.

De cette véhémence...!

DAMIS.

La lettre du coquin va vous ouvrir les yeux.

LUCRÈCE, *à elle-même.*

La lettre de Timante!

DAMIS.

Et la voici.

TIMANTE,

TIMANTE, *à lui-même.*

Grands dieux !

DAMIS, *à sa sœur.*

Lisez, et rougissez jusques au fond de l'ame :
Lisez, et tout du long.

Il lui donne la lettre.

LUCRÈCE, *voulant se saisir de la lettre, que Damis reprend sur-le-champ.*

Ne lisez pas, madame !!!

DAMIS, *la canne levée, et arrêté par sa sœur.*

Scélérate ! oses-tu ?... corbleu !... si vous bougez,
L'un et l'autre, à l'instant, vous serez submergés.
(Vers la porte.)
Que l'on me fasse entrer Ariste, tout-à-l'heure.

ARAMINTE, *dans le plus grand étonnement.*

Ariste, dites-vous, est dans cette demeure !

DAMIS.

Oui, pour votre bonheur, sans doute, et le voilà.

Comme Ariste entre avec Chrisalde, Lucrèce et Timante filent sur les côtés, et s'évadent. Araminte, de dépit, se jette, le dos tourné, dans un fauteuil.

SCÈNE VII.

ARAMINTE, DAMIS, ARISTE, CHRISALDE.

DAMIS, *à sa sœur.*

Fort bien, prenez un siége, et retranchez-vous là :
Mais lisez, je vous dis, cette lettre effrayante,
A son frère Philiste, écrite par Timante.
Lisez : de la fureur éprouvez le transport.

Araminte, aux mots de Philiste et de Timante, prend la lettre et la lit.

(A Ariste et Chrisalde.)

Nous voilà dans la rade, et bientôt dans le port,
Mes amis. Mon neveu ! qu'il vienne, qu'on le voie.

Chrisalde va chercher Alexis.

SCÈNE VIII.

ARAMINTE, DAMIS, ARISTE.

DAMIS.

A votre aspect, mon cher, quelle sera sa joie !
Quel bonheur, cependant, qu'un fortuné hasard
Ait remis en nos mains la lettre du pendard !
Et que, pour nous montrer la trace bonne à suivre,
Il nous ait envoyé l'enveloppe d'un livre !
Le temps nous apprendra comment s'est fait ceci.

Au bruit que Chrisalde et Alexis font en entrant, Damis et Ariste s'avancent vers la porte.

SCÈNE IX *et dernière.*

ARAMINTE, DAMIS, ARISTE, CHRISALDE, ALEXIS.

CHRISALDE.

Le vois-tu !

ALEXIS, *se précipitant dans les bras d'Ariste.*

Mon ami ! quoi ! vous êtes ici !

ARISTE.

Alexis !

(Ils restent confondus dans les bras l'un de l'autre, et ensuite Alexis embrasse Chrisalde, &c., &c.)

ARAMINTE, *après avoir lu, avec un cri douloureux et prolongé.*

Oh ! l'horreur !....

DAMIS, *courant à sa sœur.*

Ah ! reviens à toi-même.
Ma sœur ! embrasse-moi ; je suis ton frère, et t'aime.
Je partage ta peine et ton affliction.
Va, c'en est déjà trop de ta confusion.
Cache-moi cette lettre, abyme d'imposture !
Et s'il vient un flatteur, fais-en vîte lecture.

(Il fait un geste de dégoût pour écarter cette lettre et qu'elle soit cachée, et se retourne gaiement vers Alexis.)

Te voilà donc !

ALEXIS, *dans les bras de Damis, qui le tourne ensuite vers sa mère.*

Mon oncle !... Ah ! grand merci, maman !

ARAMINTE, *serrant son fils avec force contre son cœur.*

Alexis !... Alexis !...

DAMIS.

Hé !... l'y voilà.... charmant !...
Nous l'avons manqué belle, avec tant de manœuvres.
Où sont-ils, à propos ? où sont ces deux couleuvres ?
Ils ont fui ! c'est très-bien : de leurs pareils et d'eux,
Tout, jusques à la honte, est d'un aspect hideux.
Mais, chut, mes bons amis. La tempête calmée,
Le matelot l'oublie ; et, d'une ame charmée,
Au souffle d'un vent frais, il voit rire les flots.
Laissons-là le passé, les méchans, leurs complots ;
Et voyons maintenant ce qui nous reste à faire.
Ariste, la campagne est votre grande affaire ;
Partez donc dès demain : arrivé dans trois jours,
Jetez-moi là votre ancre, et restez-y toujours.
Quand ma sœur voudra voir....

ARAMINTE, *se levant.*

Non, je suis du voyage.
Je reste avec mon fils ; j'y resterai.

DAMIS.

Très-sage.

ALEXIS.

Maman vient ! quel plaisir !

PQ
1982
F2A12
1803
t.2

Fabre d'églantine, Philippe
François Nazaire
Oeuvres mêlées et posthumes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY